UNIVERSITÉ DE BORDEAUX. — FACULTÉ DES LETTRES.

n° 6

MEREDITH

ET LA FRANCE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

PAR

MONA E. MACKAY, M.A.

18 MARS 1937

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^ie^, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE, PARIS

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41536509_0026

MEREDITH
ET LA FRANCE

Copyright 1937 by Boivin et Cie

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
(Imprimé en France)

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX. — FACULTÉ DES LETTRES.

MEREDITH

ET LA FRANCE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

PAR

MONA E. MACKAY, M.A.

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^ie^, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE, PARIS

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

PRÉFACE

Nous nous proposons d'examiner dans ce livre les rapports entre George Meredith et la France, de rechercher jusqu'à quel point l'évolution intellectuelle du romancier fut déterminée par les idées françaises, et de relever l'empreinte de ces idées dans son œuvre. Il serait vain, évidemment, d'entreprendre une telle enquête sans être convaincu, au préalable, que l'œuvre dont il s'agit marque vraiment une étape dans le développement du roman anglais, que Meredith réussit, à la longue, à déposséder de la faveur du public ses prédécesseurs surannés, à montrer un nouveau chemin, à conduire les jeunes écrivains vers « de nouveaux bois et d'autres pâturages ». La critique refusa longtemps de lui reconnaître l'honneur d'avoir ouvert des voies inconnues. Certes, il n'eut jamais beaucoup d'imitateurs ; son influence se fit sentir uniquement sur une élite intellectuelle ; ses romans, assez peu lus durant sa vie, le sont encore moins aujourd'hui. N'oublions pas cependant que Meredith, en tant que journaliste, collaborateur de la Fortnightly Review, *et feuilletoniste, était en possession de se faire écouter. Sous le feu de sa raillerie, et devant le progrès opiniâtre de sa pensée virile et sincère, les sentimentalistes reconnurent leur futur vainqueur, un homme épris de vérité.*

Résumons, en ses grandes lignes, le développement du roman avant et après Meredith. Chez Fielding et Smollett, déjà réalistes cependant, la nécessité première fut celle d'une intrigue, *d'une série d'aventures picaresques et peu vraisemblables fournies par l'imagination du romancier et desquelles se nourrit celle du lecteur. Chez Dickens, déjà un progrès, aux aventures et aux complications de l'intrigue succède une* histoire intérieure [1], *un récit moral destiné à émouvoir la sensibilité du lecteur. Chez Meredith,*

1. M. L. Cazamian : *Le Roman et les Idées en Angleterre*, p. 9.

l'analyse du cœur cède le terrain de plus en plus à celle de l'intelligence ; la crise de la sensibilité est subordonnée à la crise intellectuelle ; les héros de Meredith luttent pour la liberté de l'esprit contre les entraves et les illusions du cœur. Bref, chez lui, l'intrigue amoureuse est reléguée au second plan du drame qui se joue entre les intelligences. De Smollett à Dickens, de Dickens à Meredith, de petits groupes de romanciers forment la transition. Après Meredith, le roman s'achemine, par l'intermédiaire de George Moore, vers l'épanouissement d'un art naturaliste, évolution d'origine et d'inspiration toute française et qui procède de Zola, mais qui trouvait en Angleterre un terrain peu favorable et contre laquelle Meredith lui-même réagit avec dégoût.

Ce fut l'esprit scientifique qui provoqua ce changement dans la nature du roman, en amenant par degrés l'homme à s'étudier, d'abord comme être sensible (Dickens), puis comme être pensant (Meredith), enfin comme simple phénomène naturel, comme organisme vivant formé de matière et doué d'énergie, dont l'analyse suffit à rendre compte et qui possède tout pouvoir sauf celui de se créer et se ressusciter. Meredith, fervent apôtre de l'esprit scientifique, lui imposa cependant des limites. Il le soumit, comme tous les attributs de l'homme, au contrôle rigoureux de l'Esprit Comique, qui interdit à l'homme de se prendre trop au sérieux sous peine de perdre le sens de la proportion. Il reprocha surtout aux naturalistes leur prédilection pour les choses les plus basses, pour les taudis où grouille la race humaine en pleine dégénérescence, pour le côté essentiellement déplaisant de la vie. Notre romancier prend donc place entre les premiers Victoriens sentimentalistes et les naturalistes du commencement du XX^e^ siècle. Il représente une étape de l'esprit scientifique dans son effort pour s'introduire dans la littérature.

Et cet esprit scientifique, comment lui fut-il inspiré? Non certes par ses lectures de jeunesse, non certes par Carlyle, uniquement curieux de l'idéalisme kantien et qui méprisait le monde matériel pour orienter l'homme vers la métaphysique pure. George Meredith n'en subit l'influence que plus tard quand, avec les penseurs les plus avancés de son siècle, il accueillit les idées de Darwin, de Matthew Arnold, de Spencer, Lewes et Huxley et d'autres encore — idées qui devaient en se développant apporter

une révolution dans toutes les branches du monde scientifique, littéraire et religieux. Quand, en 1874, Tyndall revendique devant la British Association le droit qu'a la science d'examiner librement les origines du monde et de la vie, Meredith lui donne raison. La science progresse sans cesse et envahit peu à peu tous les domaines. Elle s'étend enfin jusqu'aux questions religieuses, et se dresse en adversaire de la foi. Dans l'ordre de la philosophie elle agit par les œuvres de Comte, et les comtistes anglais fondent la Société Positiviste à laquelle s'intéressent Meredith et ses amis. Herbert Spencer contribue à répandre les idées rationalistes en Angleterre, où son immense renommée achève de les mettre en faveur. La science atteint enfin le peuple.

L'évolution de la psychologie anglaise du sentimentalisme idéaliste au rationalisme méthodique s'opéra par les deux principaux moyens d'action propres à influer sur la pensée du public — la conférence et la lecture. Les conférences furent l'œuvre de Spencer, de Huxley, de Harrison, et d'une foule d'autres hommes épris des nouvelles idées. La Revue Positiviste, *éditée par Beesly, pourvut au besoin d'aliment littéraire. Et si la philosophie ne manquait ni de conférenciers ni d'écrivains, il en fut de même pour les autres branches de la connaissance. En littérature, les nouvelles idées sont représentées principalement par G. Eliot, Meredith, M. Arnold, et John Morley. C'est par eux que se produisit la réaction contre Carlyle, contre les idées germaniques et en faveur des idées françaises toutes pénétrées de l'esprit de la science. La réaction ne s'imposa pas d'emblée ; le germanisme, fort du grand nom de Carlyle et de la faveur que lui assurait une cour où régnait un prince-consort allemand, ne disparut pas complètement avant la Grande Guerre. Les amis de la France durent lutter contre une tradition hostile à la France, fruit des guerres napoléoniennes ; ils durent traverser des heures d'abattement devant une France impérialiste, oublieuse de ses jours de liberté. Ils restèrent cependant fidèles à cet idéal de liberté qu'elle avait vu naître sur son sol ; républicains, ils se taisaient néanmoins devant la voix d'un peuple monarchiste, et se contentaient de prêcher la démocratie. Enfin, s'il leur restait interdit de faire acte de libérateurs politiques, ils surent en tous cas proclamer la liberté de la pensée, et c'est par leurs œuvres que l'esprit scientifique, le souci*

*de la vérité, entrent en lutte pour arracher la littérature anglaise aux sentiers trop battus du sentimentalisme issu de Dickens. Par eux, le XIX*e *siècle change littéralement de caractère.*

*
* *

Nous ne saurions offrir cet ouvrage au public sans remercier sincèrement ceux qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils ou de leurs informations : M. René Galland, qui a orienté notre esprit sur une étude de ce genre et dirigé notre travail depuis le début ; M. W. M. Meredith, qui nous a fourni des renseignements sur la vie de son père ; et M. L. Douglas Vulliamy de Macclesfield qui nous a donné beaucoup de détails sur la famille Vulliamy. Enfin nous tenons à exprimer notre reconnaissance envers le Carnegie Trust, *qui a rendu possible la publication de ce livre.*

LIVRE PREMIER

AU COURS DE LA VIE

CHAPITRE I

LA JEUNESSE DE MEREDITH

Enfance et jeunesse. — Influence de l'Allemagne. — Mary Ellen Nicolls et Thomas Love Peacock. — Influence de Peacock. — Les lectures.

Pour le critique qui veut écrire au sujet de George Meredith une étude générale, biographique et littéraire, il n'y a rien de plus important que les années de jeunesse, qui même actuellement sont si mal connues de nous. Mais lorsqu'on étudie les relations entre Meredith et la France, on est dispensé de rechercher comme le ferait un biographe exigeant les menus faits d'une enfance trop discrètement voilée par la réserve de l'écrivain lui-même ou par celle de sa famille. L'enfance et la jeunesse de Meredith ne sont pas d'un intérêt extrême pour cette étude; elles le seraient que nous devrions reconnaître de bonne grâce les lacunes que comporte la période qui précède son premier mariage, car c'est ici que se fait sentir surtout le manque de documentation.

Les premières années de la vie de Meredith ne furent pas remarquables. Il naquit dans un milieu parfaitement bourgeois, dans une petite ville parfaitement provinciale, et à une époque peu agitée de l'histoire de l'Angleterre. Son père et son grand-père étaient établis comme tailleurs à Portsmouth. L'éducation chez lui, comme on peut le penser, n'offrit rien, au point de vue intellectuel, qui soit particulièrement digne d'attention; on nous dit que George vécut la vie d'un « fils de famille », mais

cette condition privilégiée que les biographes trouvent importante pour la formation du caractère, s'explique naturellement par l'amour excessif des parents pour un fils unique. En matière de connaissances, de sympathies, ou de prédilections intellectuelles, rien à signaler encore, si ce n'est son enthousiasme de petit garçon pour les héros de l'histoire anglaise et pour les contes tirés de Shakespeare que lui racontait son père.

Meredith fit ses premières études à l'école Saint-Paul à Southsea. Ce qu'il apprit à cette école, nous l'ignorons presque complètement, mais nous savons que l'instruction qu'il reçut fut assez semblable à celle de toutes ces écoles pour « fils de gentlemen » où, suivant un programme légèrement chargé de latin et d'histoire, les élèves apprenaient surtout les bonnes manières. C'était une instruction conventionnelle et peu profonde, dans laquelle n'entraient pas, semble-t-il, les langues modernes, qu'on avait l'habitude d'enseigner plus tard d'une façon rapide et insuffisante. D'une manière générale souvenons-nous de ce que c'était un professeur de langues modernes; s'il était d'origine étrangère, et surtout française, on le traitait invariablement en personnage ridicule, et il était victime de mainte plaisanterie puérile et brutale. L'enseignement des langues vivantes a donc occupé une place bien humble dans le système d'instruction anglais, et il est probable que George Meredith, en quittant l'école Saint-Paul, savait peu de français, ou même n'en savait pas du tout. Ce qui est certain, c'est que, dans une Angleterre où les petits garçons idolâtraient encore Wellington et Nelson, qu'ils traitaient en héros presque légendaires, on n'apprenait pas à aimer la France, et l'esprit anglais ne se tournait pas vers elle avec sympathie.

En 1842, un grand changement se produisit dans la vie de George. A l'âge de cinq ans, il avait perdu sa mère. Veuf depuis 1833, son père se remaria et alla s'établir à Londres. Le petit héritage que la mère avait laissé à son fils lui permit d'aller terminer ses études en Allemagne. On peut s'imaginer que l'extrême sensibilité du jeune Meredith et son amour-propre de fils unique rendaient délicates les relations avec son père remarié; peut-être est-ce là une des raisons qui peuvent servir à expliquer ce voyage. En ce temps-là, cependant, il était à

la mode de suivre le courant de l'intellectualisme allemand qui avait été importé par les poètes romantiques, par l'historien Carlyle, par les romanciers imitateurs de Gœthe, et par tout un groupe de personnalités littéraires considérables. Le système d'instruction des Allemands provoquait l'admiration de l'Angleterre, elle-même alors si pauvrement pourvue de bonnes écoles et si riche en pensions privées où l'enseignement donné par les professeurs n'était l'objet d'aucun contrôle extérieur. Et d'ailleurs, ce père qui, d'abord destiné à la profession médicale, avait vivement souffert de se voir contraint d'entrer dans la boutique paternelle, n'a-t-il pas voulu pour son fils le meilleur enseignement que l'Europe pût lui offrir, c'est-à-dire, d'après l'opinion qui prévalait alors en Angleterre, celui de l'Allemagne?

Meredith entra donc à l'école des Frères Moraves, à Neuwied sur le Rhin. Il ne nous parle pas dans ses écrits de cette école où il fut pourtant très heureux, et nous devons nos renseignements à un autre élève distingué qui devint le Professeur Henry Morley. Les élèves étaient de plusieurs nationalités, et à une certaine époque, de 1831 à 1842, on comptait parmi eux environ cent cinquante jeunes Anglais. La vie des élèves, chez les bons Frères, semble avoir été, en somme, très libre et très heureuse. La discipline morale qui leur était imposée, bien que ferme à certains points de vue, n'entravait pas le développement de la sensibilité et de l'imagination. On abordait l'étude de la littérature par le romantisme même, et cela est important pour George Meredith : il reçut pendant sa jeunesse des idées différentes de celles qui allaient lui être suggérées plus tard, au moment de son initiation au classicisme français. Jusqu'alors, l'adolescent eut tendance à se laisser guider par ses émotions, émotions encore plus accentuées par son âge, par le décor vaguement sentimental et émouvant de Neuwied, par la présence éternelle des légendes chevaleresques et romantiques qui appartiennent spécialement au Rhin, à ses châteaux, à ses ruines.

On enseignait aux élèves une sorte de christianisme évangélique, assez vague et apparenté au déisme de Rousseau, qui se proposait le développement des bons instincts beaucoup plus que l'explication de la vie par la foi. Il était fondé sur l'idée

de la fraternité des hommes, et il était de caractère émotif et sentimental. Cette religion resta celle de Meredith pendant toute sa vie, et eut une influence profonde sur son attitude envers la vie spirituelle des autres pays, surtout de la France. Elle dicta l'éthique des grandes Odes qu'il consacra à la France, elle lui rendit incompréhensible tout ce qui est d'inspiration catholique en France, lui interdit un jugement impartial, une vue compréhensive, de la société française.

Il faut donc à cette étape définir plus attentivement les effets de l'enseignement moral qui lui fut donné par les Frères Moraves. Le résultat immédiat pour le jeune Meredith fut un sentiment de libération, car il avait souffert, à l'école Saint-Paul, des interminables offices dominicaux de l'église anglicane de cette époque, pleins d'exhortations, vides de valeur sacramentelle. Dès ce moment, l'église anglicane personnifia pour lui le conventionnalisme stagnant, l'éloquence morte, l'ennui vêtu d'un surplis. Il alla même jusqu'à condamner entièrement l'orthodoxie comme une restriction imposée à l'individu, comme un obstacle au libre développement de l'esprit. Désormais, il n'accorda aucune valeur à la prière si elle n'était solitaire et sincère; il voulut qu'elle fût une sorte d'effort où l'homme tâchât de se corriger lui-même en s'adressant à Dieu comme à un juge impersonnel qui n'interviendrait pas. Si vive que fût sa sensibilité, si large son esprit à certains points de vue, il n'advint plus rien qui modifiât ce credo essentiel.

Quel est donc le caractère du jeune homme qui, en 1844, regagne son pays natal? C'est tout d'abord un poète romantique. Il n'a pas résisté à l'influence du milieu qui a agi sur certains côtés de son âme. « Fils de famille », personnage idolâtré sur lequel se sont reposés les regards attendris d'une tribu composée d'êtres plus ordinaires, il n'a pu s'empêcher de voir en lui-même un de ces héros romantiques à la mode de Werther, un de ces jeunes gens au front déjà plissé par des malheurs réels ou imaginaires. La solitude, l'abandon où le laissa le second mariage de son père, contribuèrent aussi à former cette psychologie. Si nous ajoutons à cela l'influence de ses lectures allemandes, de ses chers souvenirs de tendres paysages du

Rhin, et de sa religion amie des émotions, nous trouvons en lui un romantique tout formé. Il ne lui reste qu'à commencer à écrire des vers.

*
* *

Après son retour en Angleterre, nous ne savons pas précisément ce que fit Meredith avant 1846. Il ne pouvait évidemment songer à continuer ses études universitaires, et le milieu dans lequel il se trouvait maintenant n'était plus celui des rêves et des légendes; c'était un monde de travail, le monde des affaires, un monde de vie prosaïque et difficile, où les besoins financiers prédominaient, où les luttes économiques se faisaient sentir aussi bien dans les bureaux que dans les familles. En 1846 Meredith se décida à renoncer pour le moment à ses ambitions de poète et d'homme de lettres pour entrer chez un avoué, et c'est ainsi que, en qualité de clerc payant, il commença ses études de droit. Heureusement pour lui, cet avoué, qui s'appelait Richard Stephen Charnock, ne rappelait nullement le type classique de sa profession. C'était plutôt un littérateur, un philologue adonné aux études anthropologiques et qui avait un goût tout particulier pour l'étymologie. Grand voyageur et fort au courant des affaires continentales, il s'en entretenait volontiers avec son disciple; mais il est à remarquer que ses voyages le conduisaient toujours en pays germanique. Il est douteux qu'il ait pris beaucoup d'intérêt à la France et à la littérature française. Philologue plutôt qu'humaniste, il se découvrait naturellement plus d'affinités électives avec la culture allemande qu'avec la culture latine.

Chez Charnock, le mouvement des affaires était des plus modestes et le commerce avait quelque chose d'idyllique. Notre jeune poète disposait de nombreux loisirs propices aux rêveries romanesques et aux poétiques lectures. Charnock lui-même, déjà sur l'âge et de nature peu délicate, devait sourire des lectures de Meredith, naturellement épris de toute beauté musicale, colorée et tendre, lecteur enivré jusqu'à l'extase des poèmes et des évocations magiques de Tennyson et pour qui la passion romantique était le climat spirituel de l'âme. Sans

doute Meredith y découvrait-il un moyen d'échapper aux médiocres réalités de sa condition sociale, de son existence dans cette ville de Londres qui, en prenant un caractère moderne, abandonnait chaque jour quelqu'une des beautés du passé. Il y retrouvait quelque chose de l'Allemagne.

A cette époque, c'est vers l'Allemagne que se tourne cet esprit affamé de beauté, de rêve, et enchanté de la musique des mots. C'est le temps où il découvre la poésie de Robert Henry Horne, dont l'intelligence et la sensibilité se ressentaient fortement de l'influence de l'Allemagne. Horne avait le goût de la métaphysique et s'appliquait à donner dans ses vers une expression symbolique de la vie. En quoi il suivait les traces d'un certain Dr Leonhard Schmitz, envers lequel il reconnaît d'ailleurs sa dette dans la préface de son poème *Orion*. Chez Horne, plus de décor vague, plus d'idéal mal défini, plus de ces impressions indécises que recherche Tennyson; Meredith, en le lisant, commence à se dégager de ce qu'il y a de plus nuageux et de plus trouble dans la sensibilité romantique. En même temps, si le jeune homme s'intéresse maintenant à une certaine philosophie au lieu d'être seulement un passionné de la poésie tendre, il faut insister sur le fait que cette philosophie est d'essence germanique, et que Meredith ne s'est pas encore libéré de l'influence allemande dont l'action s'exerce surtout par l'intermédiaire de Horne, maître d'élection du poète. Meredith, qui a déjà composé quelques poèmes, les adresse à Horne, sollicite son avis et ses conseils, et une amitié littéraire ne tarde pas à se nouer par cette voie épistolaire. Horne dirige les premiers pas du néophyte, lui recommande la lecture de Gœthe, et Meredith, qui a déjà sans doute commencé cette lecture, s'y applique avec ardeur. Cette amitié, dans le temps même où elle va laisser une trace sur l'œuvre de Meredith, est interrompue par un événement de première importance, le mariage du poète avec Mary Ellen Nicolls.

*
* *

En 1848 parut le premier numéro d'une revue manuscrite qui s'appelait *The Monthly Observer*. Cette revue n'avait rien

d'une publication destinée au grand public, mais traduisait seulement les efforts littéraires et artistiques d'une petite société de gens cultivés qui voulaient ainsi mettre en commun leurs impressions, leurs idées, leurs critiques, et tout en se distrayant, se soumettre à une discipline salutaire. Le chef de ce groupe, c'était assurément Charnock; parmi les autres collaborateurs, on trouve M. Hilaire de Sainte-Croix, de qui nous ne savons que le nom et l'adresse; P. Austin Daniel, dessinateur de la petite revue, et Edward Gryffydh Peacock. C'est ce dernier sans doute, qui de tous les collaborateurs, fut le plus cher au jeune Meredith, membre lui aussi de ce cercle, parce que c'était un homme de son âge, Celte comme lui, et parce que c'était le fils de Thomas Love Peacock, homme de lettres déjà célèbre et qui représentait aux yeux d'un jeune aspirant à la renommée le succès littéraire, le romancier arrivé. Grâce à l'amitié d'Edward Peacock, Meredith fit la connaissance de sa sœur Mary Ellen, veuve du lieutenant Nicolls qui s'était noyé en 1844. A l'époque où Meredith la rencontra pour la première fois, elle habitait avec sa petite fille, Edith, à Knightsbridge, Londres, tandis que son frère demeurait près du British Museum.

Mary Nicolls, elle aussi, collaborait à la revue; la plus curieuse et la plus étonnante de ses contributions est une petite méditation en prose intitulée *La Mort*, écrite en français on ne sait trop pour quelle raison. Ce fragment est un des rares documents qui nous permette d'entrevoir quelle fut à cette époque la vie de George Meredith. Mary, déjà tourmentée par mille hésitations, partagée entre la méfiance et l'amour que provoquait en elle la ferveur impétueuse de Meredith, exprime ici, sous le voile de l'impersonnalité, les angoisses d'une jeune veuve trop délicate pour ne pas sentir dans un second mariage l'offense faite à la mémoire de son premier mari [1]. Il serait intéressant de savoir la raison qui la pousse à écrire en français. Serait-ce peut-être que la revue se flatte de s'intéresser non seulement à la pensée anglaise mais à la pensée étrangère? En tout cas, si la question demeure insoluble, le fait n'en est pas moins révé-

1. R. Galland : *George Meredith, les cinquante premières années*, p. 62-3.

lateur. D'abord, pour qu'une telle méditation, d'allure métaphysique, pût être goûtée des autres collaborateurs de la Revue, il était nécessaire qu'ils fussent eux-mêmes capables d'entendre parfaitement le français. Meredith, le comprenait-il? A mon avis il n'y a pas de doute — il comprit, et d'ailleurs il répondit, probablement dans le numéro suivant, qui n'a pas survécu. Ce qui le prouve, c'est que nos deux amants continuèrent la discussion dans une suite de poèmes qu'il faut interpréter comme l'expression de leurs sentiments personnels [1]. Les études françaises de Meredith, commencées sans doute à Neuwied, avaient dû être longuement poursuivies par Charnock et par le jeune homme lui-même, avant qu'il fusse en état de lire et de comprendre cette méditation.

De là il ressort aussi que la jeune femme avait l'habitude de parler et d'écrire en français. Chez Thomas Peacock se réunissaient des amis français, ce qui explique peut-être la présence de M. Hilaire de Sainte-Croix parmi les collaborateurs de la revue. Et c'est dans cette famille que George Meredith allait entrer en qualité de gendre. Il épousa Mary Nicolls au mois d'août 1849. Les nouveaux mariés passèrent leur lune de miel sur le continent; sûrement, si nous en jugeons d'après les sympathies de Mary Nicolls, qui aimait alors à se dire « citoyenne de la grande république française », ils visitèrent la France, où l'on peut se figurer l'émotion de Meredith devant ces beaux paysages d'automne que lui révélait pour la première fois sa jeune épouse. Ils visitèrent l'Allemagne, et le souvenir de cette visite nous est parvenu dans un poème de Meredith à la gloire de la Rhénanie : *Rhineland;* ici, sans doute, ce fut le mari qui fit fonction de guide. Du séjour en France, rien ne nous reste; le poète n'en fit pas, à ce qu'il semble, objet de littérature, et s'il écrivit des lettres à ses amis, elles ont disparu.

Nous pouvons, quand même, essayer de reconstituer un peu les impressions de ce voyage. La France, à la fin de l'année 1849, était encore républicaine, mais le régime parlementaire entrait dans une lente agonie. Louis-Napoléon Bonaparte, élu Président de la République en décembre 1848, tendait évidemment au

1. Comme l'a fait M. René Galland dans son livre : *George Meredith, les cinquante premières années.*

pouvoir personnel. Assis parmi ses ministres, il les écoutait, l'air soucieux d'un homme qui attend le moment propice. Il n'avait aucune confiance en eux, et dès le commencement, le désaccord apparut. Malleville et Bixio donnèrent leur démission en réponse à une lettre où le président se plaignait d'avoir été traité « comme si la fameuse constitution de Siéyès était en vigueur ». Le 29 janvier, Changarnier, chef de la garde nationale et commandant de la division militaire de Paris, proposa même à Louis-Napoléon un coup de force contre l'Assemblée, mais le Président hésita encore. Un peu plus tard, eut lieu la constitution d'un « comité napoléonien »; le 13 mai 1849, 600 membres de la Constituante, dont la plupart étaient des républicains modérés, durent se retirer de la vie politique. Le 13 juin, il y eut une manifestation des gardes nationaux pour faire respecter la constitution, et le gouvernement prit des mesures de répression assez sévères. Au mois d'octobre, Louis-Napoléon avait déjà rompu avec le régime parlementaire. Ajoutons à tout cela qu'il s'était installé à l'Élysée, et, sous les armes impériales, voyait en lui-même le vrai successeur de Napoléon Ier.

George Meredith aperçut-il par hasard sur les boulevards de Paris le carrosse de Louis-Napoléon orné de l'écusson impérial? Vit-il le Président en uniforme de général de la garde nationale, portant le chapeau à plumes blanches? Nous ne le savons pas. Mais il est certain que Mary Nicolls, femme très instruite pour son époque et animée d'une grande sympathie pour la France, s'intéressait vivement à la politique de cette république si tôt renversée; elle a dû encourager chez son mari cet intérêt pour les choses de France qui ne le quitta jamais plus. Meredith, esprit merveilleusement observateur, pouvait-il fermer les yeux à ce sursaut littéraire et poétique de l'âme française, à ce réveil de la légende napoléonienne prête à se traduire en actes politiques, et à lancer le peuple français dans l'aventure du Second Empire, qui devait finir à Sedan? Il dut, au contraire, dans les livres et dans la presse d'alors, lire partout le nom du grand Napoléon; il dut, dans les salons et dans les familles, entendre répéter les mots de « gloire » et de « patrie » et, s'il ne savait pas encore, ce jeune homme, combien cet élan spontané de tout un peuple était irréfléchi et mal fondé

en raison, il devait tout au moins en constater la ferveur et la sincérité.

Non seulement l'idéal politique, mais l'idéal littéraire et social de la France républicaine, lui furent révélés par sa femme; Mary Nicolls, par ses goûts littéraires, était digne de son père; fort instruite, elle était douée d'esprit critique à un degré peu commun chez les femmes de son époque. Elle lisait facilement le français, et s'intéressait vivement aux idées de Lamartine, de Victor Hugo, de tout ce petit groupe d'hommes de lettres qui travaillaient à la réalisation de ce rêve utopique d'une Europe unie et paisible. Elle n'avait pas un tempérament bien équilibré; Mary Nicolls, du côté de sa mère, avait reçu en héritage le sang gallois, qui l'inclinait à un mysticisme peu en harmonie avec son attitude de sincérité logique et intellectuelle. Critique intelligente, pénétrante, et peu bienveillante, elle était en même temps pleine d'une religiosité excessive qui l'empêchait sans doute de comprendre le caractère français. Superstitieuse, elle l'était; croyante, elle ne l'était pas. Pouvait-elle donc, dans ces conditions, être le guide de son mari à l'intelligence profonde de cette foi catholique à laquelle il demeura toujours étranger et qui, surtout à cette époque, formait l'armature solide de l'âme française?

Ce qui néanmoins reste vrai, c'est que ce jeune ménage, revenu en Angleterre, offrait un caractère original et tout à fait à part. Autour d'eux c'était le jargon industriel d'une Angleterre chaque jour plus matérialiste, plus contente d'elle-même et moins soucieuse des autres peuples; on parlait des livres, mais des seuls livres anglais de « bon ton »; on parlait peut-être des voyages, mais des voyages classiques et pour ainsi dire protocolaires — le « Grand Tour » que faisaient les gens du bel air. Surtout on observait, à l'endroit des Français et de la France une attitude et un langage peu sympathiques; on gardait encore le souvenir de la grande défaite qu'ils avaient subie à Waterloo, mais on voulait oublier les victoires françaises qui l'avaient précédée. On se souvenait de Sainte-Hélène, où l'on avait bien cru voir disparaître à jamais tout espoir d'une renaissance bonapartiste. On en venait à considérer les Français, en dépit de leur vertu nationale, du redressement dont ils avaient fait

preuve, comme une nation de second ordre, une race épuisée qui devait céder le pas devant la puissance grandissante des idées germaniques. Meredith et sa femme, enthousiastes tous deux de la démocratie, gardaient l'esprit vif et l'intelligence alerte; ils discutaient, observaient, s'intéressaient aux événements d'outre-Manche, et attendaient avec impatience chaque nouvelle expression de l'âme française.

* * *

Après leur retour en Angleterre, Meredith et sa femme s'établirent en pension, 22 John Street, Adelphi, à Londres, puis émigrèrent à Weybridge, où le jeune poète fit paraître le fruit de ses méditations sous la forme d'un petit volume de vers, publié en 1851 et dédié à son beau-père, Thomas Peacock. C'est à ce moment qu'on commence à se rendre compte de la grande influence exercée par Peacock sur ce gendre impulsif, impressionnable et romantique. Deux ans après la publication du recueil de vers, les jeunes mariés s'installèrent chez Peacock, à Lower Halliford, où ce dernier possédait une maison très confortable qui offrait un contraste singulier avec l'installation précaire des pensions. C'est à Lower Halliford que naquit en 1853 leur fils unique, Arthur Gryffydh Meredith.

Peacock était, par tempérament, épicurien et ne demandait à la vie que ce qu'elle peut offrir d'agréable. A Lower Halliford, il menait une existence calme. Il lisait beaucoup de grec, mais, également soigneux de l'esprit et du corps, il faisait autorité en matière de gastronomie. C'est auprès de lui, non loin de cette ville de Londres où la bonne chère est aujourd'hui l'exception, que Meredith et sa jeune femme commencèrent de s'initier à cet art raffiné, à cette science délicate de la cuisine dont la France fournit, par une sorte de privilège, les plus éminents docteurs. La cuisine, la bonne cuisine de France, ils la connaissaient depuis leur lune de miel, et Meredith, à l'encontre de la plupart des Anglais de son époque, qui aimaient la cuisine française mais qui ne manquaient pas de reprocher aux Français de faire un dieu de leur ventre, Meredith, en dépit de son mauvais estomac, sut mettre largement à profit son expérience

culinaire. La famille Peacock l'y encourageait; on remarque dans le *Fraser's Magazine* de décembre 1851 un article qui s'intitule *La Gastronomie et la Civilisation*, écrit par Mary Meredith, sans doute avec la collaboration de son mari.

C'est le fait d'un homme cultivé que de reconnaître la juste place que tient la nourriture dans la vie des nations civilisées. Un plat mal préparé, qui n'éveille point l'appétit, qu'on mange sans plaisir, ne vaut pas mieux que les glands qu'on jette aux pourceaux, et c'est un signe de barbarie chez une nation qu'une cuisine grossière et peu variée. Vivre simplement ne signifie pas vivre tristement; « manger pour vivre et non pas vivre pour manger » ne veut pas dire qu'il faille se réduire à une nourriture fade et sans goût; c'est pour se moquer de l'avarice que Molière fait répéter ce proverbe à Harpagon. Meredith ne perd jamais ces vérités de vue. Avec sa femme, il travaille à dresser le plan d'un livre de cuisine, non point d'un manuel de vulgarisation, mais d'un livre d'une grande valeur technique.

Manie, dira-t-on ; nullement, trait de caractère, d'ailleurs tout français et qui ne disparut jamais chez Meredith. Dans ses *Lettres*, il prodigue à son ami Maxse — alors souffrant de dyspepsie — de sages conseils d'hygiène alimentaire et préconise l'usage ordinaire du bon vin rouge de Bordeaux qui enrichit le sang sans trop l'échauffer[1]. Chez Peacock, évidemment, on se connaissait en bons vins. On trouve d'ailleurs dans presque chaque roman de Meredith des allusions à la bonne cuisine et aux vins français et espagnols — la cuisine des romans de Dickens est moins soignée. Dans l'*Égoïste*, le cuisinier, Armand Dehors, est un Français, et l'auteur revient avec une complaisance significative sur cet antique vin de Porto si chaud au cœur qu'il dissuade le vieux gourmet, Dr Middleton, de quitter Patterne Hall. Dans *La Maison de la Grève*, Meredith n'a pas assez de mépris pour les mauvais vins que Tinman offre à de malheureux invités qui en sont toujours malades. Dans *Un de nos Conquérants*, c'est Armandine, cuisinière française, qui reçoit les louanges de son maître, Victor Radnor. Dans *Les Aventures de*

1. *Lettres*, p. 101.

Harry Richmond, il est question d'un très vieux vin fort savoureux que Harry ne doit pas goûter avant son vingt et unième anniversaire. Ce ne sont là que quelques exemples, entre beaucoup.

*
* *

La question des relations entre George Meredith et T. L. Peacock a été finement étudiée par M. A. H. Able dans son livre récent [1]. M. Able nous signale, entre autres choses, les sources peacockiennes de *Shagpat Rasé* et de l'*Essai sur la Comédie*. Il serait possible, cependant, d'aller plus loin et de voir en Peacock un disciple du XVIII[e] siècle français qui aurait recommandé à son gendre, comme remède au romantisme allemand, la lecture des écrivains français sceptiques, surtout de Voltaire. Il est vrai que nombre de pages de Meredith ont leur origine chez Peacock, mais beaucoup d'entre elles remontent certainement plus haut. Résumons donc les relations entre ces deux hommes.

Pendant huit ans, de 1849 à 1857, Meredith se sentit en grande harmonie d'affinités intellectuelles avec son beau-père; nous n'avons pas de récit détaillé de leurs relations, mais on peut retrouver dans le développement de la pensée du jeune homme l'influence persistante de l'expérience, de la culture et de l'érudition de Peacock. Le grand écrivain, défaillant un peu sous le poids de sa vie studieuse, mais soutenu et distrait à la fois par ses fonctions à la Maison des Indes et par son travail de littérateur et de savant, n'avait rien perdu de la force de son caractère. C'était un doctrinaire épris de philosophie, ayant des idées très définies à l'égard de la société, et encore plus à l'égard de la littérature, un écrivain digne de l'admiration que Meredith lui accorda spontanément, mais qui se montrait parfois fort intransigeant. Cependant, la situation de Meredith ne lui permettait pas d'adopter une attitude peu respectueuse envers son beau-père, attitude à laquelle sa délicatesse innée eût naturellement répugné.

1. A.-H. Able : *George Meredith et Thomas Love Peacock.*

Les œuvres de Peacock sont d'une espèce assez rare dans la littérature anglaise. Elles ne sont pas, à vrai dire, des productions naturelles du sol anglais, mais plutôt les ouvrages d'un philosophe-dilettante qui puisait à plusieurs sources étrangères. Deux traits les caractérisent : d'une part le style, nettement inspiré de la langue française du XVIII^e siècle; d'autre part l'expression originale que donne l'auteur à la conception française de la comédie, idée que développera et expliquera plus tard le gendre de Peacock dans l'*Essai sur la Comédie.*

De ces deux caractères, le premier, fruit d'une érudition classique très attachée à la forme et d'une habitude de discipline intellectuelle, était en contradiction avec les idées qui devenaient de plus en plus celles de Meredith et qui dénotaient une préférence marquée pour la libre expression de soi-même, une grande exubérance de l'imagination, et une certaine absence de rigueur dialectique — toutes libertés qui durent être fort antipathiques à Peacock. On peut s'imaginer le ton d'une discussion entre les deux hommes, Peacock calme et raisonneur, armé d'une implacable logique, Meredith fébrile et enthousiaste, dont la puissance était toute dans la fougue de la jeunesse, et la faiblesse dans le manque d'une rigoureuse discipline de l'esprit. Peacock qui se déclarait pour Voltaire, Meredith qui invoquait Carlyle. Il est peu probable que la poésie de Peacock, froide et conventionnelle, ait pu plaire à ce jeune homme nourri du doux sentimentalisme des romantiques allemands et qui avait traduit pour le *Monthly Observer* les poèmes de Heine, de Gœthe, et de Von Eichendorff. Mais si Meredith se sentait peu de goût pour cet aspect spécial de l'œuvre de son beau-père, il s'intéressait vivement, néanmoins, à la tournure d'esprit philosophique qui poussait Thomas Peacock à se tourner vers la France pour y trouver la plus noble conception qu'on se soit jamais faite de la comédie.

Certaines opinions de Peacock à ce sujet se trouvent exprimées dans un article qui, sous le titre de *French Comic Romances*[1] parut dans la *London Review* du mois d'octobre 1835. Cet article traite principalement du progrès du roman comique en

1. *Quelques romans comiques français.*

France tel que l'ont conçu et réalisé Paul de Kock, Pigault le Brun et Du Laurens. L'œuvre de ce dernier, *Le Compère Mathieu*, y est analysée avec un luxe de détails assez peu divertissant. Peacock, s'il appréciait la valeur comique du roman, n'a certainement pas réussi à la faire goûter à son lecteur. L'exposé est confus et peu attrayant. Peacock, cependant, et le trait est important, entre assez profondément dans la conception française de l'essence de la comédie pour être un jour capable d'admirer la vraie comédie classique. L'article est curieusement dépourvu d'idées originales; l'auteur s'y montre consciencieusement érudit sans plus, et l'érudition, nourriture assez indigeste, peut être fort ennemie de l'originalité littéraire. On trouve cependant dans cette pâte assez lourde le levain de quelques réflexions personnelles — celle, par exemple, où l'auteur constate que « l'amour de la vérité et une claire perception de la vérité » sont des qualités essentiellement requises pour faire un bon auteur comique. Premier pas vers l'idée mérédithienne de la comédie « essentiellement grave ». La comédie, selon Peacock, traite de l'opinion plutôt que du caractère; Meredith va plus loin en disant que dans la comédie l'élément le plus important est celui des idées.

Dans cet article cursif et sans prétention dogmatique, rien de la force convaincue et convaincante de l'*Essai sur la Comédie ;* rien non plus de ce bel esprit critique qui fit de l'*Essai* une contribution définitive à la critique littéraire de l'époque. Mais Meredith a dû lire cet article; il l'a vu certainement chez son beau-père, dans la bibliothèque, peut-être dans la *London Review* elle-même, où Mary Peacock a pu le lui faire lire. L'insuffisance que Peacock trouve chez les auteurs dramatiques anglais, l'antipathie vague qu'il éprouve à leur égard, donnent un point de départ aux doctrines du futur auteur de l'*Essai.* Un goût pour la comédie aristophanesque, un penchant à méditer sur les rapports de la comédie et de la vie humaine, une tendance à soumettre la pensée à la discipline de la logique, à faire de l'observation de la vérité et l'obéissance : la raison, la loi de la production dramatique, — voilà ce que Peacock apportait à celui qui allait le surpasser.

On ne saurait parler de l'influence de Peacock sans faire

remarquer la façon dont ce vétéran de la lutte anti-cléricale contribua à fortifier chez Meredith la répugnance pour la religion orthodoxe. Un clergyman, pour Peacock, est un être méprisable, glouton, bigot, buté dans ses idées arrêtées, et parfaitement stupide. Peacock fait à plusieurs reprises le portrait d'un membre de l'Église anglicane durant la période décadente de la Régence, peinture où l'on retrouve le ton et les couleurs violentes des grands polémistes français ennemis du clergé. Il est difficile de condamner cette attitude de Peacock et de Merédith, malheureusement justifiée et commandée par le déplorable tableau que présentait alors l'Église d'Angleterre. Il ne s'agit pas ici de discuter cette question, mais pour faire mieux comprendre le peu de goût de Meredith pour toutes les religions orthodoxes il est nécessaire de faire remarquer qu'à cette époque la crainte de Rome avait amené l'Église anglicane à abandonner le principe vivifiant de la stricte observance des rites, et que les sacrements avaient perdu leur vraie valeur. Les pratiques les plus indispensables de la foi étaient méprisées; l'autel était abandonné pour la chaire, et on se rendait trop souvent à l'église pour y écouter seulement les prédications sans doute éloquentes mais vides de substance. Il est vrai que Keble, Pusey et Newman, Palmer, Perceval et Froude travaillaient déjà en 1833 à ranimer l'esprit catholique dans l'Église, mais Peacock, qui pensait en homme du XVIII[e] siècle, ne s'intéressait nullement à ce mouvement naissant et encore peu connu [1]. La religion de la masse, vers le milieu du règne de la reine Victoria, demeurait le protestantisme, et on pourrait appliquer à l'Église anglicane d'alors la formule que Ch. Cestre applique à l'Église contemporaine de Wordsworth : — « La religion s'était transformée en une géométrie théologique, où la sécheresse dialectique remplaçait la foi [2]. »

Il ne faut donc pas s'étonner si Meredith, encouragé, entra si aisément dans la voie du mépris des prêtres, ni si, de ce mépris pour les hommes, il passa aussi facilement à l'hostilité contre le foi religieuse non seulement de l'Angleterre, mais de la France. Pour ce qui regarde l'Angleterre, il avait raison; la

1. The Oxford Movement.
2. Ch. Cestre : *La Révolution Française et les Poètes Anglais*, p. 16.

foi n'y existait alors presque plus; mais s'est-il jamais demandé ce qu'était la foi religieuse de la France d'alors?

* * *

Nous connaissons à la vérité très mal les lectures que put faire George Meredith à cette époque. Dans la bibliothèque de son beau-père, il trouva sans aucun doute Montaigne et Voltaire. L'influence de l'auteur de *Zadig* est sensible dans *Shagpat Rasé*[1], publié en 1855. Sans doute le décor, pour une large part, provient-il des *Mille et une Nuits*, que Meredith lisait avec énivrement pendant sa jeunesse; c'est à cette source merveilleuse qu'il puise l'éblouissante richesse de son lumineux coloris, la tendresse voluptueuse de ses peintures, c'est là qu'il apprend à exprimer dans toute sa brûlante vérité la vie ardente et passionnée de l'Orient. Tout cela manque à Voltaire. Mais c'est à Voltaire qu'il doit le goût et l'art de présenter, sous le voile transparent d'un orientalisme qui enchante son imagination, une fiction morale destinée à fronder les mœurs contemporaines, à épiloguer sur celles de l'homme « civilisé » de tous les temps, à « *rendre* ridicules certains sots et certaines sottises, certaines méchancetés et certains méchants[2] ». Il avait lu, on peut le supposer, les romans de Voltaire; tout au moins, il les possédait. Il semble très naturel de supposer qu'il ait fait sienne l'idée générale et le sens profond d'œuvres telles que *Zadig*, *La Princesse de Babylone*, *Le Monde comme il va*, *Bababec*, *L'Histoire d'un bon Bramin*, *Le Blanc et le Noir*, et qu'il s'en soit servi pour donner à l'édifice féerique inspiré des *Mille et une Nuits* une base solide et un fondement raisonnable, pour prêter la valeur d'une leçon de morale à des contes qui, privés de sens allégorique, n'auraient offert qu'un intérêt purement esthétique. Meredith, en effet, bien que sur certains points il devançât son époque, la représentait éminemment; c'était, au fond, un moraliste.

Lorsque MacKechnie publia son explication de l'allégorie

1. *The Shaving of Shagpat.*
2. Voltaire : *Œuvres Complètes* (Paris, Garnier, 1877-1885), t. XLIII, p. 107.

de *Shagpat Rasé*, Meredith fit semblant d'y donner son assentiment. Plus tard, il préféra garder le silence à ce sujet, et, interrogé, ne fit qu'une réponse vague, déclarant qu'il avait bien su autrefois mais qu'il avait oublié de quoi il s'agissait. Il avoue cependant que cette histoire renferme des symboles, et la nature même de *Shagpat* porte à croire que certaine « illusion qui surgit pour duper les hommes » s'explique autrement que par un simple conte de fée. Les personnages du livre sont groupés très nettement en deux camps opposés, les partisans de Shagpat et ceux de Shibli Bagarag. Naturellement, les opinions divergent dès qu'il s'agit d'interpréter le sens profond du roman, mais peut-être, en attribuant au jeune écrivain des tendances voltairiennes, demeure-t-on aussi près que possible de sa véritable pensée.

Shagpat, qui se voit adorer aveuglément par tous ses compatriotes (l'Humanité), est la Superstition. Karaz, le génie puissant qui le défend, est la Tradition. Rabesqurat, Maîtresse des Illusions, représente sans doute la religion orthodoxe, organisée, c'est-à-dire l'Église. Shibli Bagarag, le barbier, est la Libre Pensée, qui fend avec le Glaive des fils d'Aklis, c'est-à-dire le glaive de la Raison, un certain cheveu dans lequel réside toute la puissance de Shagpat. Ce cheveu, l'Identique, est l'Ignorance. Noorna bin Noorka, celle qui « éclipse la raison » et aide pourtant Shibli dans sa tâche, peut représenter l'Humanitarisme, sentiment capable aussi bien d'aveugler les hommes (par exemple Frederick Maxse [1]), que de les porter au-dessus d'eux-mêmes. Les personnages secondaires sont plus difficiles à expliquer, et il est permis de croire que Meredith, au moment d'écrire, n'avait pas attribué un rôle symbolique à chacun d'eux. En effet, il avoue dans ses *Lettres* qu'il n'avait qu'un plan assez vague [2]. Mi-allégorie, mi-fantaisie orientale, *Shagpat Rasé* reste d'entre ses œuvres la moins facile à interpréter, mais elle vivra assurément plus longtemps par sa beauté singulière et la richesse d'imagination dont l'auteur fait preuve que par sa valeur ésotérique.

1. Voir le ch. II, p. 31.
2. *Lettres*, p. 454.

Des drames français, des romans comiques, sans doute y en avait-il dans la bibliothèque de Peacock, mais ce qui, environ ce temps, était appelé à fixer la complaisance de Meredith, devait être d'un ordre entièrement différent. Il se livra sans réserve aux prestiges de Lamartine, de Chateaubriand, de tout le romantisme dans ses ferveurs les plus passionnées. De cette période nous possédons le plus curieux témoignage. C'est le manuscrit original de ce qu'on appelle *The Commonplace Book of Extracts* [1], suite de morceaux choisis empruntés à plusieurs auteurs anglais et français et transcrits de la main même de Mary Ellen Meredith. Le recueil est actuellement conservé dans la collection Altschul des livres de George Meredith à l'Université de Harvard. Dans ce petit livre, qu'on voudrait si bien être à même d'examiner, Mary et George ont groupé, sans doute, les pages qu'ils ont trouvées les plus intéressantes, les mieux écrites : « Ces notes comprennent des extraits des œuvres de George Sand, Miss Mitford, Balzac, Dumas, Soulié, Dickens et autres, quelques autres provenant de quelques périodiques [2]. » Voilà tout ce qu'il nous est donné de savoir. Sand et Dumas, cela peut se comprendre; Balzac occupe une place qui surprendrait si l'on oubliait la part du sentiment, des larmes, du pathétique, et le nombre des tendres figures de femmes dans l'œuvre du maître, tous éléments qui suffisaient, aux yeux d'un lecteur romantique, à voiler le côté brutal et sain du réalisme balzacien. Victorine Taillefer lui fait oublier M^me^ Vauquer. Ce n'est là qu'une hypothèse; peut-être serait-on plus près du vrai en admettant que George Meredith dépouillait alors peu à peu son romantisme, que l'heure de sa conversion littéraire et morale approchait et que déjà il découvrait en Balzac le maître attendu dans l'ordre de la recherche psychologique, de l'étude des mœurs et de la méthode analytique, objets nouveaux de sa ferveur.

Il se peut même que l'influence de Peacock ait détourné le jeune Meredith de ses rêves romantiques. Sans son beau-père, Meredith aurait pu suivre assez longtemps le chemin que lui

1. *Journal de Lectures.*
2. *Catalogue de la Collection Altschul*, p. 20.

traçait une exubérance que rien n'aurait su canaliser. Il aurait continué à se complaire à ces élucubrations sentimentales si étrangères au Meredith sain et ami de la logique que nous connaissons. Son attrait naturel pour la comédie est le prodrome du goût plus général dont il fera preuve pour la psychologie et qui trouvera sa meilleure expression dans *L'Égoïste*. Quel paradoxe de voir ce livre, où triomphe la conception de l'art comique enseignée par Peacock, renfermer autant de fines railleries à l'égard de l'épicurisme bienveillant et de l'érudition classique du Dr Middleton! Meredith, évidemment, savait choisir dans la philosophie de Peacock les éléments qui offraient une valeur certaine, mais il en connaissait les limites. Il savait exactement reconnaître le moment où le gourmet se transforme en glouton vulgaire et celui où l'enthousiasme pour les classiques, en soi-même excellent, devient l'expression d'un orgueil intellectuel du plus mauvais ton. Néanmoins, comme nous l'avons vu, ses tendances littéraires naturelles ont évolué et peu à peu dévié de leur cours primitif : cela grâce à l'influence salutaire de ce fils cultivé du XVIIIe siècle, Thomas Love Peacock.

CHAPITRE II

LES AMITIÉS

Les Duff-gordon. — Frederick Maxse. — Bonaparte Wyse. — Swinburne et les Rossetti. — Frederic Harrison. — John Morley. — J. C. Morison.

Thomas Peacock avait naturellement beaucoup de relations à Londres. Des personnages distingués, littérateurs et hauts fonctionnaires, se rassemblaient fréquemment chez lui, et c'est grâce à son beau-père que George Meredith se fit pendant ces années de jeunesse quelques amitiés considérables. Il fut reçu par la famille Duff-Gordon, chez qui se rencontraient des personnalités célèbres du monde politique et littéraire. Lady Duff-Gordon, née Lucy Austin, était le vrai génie du lieu dont elle avait fait un véritable centre littéraire : c'était elle qui invitait les auteurs, qui protégeait les jeunes écrivains comme Meredith, et qui était à la fois l'inspiratrice et la conseillère. Elle avait été élevée à l'étranger aussi bien qu'en Angleterre; elle connaissait l'Allemagne et la France. Non seulement elle s'intéressait à la littérature, mais à la musique, aux voyages, à la peinture. George Meredith trouvait en elle une intelligence extraordinaire, une beauté et un charme remarquables, et l'influence qu'elle exerça sur lui fut profonde.

Remarquons ici que c'est l'amitié de Lady Duff-Gordon qui sut éveiller l'intérêt et la sympathie du jeune homme pour la France et les choses de France, jusqu'alors peu connues de George Meredith. Non seulement elle connaissait, à Paris et ailleurs, nombre de lettrés [1], mais elle était grande admiratrice de Molière. Elle fit, sans aucun doute, partager ce goût à

1. Cousin, St-Hilaire, Comte, A. de Vigny, Mignet, L. de Wailly, etc.

Meredith et le détermina ainsi à poursuivre ses études théoriques sur l'art de la comédie, recherches qui devaient aboutir à l'*Essai*. Lady Duff-Gordon n'ignorait ni ne négligeait pas pour cela la culture allemande; elle admirait Gœthe et Heine et elle était capable d'apprécier la puissance de leurs prestiges sur l'intelligence et la sensibilité du jeune écrivain. Mais elle lui fit sentir, par l'exemple de ses propres goûts largement éclectiques, qu'il y avait dans le monde d'autres littératures, d'autres philosophies, qu'il ignorait entièrement et sans lesquelles son éducation demeurerait incomplète. Il entreprit résolument la conquête de ce monde nouveau qu'on lui faisait entrevoir et dont la seule pensée le transportait. Il se lança dans l'étude de la littérature française — de Molière, c'est certain; peut-être de Racine; de Musset, qui l'enthousiasma; de Sainte-Beuve et de Saint-Marc Girardin qui représentèrent pour lui la critique. Si on ne sait pas tout ce qu'il lut alors, on peut être certain que son esprit commença à se nourrir de la pensée française.

Lady Duff-Gordon ne resta pas longtemps en Angleterre après 1859. De santé délicate et plus faible chaque jour, elle dut se rendre à l'étranger pour y trouver un climat plus doux. Néanmoins il restait à Meredith la grande amitié de la fille de Lady Duff-Gordon, Janet Duff-Gordon, à laquelle il écrivait très régulièrement et qui représentait pour lui non seulement la grâce et l'intelligence d'une jeune Anglaise, mais le souvenir des soirées délicieuses passées dans l'intimité de cette famille choisie.

*
* *

De ce temps également date la grande amitié qui s'établit entre George Meredith et Frederick Maxse et dura jusqu'à la mort de ce dernier en 1900. Frederick Maxse appartenait plutôt à l'aristocratie qu'à la littérature (sa mère, avant son mariage, avait été Lady Caroline Fitzhardinge, fille du cinquième comte de Berkeley). A l'époque de leur rencontre, Maxse était capitaine de vaisseau, capitaine d'ailleurs plus occupé de politique que de marine. Pendant la guerre de Crimée,

où il s'était distingué par son audace, il avait fait fonction d'officier de liaison, et par conséquent s'était trouvé en constant rapport avec l'armée française. Rebuté par l'incapacité, la paresse et la négligence du gouvernement anglais qui laissait mourir ses hommes faute de soins et d'hygiène, las de constater l'inexpérience des jeunes officiers britanniques, Maxse se tourna dans un élan spontané vers les Français dont il admirait l'énergie et l'esprit d'organisation. Ainsi naquit l'amour de Maxse pour la France.

Mais Frederick Maxse n'avait aucun sens de la mesure. Quand il aimait, c'était avec passion et même avec emportement. Jamais il ne fondait ses opinions sur le raisonnement. L'étude préalable des conditions où se présentait une affaire politique ne lui dictait jamais la conduite à tenir. Homme de sentiment, épris d'un idéal très pur et très élevé, d'une loyauté absolue, il avait le respect de sa parole. Malheureusement, à la passion réformatrice qui l'animait se joignait l'incapacité d'attendre; à son amour de la justice se joignait l'impatience d'en voir réaliser le règne sur la terre; à sa miséricorde envers les pauvres et les malheureux se joignait sa suffisance de fils de famille. C'était un Radical du type émotif, chez qui le goût de la recherche consciencieuse, témoignage d'une volonté patiente comme celle de John Morley [1], ne tenait que peu de place; un homme qui comprenait très bien ce qu'il y avait à faire, mais auquel manquait le don de la réflexion, l'esprit d'obéissance nécessaire aux intérêts d'un parti et le sens de la discipline politique.

Ce caractère nous intéresse parce que, s'il inspira à George Meredith quelque chose de sa belle passion pour la France, il le mit en garde, inconsciemment, contre les erreurs où peut entraîner le manque de l'esprit de mesure. Car Meredith lui-même avait tendance parfois à tomber dans cet excès, à perdre de vue les mérites de sa patrie pour faire ressortir ses défauts, et inversement il négligea les défauts des Français pour mettre en valeur la vertu civilisatrice de leur pays. Maxse, qu'il connaissait intimement et dont il appliquait à juger le caractère

1. Voir pp. 44-48.

ses propres théories sur l'Esprit Comique, agissait sur lui à la façon d'un antidote, et c'est en soumettant les diverses activités de Maxse à une critique sévère que Meredith acheva de voir clair en lui-même et de mettre de l'ordre dans ses doctrines personnelles.

En 1858, l'attentat d'Orsini avait failli amener la guerre entre l'Angleterre et la France; les conspirateurs s'étaient réunis à Londres, et la protestation élevée par les Français contre ce droit d'asile frappa les Anglais qui la jugèrent extrêmement offensante. En 1859 Napoléon III, obligé de donner son appui militaire à la Sardaigne, déclara la guerre à l'Autriche. Les journalistes anglais ne se contentèrent pas de critiquer la France, mais bientôt passèrent à la méfiance, puis à l'animosité, et le public, toujours prêt à se laisser berner par les flatteurs, prit très vite parti pour l'Autriche. Maxse, indigné de la trahison de la presse, rédigea sur-le-champ un discours par lequel il se proposait d'éclairer l'opinion. Mais il avait besoin d'un écrivain expérimenté pour corriger ses défaillances d'expression, de grammaire peut-être, et il songea naturellement à Meredith. Ce dernier lut avec bienveillance, mais sans pouvoir retenir un sourire quelque peu ironique, cette composition passionnée, qui respirait l'enthousiasme et le désir de convertir autrui. Enfin il écrivit à Maxse, en lui reprochant la témérité qu'il y avait à vouloir adresser un tel discours au peuple britannique.

Les intentions de Maxse étaient, comme à l'ordinaire, bonnes et généreuses, et elles exprimaient un idéal très digne d'être accepté par l'Angleterre, mais il avait mal choisi son moment. A une époque de fanatisme nationaliste, où la sensibilité d'une race est à vif, il est préférable de s'y prendre autrement pour ramener les esprits à la tolérance et à la raison. Maxse faisait, en ce discours, un appel passionné à ses compatriotes, et leur rappelait avec une éloquence entraînante la noble conduite de la France envers l'Angleterre. Meredith conseilla à son ami de donner plus de développement à son exposé du tempérament français, étudié davantage en profondeur, et de rechercher l'origine de ces « épidémies d'animosité » qui éclataient de temps en temps entre la France et l'Angleterre. Ce ne sont, écrivit-il, que des coups de panique, qui laissent comme réaction la honte

et l'humiliation. La Grande Bretagne veut bien admirer la bravoure, l'intelligence et l'esprit des Français, jusqu'à ce que « cette méfiance maudite qu'éveille l'idée de notre *home* fasse reculer le *Briton* et lui fasse serrer ses poings d'honnête homme ». A travers le voile de la panique, le peuple anglais est incapable de voir Napoléon III comme il est, mais il faut admettre qu'il a fait du bon travail et qu'il a fait preuve d'un esprit assez généreux. — On ne sait pas si Maxse refit son discours, ni si le discours fut prononcé, mais il est certain que les conseils de Meredith durent être extrêmement salutaires.

Les questions de sentiment n'offraient pas moins que celles de la politique l'occasion à George Meredith de prodiguer à son ami de sages conseils. En 1861 il envoyait à Maxse *De l'Amour* de Stendhal, en lui recommandant de ne pas trop disséquer l'ouvrage de peur d'en flétrir l'exquise délicatesse d'analyse. Maxse, qui était sur le point de se marier, dut prendre très au sérieux les propos de son ami, mais on se demande s'il n'y avait pas, chez Meredith, un soupcon de taquinerie. Toujours est-il que, d'accord avec les meilleurs juges, il reconnaissait en Stendhal un pénétrant observateur et un psychologue subtil. Mais en matière de santé, Maxse ne suivit pas si docilement les prescriptions amicales. Nous avons vu comment Meredith lui avait conseillé l'usage du bon vin de Bordeaux à l'effet de guérir sa dyspepsie; il recommanda aussi une côtelette. Mais, loin de se convertir à la cuisine française, Maxse devint apôtre fanatique du régime sec et demeura par ailleurs un incorrigible végétarien.

*
* *

Pendant la période qui suivit le départ de sa première femme avec Henry Wallis en 1858, George Meredith raconta dans une lettre à Janet Duff-Gordon qu'il a fait la connaissance d'un Bonaparte. Cette lettre date de 1861 :

Tout récemment je viens de faire la connaissance d'un gentil garçon, fils de l'ambassadeur à Athènes, Sir T. Wyse, que votre mère connaissait. Ce dernier épousa une Bonaparte — une fille de Lucien, qui est ce que sont toutes les femmes Bonaparte — de là

une séparation, et le père ne désire pas voir ses enfants ni avoir de leurs nouvelles. Ils eurent deux garçons, Napoléon Wyse et Bonaparte Wyse. C'est celui-ci que je connais. C'est un homme de goût, et un mélange curieux d'Irlandais et de Corse. Il a voulu que je l'accompagne à Athènes. Il est possible que je lui rende visite à mon retour et que je revienne par la Provence. Il connaît bien le nouveau groupe des poètes provençaux et désire me les présenter. J'ai déjà lu Mistral. C'est vraiment un très grand poète [1].

Le caractère de Bonaparte Wyse est connu par l'analyse qu'en a tentée F. Charles-Roux dans l'étude biographique [2] qu'il a consacrée à ce félibre irlandais, figure secondaire sans doute mais que l'histoire littéraire ne saurait oublier sans injustice. Il naquit à Waterford en 1826; sa mère, Laetitia Bonaparte, était une des six filles de Lucien Bonaparte, lui-même, comme on le sait, troisième fils de Charles Bonaparte et frère cadet de Joseph et de Napoléon. Le frère de Bonaparte Wyse fut, avec Ferdinand de Lesseps, un de ceux qui conçurent le projet de percer le canal de Panama. Ce fut en 1859, année heureuse où Mistral publia sa *Mireio* que William Charles Bonaparte Wyse eut la révélation de la renaissance littéraire de la Provence. Selon les biographes, le « jeune homme » (il avait trente-trois ans) flânait dans la rue Saint-Agricol à Avignon, lorsqu'il vit, dans la vitrine de la librairie Roumanille des livres écrits dans une langue inconnue qui ressemblait au français et à l'espagnol, mais qui n'était ni l'un ni l'autre. Ayant acheté le livre de Mistral, il le lut d'abord en traduction, puis, sans perdre de temps, se mit à apprendre le provençal et à se renseigner sur l'auteur et ses amis, enfin sur le groupe des poètes provençaux et les idées de la nouvelle école. Qui, mieux que Roumanille lui-même, était en possession de répondre à sa littéraire curiosité? Le libraire lui raconta sans doute avec l'enthousiasme à la fois vif et solennel des félibres, comment Mistral avait composé sa *Mireio*, comment Aubanel était sur le point de terminer sa *Grenade*, Mathieu sa *Farandole* et (modestement) lui, Roumanille, son *Oubreto*.

Wyse, plein d'enthousiasme, comprit de suite les origines

1. *Lettres*, p. 26.
2. J. Charles-Roux, *William Bonaparte-Wyse*.

du mouvement provençal né du désir de la « petite patrie » provençale de secouer le joug de la centralisation, de conserver sa langue et ses mœurs, de rester autonome par ses traditions, ses idées, sa littérature. N'était-il pas lui-même Irlandais, fils d'une race que soulevaient de pareilles aspirations à l'indépendance et à la liberté? Le jour de Noël, 1859, il alla voir Mistral à Maillane, et quoique la visite, comme la plupart des visites de Wyse, se prolongeât indûment, Mistral le trouva sympathique : « Je n'avais jamais vu tant de simplicité unie à tant de noblesse, tant de savoir uni à tant de jeunesse, et tant de bonne grâce et tant de poésie unies à tant d'indépendance et de bon sens humain », écrivit-il [1]. On fit même des plans pour un voyage en commun, le long de la vallée du Rhône jusqu'aux Saintes-Maries, à Aigues-Mortes, à Nîmes. Chaque printemps, Wyse devait revenir en Provence et participer aux réunions des félibres. Le reste de l'année, il demeurait avec eux dans d'étroites relations épistolaires et se tenait scrupuleusement au courant de chaque nouvelle publication de ses amis, en Avignon.

Au commencement de 1868 parurent les premiers fruits de ses études. Wyse fit imprimer à Avignon un recueil de vers provençaux, *Li Parpaioun Blu* (Les papillons bleus) qui fut annoncé par l'*Armana Provencau* dans des termes où l'admiration s'exalte jusqu'au délire :

N'allez pas prendre ce livre nouveau pour un simple caprice d'Anglais original. William-Bonaparte Wyse est un poète embrasé, enivré, exubérant; c'est un penseur audacieux qui fonce à grands coups d'ailes dans les temples azurés de l'Idéal; c'est un rêveur tendre qui voit s'enfuir avec regret la jeunesse et l'amour; et par moments, c'est un *galejaire* qui se moque du tiers comme du quart.

Quant à la langue, nous sommes ravis de l'habileté avec laquelle il la manie; c'est la manière large, joviale et magnifique de Bellaud de la Bellaudière. En voyant des étrangers parler si finement, si richement notre langage, il y a de quoi rosser les francihots stupides qui ne savent même pas demander du pain en provençal. William Bonaparte Wyse, toutes les fleurs de la Crau et des Alpilles vont s'ouvrir, tressaillant de joie, pour accueillir tes Papillons Bleus et ton nom déjà est écrit dans les étoiles de Provence, et tu as conquis le droit de cité à Avignon [2].

1. J. Charles-Roux, *op. cit.*, p. 43.
2. J. Charles-Roux, *op. cit.*, p. 154.

Wyse avait une idée fort nette de l'effort nécessaire et des moyens propres à favoriser la renaissance du patriotisme régional en Provence. Non content d'étudier l'histoire de Provence, il s'assimila l'ancien provençal, la langue des troubadours, dans laquelle il écrivit un de ses poèmes. Il eut l'idée de former une sorte d'Union Pan-Latine de Félibres, et en 1882 il prononça à Forcalquier un discours en provençal dans lequel il exprima son credo de félibre :

Félibrige veut dire Société pour le culte du Beau, du Bien, du Vrai — par le moyen de la douce langue maternelle. Félibrige veut dire, dans son intégrité, retour aux antiques éléments naturels, chassés à tort et effacés. — C'est, pour ainsi dire, une ascension graduelle vers l'amour auguste de la grande patrie par les escaliers de l'amour de la petite, qui s'accomplit par les devoirs journaliers envers ce qui nous entoure. C'est la pyramide assise sur la large base, et non plantée sur sa pointe, à la façon de forces idéologues modernes. C'est une indépendance digne et pleine de résultats dans la littérature et dans la façon de vivre. C'est une affection sainte pour la sagesse des ancêtres, pour le principe de l'autorité ordonnée, pour tout ce qui fait le bonheur véritable de la pauvre humanité dolente [1].

En dépit de ses constants embarras d'argent, qui l'obligèrent à recourir maintes fois à ses amis, félibres ou non, Bonaparte-Wyse donna à Font-Ségugne un grand banquet aux félibres et à leurs amis. Mais il abusa de cette réputation de mécène. Écoutons Albert Thibaudet : « Il vécut sur la réputation du fameux repas qu'il avait offert à Font-Ségugne aux félibres et à leurs amis, et dont le menu formidable est, en effet, digne des cuisines du Palais des Ducs. Mais d'abord le règlement en fut très difficile et dura des années. Ensuite les finances de Bonaparte-Wyse parurent plus délabrées qu'on ne le croyait. D'avoir été amphitryon du gargantuesque banquet il se fit longtemps un titre à l'hospitalité félibréenne. On savait quand il arrivait avec sa valise, on ne savait jamais quand il partirait. » Mais tout cela est peu de chose et Thibaudet ajoute en terminant que « l'essentiel est la qualité des vers de Wyse : je maintiens qu'ils sont charmants. » Et la fidélité du félibre adoptif envers la Provence fut telle qu'il y revint, à Cannes, pour

1. J. Charles-Roux, *op. cit.*, p. 256.

mourir; son épitaphe, rédigée en provençal, est encore, sous la mélancolie des mots et l'accent du désespoir, un aveu d'amour: « Au milieu des fleurs et des rayons je suis venu à la fin pour mourir, ennuyé, fatigué, lassé par les mensonges prodigieux de la triste vie[1]. » Il n'y a que les vrais poètes qui puissent aimer avec tant de grâce un pays étranger et y aller mourir.

Tel est le personnage curieux qui, en 1861, fait de nombreuses promenades avec Meredith en Angleterre. Déjà disciple de Mistral et condisciple des autres poètes provençaux, il est alors au comble de sa ferveur de félibre néophyte, qu'il s'évertue à faire partager à Meredith. Peut-on croire qu'il y soit parvenu? Assurément, parce qu'à ce moment le tempérament méridional fait l'objet des méditations de Meredith; il est en train d'écrire *Sandra Belloni*. Il est curieux de tout ce qui peut le renseigner sur les pays latins, l'éclairer sur l'âme latine. La poésie provençale, somptueuse et pastorale, passionnée, musicale et d'une vigueur merveilleuse, lui stimule le sang — ce sang celtique si prompt à l'émoi. Non seulement Meredith se laisse gagner par l'ardeur de Wyse, mais il s'empresse de faire connaître Mistral à Lady Duff-Gordon, à qui il prête *Mireio* l'exemplaire même de Wyse; elle se déclare émue, même ravie de cette poésie. A Maxse aussi, il lit la traduction que Wyse a faite du quatrième chant de *Mireio*, traduction d'ailleurs qu'il remaniera et publiera dans le recueil de ses propres poèmes en 1901.

Au mois de juin 1861, Meredith, victime d'un surmenage excessif, doit songer à prendre quelque repos. Son docteur lui ordonne un changement d'air et lui conseille un séjour dans les Alpes. Il fait aussitôt le projet de rencontrer Wyse à Zurich au mois de juillet, et, en sa compagnie et celle de son fils Arthur, de faire un tour à pied jusqu'à Meran, via Innsbruck. Mais le tempérament de ce Corse-Irlandais ne tarde pas à mettre ses nerfs à l'épreuve, car Bonaparte-Wyse n'est pas dans la vie de tous les jours un personnage tout à fait normal. De santé fragile, il est irritable et très nerveux. Meredith se plaint, non sans humour, à son ami Maxse, des petites tribulations de ce voyage:

1. J. Charles-Roux, *op. cit.*, p. 330.

Je ne sais pourquoi, mais notre cher Wyse n'est pas du tout le camarade qu'il me faut. Il dit qu'il croit que c'est à cause de son estomac. Je lui dis qu'il n'est pas juste de trop souvent se servir de son estomac comme d'un alibi. A vrai dire, le cher homme, bien que plein d'excellentes intentions, est extrêmement irritable; on se brouille vingt fois par jour, et de temps en temps il boude. Ensuite, on se réconcilie : « Mardith! Je dis tout franchement que je le regrette. Et vous pouvez juger de mon affection pour vous en voyant que je n'hésite pas à sacrifier mon orgueil, etc. » Et quand l'occasion d'une nouvelle dipute revient, il avoue qu'il croit encore que j'ai eu tort. Vous pouvez vous imaginer que je trouve très peu à mon goût cette conduite de petit écolier. Quand on rencontre une femme, il vaut mieux qu'elle porte une jupe.

Meredith ne regrette pas la séparation, qui a lieu à la Villa Ciani, près d'Este en Italie, où se trouve Lady Wyse à cette époque, et où son mari la rejoint.

En 1864, Meredith écrit à Wyse pour lui faire part de ses deuxièmes fiançailles, et pour le remercier du remboursement d'une certaine dette dont on ignore le montant exact. On ne sait pas davantage en quel temps elle fut contractée. Il semble que ce soit une dette de voyage afférente aux frais d'hôtels ou à des dépenses analogues. En ce cas, les doléances de Meredith, lui-même assez mal partagé du côté des biens de fortune, nous paraissent assez fondées, et nous devons reconnaître qu'il fit preuve de beaucoup de délicatesse en ne confiant pas à Maxse la raison secrète de ses impatiences d'humeur. Si cette dette remonte à une période postérieure, nous avons là la preuve que les relations de Meredith avec Wyse se prolongèrent, assez intimes encore, jusque vers 1864. En tout cas, en 1876, il lui écrivait toujours, car nous possédons une lettre datée d' « octobre, 1876 », dans laquelle Meredith remercie Wyse de lui avoir envoyé une chanson provençale; il lui dit aussi que lui, Meredith, a l'idée d'écrire un grand poème et va faire une conférence sur Molière. Ce sera l'*Essai sur la Comédie*[1].

Ce que Meredith doit particulièrement à Wyse, c'est son initiation à la poésie provençale. Il lut le provençal avec plaisir jusqu'aux derniers jours de sa vie. Un de ses visiteurs français

1. Messrs. Maggs Bros, *Catalogue*, N° 511 (1928), p. 250.

le trouva à Box Hill en train de lire des vers de Mistral. Les lisait-il à l'accoutumée ou n'était-ce là qu'une attitude de politesse? On sait que l'écrivain, célèbre alors, mais un peu piqué de ce que sa valeur eût été si tardivement reconnue par l'opinion britannique, faisait volontiers parade — à moins que ce trait ne lui ait été donné par la malignité publique — de son amour pour la France. C'était, chez lui, une réaction naturelle et très compréhensible. « Enfantillage! » dira-t-on. Peut-être. Le génie a parfois de ces faiblesses. Mais il serait surprenant qu'un poète comme lui ait pu demeurer insensible au sortilège mistralien ou que, devenu vieux, il ait renié ses enthousiasmes de jeunesse. Il nous plaît davantage de nous l'imaginer se réchauffant l'âme à la divine musique de ces vers provençaux et reconnaissant à Bonaparte-Wyse de lui avoir fait goûter les trésors poétiques de cette inépuisable source de fraîcheur et de jeunesse.

N'oublions pas non plus que Meredith allait, avant longtemps, se passionner pour la grande question napoléonienne; sans doute s'y intéressait-il déjà à cette époque. Bonaparte-Wyse, ne lui avait-il pas communiqué des documents originaux, raconté des anecdotes de famille, sur l'Homme qui avait donné au nom de Bonaparte une renommée incomparable? Wyse se rendait parfaitement compte du prestige qui restait attaché à son nom, évocateur d'une gloire immortelle. Nous sommes donc bien fondés à croire que c'est au cours de ces conversations avec un petit-neveu de l'Empereur que s'éveilla en Meredith cet intérêt pour les choses napoléoniennes, et nous ne serons nullement étonnés de le voir choisir pour héros d'une de ses Odes le grand vaincu de Waterloo.

* * *

En 1862 Meredith fut invité à partager avec le poète Swinburne et les deux frères Rossetti une maison à Cheyne Walk, Chelsea, où il alla s'installer, mais pour peu de temps. Dans cette maison, qui s'appelait Tudor House, se réunissait le groupe des poètes et des peintres pré-raphaëlites, avec lesquels Meredith était entré en rapports, avant son mariage, par l'entremise

de Horne. Comme eux, Meredith avait foi dans la vertu des influences étrangères pour ouvrir à l'artiste et au poète des sources nouvelles d'inspiration, comme eux il abhorrait la suffisance bourgeoise de l'Angleterre, portait aux nues l'Italie et la France. C'est sans doute à ce cénacle de Tudor House, et surtout à Swinburne, qu'il dut d'approfondir sa connaissance de l'art français.

Swinburne en particulier avait droit à l'intérêt de Meredith. Leur amitié date de 1860, au plus tard, année où Swinburne mentionne dans une lettre à Monckton Milnes le nom de « son ami, George Meredith »[1]. Plus jeune que Meredith, il se fit le champion de ce dernier en 1862, quand le *Spectator* critiquait avec si peu de bienveillance *L'Amour Moderne*. Meredith lui en était reconnaissant, mais n'en trouvait pas moins Swinburne insupportable. Étant lui-même fort nerveux, il ne pouvait s'habituer à la nervosité presque maladive de l'autre. Swinburne avec tout son génie ne laissa pas de l'impatienter, et l'origine de la rupture entre les deux poètes, racontée aux deux Pennell par Frederick Sandys[2], doit être cherchée dans le conflit de leurs amours-propres. Meredith, rédacteur en chef de la *Fortnightly Review* par intérim pendant l'absence de John Morley (hiver 1867-68), avait envoyé à Swinburne 10 livres pour un poème. Ce dernier protesta que ce n'était pas suffisant. Meredith expliqua qu'il ne recevait pas davantage lui-même; il alla plus loin et soutint que ce qui lui semblait suffisant devait suffire à Swinburne. Swinburne se fâcha et vint souffleter Meredith. Ainsi se termina, assez puérilement, il faut en convenir, leur orageuse amitié.

Au point de vue politique, Swinburne était partisan acharné du régime républicain, qu'il estimait nécessaire au progrès des grandes nations. La cause italienne, les idées de Mazzini, l'enthousiasmèrent; la France du Second Empire le désespéra. Il détestait Napoléon III, qu'il considérait comme un usurpateur, ennemi de la liberté, hypocrite cachant derrière des apparences démocratiques les pires instincts d'un despote. Napoléon III avait exilé Victor Hugo. C'était un crime impardonnable aux

1. Georges Lafourcade : *La Jeunesse de Swinburne*, t. I, p. 179.
2. J. and E. R. Pennell : *The Whistler Journal*, p. 24.

yeux de Swinburne, dont les poésies sont pleines d'allusions infamantes, quelquefois même scabreuses, à ce malheureux empereur qu'il appelle Napoléon le Bâtard[1]. Meredith n'invectivera jamais contre Napoléon III avec toute la violence d'un Swinburne, mais l'influence de ce dernier se fera sentir — surtout dans les *Lettres* de Meredith — quand il parlera du Second Empire.

Swinburne poussait le goût de la France jusqu'au fanatisme. Grand admirateur et critique de Victor Hugo, il reçut du poète en 1862 une lettre de félicitations à laquelle il répondit en demandant à Hugo la permission de lui dédier son *Chastelard*. Hugo accepta avec grâce. Les lettres adressées par Swinburne à Mallarmé témoignent pour Victor Hugo du plus ardent enthousiasme. En 1862 commença l'amitié littéraire de Swinburne et de Baudelaire, entre qui s'établit durant quelques années un étroit commerce de poèmes et de lettres. Il est à peu près certain que Swinburne fit connaître à Meredith les œuvres de Baudelaire, et que l'œuvre et la personne de Victor Hugo durent former plus d'une fois le sujet de leurs entretiens littéraires. Swinburne écrivait en français des poèmes et des fictions en prose. Il lut un jour à Meredith un roman intitulé *La Fille du Policeman* que Meredith trouva drôle, violent, et par moments merveilleux, mais peu « solide »; comme Swinburne comprenait d'une façon tout à fait différente le comique, et ne faisait pas exclusivement ses dévotions à l'autel de l'Esprit Comique, Meredith le déclara « peu subtil ». Swinburne, en revanche, accusa plus tard Meredith d'être un de ces artistes qui travaillent trop, qui repolissent trop, et qui au fond n'ont vraiment pas beaucoup d'inspiration.

Swinburne professait une vive admiration pour François Villon, dont il traduisit dix pièces en vers. C'était pour Meredith une nouvelle occasion d'étudier Villon en anglais, car l'aîné des deux frères Rossetti, Dante Gabriel, pratiquait lui aussi le vieux poète français, dont il avait traduit trois ballades. D. G. Rossetti dut souvent entretenir Meredith de ses auteurs français préférés, c'est-à-dire de Hugo, de Musset, de Villon,

1. *A Song in time of Order.*

et peut-être aussi de Dumas, dont il lisait assidûment les romans. Le cercle de Tudor House comptait deux autres habitués en qui Meredith rencontra des amis de la France et de la vie française. James Macneill Whistler (alors installé dans Queen's Road) avait habité longtemps à Paris, et connaissait Legros, Fantin-Latour, Braquemond, Manet, Baudelaire, et nombre d'autres poètes et artistes français. Ford Madox Brown, artiste lui aussi et beau-père de W. M. Rossetti, avait été élevé en France et en Belgique; causeur brillant, la liberté de son allure rappelait, dit-on, beaucoup plus la France que l'Angleterre.

Quelque grande qu'ait été l'influence du cercle de Tudor House, sur George Meredith, on incline à croire que celle de Swinburne et des Rossetti fut décisive pour orienter l'esprit du jeune écrivain vers l'Italie plutôt encore que vers la France. Revenu de son voyage de journaliste dans la péninsule, il rêvait alors à *Sandra Belloni* et méditait sur la grande question de la liberté italienne. En couragé sans doute par W. M. Rossetti, lui-même féru de la politique libératrice italienne, il se passionnait beaucoup trop à cette époque pour le bel essor qu'avaient donné à la conscience nationale les grands patriotes italiens Mazzini et Garibaldi pour s'intéresser à la France comme il devait le faire plus tard. A l'exemple de Rossetti, il apprit à haïr Napoléon III. En 1858, il applaudit à l'attentat d'Orsini, et sa sympathie alla, non point à Napoléon, mais au meurtrier, dont le bras avait été armé par le peuple italien indigné et déçu.

* * *

On ne saurait étudier le XIX^e^ siècle en Angleterre sans faire remarquer l'influence profonde, environ le milieu du siècle, du positivisme sur les esprits les plus avancés, les moins traditionalistes. Le positivisme, on le sait, en tant que doctrine philosophique, est vieux comme la philosophie elle-même, mais la forme particulière qu'il reçut au XIX^e^ siècle est l'œuvre presque exclusive du philosophe français Auguste Comte. Or, dès 1853, les œuvres de Comte commencent d'être traduites en anglais, et dans les cercles intellectuels ses idées sont accueillies avec ferveur par ceux qui, las de l'effort métaphysique et de la vanité

des systèmes, entendent appliquer aux problèmes de la vie les méthodes des sciences exactes et découvrir la vérité par la rigueur de l'observation bien conduite. En 1858, 1861 et 1867, des conférences ont lieu à Londres pour exposer au grand public les idées de Comte. En 1867 le Dr Congreve fonde la Société Positiviste. En 1893 Beesley commence la rédaction de la *Revue Positiviste*. Des temples positivistes sont inaugurés, et les fidèles, s'ils ne sont pas encore bien nombreux, n'en sont pas pour cela moins fervents. John Stuart Mill, ami de Comte, et Herbert Spencer, rendent, dans d'importants articles de critique, hommage au maître, adhérent à la doctrine et, sur certains points, proposent leurs objections.

Le fondateur du mouvement positiviste en Angleterre fut Richard Congreve, qui s'attacha bientôt comme disciples F. Harrison, J. H. Bridges et E. S. Beesley. Tous plus ou moins inspirés par l'œuvre de Comte, ces hommes affirmèrent cependant — et de très bonne heure — des différences d'opinion, par suite desquelles Harrison, Bridges et Beesley abandonnèrent Congreve pour former un nouveau groupe affilié à celui de Pierre Laffitte. Ce groupe prit le nom de Comité Positiviste de Londres (London Positivist Committee) et après Bridges, Harrison en devint le Président.

Frederic Harrison avait eu à Oxford le Dr Congreve comme *tutor*, mais ce ne fut que plus tard, vers 1862, qu'il se mit à étudier sérieusement les œuvres de Comte. En traduisant la *Politique Positive* (1875-1877) il se convertit entièrement aux nouvelles idées, et à partir de ce temps travailla infatigablement à propager la doctrine positiviste. Pendant le reste de sa vie, il fit d'innombrables conférences, écrivit de nombreux articles de revue, dispensa les « sacrements » de l'église positiviste, et mit tout en œuvre pour l'éducation systématique des masses ouvrières et la conversion de la nation britannique.

Comme le positivisme prétendait apporter la clarté dans le domaine politique aussi bien que dans l'ordre de la spéculation philosophique, Harrison s'intéressait vivement à l'évolution de l'Europe, surtout aux événements de France. Il consacre aux choses françaises trois chapitres de son autobiographie [1], dans

1. F. Harrison. *Autobiographic Memoirs.*

laquelle il déclare se trouver tout à fait chez lui parmi les Français. Il fit de fréquents voyages en France; il s'entretint avec Guizot, Michelet, Louis-Blanc, Gambetta, Ranc, Renan et nombre de Français distingués. Il prit un intérêt passionné à la naissance de la Troisième République. Ardemment républicain et libéral, il protégea les proscrits de la Commune réfugiés en Angleterre, et, partisan véhément des ouvriers de Paris, plaida leur cause dans la *Fortnightly Review*. J. Morley, alors éditeur, approuva son entreprise. Harrison découvrit néanmoins chez les Communards de graves défauts de caractère qui choquèrent son sens moral de vrai Victorien. Il les classa en trois catégories : « révolutionnaires désespérés », « adolescents ambitieux » et « hommes bien intentionnés mais sans cerveau [1] ». Il semble donc que, tout en méprisant les instruments humains de la révolution sociale, il en vénérait les principes. Très instruit, vif et enthousiaste, il entra en relations avec George Meredith, collaborateur lui aussi de la *Fortnightly*, et bien que Meredith se méfiât quelquefois de l'excès d'enthousiasme et de la verve tonitruante de l'autre, il aurait eu de la peine à échapper à une influence aussi impérieuse.

* * *

John Morley naquit à Blackburn en 1838, d'un père chirurgien et d'une mère qui appartenait à une famille d'armateurs. Son éducation religieuse semble avoir été assez soignée, et si sa mère était « wesleyenne » ardente, son père n'en exigea pas moins que le jeune homme devînt pasteur de l'église anglicane. Quant à son éducation politique, tout conspirait à en faire un « radical », car la ville de Blackburn, déjà en 1842, foisonnait de mécontents dans le monde industriel et faisait preuve d'un radicalisme qui faillit causer à certaines heures une révolte.

Le jeune Morley obtint en 1856 une bourse qui lui permit d'entrer à Lincoln College — premier Collège de l'Université d'Oxford qui acceptât de recevoir des étudiants de n'importe quelle croyance, car jusqu'alors on ne pouvait entrer à Oxford si

1. *Desperate revolutionaries, ambitious youths, feckless well-meaning men, op. cit.*, t. II, p. 37.

on ne professait pas la foi anglicane. C'est à Oxford que Morley fit la connaissance de James Cotter Morison, admis lui-même en 1861 dans le cercle des amis de Meredith et qui se plaisait à provoquer d'interminables discussions dans ses appartements à l'Université. Morley commença de pratiquer assidûment les œuvres de John Stuart Mill, et séduit par cette nouvelle méthode dialectique, renonça à poursuivre ses études en vue de la prêtrise. Son père, déçu et irrité, le déshérita aussitôt et Morley dut quitter Oxford avec la *Pass Degree*. Pendant les années de journalisme, de difficultés et de misère qui suivirent son départ d'Oxford et son arrivée à Londres, Morley fit la connaissance de George Meredith, qui s'improvisa le protecteur de ce jeune homme à l'abord sympathique et à l'intelligence ouverte.

Morley prit de très bonne heure intérêt à la littérature française. En 1866, il écrivit une étude critique sur les *Travailleurs de la Mer* qui lui valut une lettre de félicitations et de remerciements de Victor Hugo lui-même. Dans le courant de la même année, il devint directeur de la *Fortnightly Review*, qui, tant qu'il remplit cette fonction, connut un vif succès et exerça une grande influence. Il s'applique, vers le même temps, à approfondir, par la lecture des philosophes positivistes, la connaissance qu'il a de la doctrine; il s'adonne à l'étude de l'histoire, en particulier de l'histoire de France. Sa première œuvre sérieuse, une étude sur Edmund Burke, lui donna l'occasion d'exprimer ses idées sur la Révolution française, et il sut habilement mettre en œuvre contre la thèse du grand ennemi de la Révolution les arguments que lui fournissait la méthode positiviste. « Le plus grand bonheur du plus grand nombre », sa maxime préférée, lui fit pardonner les excès et les violences et le conduisit à opposer le tableau des cruautés commises par l'Ancien Régime aux atrocités révolutionnaires. Qui plus est, John Morley, loin de reconnaître dans la violence aveugle des Français l'origine de la Terreur, la découvre et la condamne dans l'hostilité de l'Europe.

En 1868, afin de bien montrer qu'il ne laissait pas de prendre en considération l'opinion de ses adversaires, il fit paraître une étude biographique sur Joseph de Maistre, dans laquelle

il discuta la question de l'ultramontanisme, si intéressante et si actuelle pour l'Angleterre alors aux prises avec l'Irlande. Cependant, Morley ne pouvait comprendre la réaction catholique; il croyait sincèrement que le conformisme religieux était inconciliable avec la dignité de l'homme, sans valeur morale, et extrêmement dangereuse. Ce qui conserve à l'œuvre de Morley un intérêt durable, c'est le sentiment qu'elle exprime, profond jusqu'à l'angoisse, de la petitesse de l'homme dans l'Univers, de son ignorance, de la médiocrité de ses désirs et surtout de l'étroitesse de son esprit en matière de religion. Mais Cotter Morison, en révélant à l'Angleterre les écrits bien oubliés de Saint Bernard, allait montrer qu'un illustre Père de l'Église s'était avisé de tout cela sept siècles avant la naissance de Morley. Il est inutile d'insister ici sur les limites de l'esprit positiviste du XIX^e siècle, et il ne faut pas oublier que Morley, même après qu'il eût perdu la foi, demeura fidèle à la morale chrétienne.

Il continua de demander à la littérature française des sujets d'étude, et fit paraître en 1869 un article sur Condorcet, en 1870 un autre sur Turgot. Cette année offrit à sa méditation un objet grandiose et terrible; ce fut la guerre de 1870, pendant laquelle Meredith et lui gardèrent obstinément, malgré les sympathies de Morison pour l'Allemagne et l'attrait également vif de Maxse et de Harrison pour la France, des opinions modérées. Morley, surtout, comme son ami Stuart Mill, pensait que, si l'on voulait écarter à tout jamais tout prétexte de guerre, il conviendrait de faire de l'Alsace-Lorraine un état neutre [1]. Morley soutenait avec opiniâtreté que les ambitions militaires et la vanité nationale étaient responsables de la chute de la France, et il avait au sujet de l'Empereur Napoléon III une opinion des moins favorables. Toutes ces idées devaient agir profondément sur l'esprit de Meredith, qui, protecteur littéraire du débutant, allait devenir un des plus fervents admirateurs de ce rédacteur de génie.

Morley trouva dans Voltaire un sujet idéal. Voltaire avait grand besoin d'être réhabilité en Angleterre, où, depuis Carlyle,

1. *The Letters of John Stuart Mill*, t. II, p. 293.

on inclinait à le considérer comme l'Antéchrist, comme un païen de la pire espèce, et où on ne goûtait dans ses œuvres que les louanges de l'Angleterre. Morley prouva que, si Voltaire avait l'âme partisane d'un sectaire, ses adversaires ne le lui cédaient en rien à cet égard, et pour la première fois l'ouvrage de Morley mettait l'Angleterre à même d'étudier Voltaire replacé dans son pays, dans son milieu et dans son temps. Le livre est loin d'être parfait, car Morley, toujours didactique, ne put s'empêcher d'imprimer à son œuvre le caractère d'une leçon pour l'Angleterre contemporaine.

En 1871, pendant un séjour à Paris, il rencontra, chez Morison, Pierre Laffitte, chef des positivistes français, mais dans une lettre à Frederic Harrison il laisse entendre que, s'il admire les Français en tant que philosophes, il les estime peu comme penseurs politiques et les compare à « des enfants ». En 1873 il publia son *Rousseau*, étude biographique et critique qui vint combler une véritable lacune dans la littérature anglaise. Si l'étude n'est pas complète c'est que Morley, tout consciencieux et érudit qu'il fût, ne voyait jamais qu'un côté des choses et que, s'il faisait preuve d'une grande expérience de la recherche philosophique, il lui manquait cependant ce que Meredith possédait à un degré supérieur — l'intuition psychologique. La différence essentielle entre les jugements de Meredith et ceux de Morley sur la littérature française provient de là : Morley, grand travailleur, scrupuleux fouilleur d'archives et de bibliothèques, produit des œuvres admirables d'érudition et lourdes de substance; Meredith, romancier autant qu'historien et moins curieux du document, donne des œuvres d'autant plus vivantes que la pensée s'y enveloppe de tous les prestiges de l'imagination. Les études de Morley sont des œuvres sérieuses et solides; Meredith ne touche que d'une main légère à la littérature française — et pourtant il ne dit presque jamais un mot inutile à son propos. Ses critiques, pour être contenues en si peu de pages, restent extraordinaires de justesse.

Meredith conserva toute sa vie l'amitié de John Morley, dont l'influence fut sans aucun doute prépondérante sur son esprit. Il estimait profondément les qualités de Morley comme critique de la littérature française et lui écrivait continuelle-

ment à l'occasion des événements de France. Il lisait régulièrement tous les écrits de Morley — qui fit paraître en 1878 une nouvelle étude sur la littérature française du XVIII^e siècle : *Diderot et les Encyclopédistes* — écrits qui étaient tout pénétrés de la pensée française, et trouvait dans le caractère de ce grand homme des traits sympathiques qu'il ne découvrait ni dans celui de Hardman [1], qui manquait de gravité d'esprit, ni dans celui de Maxse, qui manquait d'équilibre intellectuel.

* * *

En parlant de John Morley et de George Meredith, il est très naturel d'ajouter quelques mots au sujet de leur ami commun, James Cotter Morison, que Meredith avait rencontré en 1861. Le père de J. C. Morison avait été obligé de vivre en France à cause de sa santé délicate. Le jeune Morison devait à cette circonstance d'avoir appris de très bonne heure le français, et pris le goût des voyages. Il fit ses études à Lincoln College, Oxford, où il entra en 1850, et se distingua parmi ses amis nombreux par la diversité de ses goûts aussi bien que par la bonne camaraderie dont il faisait preuve envers chacun. En 1863 il publia son premier livre, *La Vie de Saint Bernard*, où, tout en restant placé au point de vue positiviste, il témoigne d'une prédilection spéciale pour le système d'organisation du catholicisme. L'architecture, la musique, la poésie, les sports, et surtout l'histoire, le passionnaient. La littérature française et l'histoire de France l'invitaient à une étude spéciale de l'époque de Louis XIV, mais Morison avait trop d'inclinations différentes et des goûts trop éclectiques pour se dévouer à une seule œuvre, et n'y travailla que d'une façon intermittente. Néanmoins il nous reste quelques monographies, dont une étude consacrée à *Madame de Maintenon*. George Meredith, John Morley et l'amoureux passionné de la France, Frederic Harrison, étaient du nombre de ses amis les plus intimes. Voilà ce que Harrison dit de lui :

Peu d'hommes de notre époque ont jamais compris plus intimement que lui Paris et les Français. Et ceci grâce à ses instincts

1. Voir p. 51.

d'affection et à sa sympathie plutôt qu'à sa longue expérience et à ses études incessantes. Je me souviens très nettement de sa vie à Paris, où il vécut pendant quelques années avec sa femme et ses enfants, ce qui fut l'occasion d'un lien entre les Anglais lettrés et les Français républicains, et mit tant soit peu en contact des Parisiens de différentes classes qu'on ne voit que rarement dans la même salle, et qui ne veulent même pas parler ou agir ensemble. Morison, cependant, qui se tenait à l'écart de la lutte des classes et des partis à Paris, rassemblait par sa bonhomie bienveillante et géniale ceux qui ne se rencontraient pas souvent ailleurs. Je me rappelle bien sa maison à Paris, où se réunissaient des hommes de marque, appartenant au monde des lettres et au monde politique, Louis Blanc et quelques socialistes de l'école plus ancienne, quelques révolutionnaires plus jeunes, des politiciens conservateurs, et de jeunes hommes déjà distingués dans l'administration, des médecins, des avocats, des journalistes et des peintres, qui se mêlaient tous aux ouvriers, aux comptables, aux employés caractéristiques de la démocratie parisienne. Tous se sentaient chez eux, tous se traitaient en amis, étaient gais et à leur aise. Il n'y avait que peu d'autres maisons où de tels hommes pouvaient se rencontrer et ne pas être gênés.

* * *

Telles furent donc les principales amitiés de Meredith pendant ces années essentielles de formation littéraire. Il est facile de comprendre à quel point la sympathie qu'éprouvait pour les choses d'outre Manche cette société d'élite à pu décider du goût de George Meredith pour la France philosophique, politique, littéraire et sociale. Essayons d'embrasser d'un coup d'œil, avant de voir Meredith débarquer en France avec William Hardman en 1863, les influences diverses qui ont travaillé en commun à lui révéler la France. Jusqu'ici, à part son voyage de noces de 1848, il ne la connaît encore que par les livres et par ses amis.

Ses idées sur la France sociale lui sont communiquées par Mary Ellen Nicolls et par les Duff-Gordon. La France politique lui est révélée par Mary Nicolls, par Maxse, Swinburne, W. M. Rossetti et Frederic Harrison; la France littéraire par Peacock, Wyse, Swinburne, Morison et D. G. Rossetti, tandis que Morison, Morley et Harrison lui font connaître la France positiviste. Ce n'est pas encore une vision totale des valeurs

françaises; la France agronome, artistique et industrielle lui reste inconnue ou à peu près. Quand complétera-t-il ces premières acquisitions? Va-t-il, comme Taine en Angleterre, visiter les musées, les universités, les églises, et les bibliothèques de France? Nullement. Il visitera la France en simple touriste, sans thèse à prouver. Des idées préconçues, il en aura certainement, tous en ont. Mais la France, pour lui, aura quelque chose de frais, de nouveau, d'inconnu, que l'Angleterre n'a pas eu pour Taine.

CHAPITRE III

MEREDITH EN FRANCE

William Hardman. — Paris. — Cuisine française. — Meredith et Paris. — Lionel Robinson.

A la fin de l'année 1863, Meredith se trouve pour la deuxième fois en France. Mais quelle différence entre ce séjour et le premier! Ce n'est plus le jeune mari rayonnant du bonheur que donnait à sa jeunesse la présence de la bien-aimée. Tout cela s'est enfui. Sa femme, dont l'humeur s'accordait assez mal avec la sienne, l'a trompé, abandonné; maintenant elle est morte, et il ne lui reste d'elle que son fils Arthur, âgé de dix ans. La souffrance causée par ce mariage malheureux a laissé ses traces sur le visage, dans l'esprit et dans les œuvres de Meredith. En 1862 il publie une série de sonnets, *La Tragédie de l'Amour Moderne*, qui nous révèle à quel point il était capable de souffrir, et quel a été son état d'esprit pendant les dernières années.

L'incompatibilité avait été complète. Tous les deux très intelligents, ils s'étaient mutuellement blessés au contact de leurs ironies. Ils s'étaient servis de leur intelligence non pas pour maîtriser leurs rancunes, mais pour les aigrir et s'enflammer davantage l'un contre l'autre. L'amour des premiers temps, au lieu de s'exalter en altruisme, avait dégénéré en égoïsme raffiné, et le reste de la tragédie — la fuite de Mrs Meredith et sa mort désespérée en 1861 — avait suivi tout naturellement. Expérience amère pour un homme de la sensibilité de Meredith! L'humiliation, le sentiment de l'outrage, la désillusion qu'il avait éprouvés étaient une épine dans sa chair — il eut horreur d'en entendre parler pendant toute sa vie. Tel était l'état d'esprit dans lequel se trouvait Meredith lorsqu'au mois d'août, 1863, il rejoignit William Hardman en France.

William Hardman était devenu l'ami de Meredith en 1861, époque où ils se rencontrèrent à Esher, en Surrey. Leur amitié se noua rapidement, peut-être à cause des grandes différences entre les deux tempéraments qui se complétaient en quelque sorte l'un par l'autre. Hardman, Anglo-Saxon jusqu'à la moelle des os, avait été élevé en Angleterre, avait fait ses études à Cambridge, et était devenu avocat. Meredith, élevé à l'étranger, privé du bienfait d'une éducation universitaire, et à qui les affaires légales répugnaient infiniment, trouvait chez Hardman quelque chose de robuste, de bienveillant et de réaliste qui contrastait avec sa propre sensibilité d'idéaliste. Hardman, logicien, taquinait un peu, et même quelquefois beaucoup, le poète exubérant, et en revanche le poète essayait d'émouvoir la sensibilité du raisonneur en évoquant pour lui les visions sublimes qui lui étaient naturelles. Hardman, carré d'épaules, la tête ronde, les yeux francs et limpides, présentait même physiquement un grand contraste avec Meredith, plus mince, au visage allongé, aux yeux pleins de mystère, de souffrance, aussi bien que d'intelligence, avec son profil fin et comme ciselé d'artiste, la grâce de ses gestes et l'aisance de ses mouvements. On pourrait croire deux tempéraments semblables peu propres à l'amitié. L'on s'étonne que Meredith se découvrît quelque sympathie pour quelqu'un qui représentait si fidèlement l'Angleterre bourgeoise et prosaïque de son temps.

Ce qui plaisait à Meredith dans l'esprit de William Hardman, c'était son manque absolu d'égoïsme, sa bonhomie, une certaine vivacité peu commune chez les Anglais de sa caste, sa camaraderie affectueuse qui lui permettait d'aimer chez son ami l'homme et non pas seulement l'écrivain. Ses taquineries étaient sans malice, de celles qui ne blessent pas la sensibilité — et d'ailleurs il aimait qu'on lui donnât un Roland pour un Olivier. Aimant le rire, la bonne plaisanterie, la vie domestique et les choses simples, il était en même temps homme de lettres et travaillait, très lentement, à une biographie de William Cobbett. Avocat, il n'exerçait pas, mais il gardait son respect pour la loi et pour ses traditions. C'était un conservateur convaincu fort capable en même temps de se lier d'amitié

avec un ardent libéral tel que George Meredith. Ils aimaient, tous les deux, les longues promenades, ils aimaient, pour sa douceur, la vie proche de la nature. Ils éprouvaient une véritable joie d'enfants à goûter l'humour des situations.

La femme de Hardman, très aimée de son mari, plaisait beaucoup. Simple et aimable, charmante sans pruderie, elle goûtait la société de l'ami de son époux, et, très maternelle, participait en tiers à leurs discussions d'hommes. Parce qu'elle avait su résister aux assiduités de Hardman pendant cinq ans, Meredith lui donnait le sobriquet de Demitroia (cinq ans étant la moitié de la durée du siège de Troie), tandis qu'il comparait son ami au bon aumônier de Robin Hood en lui conférant le titre de Friar Tuck. Ils vivaient ainsi dans une douce intimité, et Meredith jouit toujours de l'hospitalité de Hardman même quand ce dernier fut devenu maire de Kingston et eut été fait chevalier.

Les deux amis avaient fait, en Surrey, une excursion que Hardman nous a contée dans un de ses livres de souvenirs [1]. C'est à ces pages que nous devons beaucoup de renseignements sur George Meredith intime, et c'est grâce à elles que nous pouvons évoquer, en particulier, le séjour qu'il fit avec William Hardman à Paris. Ces mémoires, écrits en style naïf et pleins d'humour, sont tout à fait dans la tradition de Pepys : nous y sentons la joie de vivre, la joie de raconter, qui poussaient Hardman à cette commémoration littéraire de ses jours de bonheur.

* * *

Le 21 août 1863, Hardman écrivit :

Reçu une lettre de George Meredith qui annonce sa prochaine arrivée. Il quitta Newhaven hier soir. Il s'arrêta à Rouen pour voir la « Jeanne-d'Arc », et pour rendre visite à un auteur qui avait soumis certaines œuvres aux Chapman. Il arriva vers 2 h. 30. On l'accueillit avec joie. Nous dînâmes, sur la demande de Robin[2], chez Véfour — une grande erreur. Entre Véfour et les Trois Frères il y a une différence aussi grande qu'entre le « Club Universitaire » et le « London ».

1. *Lettres et Mémoires de William Hardman.*
2. C'est-à-dire Meredith.

...Réflexion tout à fait caractéristique de Hardman, lui-même gourmet et fin connaisseur. Est-il possible d'apprécier la différence qu'il y avait entre le goût de Hardman et celui de Meredith? Soyons assurés que, même si Hardman ne dédaignait nullement les chefs-d'œuvre de la gastronomie savante et les sauces délicates, il conservait sa prédilection d'Anglais pour les viandes succulentes, tandis que Meredith, soucieux de ménager son estomac, se plaisait à la recherche d'aliments légers et se gardait avec soin de toute nourriture indigeste.

Hardman, poursuivant, raconte que Meredith et lui se promenèrent un soir, en fumant, aux Champs-Élysées; il compare la belle promenade parisienne au Haymarket triste et peu agréable de Londres. Meredith, dit-il, lui avait apporté la revue, *Once a Week*, où venait de paraître un article de lui, Hardman, intitulé *L'Amérique, un voyage imaginaire*. Son ami lui avait apporté aussi un exemplaire de la *Vie de Jésus* de Renan, livre pour lequel Meredith professait une vive admiration et dont il parlait bien souvent plus tard, avec ses amis français.

Ils visitèrent Paris en touristes, allant de monument en monument pour voir les choses qu'il faut avoir vues. Il est à regretter qu'un ami français ne se soit pas rencontré qui leur eût servi de guide à travers les rues et les maisons du vieux Paris. La visite précipitée des seuls monuments surcharge la mémoire et déroute l'esprit éperdu entre tant de trésors. Et l'on néglige les humbles demeures oubliées qui gardent parfois dans leurs discrets intérieurs des reliques d'un passé pittoresque. Ils visitèrent le Louvre et contemplèrent la Vénus de Milo; sans doute est-ce durant ce séjour que Meredith vit le vieux chapeau de Napoléon, le tricorne usé dont parle le jeune Beauchamp plein de mépris pour ces défroques glorieuses[1]. Après avoir parcouru les rues, en voiture, par la chaleur accablante d'une journée d'août, les deux amis se virent refuser l'autorisation de visiter le tombeau de Napoléon, incident qui indigna considérablement Hardman. Ils visitèrent le Panthéon et l'Hôtel de Cluny, où ils rencontrèrent un ami anglais « très

1. *La Carrière de Beauchamp*, ch. II, p. 21.

sournois d'apparence, mal rasé et pas tout à fait dégrisé », du nom de Hart.

Hardman tenait absolument à dîner aux *Trois Frères*. Il nous fait un récit tout à fait piquant de ce dîner :

> Charles, le garçon, type admirable de l'aristocratie des garçons! Nous n'avons rien de la sorte en Angleterre. L'intérêt tendre qu'il portait à chaque plat; la manière délicate dont il persuadait à Mary Ann [1] de prendre un peu des mets qu'elle ne tenait pas trop à goûter; la manière respectueuse dont il offrait des conseils et des suggestions, tout nous prouvait que nous avions affaire à un garçon idéal.

Le dimanche, 23 août, ils se rendirent à Versailles dans une voiture qui, comme l'avoue Hardman avec tristesse, leur coûta plus qu'à l'ordinaire parce que c'était jour de fête. Hardman nous dit peu de chose du palais, qu'il ne semble pas avoir beaucoup admiré, pas plus d'ailleurs que Meredith. Peut-être le trouva-t-il, comme beaucoup de gens du Nord, bâti avec trop de symétrie et trop abondamment doré. L'Anglo-Saxon apprécie peu les splendeurs ornementales, les salles tapissées de glaces, brillantes au point d'éblouir le spectateur. Il remarque cependant en y insistant qu'il ne put que difficilement entraîner Meredith arrêté dans la contemplation de ces tableaux de bataille que l'on trouve si nombreux à Versailles. Meredith appréciait dans ces tableaux, sans doute, l'idée générale qui se dégage de l'ensemble de la composition, du mouvement d'une scène de bataille; il y cherchait aussi l'expression de la psychologie des vainqueurs, des vaincus. Avait-il lu peut-être des livres de Stendhal, et cherchait-il à rafraîchir ses souvenirs littéraires? Pensait-il aux descriptions de Victor Hugo?

Après avoir vu les « Grandes Eaux », ils firent une course en voiture à travers Saint-Cloud et le Bois de Boulogne; pendant laquelle « on s'épuisait en expressions d'admiration ». Car ce Paris du mois d'août 1863, était encore dans toute la fraîcheur des immenses travaux d'urbanisme entrepris par Napoléon III et dans tout l'agrément des architectures nouvelles. La splendeur retrouvée des Tuileries, les larges avenues, les parcs et les eaux,

1. Mrs Hardman.

tout cela servait à distraire les Parisiens, à leur faire oublier un peu les inconvénients du régime... que cette profusion de magnificences ne pouvait cependant dissimuler qu'à demi. Paris venait de tenter un effort pour secouer le joug de ce Bonaparte aussi chimérique que bien intentionné, et les mécontents s'étaient réunis aux élections de mai et de juin pour organiser une opposition ferme et intransigeante. L'Empire autoritaire allait faire place à l'Empire libéral — formule qui allait le livrer désarmé à tous les assauts. Tout en admirant les beautés de Paris, les deux amis songeaient sans doute à l'avenir et à l'issue probable de tous ces événements politiques. Meredith devait voir en Napoléon III un homme tout à fait différent de cet « Œdile merveilleux » qu'y découvrait Hardman; et il critiquait déjà l'erreur qu'avait commise la France en portant au pouvoir Napoléon le Petit.

* * *

Malheureusement, Hardman ne nous a pas laissé le récit de leurs conversations. Les avait-il retenues, ou n'a-t-il pas eu le temps de les écrire? Son journal nous apparaît surtout comme un résumé de ses expériences gastronomiques tentées dans les restaurants à la mode. Bien digne de son sobriquet de Friar Tuck, il était moins accessible aux souvenirs d'histoire qu'à l'odeur alléchante émanée des cuisines. Après le dîner chez Véfour il nous laisse cette petite note au sujet du menu :

Après la soupe, nous eûmes une bonne tranche de melon cantaloup, tandis qu'on préparait le poisson. L'idée n'est pas mauvaise, et c'est par ce moyen que j'ai appris vraiment ce que sont les hors-d'œuvre.

On voit par là que l'honnête Victorien ignorait, chez lui, la volupté des hors-d'œuvre. La cuisine anglaise, à cette époque, était plus simple encore qu'aujourd'hui. Le second dîner qu'il fit aux *Trois Frères*, était bien supérieur au premier.

Au dessert, raconte-t-il, nous eûmes une macédoine de fruits frais — délicieuse — faite simplement de raisins, de tranches de

pêche, de prune, de nectarine, d'abricot, etc., colmatés en une gelée molle parfumée au maraschino. Pour la première fois, filets de bœuf à la soubise. La soubise fut servie à part dans une saucière, et elle était parfaite. Dîner absolument délicieux.

On ne peut s'empêcher de songer à Meredith qui, dans ses lettres, parlait des horreurs de la dyspepsie. Lui, qui déjeunait au Club « d'une côtelette de mouton bien cuite », d'un peu de pain sec et d'une chope de bière brune, s'émancipe à présent et mange — impunément, semble-t-il — les plats fins d'une cuisine compliquée. D'ailleurs, dès leur retour, les deux amis profitèrent du séjour qu'ils venaient de faire à Paris pour améliorer la cuisine de chez eux. Voici ce que dit Hardman :

Le 21 septembre, Meredith et Hinchcliff ont dîné chez nous, et comme notre tour continental a élargi nos idées culinaires, nous avons pris la résolution de faire parade de ces nouveautés à la maison. Le dîner commença par des crevettes, du pain et du beurre, et après le potage il y eut une tranche de melon. Le légume fut servi séparément, et le *cabinet pudding* était glacé. Pendant le dîner, au milieu de la table, un service de fruits divers. On s'est servi des couteaux à poisson pour la première fois. Nous n'aimons pas le chou-fleur au gratin, mais par ailleurs le dîner réussit magnifiquement.

Menu.

Crevettes
Potage Vermicelle
Melon Cantaloup
Saumon. Sauce au Persil
Côtelettes de Mouton aux Citrons
Chou-fleur au Gratin
Fromage Stilton.

La bonne cuisine que Meredith connut à Paris resta inoubliable au gourmet qu'il était. Le savoureux souvenir en a laissé des traces dans ses romans : Victor Radnor, le personnage principal d'*Un de nos conquérants* et lui-même fin connaisseur, possède une cuisinière française d'un mérite reconnu.

« Ce qu'il y a de miraculeux », dit Dartrey Fenellan, c'est que c'est une *femme* que Victor a instruite : Française — mais une

femme; elle lui est dévouée, comme tous ceux qui le servent. Il n'y a pas dans ce monde un Français de taille à lui en remontrer. Vatel l'attend dans le Paradis, les bras tendus; et qu'il attende longtemps [1]!

Cette femme est une cuisinière comme on en voit peu. Certain jour, elle déserte ses fourneaux et Victor explique avec transport la raison de ce départ :

Vous n'avez pas pu deviner les projets d'Armandine. Elle partit pour aller à Paris éprouver les dernières inventions : le cerveau français se tient toujours en éveil : en effet, ces cuisinières à gaz et à charbon et l'appareil pour chauffer les assiettes et la vaisselle, toute la batterie est d'après celle du duc d'Ariane — la plus fine de l'Europe. Eh bien — il suffit de dire — de la France [2].

Enfin, selon Meredith, nous sommes obligés de l'avouer — pour la cuisine, nous ne valons rien du tout.

Encore une fois, nous voilà ramenés à la confession d'autrefois — nous ne savons pas faire la cuisine; — nous n'avons pas étudié les fines herbes et les saveurs; et ainsi nous battons en retraite, pas à pas, jusqu'à ce que nous arrivions, en toute hâte, dans ces endroits où les cierges, bien soignés par les journalistes, éclairent de mystérieuses images de nous-mêmes comme nation, pour que nous les admirions [3].

C'est-à-dire que, selon Meredith, l'Angleterre contemporaine dans l'ordre des valeurs intellectuelles, était obligée de céder le pas à la France avec sa civilisation plus ancienne et plus fine. De même, dans le domaine matériel, comme celui de la cuisine, elle devait confesser sa défaite. Le coup l'atteignait dans ses œuvres vives et là où elle l'attendait le moins : pour le côté matériel de l'organisation pratique de la vie, et surtout en ce qui touche à l'hygiène des villes, elle l'emportait sur la France. Cependant la médiocrité de sa cuisine ne la mettait pas à l'abri de la critique.

1. *One of our Conquerors*, ch. VII, p. 70.
2. *Ibid.*, ch. IX, p. 93.
3. *Ibid.*, ch. IX, p. 85.

*
* *

Pour Meredith, ce séjour sur le continent ne semble pas avoir eu de résultats plus importants que ses expériences de gourmet. Paris, en vérité, occupe très peu de place dans ses romans, et Meredith n'exprime que très rarement son admiration pour la capitale de la France. Quand il parle de la France, il songe plutôt à la France des provinces; il aime la terre de France, mais la terre des campagnes, le sol bien-aimé qui est le même partout, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie — le sol qui n'est qu'une partie de la grande terre maternelle. Ce qu'il admire à Paris, c'est le mouvement, la lumière; et c'est pour cette raison que, dans *Les Comédiens Tragiques*, Alvan prête à Clotilde les attributs de la capitale française.

Alvan la comparait mentalement à Paris — sa cité préférée — déesse symbolisée du cerveau qui conçoit avec la vitesse d'un éclair, qui réalise avec ardeur les idées; déesse qui aime passionnément son héros, mais qui l'éprouve constamment, qui est gracieuse à un point que les poètes n'ont pas imaginé, et bonne camarade comme la Muse n'a jamais su l'être; elle était frivole chez les frivoles, et cependant prête à mourir pour un principe; donc elle n'était pas frivole entre des mains fortes, au contraire, elle était très sérieuse : et constamment capable de se divertir [1].

Ailleurs, la vive lumière de Paris transparaît à travers les qualités de Clotilde :

Il lui faut du soleil. On pourrait l'envelopper dans des fourrures de martre, mais le soleil vaut mieux. Elle l'aime mieux, bien que les fourrures de martre lui aillent parfaitement. Je n'oublierai jamais — elle est frileuse, elle grelotte un peu en s'y enfonçant. Il y a des Français qui pourraient la peindre — des Français seulement. Nos artistes ne le pourraient pas. Elle est très française. Née en France, elle aurait été une Parisienne incomparable [2].

Et voici comment Alvan s'imagine leur lune de miel, s'ingénie à inventer des « divertissements ..... à lui procurer dans les vallées pyrénéennes, et dans les théâtres et les salons de Paris. Elle

1. *Les Comédiens Tragiques*, ch. IV, p. 32.
2. *Ibid.*, ch. XIV, p. 158.

était friande de chocolat, de bonbons; elle aimait la bonne pâtisserie, appréciait réellement le bon vin. Elle aurait tout ce qu'il y avait de meilleur; il connaissait les endroits où se trouvaient toutes les meilleures choses que Paris sait offrir, en matière de confiseries, de restaurants, et aussi en matière de modes. Il se souvenait vivement du bavardage des Parisiennes, bavardage qui lui fournissait des noms et des adresses qui seraient probablement utiles à Clotilde. Il connaissait les acteurs, les actrices, les directeurs de théâtre et les prodiges littéraires. Elle aurait tout ce qu'il y a de plus fin à Paris [1]. »

Voilà ce qu'était Paris pour George Meredith. Il ne s'y trompait pas; il savait que, si Paris à certains points de vue représente la France, il n'est pas la France tout entière. Ville lumière, séjour de la haute société, des meilleures modes, d'un intellectualisme brillant et souvent trompeur, des lettrés, des savants, des meilleures gens de théâtre; cité de mouvement, d'élégance, de gaieté, aux mille reflets de plaisir et d'insouciance. Pour Meredith, tout cela était peu de chose, et tout en paraissant satisfait de son séjour à Paris, il ne témoigne pas d'un attrait exagéré pour la capitale, ancienne ou moderne. Il en reconnaît toute la grandeur, mais non plus que Londres, elle ne parle à son cœur, et elle exprime assez mal, selon lui, l'esprit de cette France grave et disciplinée qu'il admire et qu'il aime.

*
* *

Le dimanche, 23 août, Meredith quitta les Hardman et partit pour Grenoble par le train de 6 h. 15 du soir, afin d'y rejoindre un autre ami qui s'appelait Lionel Robinson. Ce dernier était bien connu des Hardman, à côté desquels il habitait, chez ses parents, dans Gordon Street. Les Hardman l'avaient présenté à Meredith et une intimité s'était formée. Meredith et ses amis avaient donné à Robinson le sobriquet de « Poco ». On ne sait trop sa profession, s'il en avait une, mais il est fort possible qu'il appartint à une famille assez aisée, car il comptait des amis dans l'aristocratie, et ce qu'en dit

1. *Les Comédiens Tragiques*, ch. xv, p. 170.

Meredith évoque l'image d'un fils de famille. Poco avait exigé de Meredith l'engagement de l'accompagner dans les Alpes du Dauphiné pour faire une excursion à pied, et d'après le récit de Meredith, il tenait absolument à le voir remplir cette promesse. Meredith, encore sous le coup de l'émotion ressentie à la suite d'un accident arrivé à son petit garçon, ne se sentait guère disposé à entreprendre une expédition de ce genre, mais le calme « damnable » et l'insistance de Robinson eurent raison de ses résistances justifiées.

D'ailleurs, Meredith aimait beaucoup les longues promenades. La promenade, dit-il, assure la circulation du sang (the spin of the blood). Le siècle n'était pas, comme le nôtre, épris de culture physique, mais il avait ses athlètes et aussi ses nombreux « marcheurs » qui cherchaient dans de longues courses à travers les paysages d'Angleterre à la fois la santé et des spectacles de beauté. L'amour de la promenade entraînait au voyage d'études des hommes tels que Robert Louis Stevenson, qui pose inconsciemment pour le portrait de Gower Woodseer dans *Le Mariage Étonnant*. En 1880 nous lisons dans les *Lettres* de George Meredith des récits de promenades faites avec un groupe de touristes qui s'appelaient eux-mêmes les « Chemineaux », et parmi lesquels se trouvaient James Cotter Morison, Frederick Pollock, Croom Robertson, Edward Gurney, quelques-uns des fils de Fitz-James Stephen, et d'autres. Meredith croyait donc profondément, et il l'affirme dans ses romans, à la vertu bienfaisante, pour l'âme aussi bien que pour le corps, des promenades, et il se laissa entraîner par Lionel Robinson.

Même avant de rejoindre les Hardman à Paris, il avait déjà des nouvelles de son ami, car il écrit :

> Poco est parti; il s'est mis en route vendredi pour le Havre; il va à Bordeaux, à Bayonne, aux Pyrénées; et ainsi il va arriver enfin au Dauphiné. Il est parti, mais je ne peux pas me débarrasser de l'emprise de ce garçon terrible. J'ai donné ma parole d'honneur, et je suis obligé de le rejoindre à Grenoble pour faire avec lui un tour à pied dans les Alpes du Dauphiné et dans toutes les régions où il lui plaira de m'amener [1].

1. *Lettres*, p. 115.

Et un peu plus tard :

Le jeudi suivant, je dois partir pour rejoindre le terrible Poco qui m'a écrit pour me décider irrévocablement. Il était à Bordeaux, où il buvait le vin rouge tant qu'il pouvait. Sans s'émouvoir. Vous ne pouvez pas vous le figurer? Plein de ce vin, il était sur le point de partir pour les bains pyrénéens [1].

C'est là tout à fait le portrait d'un fils de famille qui a l'habitude d'une vie de loisirs et qui sait en profiter sans trop d'abus.

Meredith fut fidèle à sa promesse, et fit dans une lettre à Hardman le récit, le seul qui existe, paraît-il, de cette aventure.

Il suffit de dire que Poco m'attendait à la gare. (Il tire vanité un peu du fait d'être calme et ponctuel. Il vous rencontre comme s'il disait « Voyez-vous, j'ai promis d'être prêt à voir le Pôle Nord à 9 heures du matin, le 27 août 1891 »). Il était là. Nous sommes allés à la Grande Chartreuse, tout en remplissant, à mesure que nous nous en approchions, tous les vallons des noms jumeaux de Tuck et de Demitroia. Nous y avons couché. Nous nous en allâmes avec neuf bouteilles de liqueur, et traversâmes avec peine les cols de montagne. Nous traversâmes à pied le Dauphiné. Nous avons marché jusqu'au point de devenir silencieux. Nous avons fait, généralement, dix heures de marche *per diem* [2].

Après le Dauphiné, les deux amis parcoururent une partie des Alpes italiennes, visitèrent Turin et le lac Majeur, et pénétrèrent en Suisse par « les montagnes de Piémont avec leurs vallées adorables ». Ils visitèrent Genève, et rentrèrent en France pour se quitter à Dijon,

Où le terrible Poco, en me tendant la main de l'amitié, et en taisant la voix de la séduction, me quitta en effet bien gracieusement et partit pour Liége : quant à moi, je revins à Paris, où j'ai passé quatre journées délicieuses et qui auraient été plus délicieuses encore si j'y avais été avec qui vous savez [3].

Tel est le récit vraiment trop court de ce voyage. Sans doute Meredith a-t-il fait passer dans la substance de ses romans ses impressions de voyageur en Dauphiné, en Italie et en

1. *Lettres*, p. 120.
2. *Ibid.*, p. 121.
3. *Ibid.*, p. 122.

Suisse, mais il est difficile, on le comprendra, de déterminer avec exactitude les éléments qui proviennent de son premier séjour en Italie (comme correspondant du *Morning Post* en 1866) et ceux qu'a fournis le deuxième. Ses grandioses paysages montagneux — la description des Alpes de Frioul dans *La Carrière de Beauchamp*, celles des Alpes italiennes dans *Vittoria*, — contiennent-ils des souvenirs de ce voyage inoubliable? En tout cas, on retrouve dans les méditations de Gower Woodseer[1] quelques idées familières à Meredith amateur des montagnes. Il croit, comme Woodseer, à la vertu des cimes pour inspirer à l'homme des idées de pureté, lui suggérer un idéal, l'accomplissement d'actes difficiles et dangereux, et lui donner une nouvelle énergie purifiée par les vents frais et par la blancheur des neiges.

Lionel Robinson ne ressemblait aucunement à Bonaparte-Wyse. C'était un homme robuste et d'humeur égale, un paisible camarade qui exerçait une influence salutaire sur le tempérament de Meredith. Nous n'avons plus affaire cette fois à une succession de disputes et de réconciliations, mais à une agréable excursion faite par deux camarades heureux d'accomplir ensemble un exercice salutaire dont ils tirent à peu près le même plaisir. Meredith avoue qu'ils marchèrent trop vite, mais il trouva l'excursion fort agréable et Robinson excellent camarade. Il est certain aussi que Robinson comprenait le français, puisque Hardman nous dit dans son journal qu'il était capable d'apprécier une pièce de théâtre française. Il est donc fort possible qu'il parlât le français et que tous les deux n'eussent guère de difficultés à se faire entendre dans les hôtels où ils passaient la nuit.

De la Grande Chartreuse, alors occupée par les religieux, Meredith ne nous dit presque rien. Était-il, dès cette époque, trop éloigné de la pensée d'où sont nés les ordres contemplatifs pour la comprendre? Ne les considérait-il pas comme trop en dehors de la vie, trop étrangers à l'humanité? En tout cas *Le Mariage Étonnant* prouve qu'il était violemment réfractaire à l'idéal d'un Chartreux ou d'un Trappiste. Il fait entrer dans un

1. *Le Mariage Étonnant.*

monastère Lord Fleetwood, et la chose ne laisse pas de surprendre, car lord Fleetwood, mari et père, a de ce fait des obligations qui lui feraient refuser l'admission dans un ordre contemplatif. Lord Fleetwood, selon Meredith, est un désabusé qui veut se venger sur la nature du désastre de ses illusions perdues. En sorte que l'idéal monastique apparaît à l'écrivain comme la philosophie anti-naturelle par excellence, et l'œuvre du religieux comme la plus vaine et la plus inutile au progrès de la race humaine et un pur gaspillage de la vie.

Ainsi prennent fin, pour le moment, ses voyages sur le continent. Il revient à Londres pour continuer ses travaux et veiller au bien-être de son fils Arthur, installé depuis le mois de septembre 1862, à l'école d'un certain clergyman, Augustus Jessopp, dans le cloître de la cathédrale de Norwich. Il s'occupe, de plus, de son roman *Sandra Belloni*, qu'il va publier en 1864 chez Chapman et Hall. Au printemps de l'année 1864 il va de nouveau connaître un grand amour qui marquera pour lui le début d'une vie nouvelle. *Incipit vita nova.*

CHAPITRE IV

LES VULLIAMY

Second mariage. — Marie Vulliamy. — La Normandie. — Meredith et sa femme. — Les idées françaises.

William Hardman a conté l'histoire d'un dîner qui eut lieu chez lui au mois de mai 1863, et où assistèrent, entre autres convives, Meredith, Lionel Robinson et un certain Mr Hamilton avec sa femme. Par l'entremise de ce Mr Hamilton, qui était bibliothécaire pour la section des manuscrits au British Museum, Meredith fut présenté à la famille Vulliamy, où il allait rencontrer la femme qui illumina de sa douce influence le reste de sa carrière littéraire jusqu'en 1885. Au mois d'octobre 1863, Meredith remet une excursion aux îles de la Manche, préférant aller rendre visite à la famille Vulliamy à Mickleham, près de Dorking, en Surrey.

L'histoire de cette famille, dont la postérité n'est pas éteinte en Angleterre, est fort intéressante. En 1704, un certain François-Justin Vulliamy, horloger, quitta la Suisse et vint s'installer à Londres, où il épousa une Anglaise. Officier de volontaires pendant la révolte du vieux Prétendant, ce fut lui qui fonda le Temple Protestant suisse à Londres en 1762. Son fils Benjamin épousa une femme comme lui d'origine suisse, et en eut six enfants dont Justin Théodore, père de Marie Vulliamy, était le troisième. Justin Vulliamy quitta l'Angleterre au XIX^e^ siècle pour s'établir en Normandie, où il fit construire sur les bords de l'Avre, à Nonancourt, une usine de filature à peignage. Sa femme, Elizabeth Bull, était Anglaise, et descendait d'un évêque de St. David's. Ils eurent sept enfants, trois fils et quatre filles, dont Marie Vulliamy, la plus jeune, devait épouser George Meredith. Quand les fils furent capables de diriger eux-mêmes les usines (il y en avait deux maintenant, une autre

ayant été établie par Edward Vulliamy à Montigny), le père revint en Angleterre avec ses filles, et s'installa à Mickleham. Ils y étaient depuis cinq ans quand Meredith fit leur connaissance.

Nous n'avons au sujet de Justin Vulliamy que très peu de détails, mais concordants. Il apparaît d'un caractère très digne, unissant une bienveillance naturelle à la prudence d'un père soucieux du bonheur de ses enfants. « Le vieil homme », écrit Meredith à Maxse, « est bon et juste; il montre les qualités qui lui ont fait acquérir la fortune qu'il possède [1] ». De même à Hardman, qui doit demander au nom de son ami le consentement de M. Vulliamy au mariage désiré, Meredith écrit avec confiance :

> (Marie) ajoute que vous devriez dire à son père tout ce que vous savez à mon sujet, car il aura tous les chagrins du monde à la perdre; en ces matières, cependant, il laisse toujours ses filles agir librement, et n'exige que la garantie du caractère moral et des ressources pécuniaires suffisantes; ce sont là les deux points sur lesquels il insiste [2].

En 1870, après la mort de son beau-père, Meredith parle de lui comme d'un « homme juste, qui n'est pas disparu à tout jamais de chez lui, parce qu'un tel exemple est constamment présent ». « Mais », ajoute-t-il, « c'est une perte irrémédiable pour les pauvres [3]. » Ces indications, les seuls témoignages émanés directement de Meredith, semblent indiquer que le caractère de M. Vulliamy offrait l'ordinaire mélange des vertus et des défauts propres aux Huguenots et à tous les Protestants des pays latins. La tendresse familiale, la charité envers les pauvres, un sens moral très droit provoquent une haute estime; le défaut serait dans un peu de rigueur et d'austérité. C'est dans ces principes que le père de famille instruisait chaque jour ses enfants, et il ne semble pas que Marie Vulliamy y ait ajouté rien d'original.

La fille aînée, Sarah, devint l'épouse du commandant

1. *Lettres*, p. 148.
2. *Ibid.*, p. 145.
3. *Ibid.*, p. 215.

Henri Poussielque, de Pont de Beauvoisin, en Savoie; il possédait dans le Dauphiné une propriété où Arthur Meredith devait plus tard aller passer une partie de ses vacances. Au sujet de Betty, la seconde fille, Meredith raconte qu'elle partageait le penchant de sa sœur Kitty pour les œuvres de charité, et que toutes deux se rendirent importunes au clergyman, dont elles usurpaient la fonction charitable. Betty présidait, tous les dimanches soirs, un meeting religieux dans la grange, où elle parlait si intimement aux cœurs des pauvres qu'ils ne voulaient écouter personne d'autre. Kitty s'intéressait surtout à l'enseignement religieux des enfants de la paroisse, mais il semble que Marie se soit tenue un peu à l'écart de ces œuvres de charité et se soit bornée aux soins du ménage. Elle avait, paraît-il, beaucoup de bon sens, et sa vive sensibilité n'avait d'égale que sa parfaite retenue. « Il ne pouvait y avoir », écrit Meredith, « une compagne plus charmante, ni plus douce; il ne pouvait y en avoir une qui pût s'unir à moi d'une façon plus parfaite [1] ».

Il la rencontre à Mickleham. En avril, 1864, elle est à Norwich, où Meredith se rend pour la présenter à ses amis les Jessopp et à son petit garçon, leur élève. Le 20 septembre 1864, le mariage a lieu à Mickleham Church, où Jessopp lui-même officie. Lionel Robinson assiste à la cérémonie en qualité de garçon d'honneur. Parmi les invités se trouvent Maxse, Janet Duff-Gordon et son père, mais Hardman, malgré tout son désir, est retenu par ses affaires. La lune de miel se passe dans une villa située à Bursledon, près de Southampton, très gracieusement prêtée par Maxse, où les jeunes mariés peuvent disposer non seulement de la maison mais du personnel domestique et du yacht. De cet endroit paisible, appelé Ploverfield, Meredith écrit à ses amis des lettres pleines de la joie de vivre; il s'est retrouvé, il a reconquis le bonheur. Là, entouré de paysages riants, en face du Solent et de l'île de Wight, et toujours dans la société de la femme qui est pour lui la moitié de son âme, il est vraiment lui-même. Il ouvre son cœur avec une exubérance toute méridionale, et en même temps il travaille au manuscrit

1. *Lettres*, p. 149.

de *Rhoda Fleming* avec une nouvelle et magnifique énergie. Marie Vulliamy, épouse prudente d'un homme sensible et nerveux, considère qu'il est de son devoir d'éloigner de lui tout bruit et tout dérangement inutiles; elle respecte son travail et l'entoure du confort domestique dont il a besoin. Il se promène avec le chien de Maxse; il nage dans la rivière et va à la pêche dans le yacht. Bien que le mauvais accueil fait par le public à l'*Amour Moderne* l'ait un instant détourné de la poésie, il avoue à Hardman que son bonheur conjugal lui a fait reprendre la plume pour écrire des vers.

* * *

Nous avons vu que la famille Vulliamy n'était nullement une famille française; et Meredith aura donc tort plus tard de parler de sa femme comme d'une « Protestante française », lui attribuant la nationalité aussi bien que le sang français. Elle était, il est vrai, d'éducation française; ce qui rend compte de ses sympathies pour la France et ses affinités avec les habitants d'un pays dont elle n'était pas originaire. Elle avait été élevée, très strictement d'ailleurs, en France, et elle parlait l'anglais avec un léger accent français, si nous devons en croire Lady Butcher. Marie Vulliamy conservait, sous sa culture française, des qualités nettement nordiques; elle parlait peu. Elle gardait son calme dans les heures de troubles domestiques aussi bien que dans les jours de bonheur; qui plus est, elle ne répondait pas aux traits d'esprit souvent caustiques de son mari, dont l'ironie l'emportait parfois sur la tendresse lorsque quelque fâcheux incident lui avait mis les nerfs à vif. « Elle est une forteresse construite en boue », dit-il une fois. « On lui tire des bordées, mais cela ne fait rien [1]. » Si le fait est vrai, il prouve que Marie n'avait ni l'esprit de répartie ni la spontanéité d'une femme française.

Maîtresse de maison accomplie, elle était économe sans parcimonie; cuisinière hors ligne, elle excellait à varier les plats, les saveurs, les assaisonnements, et s'entendait à régler les

1. R. E. Sencourt, *Life of George Meredith*, p. 186.

dépenses de la maison sur les ressources de son mari. Méthodique et régulière, elle savait l'avantage de faire le ménage à fond toutes les semaines, et se gardait de troubler le travail de Meredith. C'est elle qui lui offrit le châlet de Box Hill, pour qu'il pût y travailler à l'abri des visiteurs, des bruits du ménage, ou de ceux des enfants. Ce n'était plus comme au temps de son premier mariage. Marie Vulliamy n'était pas, comme Mary Peacock, une femme d'intelligence supérieure et de sympathies mystiques. Elle était simple et bonne, et n'exerçait pas sur lui la même tyrannie que sa première femme. Cet esprit d'obéissance trahit chez elle une influence latine, mais chez la femme latine il s'accompagne d'un sens aigu de la justice dont la révolte devant l'arbitraire s'exprime *viva voce* ce qui, entre l'homme et la femme, rétablit « l'équilibre du pouvoir ».

Il serait difficile de préciser l'exacte influence de Marie Vulliamy sur son mari, mais les *Lettres* de Meredith témoignent, après son mariage, d'un grand apaisement de l'esprit. Jusqu'alors il avait fait preuve de plus de fantaisie que de prévoyance : désormais, afin de se montrer digne de la tendresse de sa femme et d'assurer l'avenir de Marie et celui de ses enfants, il adopta une règle de vie plus méthodique. Cette sage conduite et son génie enfin reconnu lui valurent d'obtenir le poste de principal lecteur auprès de l'éditeur Chapman. Dès lors il travailla avec beaucoup plus d'ardeur, et peu à peu l'Angleterre apprit à goûter ses romans plus appréciés chaque jour. Marie Vulliamy, prudente et attentive ménagère, introduisit dans la vie de George Meredith un élément de discipline sans lui imposer une tyrannie importune, et s'il se plaignait quelquefois des calculs parcimonieux de sa femme, c'était plutôt l'artiste que le moraliste qui protestait en lui. Fidèlement attachée à son œuvre d'apaisement, elle sut préserver Meredith du danger de sa trop grande activité cérébrale.

Au point de vue intellectuel, Meredith trouvait en sa femme un écho fidèle de ses propres sympathies pour la France. L'attrait qu'il éprouvait, bien avant son union avec Marie, pour la philosophie, la littérature et l'organisation politique de la France était quelque chose de plus qu'un simple penchant. Il admirait déjà profondément l'âme française et la plaçait

au-dessus de l'âme anglaise comme étant l'expression d'une civilisation supérieure. Meredith se plaisait à attribuer à sa femme beaucoup plus des qualités de cette âme française qu'elle n'en possédait réellement; Marie Vulliamy était, nous l'avons vu, une bonne mère de famille anglaise avec un fond d'hérédité suisse et d'éducation normande. Meredith exagérait sans cesse les côtés français que pouvait offrir le caractère de sa femme, par vanité littéraire peut-être, plus probablement pour protester contre la froideur avec laquelle le peuple anglais avait d'abord accueilli ses livres. Trait de caractère qu'il convient d'étudier de près : la vie privée de Meredith est encore bien mal connue; ses œuvres d'autre part, sont une source d'information bien conjecturale : double écueil et double raison d'une erreur possible.

Dans le poème *Une Foi à l'Épreuve*, il parle de sa femme qui vient de mourir (1885). Tout d'abord, il demeure fidèle à la vérité; il raconte qu'elle habitait, pendant sa jeunesse, la Normandie :

> ...là où les moulins
> S'éparpillent le long d'une rivière, grise
> Comme les peupliers de ses bords qui se plient
> Aux coups de vent qui descendent des plaines [1].

Jusque-là, pas d'erreur. Mais bientôt le poète se souvient qu'il est romancier en donnant à la disparue « un vieux château de pierre et des fermes » pour le « lieu bien-aimé de sa naissance ». Allusion, sans doute, au château de Saint-Lubin-des-Joncherets, qui s'élevait en face de l'usine et n'était séparé de Nonancourt que par la rivière. Mais le poète semble ainsi désirer faire croire à une origine aristocratique de Marie, à laquelle celle-ci n'a jamais prétendu. Il insinue que le château faisait partie des biens du bon Justin Vulliamy, qui y avait certes accès, mais seulement en qualité d'hôte. Si l'on considère ce poème comme pièce biographique, Meredith n'est pas à l'abri de tout reproche de vanité; mais si l'on n'y voit que l'expression lyrique de ses regrets et de ses nostalgies, l'auteur n'a fait qu'user de son

1. *A Reading of Earth*, p. 242.

droit de poète, en disposant librement des données du réel. Toutefois, si l'on peut lui trouver des excuses, il est bien difficile de lui pardonner entièrement d'avoir tenté d'en imposer à son lecteur.

*
* *

L'usine des Vulliamy à Nonancourt, située au milieu d'un paysage où régnaient la douceur et la fraîcheur de la Normandie, empruntait la force nécessaire pour faire tourner sa roue moussue aux eaux de la petite Avre. Le vallon où coule, entre de paisibles peupliers, cette gracieuse rivière, est formé de verts pâturages et de douces collines. Meredith dut voir cette région assez fréquemment après son mariage, en allant rendre visite aux frères de sa femme, et le souvenir qu'il en évoque, dans une lettre d'abord, puis dans *La Carrière de Beauchamp* [1], est fort agréable :

(Les enfants) sont restés, avec ma femme, en Normandie, près des bords de la rivière Avre, qui coule comme l'Eure à travers un pâturage vert; elle est à une profondeur considérable au-dessous d'un plateau arable. Leurs oncles ont trois usines distinctes sur l'Avre, toutes les trois agréables, et l'un d'eux fréquente beaucoup la haute société française de la région; j'en ai rencontré plusieurs membres, tous très polis [2].

L'accès du château de Saint-Lubin étant permis à M. Vulliamy, il est probable que Meredith profita plus d'une fois de l'autorisation accordée à son beau-père. C'est là que son imagination se plut à placer, à l'intention de son ami Maxse, la série d'aventures qu'il devait plus tard raconter comme celles de Nevil Beauchamp.

Non seulement Meredith était sensible aux charmes de ce petit pays, qui lui offrait toutes les joies de la vie simple des Français de province, mais il pouvait évoquer les événements qui s'étaient déroulés depuis des temps très reculés sur la terre féconde de Normandie si riche d'histoire. Non loin de la maison des Vulliamy, qui existe encore sur la route de Dreux, il décou-

1. Livre II, ch. I, pp. 107-108.
2. *Catalogue of the Altschul Collection*, p. 52.

vrait d'imposants vestiges des luttes politiques du Moyen Age. Là, s'élevait le célèbre château d'Anet où avait habité Diane de Poitiers; plus loin se trouvaient les ruines du château d'Agnès Sorel. Ici, c'était un terrain où, dans le passé, les Anglais et les Français s'étaient battus :

> Autrefois diapré de tentes anglaises
> A l'époque où sonnaient les tocsins [1].

Les paysages normands se sont imposés à son souvenir par leur beauté calme dont il avait maintes fois éprouvé la vertu d'apaisement. Il visitait fréquemment ses beaux-frères, mais il nous renseigne assez peu sur ces séjours auprès d'eux. Cependant, en 1872, il fait à Jessopp le récit d'un accident qui lui est arrivé :

Notre séjour en France était agréable, mais j'ai été la victime d'un accident de voiture en conséquence duquel j'ai eu un coude abîmé, la tête éraflée, et vu mon beau-frère sans connaissance pendant plusieurs jours. Il se remet un peu maintenant. Betty Vulliamy, qui était avec moi, reçut quelques contusions peu graves. Heureusement ma femme et mes enfants nous suivaient dans un véhicule plus sûr. Notre cheval cassa les brancards et prit la fuite; sans cela, nous aurions été traînés comme des Hectors ignobles aux enfers... [2].

Une autre fois, en 1879, il raconte un séjour pendant lequel il a été frappé par « la politesse universelle, la bienveillance, l'amour-propre et les douces façons » des Français — impression d'autant plus vive qu'il a éprouvé en arrivant en Angleterre la rudesse des douaniers. Cette fois, cependant, il ne reste pas en Normandie; il y laisse sa femme et ses enfants et part de son côté pour un grand voyage en France :

En partant de Dreux, je suis allé à Chartres, Orléans, Blois, Tours, Bourges, Clermont-Ferrand en Auvergne, et j'ai traversé les Cévennes ainsi que la Lozère jusqu'à Nîmes. J'ai continué jusqu'à Arles, Marseille, Nice et Bordighera. Alors je suis revenu en bateau à Marseille, puis j'ai gagné Lyon et Pont-de-Beau-Voisin où, sur les confins

1. *A Reading of Earth*, pp. 242-243.
2. *Catalogue of the Altschul Collection*, p. 50.

de la Savoie et du Dauphiné, j'ai fait plusieurs promenades dans la montagne avec le beau-frère de ma femme, officier en retraite. Je voudrais bien causer avec vous au sujet de ce voyage, et particulièrement de la Maison Carrée de Nîmes et du magnifique Pont du Gard qui n'en est pas éloigné [1].

Dans les romans de Meredith, cependant, il est très peu question du Midi de la France. Il parle quelquefois de la Normandie, dont les côtes lui étaient aussi familières que l'arrière-pays, sans doute pour avoir souvent débarqué dans les petits ports normands. Voici la description de l'arrivée de Percy Dacier, dans *Diane de la Croisée des Chemins :*

Le troisième jour des vacances de Pâques, Percy Dacier débarqua du bateau allant du Havre à Caen, et se dirigea, en voiture, directement vers la côte sablonneuse; il traversa des champs de colza jusqu'à des prés fouettés par le vent maritime où poussait une herbe rebelle, puis il alla jusqu'aux dunes basses et aux longues étendues de sable laissées en forme de demi-cercle par la marée descendante : c'était un lieu triste à cette saison. Il y avait sur la plage un minuscule village de pêcheurs; et le vent d'Est faisait tourner vers la terre comme des banderoles tout ce qui pouvait lui livrer le moindre lambeau [2].

Et plus tard :

« Un Dacier devrait se sentir chez lui en Normandie; il est possible que votre famille soit originaire de cette région », lui dit Diane. « Ici », continue-t-elle, « la terre est assez pauvre, et à une mille plus loin à l'intérieur, elle est suffisamment riche pour produire à plusieurs reprises des récoltes de colza, plante qui épuise le sol, paraît-il. Quant à la beauté, elle est rendue par ces collines bleues que vous voyez, et qui entourent des vallons charmants [3].

* * *

A peine George Meredith fut-il devenu amoureux de Marie Vulliamy, qu'il parut vouloir se persuader qu'elle était d'origine française, et réunissait en sa personne toutes les qualités et l'âme même de la France, dont il lui semblait retrouver

1. *Catalogue of the Altschul Collection*, p. 52.
2. *Diana of the Crossways*, pp. 247-248.
3. *Ibid.*, p. 254.

véritablement en elle une fidèle image. Mais le penchant de Meredith pour la France n'est pas uniquement fonction des origines ethniques de sa femme : si en effet il avait fait de celles-ci la règle de ses propres inclinations, il aurait dû partager ses sympathies entre la Suisse, d'où les Vulliamy étaient originaires, la France, pays adoptif de Justin Vulliamy, et l'Angleterre où Justin était né et où il mourut, où enfin lui-même devait amener Marie et ses sœurs pour reprendre racine sur le sol qu'il aimait. Meredith, avant de rencontrer Marie, avait déjà de très fortes sympathies pour la France, et c'est par un singulier phénomène d'auto-suggestion qu'il voulut reconnaître en elle, qui n'était française que d'adoption et d'éducation, le type même de la Française, et que, en elle, ce fut encore la France qu'il aima.

Il avait, avec l'aide de sa femme, approfondi l'étude de la littérature française, mais la langue elle-même, dans ses nuances et ses finesse, lui était-elle bien connue? Mrs Meynell dit à Griffin Barry que Meredith « avait un fort bon accent français, parce qu'il était imitateur très dramatique, comme doit l'être quiconque désire bien prononcer une langue étrangère; mais il ne connaissait pas *à fond* le français et — comme en témoignaient ses petites improvisations et ses imitations des vers français — il ne connaissait pas les règles de la versification française[1]. » M. René Galland, de son côté, m'a déclaré que lorsqu'il rendit visite à Meredith, ce dernier lui récita des vers d'Homère et des alexandrins français, donnant à l'alexandrin français la supériorité sur le vers blanc, à cause de la rime. On peut croire cependant que Meredith, qui, déjà, prenait des libertés avec le vers anglais, devait être incapable de se plier aux règles sévères de la poésie française. La pensée meredithienne, souvent trop forte pour la prose, trop elliptique pour la poésie anglaise, ne saurait guère trouver sa forme convenable dans le cadre délicat des syllabes françaises. Meredith cependant fit de réels efforts pour s'assimiler les règles difficiles du vers français dont il appréciait la cadence et l'harmonie.

L'alexandrin français, que j'ai étudié récemment, quoiqu'il

1. *Scribner's Magazine*, May 1913, p. 516.

en soit encore bien éloigné, est plus apparenté à l'ancienne musique de la poésie que tout ce que nous possédons, les œuvres de Milton exceptées[1].

A partir de son mariage, il travaille constamment le français. Il élargit de jour en jour ses idées littéraires en lisant des revues, des périodiques français, et en approfondissant sa connaissance des grands écrivains, dont il parle de temps en temps dans ses lettres — pas assez au gré de Henry James, mais Meredith n'avait pas l'habitude, dans sa correspondance amicale, de faire parade d'érudition. Il connaît et admire Montaigne et La Bruyère, Molière et Racine, Victor Hugo, George Sand, Dumas, Flaubert, Stendhal, Musset et Baudelaire. Peu à peu, la culture germanique cède le pas à la culture française. Toujours ami de la justice, Meredith garde pour l'Allemagne une profonde admiration; il voit en elle une grande machine bien ordonnée, produit de cerveaux patients, de l'application d'une grande race travailleuse et robuste. Il admire la puissance de l'industrie, la perfection de l'outillage scientifique, fruit magnifique de l'esprit de sacrifice et d'abnégation des savants dans la longue patience du laboratoire. Cependant, il trouve dans la culture allemande de grandes lacunes que la France seule sait remplir; il voit que l'esprit allemand manque de finesse, et se montre incapable de comprendre l'Esprit Comique; par conséquent, l'attitude de l'Allemand envers la vie est moins sûre, moins confiante que celle du Français. Le premier sans doute pour l'esprit de géométrie, l'Allemand doit s'incliner devant l'esprit de finesse où triomphe le Français, il ne sait pas sauvegarder l'autonomie de sa vie intérieure par le moyen de l'Esprit Comique. L'*Essai sur la Comédie* se prépare.

Chez Marie Vulliamy, George Meredith remarque les grandes vertus qui font d'elle une femme de réelle valeur. Il admire en elle la bonne maîtresse de maison; elle est d'une politesse parfaite; elle a un vrai talent de pianiste; elle ne prétend pas se mêler aux affaires de son mari, elle cède à sa volonté et elle ne résiste, quand il a tort, que par des conseils doux et prudents qu'un homme ne se sent pas dans l'obligation humiliante de

1. *Lettres*, p. 204.

suivre. Bonne ménagère, bonne mère de famille, s'occupant davantage du confort matériel de son mari que de ses distractions intellectuelles, elle lui fournit ce qu'il ne peut pas se procurer à lui seul — le bien-être domestique. Elle le laisse libre de trouver chez ses amis littéraires les brillantes conversations, les idées nouvelles et frappantes qu'elle ne saurait pas lui offrir. On ne peut cependant déguiser que Marie Villiamy, au point de vue intellectuel, est inférieure à la plupart des femmes françaises et que son mari s'en est plaint (il disait souvent à ses amis qu'il aimait une certaine proportion d'esprit et d'intelligence chez une femme), estimant toutefois que c'est là chose secondaire. Les qualités les plus importantes, c'est-à-dire la parfaite aménité du caractère, l'égalité d'humeur et la bonne volonté d'aider son mari, de répondre à son amour et à son respect — elle les a. Quant à l'esprit, il peut s'en passer; peut-être se souvient-il du rôle que joua l'esprit dans le désastre de son premier mariage.

*
* *

Il n'est pas étonnant de trouver désormais Meredith au nombre des admirateurs et des champions des idées françaises. En matière de politique, ses sentiments vont être soumis à une dure épreuve en 1870, quand la guerre l'obligera à confronter les deux points de vue opposés et l'amènera à penser que la conduite de la France n'était peut-être pas à l'abri de tout reproche. Mais cela ne change en rien son attitude intellectuelle, qui reste sympathique à la civilisation française dont les défauts ne proviennent que d'un excès de générosité. Déjà, au mois de février 1868, Meredith avait eu l'occasion de s'expliquer au sujet des tempéraments anglais et français. La comtesse de Brownlow, type excellent de la grande dame anglaise, en parfaite harmonie avec son milieu naturel, mais incapable de s'adapter à l'étranger, venait de publier ses mémoires [1], où elle exprime sans retenue sur le compte des Français des opinions dénuées de bienveillance. Meredith la rappelle au sentiment de la mesure, et conseille à la nation anglaise de montrer

1. *Réminiscences d'une Septuagénaire* (1802-1815).

un peu plus d'indulgence pour ses voisins. Pour bien comprendre l'étranger, dit-il, il est absolument nécessaire de lui ouvrir son cœur, de s'oublier soi-même, de s'abandonner, de se laisser faire un peu et de ne pas exclure à priori les idées qui peuvent sembler au premier abord extravagantes.

Lady Brownlow, décrivant une visite de cérémonie qui fut rendue, pendant qu'elle était à Paris, à elle et à Lady Castlereagh par Mme de Sagan et Mme de Périgord, se plaint du manque de sentiments raffinés chez les Françaises. Car Mme de Périgord, qui avait récemment perdu un enfant, « jugea nécessaire d'apporter son rouge, sa robe rose, ses roses et sa tristesse », attitude dont Lady Castlereagh se montra vivement choquée et dont elle fit l'observation à Lady Brownlow après le départ des dames françaises : « Emma, il me semble que nous vivons en fort mauvaise compagnie. » Et Lady Brownlow, plus suffisante et plus anglaise encore, répondit : « C'est trop vrai, mais nous n'y pouvons rien[1]. »

« La suffisance de cette observation », écrit Meredith, est « encore typique des Anglais qui, tout en jouissant de Paris, ne cessent pas de lui faire des reproches[2]. » Il prend le parti de la Française en disant que, dans sa patrie à elle, ce n'est pas l'habitude de se montrer avec trop d'affectation en costume de deuil et d'étaler son chagrin personnel :

> Les Françaises pensent que la coutume anglaise de porter le grand deuil dans la société est inopportune; elles la condamnent comme étant une insistance égoïste sur un chagrin particulier, et comme témoignage d'un manque absolu de considération pour les autres; enfin comme exemple de la conduite d'une nation mal élevée. Elles entrent dans la société parce que celle-ci les réconforte, comme elle réconfortera toujours les tempéraments les plus sains et les plus impressionnables. Elles ne sont pas disposées à méditer en secret leur chagrin, et elles tiennent à ce principe de bon goût, de ne pas attirer, tels de petits points noirs, l'attention, et de ne pas manquer d'être en harmonie avec les réunions dans lesquelles elles se trouvent[3].

Meredith, à l'époque où il écrivait cette page, avait-il raison?

1. Countess of Brownlow, *Reminiscences of a Septuagenarian*, pp. 93-4-5.
2 et 3. G. Meredith, *Miscellaneous Prose* (Mem. Ed.), p. 99.

Dans l'affirmative, il faut admettre que les mœurs ont depuis lors bien changé, car le nombre des femmes qui portent le deuil est actuellement plus grand en France qu'en Angleterre, et les règles du deuil y sont plus strictes. L'usage même du noir commence plus tôt pour les femmes en France qu'en Grande-Bretagne.

Lady Brownlow, à ce qu'il semble, en veut moins à ses amies françaises de leurs manières que de leur nationalité. La preuve, c'est l'illogisme de ses reproches. Elle vient de condamner une Française qui ne montre pas assez de chagrin; maintenant elle se plaint d'une autre qui en montre trop. Lady Castlereagh et Lady Brownlow rendirent visite à la maréchale Ney, laquelle, venant d'apprendre la mort de l'impératrice Joséphine, par qui elle avait été élevée, ne fit pas à ses visiteuses l'acceuil qu'elles auraient désiré. Elle était assise « sur un canapé dans une alcôve au bout du salon; devant elle, une table où se trouvaient un flacon et un mouchoir; la maréchale pleurait à chaudes larmes [1] ». Les deux Anglaises trouvèrent très peu à leur goût cette scène de douleur, et auraient bien voulu « battre en retraite », mais elles restèrent fort courageusement pour terminer leur visite selon les règles de l'étiquette. A la fin, Lady Brownlow luttait encore pour se convaincre de la sincérité de cette démonstration. Dans ses Mémoires elle déclare avec générosité qu'elle finit par en être persuadée.

Les commentaires de Meredith, cette fois, semblent un peu trop subtils. En jugeant impartialement cet épisode on peut l'expliquer d'une façon très compréhensible. Tout d'abord, la maréchale Ney pouvait avoir invité les deux Anglaises depuis longtemps; et ce ne serait que plus tard qu'elle aurait appris la triste nouvelle. Ne pouvant remettre l'invitation, puisqu'il ne s'agissait pas d'un deuil de famille, la bonne maréchale aurait laissé venir ses amies. Malheureusement, ne pouvant contenir son chagrin, elle l'aurait laissé éclater d'une façon tout à fait naturelle encore qu'intempestive. C'était, d'ailleurs, un siècle de larmes faciles. Et de plus, il faut se souvenir qu'en France une démonstration publique d'émotion

1. Countess of Brownlow, *op. cit.*, p. 99.

— joie ou chagrin — n'a rien d'insolite. On n'en cherche pas même la cause, parce qu'on admet spontanément qu'elle existe. Mais Meredith, trop impulsif pour raisonner froidement, s'évertue à découvrir les raisons de l'attitude de la maréchale :

Elle avait probablement un désir impérieux de parler de son amie disparue et d'entendre dire de Joséphine des choses bienveillantes [1].

Enfin, il suggère qu'elle ouvrait son cœur à ces deux étrangères dans l'espérance qu'elles lui apporteraient les paroles de consolation dont elle avait besoin. Peut-être; il semble toutefois qu'ici Meredith raffine un peu dans l'analyse.

L'ironie de Meredith atteint son plus haut degré d'âpreté dans les traits qu'il dirige, à propos des Mémoires de Lady Brownlow, contre les Anglaises de son temps : la pruderie des bonnes dames victoriennes n'est pas ménagée :

Le sexe conservateur en Angleterre garde encore cette habitude de considérer la femme française comme une curiosité qui trop souvent dégrade le sexe. Et en revanche que disent d'elles les Français? Des choses qui ne peuvent être résumées dans les paroles « mal mise, maussade, sans grâce ». Mme de Girardin nous a dépeint un caractère qu'ils prennent pour le type général de la dame anglaise [2].

Bien que Delphine Gay ait raillé la femme anglaise, Mrs. Challice, en 1864, lui accorde une place d'honneur dans un livre consacré à décrire les existences privées des auteurs français [3]. Ses pièces et ses œuvres ont dû être goûtées en Angleterre — d'autant plus que Meredith, s'adressant au public du *Fortnightly Review*, n'accompagne son allusion d'aucun commentaire. Il continue :

L'ironie d'un effort éperdu vers la charité est sans doute une arme redoutable pour nous; mais les femmes françaises connaissent à fond l'ironie du mépris absolu. Il serait triste de le mériter. Il est imprudent de le provoquer [4].

Page fort importante qui révèle très nettement l'influence de

1. G. Meredith, *Miscellaneous Prose*, p. 100.
2. *Id. ibid.*,
3. *French Authors at Home.*
4. G. Meredith, *Miscellaneous Prose*, p. 100.

plus de trois années de mariage avec Marie Vulliamy. La ferveur française de Meredith, loin de disparaître, s'est plutôt accrue. L'article témoigne non seulement d'une bienveillance extraordinaire, mais d'une tendance à dépasser la mesure; et cela marque le commencement d'une série de petites exagérations, certes peu graves, que lui reprochera plus tard Henry James. Meredith, qui admire la culture ancienne et fine de la France, veut absolument que cette nation soit en toutes choses supérieure aux autres pays de l'Europe, et il veut que les Anglais, si prêts toujours à se méfier d'elle, à la méconnaître et à en dire du mal, se rendent compte de l'importance de la dette qu'ils ont contractée envers elle. Meredith loue la France parce qu'il l'aime. Fondée en raison, sans doute, son admiration pour la culture « latine » est surtout d'origine sentimentale. Son amour de la France part du cœur.

Les mœurs françaises comptaient peu de partisans dans l'Angleterre de 1868. Il est vrai que la grande activité déployée par Carlyle en faveur de la culture germanique était déjà loin (1830-1850), mais elle avait laissé dans l'esprit anglais une forte empreinte. A la cour, les mœurs allemandes avaient survécu à la mort du Prince Consort en 1861. Le Prince de Galles avait beau dire en 1866 que « le meilleur moyen de servir les intérêts généraux de l'Europe serait une entente entre la France et l'Angleterre [1] »; la puissante reine sa mère ne voyait pas avec bienveillance le règne de l'empereur Napoléon III. D'ailleurs la reine, dont les idées politiques correspondaient entièrement à ses sentiments de veuve, de grand'mère, de « chef de famille », n'avait pas de lien de parenté avec Napoléon III, tandis que sa propre fille, Victoria, était devenue Princesse Royale de Prusse en épousant Frédéric, héritier de Guillaume Ier (1858). Napoléon III avait plu, cependant, à la reine Victoria en paraissant « plus allemand que français », et ce ne fut qu'en 1860, lors de la cession de Nice et de la Savoie à la France, événement caractérisé par la reine comme une « spoliation », que l'Angleterre, soucieuse de maintenir l'équilibre européen, commença vraiment à s'éloigner de la France. Éloignement ne veut pas

1. André Maurois, *Édouard VII et son temps*, p. 272.

dire inimitié; car en 1867-1868 l'Angleterre, tout occupée de la réforme électorale, se désintéressa profondément de la politique européenne, et garda son « isolement splendide ». La France, non certes ignorée, restait incomprise par sa voisine d'outre-mer; les Anglais, en général, méprisaient les Français, et leur appliquaient encore les mots de Carlyle : « une bande de gens à l'esprit sceptique, superficiel, tout en feintes et grimaces [1] ». Il fallait donc un certain courage pour entreprendre en 1868 l'éloge des mœurs françaises.

Meredith en tant qu'admirateur de la France active et vivante — le sol, le peuple, les mœurs — laisse l'émotion prendre le pas sur l'intelligence. Mais quand il s'agit de la France de l'esprit il interroge davantage sa raison. La critique des *Réminiscences* témoigne d'une émotion vive — l'admiration. Il est plein d'enthousiasme devant l'entrain des peuples latins; cet entrain, selon lui, qu'il soit bien ou mal dirigé, possède une valeur tout à fait souveraine parce qu'il représente l'énergie humaine. Tout ce qui vit, selon Meredith, devrait vivre intensément; ses meilleures héroïnes, ses meilleurs héros, sont toujours des personnages pleins de vie. Cet esprit vif, ce tempérament sensible à l'excès, manque malheureusement, à son avis, chez les Saxons. Lui, qui se vante d'être « tout Celte », ne peut s'empêcher de reconnaître la solidité, le sérieux, la bonne organisation des états du nord, mais il éprouve plus de sympathie pour la verve et l'entrain français. Double attitude qui se comprend quand on considère sa dette envers ces deux pays, la France et l'Allemagne. A cette dernière, il doit son éducation et son initiation littéraire — acquisitions essentielles. C'est là une dette qu'il acquittera en gardant à l'Allemagne la reconnaissance tout intellectuelle de son être pensant. A la France, il est redevable de ses amitiés, de tendres souvenirs, et il aime à penser qu'il lui doit aussi sa femme bien-aimée, celle qui remplit sa maison de bonheur et de confort. C'est à la France qu'il doit la meilleure part : en retour il lui a fait don de son cœur.

1. A. C. Taylor, *Carlyle : sa première fortune littéraire en France*, p. 25.

CHAPITRE V

RELATIONS FRANÇAISES

Séjours en France. — Arthur Meredith. — Les Français chez Meredith. — Dernières années.

Après son second mariage, George Meredith vint assez fréquemment en France, mais il est difficile de dire exactement combien de fois et de préciser l'époque où ces visites eurent lieu. Henry James semble s'étonner que Meredith ait pu, avec des ressources pécuniaires assez limitées, s'y rendre si souvent [1], mais en suivant très soigneusement le récit des *Lettres* il est impossible de signaler plus de quatre visites. La première eut lieu, semble-t-il, en 1866, car au mois de septembre de cette année-là, il parle de son voyage dans une lettre à Tom Taylor; une énorme lacune dans sa correspondance nous prive malheureusement de tous les détails. Nous savons, pourtant, qu'il rendit visite à Théodore Vulliamy, à Nonancourt; cette visite semble être immédiatement postérieure à la mission de Meredith envoyé comme correspondant de guerre en Italie pendant la guerre d'indépendance italienne.

Le séjour suivant eut lieu en 1872; il le mentionne dans une lettre à Augustus Jessopp au mois de novembre de la même année. C'est pendant ce séjour qu'il fut victime de l'accident déjà cité [2]. Ensuite il visita Salzburg, et alla voir à Hofwyl, son fils Arthur, qui y faisait ses études.

En 1879 une autre lettre à Jessopp raconte un séjour de sept semaines en France. Revenant en Angleterre après ces bonnes vacances, Meredith semble avoir éprouvé une désillusion:

> Nous avons quitté l'Angleterre le 21 août, et nous avons eu à peu

1. *Lettres de Henry James*, t. II, p. 262.
2. P. 72.

près deux mois d'absence; tout le monde se récriait, quand on suggérait la proposition mélancolique, « Pourquoi revenir? » Et l'Angleterre, cette grande esclave, nous a puni pour notre infidélité aux brouillards et au mauvais temps. Quand nous débarquâmes à Douvres, après la France au climat doux et accueillant (après être sortis d'un salon qui sentait la bière, les miettes de pain moisi et la respiration d'un steward buveur d'eau-de-vie), un brouillard froid nous saisit, et planta une toux dans chaque poitrine : les employés de chemin de fer pillèrent nos bagages — (Moi — pouvez-vous le croire? — je suis engagé dans une dispute avec leurs maîtres et j'ai le bout d'un crochet anglais comme témoignage), — et enfin nous avons subi toute sorte d'avanies. Quelle que fut la personne à laquelle nous nous adressions dans un effort naïf de nous renseigner, nous étions tellement dégoûtés par l'odeur des liqueurs que nous reculions sans attendre une réponse[1].

Au mois de septembre, 1882, Meredith, qui était l'hôte d'Edward Vulliamy, écrivit à Leslie Stephen une lettre datée de Montigny, par Tillières (Eure). Il revenait d'un voyage avec Arthur dans les Alpes et en Italie. A Évian il avait eu plus de journées de pluie que de soleil. Croyant que le temps était vraiment trop mauvais pour accompagner son fils jusqu'à Sarnico sur le lac d'Iseo, il revint en France en passant par la Riviera. De cette visite à son beau-frère il ne dit plus rien, et c'est la dernière fois qu'il mentionne dans sa corerspondance un séjour fait en France. En 1891, dans une lettre à Théodore Watts-Dunton, il fait allusion au projet qu'il a formé de passer les vacances de Noël sur la Riviera, mais nous ne savons pas si ce voyage fut accompli.

Mais si Meredith lui-même ne voyageait plus, il s'occupait volontiers de ses deux enfants, William et Mariette, à qui, sans doute, il inspirait l'amour des voyages et le respect des autres pays. Ils vont voir leurs oncles en Normandie; après la mort de Mrs Meredith, c'est là qu'il envoie son fils pour se remettre un peu. Au mois de juillet 1886, Mariette est en Normandie, où son frère la rejoint. En 1908 elle est à Hyères, après avoir passé quelque temps avec lui à Beaulieu sur la Riviera. Ces indications sont bien éparses, mais elles font présumer d'autres voyages dont Meredith ne nous parle pas. Elles indiquent en effet une

1. *Catalogue of the Altschul Collection*, p. 51.

habitude de penser à la France, de garder ce contact précieux, de la considérer comme sa seconde patrie; c'est ce qu'elle est restée dans l'esprit de Meredith jusqu'à sa mort.

*
* *

L'année 1881 marqua la réconciliation entre Meredith et son fils Arthur, qui étaient depuis longtemps en mésintelligence. Lionel Robinson venait de trouver à Lille le fils de Meredith et de Mary Nicolls, et comme Arthur avait une très mauvaise santé, ce bon ami crut prudent d'avertir son père. Cet enfant adoré du premier mariage s'était montré peu reconnaissant pour les soins d'un père qui l'avait bien élevé et qui avait fait, pendant son enfance, de très grands sacrifices pour lui. Il y avait eu des moments où Meredith, alors journaliste luttant péniblement contre la pauvreté, avait trouvé lourdes les notes trimestrielles que lui envoyait Jessopp pour l'éducation de son fils. Il n'avait rien épargné pour le bien-être d'Arthur, et ce n'est pas le père qui doit être considéré comme responsable de cette désaffection de son fils. Ce tempérament que Meredith lui-même déclarait comme « fondé sur la sensiblerie [1] » semble avoir causé le malheur d'Arthur. Incapable de partager avec autrui l'amour de son père, ce jeune homme ne put jamais ouvrir son cœur à Marie Vulliamy pas plus qu'aux enfants du second lit. Meredith, quand il comprit qu'Arthur voulait s'éloigner de la vie de famille, fut blessé au point qu'il ne protesta plus.

Arthur possédait quelque argent que lui avait laissé la famille de sa mère, mais il lui fallait une situation. Il en avait trouvé une au Havre, puis à Lille, dans le commerce des graines de lin; il la devait à la famille Benecke, amie de son père [2]. Quand Lionel Robinson le trouva en 1881, il avait beaucoup souffert du rude climat de Lille, et, déjà prédisposé à la tuberculose, il en avait subi les atteintes. Meredith, apprenant que son fils était malade, lui écrivit aussitôt pour mettre fin à un désaccord pénible entre père et fils, et il semble qu'Arthur ait consenti à une réconciliation. Ils recommencèrent à s'écrire.

1. *Catalogue of the Altschul Collection*, p. 40.
2. Sencourt, *Life of Meredith.*

Ce rapprochement ne fut pas sans portée littéraire. Le père et le fils abordaient les questions les plus diverses de littérature anglaise et française, devisant même parfois de sujets philologiques. Ils discutèrent, par exemple, la question de l'aptitude de certaines langues à exprimer l'émotion :

Je crois que c'est dans son article sur Rabelais, écrit Meredith, que Littré parle de la subtilité supérieure des langues d'origine latine. Dans la mesure où je comprends votre système, je suis d'accord avec vous; il se trouve fortement appuyé par la règle générale des vers anglais, dans lesquels on est obligé, en traitant de la nature, de se servir des mots simples et naturels qui expriment le mieux une image. Le latin et l'anglo-normand ne sont d'aucune utilité quand il s'agit de l'émotion — sauf à ceux qui savent en faire usage, et même dans ce cas, ces deux langues sont sûres d'être froides et ridicules [1].

* * *

Les années qui suivirent la composition des grandes Odes [2] amenèrent des événements qui contribuèrent beaucoup à augmenter la sympathie de George Meredith pour les Français. Après 1900, les revues françaises commencèrent à publier au sujet de Meredith des articles pour le présenter au public d'outre-Manche. En 1900, dans le *Journal des Débats*, figurait un article de Charles Legras dans la série : *Chez nos Contemporains d'Angleterre;* en 1902, dans la *Revue de Paris*, parut l'article *Foules Anglaises* de M. André Chevrillon; dans la *Revue Germanique* de 1905, on publia *L'Égoïste de George Meredith*, par M. Émile Legouis.

A mesure que les critiques révélaient au peuple français ce grand romancier encore mal compris par le peuple anglais, Meredith, qui vivait tranquillement dans sa retraite de Box Hill en Surrey, commençait à recevoir chez lui des Français

1. *Lettres*, pp. 340-341. Ces opinions exprimées par Meredith l'ont déjà été par Mr Barrett dans *Sandra Belloni*, et il est donc plus que probable que ce dernier, en parlant de la littérature, n'a été qu'un porte-parole. Il est nécessaire, pour l'exactitude de la critique, de signaler ici ce fait, parce que plus tard nous aurons occasion de nous servir des paroles de Mr Barrett pour éclaircir quelques opinions littéraires de Meredith, et il faut justifier d'avance nos citations.

2. Voir pp. 195 *et seq.*

et des Françaises qui lui faisaient des visites d'hommage ou de curiosité. La première visite sur laquelle nous possédons quelques détails paraît avoir été celle de Paul Valéry, qui écrit :

J'ai vu George Meredith en 1894 et en 1896. Schwob, qui l'admirait beaucoup et ne le connaissait que par correspondance, m'avait donné une lettre d'introduction. Meredith m'écrivit pour me prier à dîner. Il me disait que *sa cuisine était malheureusement anglaise mais que les vins étaient bien français.* J'ai été dîner plusieurs fois à Box Hill où il habitait dans un beau cottage. Mais il travaillait dans une cabane de bois établie sur une éminence voisine de la maison. Deux petites chambres aux murs de livres. Parmi ces livres une quantité de ces volumes de mémoires sur les choses et les hommes du Premier Empire, comme il en paraissait tant à cette époque (Marbot, etc.). Napoléon l'intéressait beaucoup. Il me dit que les dieux l'avaient tourné contre lui-même, désespérant d'en venir à bout par leurs propres énergies. Cette idée me plaît assez dans la bouche d'un Anglais. Il aimait la France presque violemment [1].

Les jugements et les impressions de Marcel Schwob sont de la plus haute importance. Esprit fin et cultivé, il avait le sens historique très développé en même temps qu'une tendance polyglotte qui lui facilitait l'étude de plusieurs langues étrangères. Ce qu'il connaissait, nous dit un critique qui avait été intime avec lui, il le connaissait à fond. Pour le situer à sa place dans la critique française moderne, il suffit de mentionner son *François Villon;* pour le faire valoir comme esprit doué d'une imagination féconde et du sens du passé, on n'a qu'à citer ses contes, ceux du *Roi au Masque d'Or*, de *Cœur Double* et d'autres encore. Dans son livre de critique, *Spicilège*, il donne l'impression d'avoir été seul dans sa visite à Meredith, mais on sait qu'il était en 1894 accompagné de M. Léon Daudet. Il se peut qu'il ait rendu deux visites à Meredith, mais il est plus probable que, M. Daudet s'étant peut-être écarté pour s'entretenir avec d'autres personnes de la maison, Schwob est resté seul pour causer avec le vieux romancier.

Cette vive intelligence ne pouvait s'empêcher de former à l'avance des jugements. Dans le train qui le conduisait à Dorking, songeant aux livres de Meredith, Schwob trouva une

1. F. Lefèvre, *Entretiens avec Paul Valéry*, pp. 17-18.

phrase de Meredith lui-même qui convenait exactement à cette impression — phrase qui résumait le credo littéraire et social du grand homme : *More brain, O Lord, more brain!* — « Plus de cerveau, Seigneur, donne-nous plus de cerveau! » Ce sont là des paroles tirées de l'*Amour Moderne;* elles expriment la plainte du mari qui trouve que la faute des amants qui se disputent inévitablement après le mariage est d'avoir trop écouté les sens et pas assez l'intelligence — leçon que Meredith avait apprise par une rude expérience et qu'il répéta pendant toute sa vie littéraire. Schwob avait bien choisi.

Après une description du chalet où travaillait Meredith au fond de son jardin, Schwob nous trace un tableau inoubliable de la vie domestique de Meredith, de ses habitudes de penser et d'agir dans sa famille et avec ses voisins. Il nous fait même sentir cette atmosphère de large culture, de courtoisie fine, d'activité cérébrale continue, qui émanait de la personne de Meredith, en nous communiquant de la façon la plus naturelle du monde les préférences et les antipathies du romancier — il mentionne en particulier l'horreur qu'avait Meredith de la musique des carillons qui ne le laissaient pas dormir à Bruges.

Ce qui frappe le plus dans l'article de Marcel Schwob, c'est la façon dont il dit en trois mots ce que d'autres ne diraient pas en cent. Il a le don de l'exactitude critique uni à celui de la concision; il excelle à résumer un tempérament, un esprit, un homme tout entier en quelques mots bien choisis. En quatre paroles, il exprime les réactions particulières de la vie active et intellectuelle de Meredith. Il résume aussi son style littéraire, la forme distincte dont il se sert pour exprimer une pensée plus forte, plus compliquée, plus énergique que celle de la plupart des hommes : « Il pense en *meredith.* » On ne prétend pas que ce soit là le comble de la critique meredithienne, — mais la chose est parfaite en son genre. Meredith, qui goûtait bien l'aphorisme, s'y serait plu. Nous n'avons qu'un seul regret à exprimer — c'est que Marcel Schwob n'ait pas eu l'idée de persévérer dans cette étude et de révéler plus largement encore au peuple français, à travers son esprit subtil, notre George Meredith. N'oublions pas de faire remarquer, cependant, que dans son dialogue *L'Amour* Schwob émet quelques opinions importantes au sujet de

L'Égoïste, et qu'il y fait voir à quel point il comprend l'âme de Meredith à travers ses livres.

Bien qu'il semble avoir connu Alphonse Daudet et sa famille plus tard que Schwob, Meredith était lié avec les premiers plus qu'avec le second. A l'origine, ce fut une affaire d'hommages littéraires, une sorte d'échange de compliments entre deux romanciers illustres qui voulaient se connaître. Le 7 mars 1895, Meredith écrit à Daudet pour le remercier de lui avoir envoyé un de ses livres — « votre excellent livre et les aimables lignes que vous y avez ajoutées » — et lui dit qu'il a ordonné à son éditeur de lui envoyer le volume contenant ses trois dernières nouvelles, « écrites depuis longtemps, mais que je viens seulement de faire réunir et publier en volume ». Le 14 mai de la même année, il écrit à Frédérick Greenwood :

Alphonse Daudet et son fils Léon, ainsi que Henry James, viennent me voir jeudi, par le train qui part de Charing [1] et qui arrive à Box Hill (sud-est) à 3 h. 35. Ils dîneront et repartiront par le L. B. et S. C. [2] à 8 h. 25. Maxse (maintenant un Tory) offre de venir, mais il est probable qu'il ne dînera pas. Il garde encore son estomac de « Radical ». Si vous pouvez vous décider à être des nôtres, un lit vous attend. Vous savez que vous êtes le bienvenu [3].

Un compte rendu de cette visite se trouve dans les *Souvenirs Littéraires* de M. Léon Daudet. Il est absolument certain que Schwob était également présent, car M. Daudet écrit :

Il lui déplaisait — c'est-à-dire à Meredith — qu'on estropiât les noms propres. L'amiral Maxse s'obstinait à appeler Schwob « mossier Schwaba ». Meredith le reprenait, en épelant à pleins poumons : « S, tcé, ha, dobble-you, o, bi ». Cependant que Henry James, enchanté, rejetait la tête en arrière et riait de tout son cœur [4].

L'esquisse que M. Daudet trace de Meredith est extrêmement exacte, et témoigne d'une imagination évocatrice et pittoresque :

Meredith était beau, d'une beauté singulière, suraiguë, angoissante, creusée par la douleur et le rêve. De longs cheveux bouclés, un front blanc, haut, large, dégagé, une barbe blanche en pointe,

1. Charing Cross, Londres.
2. London, Brighton and South Coast Railway.
3. *Lettres*, p. 475.
4. L. Daudet, *Souvenirs Littéraires*, p. 221.

des yeux d'un azur froid, bordés d'une flamme vigilante, un nez droit, une voix grave et forte, des mains nerveuses, des jambes d'ataxique, lui composaient une figure et une allure de sorcier moderne, de Méphistophélès des Celtes[1].

Quand les visiteurs arrivèrent, ils aperçurent sur la table de Meredith un exemplaire des poèmes de Mistral, au sujet desquels il dit : « Ils m'apportent le flot et les chants des îles bienheureuses. C'est le plus grand de tous, le plus aéré, et quel équilibre! » Sans doute, c'était non seulement pour faire plaisir à ses invités et pour fournir un bon sujet de conversation, mais encore pour se plonger un peu dans l'atmosphère de leur chère Provence, que Meredith avait arrangé ce petit incident. Il désirait être tout à fait en état de parler à ses hôtes et de leur parler avec compétence :

Ainsi vantait-il, continue M. Daudet, le génie méditerranéen, les doigts à plat sur *Mireille* et *Calendal*, qu'il lisait dans le texte, ayant appris, à cet effet, le provençal. Alphonse Daudet le renseigna sur quelques tours de phrase, qu'il n'avait pas parfaitement saisis : « Je vis ici au milieu des Scythes, vous comprenez, Daudet; il faut me pardonner[2] ! »

Pendant dix années, semble-t-il, Meredith avait gardé quelques bouteilles de vin de Côtes-Rôties; il en servit à table pour faire honneur à ses convives.

« Elles étaient remarquables, dit M. Daudet, mais le commentaire que Meredith en fit les dépassait encore, comme saveur et couleur[3]. »

Ainsi, comme à toutes les tables où les Français se réunissent, on commença inévitablement par parler des vins !

Ce récit charmant fournit un exemple de la sensibilité extraordinaire de Meredith. Celui-ci, qui avait été excessivement robuste et fier de ses prouesses athlétiques au temps de sa jeunesse, n'aimait pas qu'on parlât de sa condition actuelle d'ataxique et qu'on en fît une cause de pitié. Il semble que l'amiral Maxse l'avait momentanément oublié et « racontait, pour consoler mon père et Meredith, affligés de la même maladie,

1. L. Daudet, *op. cit.*, p. 219.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 220.
3. *Ibid.*, p. 220.

que, lui aussi, à la suite d'une entorse, avait marché difficilement pendant de longs mois : « Oh, je me rappelle », fit Meredith, « cette entorse, imaginez-vous, était devenue grosse comme une tête d'enfant, puis comme une tête d'hydrocéphale. Elle était un objet de curiosité. On venait des environs pour la voir et la palper! » Là-dessus il éclata d'un rire joyeux et effrayant, et le bon Maxse n'osait pas contredire cet inventeur de circonstances excessives [1]. »

Ce n'est pas là le seul récit que nous ayons de cette visite, car Mme Daudet en rappelle le souvenir dans ses *Notes sur Londres* [2], où elle raconte d'une façon simple, et sans prétention littéraire, les événements et les impressions du séjour qu'elle avait fait avec son mari en Angleterre. Ce témoignage est d'intérêt purement biographique, car Mme Daudet ne semble pas du tout connaître les œuvres de Meredith, et cela ne saurait surprendre; en 1896 Meredith était assez peu connu en France — jusqu'alors *Sandra Belloni* et *Richard Feverel* avaient seuls paru en traduction, mais son *Égoïste*, livre qui a toujours eu la préférence des Français, restait à peu près inconnu.

Mme Daudet fait remarquer la parfaite politesse avec laquelle Meredith reçut ses visiteurs. L'attente du train dans la gare l'avait beaucoup fatigué, mais il déguisa sa lassitude sous une allure majestueuse. Mme Daudet trouva que le chalet, si isolé, avec une belle vue sur la campagne verdoyante, convenait à un esprit tel que celui de Meredith, dont elle compare le milieu préféré à celui des écrivains français, en particulier à celui de Mistral, qui aimait à travailler au cœur des vives couleurs de sa Provence. Mais, à part quelques observations qui ne nous apprennent, à nous autres Anglais, rien de nouveau, il n'y a pas grand'chose à glaner dans ses *Notes*, et en matière de critique littéraire, elles sont à peu près sans valeur. Mme Daudet parle bien sans doute d'une ressemblance entre Meredith et Mallarmé — peut-on parler d'un homme de lettres sans être tenté de le comparer, de lui assigner son rang d'écrivain? — mais cette impression n'a rien de personnel et n'est que l'écho d'une conversation entendue. Ce qu'il est important de remar-

1. L. Daudet, *op. cit.*, pp. 220-221.
2. *Rev. de Paris*, 1er janvier 1896.

quer, c'est la déférence de George Meredith envers des étrangers, à une époque où on avait une forte tendance à les traiter avec une sorte de mépris à peine dissimulé sous la curiosité.

Mme Daudet et son fils nous parlent aussi d'un dîner auquel ils avaient invité le grand romancier :

> Meredith fit l'effort de venir de Boxhill *(sic)*, écrit M. Daudet, dîner et passer la soirée avec nous. A l'appel de mon père et de Henry James, un grand nombre de ses admirateurs étaient accourus pour lui rendre hommage. Car, s'il n'avait pas atteint le très grand public — ce qui, de son vivant, vu la forme de sa pensée, était difficile — il possédait cependant la gloire la plus enviable : une suprématie reconnue par l'élite [1].

Également au sujet de cette visite, l'anecdote suivante a été racontée à M. René Galland par Edmund Gosse :

> Lorsque Daudet fut monté en wagon, Meredith s'approche pour lui donner une dernière accolade; Daudet ne pouvait le lâcher et Meredith ne pouvait se dégager (en raison de leur double infirmité). Le chef de train attendait pour donner le signal du départ...

Meredith, après le retour en France des Daudet, n'oublie pas ses amis. Il leur écrit. Bien que deux lettres seulement nous soient parvenues, il se peut qu'il y en ait eu davantage. Dans la première, qui date du 24 mai 1895, Meredith remercie Mme Daudet de lui avoir envoyé son volume de vers :

> Comme vous, j'aime ces Heures Blanches de l'aube et du crépuscule : seulement je n'aurais jamais l'art d'en rendre, comme vous, comme dans un miroir, l'impression.
>
> Je dirais à M. Daudet que, si son Treize mai lui a donné une Muse pour compagnon pour la vie, le numéro fatal a plutôt béni que châtié. On peut bien se dire cela en se sentant désolé [2].

Ici, le romancier semble faire allusion à une de leurs conversations où Daudet lui aurait raconté ses fiançailles. Le compliment de la deuxième phrase est caractéristique de Meredith à l'époque de sa vieillesse. La deuxième lettre porte la date du 19 janvier 1897, mais il est difficile de croire que pendant un

1. L. Daudet, *op. cit.* pp. 221-2.
2. *Lettres*, p. 476.

intervalle d'à peu près deux ans, aucune correspondance n'ait été échangée entre Méredith et Daudet. Maintenant, Meredith se plaint d'avoir été excédé de l'écriture jusqu'à la répulsion, par une opération chirurgicale qu'il a subie :

Vous ne savez pas, j'espère, ce que c'est que le dégoût de la plume. J'en suis horriblement affligé depuis mon retour à la chaumière. Et par malchance ma fille ne peut me servir au fait des lettres, comme d'ordinaire. Vous me pardonnez. Mon chirurgien (la main la plus habile en Angleterre), a fait de son mieux. On m'a donné du chloroforme — c'est-à-dire que la sainte Nymphe Nirvana s'est emparée de moi et m'a déposé aux pieds de son Dieu, et là je n'ai senti ni pensé — donc je n'étais pas. Et encore je suis, et je me réjouis de l'être en recevant votre lettre.

A Mme Daudet mes hommages les plus sincères, et je vous prie de faire souvenir Mlle Edmée de l'ami de ses parents. C'était plaisir de voir Lucien et le plus Léonin des Léons léoninanti dans la pleine santé [1].

J'ai copié la lettre telle qu'elle est, pour faire voir en même temps la grande sympathie qui existait entre Meredith et Daudet, et — pour la joie des philologues — ces petites insuffisances grammaticales dont se plaignait Henry James quand il faisait la critique du français de Meredith.

*
* *

Quand les Daudet rendirent visite à Meredith, il était déjà fort atteint et au moment de se voir entièrement immobilisé. Mais même quand il fut tout à fait cloué sur son fauteuil roulant, il aimait beaucoup la société des Français, et persistait à la réclamer de temps en temps malgré les observations de Bessie Nicolls, qui le soignait et n'aimait pas qu'il se fatiguât. Pendant l'hiver de 1903-1904, Lady Butcher, qui le connaissait depuis sa jeunesse — elle s'appelait alors Alice Brandreth — alla le voir, et c'est ainsi qu'elle raconte sa visite :

Je suis allée le voir, mais avant que je ne fusse entrée dans sa chambre, sa garde, Bessie Nichols *(sic)*, me dit qu'il vaudrait mieux ne pas rester trop longtemps, parce que le jour précédent quelques auteurs français et d'autres amis avaient passé la journée chez lui,

1. *Lettres*, p. 488.

et bien qu'il eût fort goûté leur société, elle craignait qu'il ne fût très fatigué et énervé. Elle voulait qu'il se reposât pendant l'après-midi, et, s'il était possible, qu'il dormît un peu. Quand je fus entrée, et que j'eus reçu de lui un accueil très cordial, je m'excusai d'être obligée de partir avant l'heure du thé, tout en disant que je reviendrais le lendemain. Comme il insistait pour me faire rester, j'expliquai que Bessie Nichols croyait qu'il vaudrait mieux qu'il se repose, la conversation des Français, le jour précédent, l'ayant fatigué.

Il fit un geste d'irritation, et me dit : « Il est inutile de penser, mon amie, que votre société, à vous, me fatigue le cerveau, — *cela*, c'était de la conversation [1]. »

Au mois de septembre 1908, M. Constantin Photiadès lui rendit visite — visite d'une grande importance littéraire qui devait servir d'introduction à son livre de critique *(George Meredith : sa vie, son imagination, son art, sa doctrine)*. La plus grande partie de la conversation roula sur des questions littéraires. Meredith termina l'entretien en exprimant sa pensée au sujet de Paris. Il en parla avec affection, en disant que, s'il pouvait visiter de nouveau la capitale, il se plairait à habiter un hôtel des Champs-Élysées, à renouveler connaissance avec le Louvre et le Bois de Boulogne. Il parla avec plus de sympathie encore du paysage normand entre Dieppe et Paris, et ajouta que si Paris était trop déshonoré par le bruit et la fumée des automobiles (en 1908!) il se sentirait plus à son aise dans le Midi, à Nîmes, à Arles, à Avignon — « ces splendides villes mortes où l'administration gallo-romaine contraste avec la théocratie du Moyen Age ». Il raconta à M. Photiadès avec un grand enthousiasme ses souvenirs de l'époque où il apprit le provençal pour pouvoir lire Mistral, affirmant une fois encore son admiration pour le grand poète du Midi.

Meredith était déjà vieux, mais sa conversation restait encore pleine d'éclat intellectuel au point que son admirateur, au bout de quelques heures, commençait à se sentir un peu éperdu et comme noyé devant tant d'éloquence unie à tant d'intelligence. C'était un torrent de paroles qui a fait dire à M. Photiadès dans son livre : « Meredith, même en morceaux, m'a paru plus vivant que la plupart de nos jeunes écrivains. » On

1. Lady Butcher, *Memories of George Meredith*, pp. 136-7.

ne saurait comparer la vitalité extraordinaire du vieil écrivain qu'à celle de Clemenceau dans un milieu différent. Leur rencontre a dû être un événement frappant. Meredith admira beaucoup le courage et l'énergie de l'homme d'état et dit à M. Photiadès que c'était là « un combattant infatigable ». Je n'ai pu découvrir de détails sur cette entrevue, mais il est certain que Meredith avait beaucoup désiré voir Clemenceau; l'amiral Maxse, en 1884, avait tout préparé pour une rencontre; Meredith lui écrit :

> Je voudrais bien venir. Ma santé est tellement instable que je ne bouge que contraint et forcé. Autrement j'aurais pu à peu près solliciter de votre part une invitation pour rencontrer Clemenceau. Il est le seul célèbre homme d'état français de nos jours que je respecte et que j'estime, mentalement, moralement, et de tout mon cœur, un Français et plus. Ils ne sont pas nombreux, ceux de qui nous pouvons dire cela, tout en les admirant. La plupart, tout nobles qu'ils sont, laissent fermenter leur sang français comme une mer intérieure bien enfermée. Hugo, pour en citer un exemple [1].

Plus tard, il suggéra à Maxse d'envoyer à Clemenceau son *Ode à la France*, accompagnée d'un mot de Maxse lui-même. Il est très probable que ce fut à la suite de cet hommage que Clemenceau alla voir Meredith.

En 1908, quand Meredith arriva à l'âge de quatre-vingts ans, ses admirateurs composèrent en son honneur une sorte d'hommage collectif à son génie. Témoignage auquel la France fut la première à s'associer, et M. Photiadès donne la liste des auteurs français qui participèrent à cette apothéose : Anatole France, Paul Bourget, Jules Lemaître, Paul Hervieu, Alfred Mézières, Gaston Boissier, Alexandre Ribot, et René Bazin. Ils faisaient œuvre de justice et de réparation. Tous sont d'accord; on peut citer sur ce point les critiques — tels que M. de Photiadès lui-même — et les traducteurs dévoués qui ont assumé la haute tâche de présenter notre romancier au public français.

1. *Lettres*, p. 353.

LIVRE DEUXIÈME

MEREDITH ET LES MŒURS FRANÇAISES

CHAPITRE I

LA CARRIÈRE DE BEAUCHAMP

L'Angleterre, la France, et la Guerre de Crimée. — Nevil Beauchamp. — Tourdestelle. — La vie provinciale. — Renée de Croisnel. — Meredith et la civilisation française.

En 1875 Meredith publia un long roman intitulé *La Carrière de Beauchamp* — roman qui devait apporter au public anglais une vraie documentation sur la France et le caractère français. Ce roman devait encore présenter aux Anglais de cette époque un miroir dans lequel ils allaient se reconnaître assez clairement et sans que leurs intérêts, leurs préjugés ou même leurs sensibilités fussent ménagés. Meredith déclara plus tard que c'était son roman préféré, mais il y a plusieurs raisons qui empêchent de le considérer comme sa meilleure œuvre. La composition témoigne d'un certain défaut de méthode; la politique usurpe trop volontiers la place de l'étude psychologique et finit par lasser les générations qui ne comprennent plus la terminologie victorienne — bref, l'étude du caractère est ici secondaire, subordonnée à celle de la machine sociale dans ses rapports avec l'organisation politique. Beaucoup de critiques trouvent un peu longues toutes ces scènes d'élections parlementaires, mais il y a dans le roman des choses qui font oublier l'ennui de certains chapitres. Il y a la couleur italienne des Alpes maritimes, il y a la douce couleur normande, et il y a surtout des traits

de pénétration psychologique, des richesses d'expression, et une certaine hardiesse unie à une exacte intelligence des bonnes qualités du caractère anglais. Ce qu'il y a de remarquable dans ce roman combatif, c'est que Meredith critique nos défauts nationaux sans calomnier le caractère anglais qui, selon lui, est admirable dans sa force, si cette force est bien dirigée.

Il serait impossible de discuter l'intérêt particulièrement français de ce livre sans l'examiner un peu dans son ensemble. Pour en bien concevoir l'ordonnance et la proportion, il convient de l'analyser avant d'en retenir seulement ce qui se rapporte plus particulièrement à notre étude. *La Carrière de Beauchamp* contient trois groupes d'idées particulièrement intéressantes; *la curiosité politique*, qui montre les effets de la révolution industrielle en Angleterre; *l'intérêt psychologique*, qui se dégage du caractère d'un Radical qui perd de vue, peu à peu, l'idée de la mesure, du moment propice; et *l'intérêt social*, où l'auteur montre la difficulté avec laquelle la vieille Angleterre se concilia avec la nouvelle, et où il opposa les étroites idées traditionnelles de la société agonisante aux idées plus larges et plus saines d'une civilisation ancienne comme celle de la France. Il est fort regrettable que la première de ces trois idées ait pris la première place, car la partie politique du livre est presque exclusivement consacrée aux affaires anglaises et ne touche qu'exceptionnellement aux affaires étrangères — or les élections et leurs cortèges d'ennuis ne sont plus aujourd'hui que des souvenirs et ont perdu tout intérêt d'actualité.

Si en effet il y avait une politique étrangère dans l'Angleterre du jeune Beauchamp (juste avant la guerre de Crimée), c'était une politique extérieure de méfiance et une politique intérieure de laisser-aller. On se méfiait de la France à cause de ses triomphes militaires, et on ne prêtait pas attention à l'armée permanente. Inévitablement, la presse en profitait pour alarmer l'opinion et susciter, de temps en temps, une panique. Au commencement de la *Carrière de Beauchamp*, il s'agit d'une de ces paniques, dont nous essayerons de préciser la date. Évidemment, elle a lieu *après* la proclamation du Second Empire, car Meredith parle de notre « ennemi impérial » — c'est-à-dire après le mois de décembre 1852. Elle a lieu, en même temps,

avant le commencement de la guerre de Crimée, dans laquelle le jeune Beauchamp va recevoir le baptême du feu — c'est-à-dire avant le mois de mars. Ce dut être alors la grande panique de 1853, la plus sérieuse de quatre crises belliqueuses qu'avait traversées l'Angleterre depuis 1817. Ces crises belliqueuses s'expliquent, selon M. Jacques Bardoux, qui en a fait une étude spéciale[1], par plusieurs causes. L'énergie nationale, utilisée en partie par la construction et la défense de l'Empire Britannique, employa son excédent de puissance en manifestations populaires contre toute nation rivale, surtout contre la Russie (crise de 1833-35) et la France (crises de 1823, 1846-48 et 1853). Le peuple, conquis à l'idéal d'un Empire fort et unique au monde, se laissa facilement abuser par la presse sur la nécessité où se trouvait l'Angleterre de pourvoir à sa propre sécurité. La presse, elle-même, s'inspira des discours au parlement de Lord Palmerston, « véritable apôtre de la combativité nationale[2] », et du duc de Wellington, survivant glorieux des grandes journées de 1815. Ces paniques « sont simplement des réveils de la vieille Angleterre », « des houles troubles et passionnées, auxquelles les hommes d'État, satisfaits d'une gloire facile et éphémère, ne craignent point de confier leurs frêles esquifs[3] ».

Les prédictions lugubres de Palmerston en 1852 se fondaient sur les progrès de Louis-Napoléon vers le trône impérial de France. Anglo-Saxon d'un type périmé, propriétaire aux vues bornées, Palmerston ne voyait dans le Second Empire naissant qu'une résurrection du Premier; hanté par le souvenir du camp de Boulogne, il montra la facilité incroyable avec laquelle une puissante armée française pourrait traverser la Manche et triompher d'un seul coup d'une Angleterre surprise dans un état de demi-sommeil. « Une seule nuit » séparait l'Angleterre de la ruine. La mort du duc de Wellington (novembre 1852) ajouta encore à l'émoi populaire. La proclamation du Second Empire — le jour même des funérailles du duc — arracha au *Times* une attaque violente contre Napoléon III, et la panique fut déchaînée. Elle ne s'apaisa qu'après l'augmentation

1. Jacques Bardoux : *Essai d'une Psychologie de l'Angleterre Contemporaine.*
2. *Ibid.*, p. 404.
3. *Ibid.*, p. 302.

des armements, et après un meeting convoqué par les marchands et les banquiers de Londres qui exprimèrent « la peine profonde » que faisait naître en eux l'hostilité entre les habitants de deux grandes nations telles que l'Angleterre et la France.

Dans le premier chapitre de *La Carrière de Beauchamp*, Meredith montre l'Angleterre dans un état d'alerte. On craignait, selon les journaux, qu'à la moindre provocation « un valeureux général des guerres algériennes [1] » ne traversât la Manche à la tête de dix mille hommes, « et si le chiffre paraît insignifiant, il faut se souvenir qu'ils portaient de larges culottes rouges gonflées par la Renommée, grosses comme ses joues, et que dix mille gaillards de cette trempe ne songeraient jamais à reculer ». L'ironie délicieuse de Meredith se figure « leur marche spectrale sur un Londres tremblant de peur, à travers les houblonnières du Kent, les champs de blé du Sussex ou les collines charmantes du Surrey, après avoir franchi d'un saut périlleux le ruban d'eau salée » — vision qui, dit-il, « hantait plus d'un chevet ». « Et maintenant ces cris féroces des légions de César, *qui incitaient l'héritier d'un nom conquérant* [2] *à les mener contre nous*, comme le premier porteur de son titre avait jadis conduit l'armée gauloise à la victoire, troublaient d'effroi le doux sommeil. Nous nous les figurions rangés sur la côte opposée — porteurs d'aigles, porte-étendards et *gallifers* brandissant leurs volatiles et leurs bannières comme pour épouvanter l'univers décontenancé. Où étaient nos hommes [3]? »

L'allusion cachée sous les mots que j'ai soulignés semble dater de 1858, quand, après l'attentat d'Orsini, l'opinion française s'émut vivement contre l'Angleterre. On lui reprocha d'avoir abrité les assassins, on la dénonça comme le pays d'élection des révolutionnaires dangereux. Cette année-là même, *Punch* publia une gravure comique qui prétendait représenter certains colonels de l'armée française suppliant Napoléon de les mener contre l'Angleterre. Meredith aurait-il été coupable, dans ce chapitre, d'un léger anachronisme?

1. Saint-Arnaud.
2. Napoléon III.
3. *Beauchamp's Career*, ch. I, pp. 1-2.

L'absence d'une puissante armée permanente était l'épouvantail dont se servait la presse pour persuader aux bourgeois effrayés que l'Angleterre était très faible à côté d'une France invincible, et cette crainte était profitable à la vente des journaux. Le public s'émut à souhait et la vieille Panique

se tourna d'abord dans son lit comme le paresseux du vénérable hymniste ; mais, une fois bien réveillée, elle fixa de son œil les terribles contorsionnistes étrangers, et au bout d'un instant, ne fut plus qu'un bonnet de nuit fou d'agitation, et des doigts cherchant avidement la corde de la sonnette d'alarme. Aussitôt elle se mit à pousser une série de cris, de hurlements et de notes suraiguës qui décidèrent même l'opposition parlementaire, alors dans toute la chaleur d'une attaque contre un gouvernement avare, à abandonner son avantage momentané et à rester tranquille un instant [1].

Mais la Panique ne fit pas grand mal ; elle causa un peu de dommage à la Bourse et rien de plus, si bien que la presse crut bientôt devoir enrayer le mouvement. Ainsi les journaux, qui sont également capables d'exciter et de calmer les foules, firent paraître une série d'articles de fond pour ramener la confiance en Angleterre :

Il se trouva que nous avions des vaisseaux prêts à être lancés, que plusieurs régiments rentraient de l'Inde ; nous possédions des haies et un corps de milice vaillante, de même que le courage et le patriotisme, d'où procéderaient des volontaires innombrables [2].

La panique prit fin sur une note d'apaisement populaire. Le peuple se demandait s'il avait été ridiculisé ou non ; le gouvernement, pour l'assurer de sa noblesse, s'empara de l'occasion et fit appel à la générosité anglaise pour la cause de la nation. Les impôts furent augmentés sous le prétexte de l'intérêt patriotique. C'était là une méthode ingénieuse du gouvernement pous stimuler le zèle des contribuables ordinairement apathiques. L'occasion une fois manquée, ne reviendrait pas avant la prochaine Panique

L'attitude de l'Angleterre envers la France à cette époque n'était pas dictée par l'intelligence. La haute société anglaise,

1. *Beauchamp's Career*, ch. 1, p. 3.
2. *Ibid.*, ch. 1, p. 3.

confiante dans sa tradition de supériorité militaire, s'appuyait sur les exemples historiques. Depuis Azincourt, selon les livres de classe, l'Angleterre s'était constamment montrée la plus forte quand il s'agissait d'une guerre sérieuse; on citait les noms célèbres de héros, idoles des petits écoliers — Henri V, Marlborough, Nelson, Wellington, Wolfe et Clive. La gloire de ces noms était la gloire de l'Angleterre, car pour un Anglais ainsi muni d'une formation nationale, il était très naturel et très logique qu'une race d'un sang et d'un esprit supérieurs telle que la race britannique fût toujours triomphante. On attachait sans doute une grande importance aux faits historiques, mais on refusait obstinément de reconnaître des défaites souvent humiliantes, et on ne croyait qu'avec difficulté aux mérites de l'ennemi. C'était faire preuve d'une médiocre clairvoyance. Cette idée de supériorité nationale s'affaiblit beaucoup pendant la Grande Guerre, grâce à la vie fraternelle dans les tranchées, mais à l'époque d'Everard Romfrey, oncle de Nevil Beauchamp, les Anglais de la classe noble considéraient que les Français en tant que nation avaient l'habitude d'être vaincus, qu'ils n'étaient pas à l'aise « à moins d'être périodiquement rossés [1] ». On les laissait chanter victoire avant le combat. Puisqu'ils allaient inévitablement à la défaite, il aurait été cruel de leur refuser ce plaisir anodin. Évidemment, il ne fallait pas les traiter en nation raisonnable, il ne fallait pas leur attribuer la puissance intellectuelle des Anglais; on devait tout simplement traiter la France comme un frère aîné traite son cadet, et même si le traitement était un peu dur, il ne pouvait manquer d'être bienfaisant. La victime devait en sortir châtiée, et devait profiter de la leçon.

Il est intéressant d'étudier, dans les chapitres III et IV de *La Carrière de Beauchamp*, l'attitude de l'Angleterre envers l'Europe à l'époque de la Guerre de Crimée. Meredith, au sujet du prélude diplomatique interminable de cette guerre, ne parle pas autrement que Lord Clarendon :

> ...comme une fragile barque norvégienne sur les bords d'un maelstrom, l'Angleterre allait à la dérive vers des complications euro-

1. *Beauchamp's Career*, ch. I, p. 8.

péennes, parce qu'elle était divisée par des intérêts et des passions divers et que son intelligence n'était pas au niveau de sa bonne fortune [1].

Le public, tenu depuis 1817 en perpétuel état d'alerte par une série de crises belliqueuses et de paniques soudaines, réclamait la guerre comme remède et dérivatif à son émoi.

Le peuple anglais ne redoutait donc pas la guerre; il la voulait. Il n'aimait pas à voir maltraiter par le « despote glacial » (la Russie) son bon client le Turc, qui avait « la bonne réputation de payer ses dettes », et l'Angleterre entra joyeusement dans la guerre avec l'alliance réconfortante de sa turbulente voisine, la France. Même le jeune Beauchamp, qui détestait la guerre et faisait preuve déjà d'inclinations libérales, s'indigna quand « la Grande Ourse mit sa patte au-delà du « ruisseau neutre » (le Danube), mais en voyant mourir de froid les soldats anglais devant Sébastopol, il reprit sa critique du gouvernement.

Nevil se distingua dans la guerre par une conduite courageuse mais quelque peu téméraire; son capitaine en fit l'observation à Mr. Romfrey, qui écrivit à Nevil une lettre destinée à lui faire comprendre l'attitude de l'Angleterre conservatrice envers son alliée la France. Un homme doué d'un vrai courage, d'après cette lettre, devait se garder d'en faire parade — cela est digne des Français et non des Anglais :

> Croyez-vous que cela fasse du bien, de contribuer à franciser notre armée? Je déteste un homme qui vise une croix de guerre [2].

Ici, Mr. Romfrey s'attache à prouver par un exemple que les Français ne sont pas des « sportsmen »; un boxeur ne devrait se servir que de ses mains : le boxeur français se sert également de ses pieds pour frapper.

Plus tard, Nevil commet une nouvelle imprudence, également rapportée à son oncle. En distribuant des vivres anglais à des soldats français, le jeune homme est atteint de fièvre :

> Chacun de ces Français est dressé jusqu'à une certaine limite qu'il est incapable de dépasser, dit Everard. On est sûr de les avoir

1. *Beauchamp's Career*, ch. III, p. 34.
2. *Ibid.*, ch. IV, p. 43.

si on leur résiste assez longtemps. D'ailleurs, ce sont des chiens voraces; ils veulent la moitié de nos bourriches, aussi bien que toute la gloire [1].

Évidemment, l'Angleterre de Mr. Romfrey n'avait pas encore oublié Marlborough et Wellington, et elle méprisait son alliée. Le prestige de l'Angleterre, en Europe et au-delà, était devenu à peu près un dogme. Si on ne le prêchait pas toujours ouvertement, on l'admettait comme un axiome. Un enfant né britannique devait en être éternellement reconnaissant, parce que lui, il était membre d'une race de splendides « sportsmen » et d'habiles « constructeurs d'empire » ; son orgueil ne s'appuyait pas sur l'idée du sol bien-aimé où il avait plu à Dieu de le faire naître — ce qui aurait été un orgueil très pardonnable et même recommandable — mais sur une idée vague, une « mystique » de supériorité essentielle assez semblable à celle de l'homme sur les animaux. Parce qu'on était né Britannique, on devait se croire une meilleure œuvre du Créateur qu'un Français, un Allemand ou un Italien. Ces derniers étaient en effet des produits secondaires de l'atelier céleste — produits intéressants et curieux, quelquefois, — mais l'*homo sapiens* par excellence, c'était le « Briton ». Il n'y avait que les Radicaux dégénérés, ceux qui avaient été contaminés par les doctrines infâmes de Manchester, qui osaient nier avec impudence ce fait d'évidence. Une telle foi en la supériorité britannique et dans le droit héréditaire de Britannia de régner sur les ondes ou sur n'importe quel élément indocile, était celle de Cecilia Halkett — héritière jeune et belle que Beauchamp refusa d'épouser parce qu'elle représentait tout ce qu'il combattait avec le plus d'énergie dans le monde :

— Mais, est-ce que nous ne devons pas la grandeur de la patrie aux Tories, dit-elle avec un air admirable de conviction. Papa m'a dit comment les Whigs trahirent le Duc dans la Péninsule : comment ils ruinaient ses subsides, l'attaquaient dans les journaux, déclarant, au moment où il livrait ses premières batailles si difficiles, qu'il ne pouvait pas réussir, qu'il était impossible de résister à Napoléon. Jamais, jamais le Duc n'a été loyalement soutenu sauf par le gouvernement des Tories. Les Whigs, d'après Papa, prêchaient la sou-

1. *Beauchamp's Career*, ch. IV, p. 45.

mission à Napoléon. On me dit que les Whigs étaient les libéraux de ces temps-là. Les deux Pitt étaient des Tories. La grandeur de l'Angleterre a été façonnée par les Tories. Je les défends et je veux les défendre à l'avenir; maintenant c'est la mode de les décrier. Ils ont à cœur l'honneur et le salut du pays. Ils ne s'amusent pas d'une façon honteuse à faire réduire les impôts, comme le font les libéraux. Ils nous ont donné tous nos héros. *Non fu mai gloria senza invidia.* Ils ont rendu d'assez grands services pour pouvoir mépriser la foule envieuse. Jamais ils ne condescendent à faire appel à la force brutale pour les aider à écraser leurs adversaires. On sent dans tout ce qu'ils font qu'ils ont les instincts de vrais « gentlemen » [1].

Selon Cecilia, il y avait deux raisons pour lesquelles Nevil devait être un Tory; premièrement, parce que les Tories avaient rendu l'Angleterre puissante; deuxièmement, parce que Nevil était né « gentleman ». Sa première théorie était dangereuse, la seconde n'était que frivole, mais ces deux théories n'étaient que trop en faveur dans les classes supérieures de l'Angleterre d'alors. Meredith insinue : « Tandis que cette attitude continuait d'exister, comment l'Angleterre pouvait-elle comprendre les autres nations, et s'associer au grand mouvement intellectuel qui devait détruire les barrières nationales et ériger en critérium de vertu et de valeur la pensée de l'homme civilisé? »

*
* *

Le héros du roman, Nevil Beauchamp, que nous voyons tout d'abord jeune aspirant de marine, puis lieutenant amoureux, et enfin capitaine épris de politique radicale, est le portrait de l'amiral Maxse. Son tempérament fougueux fait de lui une personnalité beaucoup plus apparentée au type latin qu'au type nordique. Surtout, il n'est pas « anglais » d'après la stricte interprétation du terme à l'époque où il vit. Il n'est pas « anglais» parce qu'il a un mépris impitoyable pour les traditions désuètes de la clases sociale à laquelle il appartient; il n'est pas « anglais » parce qu'il s'enthousiasme facilement pour des idées ultra humanitaires mortelles aux privilèges et au prestige de cette classe;

1. *Beauchamp's Career*, ch. xv, pp. 151-2.

il n'est pas « anglais » parce qu'il met la pensée libre et hardie au-dessus de l'autorité de la tradition, parce qu'il sait regarder l'étranger avec des yeux intelligents et qu'il considère les étrangers comme ses frères. Les autres membres de sa famille et de son milieu social le traitent d'abord avec indulgence comme un enfant égaré et un peu ridicule. C'est ainsi qu'on le juge quand il devient amoureux, à Venise, de Renée de Croisnel.

Beauchamp avait rencontré Renée à la suite de ses aventures pendant la guerre; le jeune lieutenant avait été conduit à Venise par un officier français, Roland de Croisnel, avec qui il était déjà lié d'amitié, pour s'y remettre des suites de la fièvre. En même temps qu'il commence à éprouver de la sympathie pour les Français, Nevil s'éprend de la sœur de son ami qui lui rend amour pour amour. Mais ce n'est pas l'*Anglais* qu'elle aime en lui, c'est l'homme jeune, beau et gracieux. C'est aussi l'ami de la France. Car Beauchamp avait bien étudié le français :

> Quant à ses titres pour s'adresser à des Français, il avait passé une année, avant d'entrer dans la marine, dans leur capitale, pour y apprendre le français de Paris dans ses derniers raffinements de prononciation et d'élégance, aussi bien que l'art de la conversation. Il avait lu les poètes tragiques français, et Molière; il pouvait même apprécier le classique gaulois : « Qu'il mourût! » et il parlait très passablement le français, ayant dépassé de beaucoup la prononciation ordinaire que lui accorde John Bull [1].

Renée de Croisnel trouvait en lui, son bon accent à part, d'autres grâces que ne possédaient pas la plupart des jeunes Anglais; il avait une démarche gracieuse, « il pouvait être doux et actif », et surtout il avait acquis, à ses yeux, comme combattant, une gloire qui lui était particulièrement chère, car il avait sauvé la vie de son frère.

L'âme et l'esprit de Beauchamp n'étaient pas formés sur le modèle anglais — autrement Renée n'aurait jamais pu l'aimer. Il possédait une délicatesse d'esprit, une intensité de foi idéaliste, une sensibilité critique, égales aux siennes, et elle aimait Beauchamp non seulement pour sa noblesse et sa beauté, mais encore pour son intelligence, pour le splendide

1. *Beauchamp's Career*, ch. I, pp. 8-9.

essor de son âme franche et ardente. Cecilia Halkett, au contraire, tout en appréciant cette noblesse et cette beauté, était surtout sensible au rang social, à la situation de famille du jeune homme, au fait qu'il était l'héritier probable d'un vaste domaine. Renée comprenait bien que Nevil appréciait en elle ces adorables qualités féminines par où, en sa qualité de Française, elle souhaitait de lui plaire. Ils ne différaient que sur un point, mais essentiel : tandis que Beauchamp s'était toujours révolté contre les convenances sociales, Renée s'y conformait. L'attitude de Nevil Beauchamp mettait une barrière entre lui et le reste du monde; il ne savait jamais céder le pas, même opportunément, quand il s'agissait d'une idée juste. Il était le défenseur des droits de l'individu. Renée les connaissait aussi, ces droits qu'elle ne sut pas défendre jusqu'au bout, mais elle savait aussi, dans sa triste sagesse, que l'absolu et la perfection ne sont pas de ce monde et qu'en demeurant fidèle au principe, il faut savoir, dans l'application, faire des sacrifices.

Les types nationaux ayant de nos jours une forte tendance à disparaître, il est de plus en plus difficile de préciser les causes spéciales qui séparaient Nevil Beauchamp de ses compatriotes. Nous ne comprenons presque plus aujourd'hui un Anglais comme Everard Romfrey, l'oncle du jeune homme, qui ne voit dans le monde qu'une seule espèce de droit — le droit seigneurial de chasser et d'exiger l'obéissance générale. Cependant, cet esprit existe encore; on lit dans les journaux même aujourd'hui, que le patron d'une cure de campagne cherche un nouveau prêtre, sportif — c'est obligatoire — et que ce prêtre doit donner sa parole qu'il ne prêtera pas l'oreille aux « interventions » de l'évêque du diocèse. Everard Romfrey n'est pas mort. Mais il est plus difficile de prouver que Nevil Beauchamp, dont le type se retrouve aujourd'hui dans des milliers de jeunes fanatiques de tous les partis politiques, était un esprit rare au temps de Meredith. Son obstination, son refus catégorique de transiger avec le parti opposé, n'étaient pas rares à cette époque; on peut ajouter que la plupart des hommes de pensée sont assez généralement enclins à se replier devant une puissance dialectique supérieure afin de tirer de l'expérience de leur propre défaite les moyens de faire prévaloir leurs idées. Ce qui est

vrai, cependant, c'est qu'en Angleterre, au temps de Nevil Beauchamp, l'esprit de compromis et d'accommodement avait étouffé presque entièrement celui de liberté, et la révolte de Nevil, en le plaçant dans une catégorie de gens méprisés et exclus de la société, le sépara nettement de la grande masse des Anglais soi-disant patriotes.

Cette ferveur, ce dévouement désintéressé à une idée politique, se rencontraient beaucoup plus fréquemment en France au temps de Gambetta qu'en Angleterre au temps de Victoria. L'amiral Maxse, qui agissait en Angleterre comme Beauchamp agit, en matière de politique, dans le livre, fut en général considéré comme un fou de bonne famille; quelques-uns de ses gestes — ou peut citer le fameux dîner où il fit diriger une lance à arroser contre les convives qui ne partageaient pas ses idées à l'égard du régime sec — auraient été récompensés de nos jours par les plus sévères sanctions légales. Les hommes désavouent Beauchamp pendant sa vie, mais, s'il manque en effet de jugement, son enthousiasme est néanmoins très fécond; il est un facteur de progrès social, une volonté mise au service de l'humanité. George Meredith trouve que cet enthousiasme, qualité par excellence des peuples « latins », fait défaut en Angleterre.

* * *

Pour passer maintenant des idées philosophiques à l'appréciation des qualités proprement littéraires du livre, un des caractères les plus séduisants de *La Carrière de Beauchamp* est assurément le profond sentiment de la nature dont l'auteur fait preuve. La fiction sentimentale qui se développe parallèlement à l'évolution politique du héros se déroule dans des paysages de France qui offrent à Meredith l'occasion de pages charmantes. Il connaissait bien son petit coin de Normandie, et il réussit à merveille à nous communiquer l'impression de la douceur de l'air normand, à nous faire voir la verdure fraîche du feuillage et du gazon, la limpidité des rivières qui coulent si lentement, si profondément, à travers les prés.

Pour obéir à son père, le comte de Croisnel, Renée a épousé

un vieux marquis. Elle habite, assez tristement, à Tourdestelle, dans le château de son mari, riche et peu aimable. La région autour de Tourdestelle, c'est la région qui entoure le château de Saint-Lubin-des-Joncherets, la région de Nonancourt. Le château lui-même est une copie très fidèle de celui de Saint-Lubin, construit dans le style de Louis XIII, et dont l'aile droite fut ajoutée probablement au XVIII^e siècle. A cette aile droite l'imagination de Meredith a attaché une histoire romantique que Renée raconte à Beauchamp :

L'aile droite du château, à votre gauche, est neuve. Le côté qui regarde la rivière est habitée par Dame Philiberte, qui fut emprisonnée par son mari pour avoir essayé de se divertir en voyageant. Je sais d'autorité qu'elle porte le blanc avec un crucifix noir. Elle est vieille de plusieurs siècles, et vit encore pour rappeler aux autres qu'elle avait épousé un Rouaillout [1].

Le château de Saint-Lubin possède également une chapelle de style Renaissance, réunie aux bâtiments par un pont volant. Il y a aussi trois ponts *liges* sur l'Avre, qui donne naissance a plusieurs petits cours d'eau et alimente un lac artificiel; on s'en sert pour irriguer les près. Il paraît qu'une des tours de ce château a été brûlée pendant la Révolution [2].

La description générale que Meredith fait de Tourdestelle est comme baignée dans la paix de la vie provinciale française. C'est un tableau qui n'a rien des vives couleurs de George Sand, rien non plus des brumes romantiques de Chateaubriand; c'est une peinture naturelle, très fraîche, et qui suggère, plutôt qu'elle ne définit les contours :

Tourdestelle se trouvait dans une de ces vallées normandes où la rivière alimente de riches pâturages et coule invisible entre une double rangée de saules, de trembles et de peupliers, qui en révèlent les sinuosités à travers les prés. Le haut pays, de chaque côté, n'est qu'un plateau aride s'étendant à perte de vue, où des pommiers poudreux plantés çà et là au milieu des chaumes, et les murs de boue brune des hameaux mettaient un peu de variété; un clocher d'église, un taillis, une allée de tilleuls nains conduisant à une maison de campagne, dont les trois quarts constituaient une ferme et l'autre

1. *Beauchamp's Career*, ch. XXIII, p. 246.
2. Les détails au sujet de la région de Nonancourt m'ont été fournis par M. René Galland.

quart une résidence qui appartenait soit à un paysan enrichi augmentant son patrimoine soit à un propriétaire ruiné qui se privait pour ne pas être arraché du sol héréditaire. Quand on descend dans la vallée si verdoyante en été, on croirait changer de climat. Le château s'élevait à l'angle droit avec l'un des bras de la rivière, et était relié au parc ainsi qu'au jardin par trois légers ponts de bois joliment travaillés. Il était entouré en bas par de grands bouquets d'hortensias bleus et roses qui se blottissaient sur la pelouse veloutée. A une fenêtre ouverte on apercevait une tenture de couleur comme dans une réminiscence d'Italie [1].

Dans le voisinage de Nonancourt se trouve le célèbre château d'Anet, lieu de naissance de Diane de Poitiers. Meredith l'avait sans doute visité. Une promenade faite par les hôtes de Tourdestelle offre au romancier l'occasion de décrire Anet, qu'il appelle Dianet. A la vérité, Meredith écourte un peu sa description, qu'il limite à celle du portrait de Diane qu'on voit dans un des appartements. Son roman était déjà long et menaçait de s'éterniser. Ce portrait « était loué à cause de la beauté de la dame, personne aux chairs douces, aux traits bien définis, au visage suggérant la toilette récente, et à la tête dont la forme rappelait celle d'un chat, atténuée par un nez délicatement aquilin; seule la chatte transformée par la fée pouvait suffire à cette comparaison. Les sourcils et le menton formaient un triangle assez agréable, et elle pouvait faire, des yeux et de la bouche, ce qu'il lui plaisait de faire aux souris ou aux monarques [2] ». Beauchamp n'admettait pas la beauté de cette dame historique. Elle représentait, à son avis, une idée qui avilissait son sexe et empêchait l'émancipation de la femme, à laquelle Meredith croyait fermement. On peut se figurer le mépris avec lequel le créateur de cette autre Diane si différente regardait les reliques de Diane de Poitiers, « les symboles de sa divinité qui se déroulaient le long des murs, autour du lit, des meubles, partout où l'on avait pu trouver un panneau ou un recoin pour le chaste symbole [3] ». Ce « chaste symbole » est sans doute le croissant, emblème de Diane la Chasseresse, abondamment

1. *Beauchamp's Career*, ch. XXIV, p. 253.
2. *Beauchamp's Career*, ch. XXV, p. 269.
3. *Ibid.*, p. 270.

figuré sur les meubles du château d'Anet; Meredith s'aperçut bien vite de cette inconsciente et curieuse ironie des choses.

Tels sont les lieux que Meredith a fait entrer dans l'histoire littéraire en y plaçant le poétique personnage de Renée; telle est la demeure d'une créature qui, toute noble et toute généreuse qu'elle est, ne peut dans toutes les circonstances qu'agir en femme, mais qui, pour cela, n'est pas moins admirable.

* * *

En tant que peinture de la vie provinciale française, *La Carrière de Beauchamp* est une œuvre de valeur incomplète, cependant, et dont il faut se garder d'exagérer l'intérêt et l'importance. En dépit de ses admirables facultés d'observation et de sa puissance évocatrice, Meredith était trop profondément anglais pour apercevoir certains détails spécifiquement français, détails qui ne sont pas toujours très importants en eux-mêmes, mais qui eussent contribué à créer l'atmosphère et à restituer la *vie matérielle* des Français de province dans toute sa vérité. Si l'on compare les convives du château de Tourdestelle à ceux du château de La Vaubyessard dans *Madame Bovary;* si l'on compare même les deux châteaux au point de vue de la résurrection du passé et de la vie des châtelains d'alors, on s'aperçoit que c'est Flaubert qui s'est le mieux approché de la vérité.

Le réalisme de Flaubert diffère d'ailleurs essentiellement de celui de Meredith. Chez Meredith, le réalisme consiste à suggérer l'essentiel du décor, qui n'est qu'un cadre plus ou moins nécessaire à l'étude psychologique. S'il néglige les détails, c'est qu'il les considère comme peu importants au développement de cette étude, et, semblable à Molière, il dégage pour ainsi dire l'âme humaine de son milieu comme un bijoutier détache, pour l'examiner, une pierre fine de sa monture. Pour mettre hautement en relief l'âme humaine, il efface doucement de son pinceau de maître les infimes détails du tableau. Flaubert, au contraire, pour faire ressortir tous les aspects et comme les facettes de l'âme d'un personnage, tient à l'encadrer d'une mise en scène complète, à faire vivre une maison, une ville,

une époque, par un art minutieux mais dont chaque effet est calculé. Chez Flaubert les détails, loin de distraire l'attention du lecteur du sujet principal, rendent ce sujet d'autant plus compréhensible, plus vivant, qu'ils sont plus abondants et mieux choisis. C'est-à-dire que le réalisme de Flaubert, tout en restant comme celui de Meredith un réalisme psychologique, s'entoure davantage d'éléments matériels, tandis que le réalisme de Meredith est plus spécialement spirituel.

La France telle que la peint Meredith dans *La Carrière de Beauchamp* vaut plus pour ses idées philosophiques que pour son organisation matérielle, et ce sont ces idées philosophiques qui conditionnent l'attitude de Meredith envers les Français. La France est, selon lui, un pays où, à l'opposé de ce qui se passe en Angleterre, le rapport des sexes est parfaitement défini. En France, « la guerre entre les deux sexes est honnêtement reconnue »; l'homme conserve obstinément son héritage d'idées particulières, la femme garde les siennes. L'expression active de l'individu est spontanée, intense jusqu'au lyrisme, aucun pharisaïsme, aucun puritanisme, dans la signification la moins obligeante du mot. Comparée à cette race au sang vif, la société anglaise paraît terne et sans vie.

> Vous autres Anglais, dit M. Livret, l'érudit, vous vous êtes retirés de la vie active comme l'écrivain qui se fait critique — critique qui raille; à moins de vous copier servilement nous sommes exécrables. Et qu'est-elle, cette raillerie? C'est une salive âcre qui flétrit ce qu'elle touche; en ce qui concerne la camaraderie, elle est fatale [1].

Comme résultat de la guerre franche des sexes et de l'intensité de la vie sociale en France, Meredith trouve que la lame de l'esprit est plus aiguisée ici que dans la société lymphatique du nord. Dans un pays où « la conversation est escrime » Beauchamp se distingue de ses compatriotes moins alertes par ses ripostes vives et intelligentes, mais M. Livret a une opinion très nette de l'esprit anglais. Ce dernier relève trop, selon lui, de la raillerie, qui n'est que « la dissimulation de la maladresse, l'encens du pharisien, la pitié de l'hypocrite, le poteau élevé où

1. *Beauchamp's Career*, ch. xxv, p. 263.

se perche le citoyen boursouflé ». Ceux qui font usage d'un semblable esprit « doivent avoir la certitude de rester puissants, car ils ne se font pas d'amis[1] ». Il faut, pour pardonner à M. Livret un peu de malice, se souvenir qu'il s'adressait à un Anglais dans un duel d'esprit et qu'il défendait, sans qu'il ait été attaqué, l'honneur de la France. Est-ce que l'esprit anglais de nos jours mérite ces reproches? Sans répondre à la question, il faut admettre, quand on parcourt les revues humoristiques de l'époque de Meredith, que M. Livret, dans son siècle, avait raison.

Il y a pourtant, selon Beauchamp, une lacune dans l'argument de M. Livret, et Renée ne manque pas non plus de s'en apercevoir. C'est que M. Livret refuse de reconnaître le danger qui accompagne un sens comique exagéré. Il n'accorde pas à certaines questions toute la réflexion qu'il faudrait. Pour en citer un exemple, Meredith nous dit que M. Livret, « avec quelques philosophes français et certaines matrones anglaises, éprouvait un enthousiasme sentimental et mélancolique pour les concubines royales[2] ». Il est incapable de s'apercevoir, comme le fait Beauchamp, du prix auquel reviennent à une nation ces « fragilités charmantes », et il se croit offensé par l'argument du jeune Anglais contre cet abus. Il se perd alors dans les considérations nébuleuses d'un sentimentalisme déplacé confondues avec les traditionnelles grivoiseries chères à l'esprit gaulois :

> M. Livret fit des tableaux rapides et nombreux de cette dame, l'orna de mille qualités inventées pour la cause, l'entoura de scènes de boudoir splendides et pathétiques, fit briller autour d'elle beaucoup de lumières variées et y ajouta un ou deux mots risqués[3].

Renée s'offensa vite, et dans son indignation : — « Épargnez-nous l'esprit gaulois, M. Livret » — nous pouvons entrevoir le mépris de Meredith pour ce genre d'humour.

Ce qui est curieux dans la conduite de M. Livret, c'est que l'argument dont il se sert pour faire accepter l'esprit gaulois est précisément le même qui détruit la cause de son sentimen-

1 et 2. *Beauchamp's Career*, ch. xxv, p. 264.
3. *Ibid.*, p. 265.

talisme. Si on l'applique à son attitude envers le « harem historique », la dialectique de M. Livret se trouve bientôt en échec. « L'esprit gaulois, dit-il, est l'étincelle du clair bon sens. » — Beauchamp pourrait lui demander : « Et où se trouve le clair bon sens d'un homme qui cherche à justifier l'existence des concubines royales dans un pays où les pauvres mouraient jadis de faim? » M. Livret ajoute : « Puissions-nous ne jamais l'abandonner pour un puritanisme qui se voile la face afin de cacher sa corruption comme une mare stagnante. » Ici, nous voyons le revers de la médaille — la vertu superficielle exagérée qui dissimule le vice foncier du caractère. C'est là, selon M. Livret, le défaut spécial de l'Angleterre — la faiblesse de son système moral. Encore une fois, c'est Renée qui suggère la solution :

> Il me semble alors qu'il y ait deux façons d'être répréhensible [1].

Il y a donc à la fois dans l'esprit gaulois et dans le puritanisme une exagération dangereuse, également préjudiciable à l'utilité sociale de ces deux tendances de l'âme humaine. Qu'on mette trop d'emphase dans l'affirmation ou dans la négation de la vertu, le résultat est toujours à regretter.

Le système social de la France à l'époque de Beauchamp encourage beaucoup la pratique du duel. Une certaine indulgence légale envers les délits moraux permet à un homme comme le comte Henri d'Henriel de rôder autour de la femme du marquis de Rouaillout sans s'exposer à des poursuites judiciaires. Mais si le mari découvre par hasard que les intentions de l'autre ne sont pas honnêtes, il n'a d'autre moyen de sauvegarder son honneur que le duel. Or, le coupable n'est pas toujours puni; le mari peut ajouter à sa disgrâce l'inconvénient d'avoir mauvaise chance — il peut être tué par l'adversaire qui lui a pris son bien, mais alors il est trop tard pour se plaindre. Ainsi la justice et la satisfaction peuvent toutes deux faire défaut. Non seulement le duel est le moyen ordinaire de régler les affaires de ce genre, mais aussi trop souvent celui qu'emploient les adversaires pour s'éliminer mutuellement. Cela

1. *Beauchamp's Career*, ch. xxv, p. 265.

nous ramène au Moyen Age. Le comte Henri d'Henriel, jaloux de l'amitié évidente et réciproque de Renée et de Beauchamp, provoque celui-ci. Beauchamp refuse avec mépris de faire par vanité ce qu'il estime un acte barbare, contraire au progrès des idées civilisées. Pendant son séjour il a déjà exprimé son étonnement de voir que la France, mère de la civilisation, n'a pas encore supprimé cette pratique.

M. Livret et M. d'Orbec ne répondent que par un haussement d'épaules, que Beauchamp ne veut pas accepter comme une réponse satisfaisante. Il critique vivement l'action de hausser les épaules, et c'est ici, sûrement, que Meredith exprime son opinion personnelle sur ce sujet. Tout le monde sait que le haussement d'épaules irrite excessivement un Anglais qui discute avec un Français dans une bataille de mots; c'est une arme déloyale. Le haussement d'épaules semble à un Anglais aussi perfide que le coup de pied rapide au milieu d'un combat à coups de poings — c'est une chose qui « ne se fait pas » selon les règles du « fair play ». L'Anglais n'use-t-il donc jamais du haussement d'épaules? Si, mais il s'en sert *pour s'avouer vaincu*, et quand il le fait il veut dire : « Je ne peux pas vous répondre, mais je voudrais bien pouvoir le faire. » Le haussement d'épaules des pays latins, j'ose le dire, et surtout dans le midi, équivaut à : « Je ne peux pas vous répondre. Tant pis, qu'est-ce que ça me fait? » Échappatoire plutôt qu'argument, ce geste est irritant au point d'être insupportable; en interpréter le sens « dépasse la capacité humaine »; et si, par sa nature même, cette action n'indiquait pas clairement la défaite de l'adversaire, son impertinence même compromettrait sa bonne foi.

En matière politique, le haussement d'épaules peut signifier quelque chose de menaçant :

> Le haussement d'épaules gaulois en matière politique suggère un volcan; c'est le soulèvement de la montagne; comme le Russe du proverbe, il cache en lui un Tartare prêt à se dresser à la moindre égratignure. Nos journaux aussi à ce moment-là avaient irrité M. Livret et ses compatriotes; et enfin, là-bas en Angleterre on est libre de s'indigner contre n'importe quoi sans rien provoquer de plus dangereux qu'un sourire maternel, des reproches de nourrice, ou bien l'impolitesse d'un sot. Dans la France au sang chaud, un coup de fouet en appelle un autre en retour, et vous avez la raillerie,

le sarcasme, les griffes, les dents et toute la bataille en un clin d'œil. Si vous voulez vous conduire selon votre notion insulaire de la liberté, vous êtes obligé de vous rendre sur le terrain mesuré quand on vous invite. Si vous commencez par dire que vos principes n'admettent pas cet acte, cela éveille un désir malicieux de mettre votre patience à l'épreuve [1].

Meredith, dans ce chapitre, montre définitivement qu'il n'est pas, comme le dira plus tard Henry James, aveuglément ami de la France. Il lui adresse un autre reproche : si le point d'honneur y oblige un homme à se battre en duel, l'esprit d'intrigue y sévit trop généralement. C'est en raison d'une intrigue que Beauchamp est en France; il y est venu pour servir les intérêts de M. Livret et de M. d'Orbec qui, voyant leur protégée, Renée, menacée par les visites assidues du jeune comte d'Henriel, ont ménagé l'arrivée de Beauchamp pour faire reculer ce « garçon fougueux, mi-imbécile, mi-panthère ». Mais le complot s'est tourné contre ses inventeurs, et ils commencent à redouter l'influence de Beauchamp. Meredith nous fait un tableau comique de l'atmosphère intime de Tourdestelle :

M. Livret et M. d'Orbec avaient oublié tous deux qu'au moment où le comte Henri d'Henriel était l'hôte de Tourdestelle, ils avaient pressé avec plaisir l'arrivée de l'Anglais, espérant qu'il éclipserait le beau jeune homme. Mais un intrus étranger perd bien vite la qualité de plaire, autrement que par son départ; et ils parlaient maintenant de la disgrâce et de l'exil du comte Henri sur un ton de vive sympathie. Ils ne comprenaient pas pourquoi on les faisait dépendre, comme il paraissait, des mouvements de ce M. Beauchamp [2].

Meredith ajoute à ce tableau déjà amusant un trait de haute comédie — c'est M. d'Orbec qui pousse le comte à provoquer Beauchamp!

C'est ainsi que Meredith se figure la vie des classes supérieures dans les provinces françaises. En veut-il donc au désœuvrement de ces gens qui n'ont pas toutes les distractions sportives de l'aristocratie anglaise? On sait qu'il était grand partisan de l'exercice physique qui occupe continuellement l'esprit du

1. *Beauchamp's Career*, ch. xxv, p. 264.
2. *Ibid.*, ch. xxv, pp. 265-6.

gentilhomme anglais et le préserve de l'ennui — car, selon lui, l'ennui c'est la tentation, et si ces personnes ne peuvent se consacrer ni à l'action sociale ni au perfectionnement de leur être moral, eh bien! qu'elles s'amusent d'une façon saine et innocente. Il désapprouve la paresse de même que le luxe; il déteste l'idée d'une aristocratie qui s'oppose au bien-être du peuple, ou qui ne voit, comme Mr. Romfrey, que les droits égoïstes de la chasse et de la vie aisée, mais il s'élève encore plus contre une aristocratie entièrement oisive et qui se prête à toutes les mesquineries de l'esprit et de l'âme.

*
* *

Dans cette ambiance sociale, quel type d'homme et quel type de femme voyons-nous évoluer? *La Carrière de Beauchamp* ne répond qu'à moitié à cette question et pour ce qui regarde la femme seulement. Pour ce qui regarde l'homme, Meredith reste dans le vague. L'étude de la vie de château que contient ce livre est en vérité un document inestimable de psychologie féminine, où sont analysées les diverses réactions d'une femme en présence d'un milieu particulier et devant un concours spécial de circonstances; en bref, c'est l'étude du caractère de Renée de Croisnel, jeune fille aristocrate élevée selon les traditions des bonnes familles françaises, mariée selon les mêmes traditions quoiqu'elle se sache amoureuse d'un homme autre que son mari, qu'elle ne prétend pas aimer le moins du monde. La psychologie masculine dans le livre se borne à celle d'un Anglais; les Français ne sont que des personnages secondaires. Le caractère même de Roland, frère de Renée, n'est qu'une esquisse sans importance. Il en est de même de M. Livret, de M. d'Orbec, du marquis, du jeune comte — valeur intellectuelle négligeable — et du père de Renée. Ces personnages sont épisodiques et ne peuvent être placés au premier plan, mais en comparant les hôtes d'Itchincope, maison de campagne de Grancey Lespel, à ceux de Tourdestelle, on ne peut pas manquer de s'apercevoir de la fadeur de ces derniers. Meredith, qui exalte en toute occasion le merveilleux élan vital, le dynamisme de la femme française, ne découvre-t-il pas chez l'homme,

au contraire, un défaut d'énergie, de vigueur mâle, et de forte personnalité? Il est évident qu'il n'y a pas dans ses romans un seul Français conforme à son propre idéal, et que, s'il prétendait beaucoup admirer les Français dans la vie réelle, il ne les a pas décrits dans ses livres. Mais il a créé une Française fictive qui est vraiment un des types de femmes les plus vraisemblables et les plus vivants de la littérature anglaise.

C'est le caractère de Renée de Croisnel qui nous fait connaître l'idée que Meredith se faisait de la femme française des classes supérieures de la société. Ce caractère, pour être vraiment apprécié, doit être rapproché de celui de Cecilia Halkett, qui représente la femme anglaise d'un rang équivalent. Meredith montre d'abord quel milieu et quelles circonstances ont façonné le tempérament de Renée. Nous la voyons, pour la première fois, dans le cadre romantique de Venise, et dans la compagnie plus romantique encore du jeune Nevil Beauchamp. Elle n'a que dix-sept ans, et elle est la fille unique du comte de Croisnel. Aux yeux du monde, le malheur d'avoir perdu sa mère la met dans un sérieux état de désavantage. J'emprunte ici aux *Comédiens Tragiques* les paroles de Meredith au sujet des mères françaises :

> En France, la mère croit protéger sa fille contre les risques d'une rencontre inégale entre l'innocence imprudente et la convoitise brutale. La prévoyance vigilante ne se pratique pas à un tel point dans un pays où l'on comprend moins exactement le monde [1].

Au sujet des jeunes filles il dit :

> Les jeunes personnes qui appartiennent à la classe supérieure n'importe où, et en particulier les jeunes femmes de cette classe, ont une idée gênante qu'elles hument et devinent dans la vie incertaine dont elles sont entourées : c'est que les serviteurs du diable constituent une armée vaillante des élus de ce monde qui obtiennent justement tout ce qui peut leur être accordé de meilleur, en retour pour un peu d'audace superbe qui rappelle la Fronde dans leur conduite. Ils pèchent, et possèdent le monde; ils s'en repentent peut-être, mais ils ont possédé le monde. Le monde est la pomme d'or. Pendant la jeunesse on en a souvent soif : et on pourrait accorder

1. *Les Comédiens Tragiques*, ch. I, p. 4.

à la mère française la couronne de la sagesse si, dans sa prévoyance scrupuleuse, elle n'excluait pas l'amour de ses calculs pour protéger sa fille [1].

Selon la sagesse de Roland de Croisnel, « une jeune fille sans mère doit avoir un mari, et le plus tôt sera le mieux ». Cela serait vrai avec une jeune fille autre que Renée, mais elle possède, avec la beauté, l'intelligence et une personnalité très vigoureuse. A Venise, elle rencontre Beauchamp et ils s'aiment; pourquoi ne peuvent-ils s'épouser? On nous dit que Beauchamp est trop jeune, qu'il n'a pas un avenir assuré, qu'elle pourrait avec lui éprouver la pauvreté, et que son père, enfin, préfère marier sa fille à un marquis lequel, s'il n'a ni la jeunesse ni la beauté, possède tout au moins la fortune. Au fond de son âme, Renée ne s'oppose nullement au projet de s'enfuir avec Beauchamp, mais ses scrupules de fille obéissante favorisent le dessein de son frère fermement décidé à faire revenir le bateau à Venise.

La beauté de Renée est suggérée plutôt que définie; c'est toujours ainsi que Meredith réussit le mieux. C'est « une brunette qui avait les traits fins des bonnes familles françaises [2] ». Et encore :

> Ses traits avaient les douces irrégularités qui forment une beauté rare, comme les petites ondulations embellissent la lumière sur les eaux. La bouche, les yeux, les sourcils, les narines et les joues en fleur, tout était d'une harmonie mobile [3].

A vrai dire, Renée n'est point ce qu'un peintre pourrait appeler une beauté parfaite d'après le type classique de la beauté féminine; elle n'a pas, comme Cecilia Halkett, cette régularité des traits, cette forme parfaite de déesse qui font tellement admirer la jeune Anglaise :

> Décidément, Cecilia était une plus belle femme que Renée, mais sur lequel de ces deux tableaux l'œil se plaît-il à se promener le plus longtemps, lequel fait appel au cœur? un paysage radieux où le blé mur et haut brille et s'assombrit tour à tour pendant que l'été

1. *Les Comédiens Tragiques*, ch. I, p. 4.
2. *Beauchamp's Career*, ch. V. p. 49.
3. *Id., ibid.*,

s'avance avec ses alternatives de lumière et d'ombre, ou la forêt couverte de rosée où l'on entrevoit une pièce d'eau sombre.

Renée aux yeux noirs ne représentait pas la beauté, mais elle fascinait plutôt ; elle ébranlait dans le cœur humain ces cordes doubles qui sont, nous le savons trop, celles de l'harmonie ou bien celles de la discorde, mais, si ce n'est pas une harmonie reconnue, c'est tout au moins une discorde divine, inoubliable parce que bien supérieure à la douceur ou la majesté ordinaires. Il y a, au milieu de l'angoisse, des frôlements d'un bonheur idéal qui la rendent surhumaine ; il y a du mystère dans la simplicité et des traces d'éternité dans la mutabilité. Elle ébranlait dans les cœurs de tous les hommes ces deux cordes d'antiphonie poignante, et les faisait vibrer très mystérieusement à l'unisson. On sentait cela, même en regardant son visage ; il n'était même pas nécessaire d'entendre sa voix, de subir le charme de ses paroles [1].

Le portrait de Renée — et ce n'était qu'une photographie — fit voir à Cecilia Halkett une combinaison de traits mobiles, d'attitudes gracieuses, expression d'une beauté beaucoup plus intense que la sienne parce qu'elle était plus proche de la vie :

Bien que ce ne fût qu'un reflet, ce visage de Française avait une vivacité qui ressortait étonnamment ; les narines respiraient, la bouche frémissante semblait prononcer des paroles. Et les yeux? scintillaient-ils de lumière intérieure ou semblaient-ils ainsi à cause de la courbe étrange et délicate des paupières dont les cils relevés étaient à la fois significatifs et mystérieux? Renée agissait sur les nerfs comme certaines combinaisons aoristiques en musique, comme un instrument à cordes qui résonne au vent avec des vibrations ensorcelantes, insaisissables [2].

Le secret de cette personne séduisante, dit l'auteur, est un certain génie de l'humeur, une qualité de s'adapter à des poses extraordinaires comme celle qu'elle a prise dans la photographie, avec une grâce merveilleuse. Il y a dans son attitude de repos « quelque chose d'électrisant », une séduction douce et puissante qui justifie son succès de femme.

Le tempérament de Renée est en parfaite harmonie avec son aspect. La beauté de son caractère n'est pas à la surface, comme chez Cecilia, mais au plus profond de son cœur. Appliquer les règles de la morale courante à cette délicate créature

1. *Beauchamp's Career*, ch. xxxiv, p. 381.
2. *Ibid.*, p. 382.

équivaudrait à détruire la conception esthétique dont elle est née. D'ailleurs, si on la juge au point de vue moral, elle n'est ni parfaite épouse — puisqu'elle est prête à abandonner son mari — ni parfaite amante — puisqu'elle ne fait pas usage de sa volonté pour éviter la catastrophe qui la sépare à jamais de Beauchamp. Évidemment, un jugement moral serait ici déplacé, puisque sa beauté, comme création réelle et artistique, reste pure jusqu'à la fin.

Renée, à sa première apparition dans le roman, n'a que dix-sept ans. C'est un âge où le caractère d'une jeune Anglaise n'a pas, dans la plupart des cas, commencé son développement sérieux; elle est encore enfant, enfant curieuse et réfléchie, souvent, mais qui n'envisage pas encore les grands problèmes féminins. A dix-sept ans une jeune Française est déjà très loin de cette simplicité d'esprit ou de conduite. Elle est déjà très femme, elle ne pense plus aux affaires enfantines et elle envisage sérieusement l'avenir; elle s'inquiète des problèmes sentimentaux et se demande ce que c'est que l'amour. Elle songe déjà à se marier, et dans certaines classes de la société, les plus hautes et les plus basses, où il n'y a point d'autre solution au problème de sa vie, le mariage est son unique préoccupation. Telle est la situation de Renée. Son destin est déjà fixé, car, grâce à « deux marieurs enthousiastes », elle est fiancée au marquis de Rouaillout et doit l'épouser bon gré mal gré. Son avenir est assuré, et il ne peut plus être question de ses inclinations personnelles. Même son frère Roland, qui déplore le sacrifice de cette jeune sœur unie à un homme qui a trois fois son âge, ne peut pas comprendre l'indignation de Beauchamp. Celui-ci revendique pour elle le droit de choisir. Selon Roland, les jeunes filles françaises ne doivent pas être considérées, à ce point de vue, comme tout à fait semblables aux jeunes filles anglaises; « elles ont besoin d'une main pour les façonner, autrement elles poussent tout de travers ». En réfléchissant sur le tempérament de Renée, on se demande s'il n'a pas raison.

L'heure douloureuse et l'angoisse suprême de sa vie survient au moment où elle se découvre amoureuse de Beauchamp et liée par une promesse faite en dépit d'elle-même. Son cœur se gonfle de tristesse quand elle entrevoit l'horreur de cet avenir

devenu insupportable à sa pensée. Elle aime Beauchamp, mais elle veut rester fidèle à son père; son instinct et son sens du devoir — sens bien faux dans de telles circonstances — lui imposent l'alternative de prendre la fuite avec Beauchamp ou de rester et d'accepter avec résignation le sort qui l'attend. Les instincts de Renée lui disent que l'amour est le juge suprême et elle décide en faveur de l'homme qu'elle aime — mais Roland s'interpose et elle sacrifie son amour. Selon Beauchamp, l'erreur de Renée, sa faute même, est d'avoir cédé à une conception erronée du devoir, et elle aurait dû refuser nettement d'épouser le marquis. Mais Renée n'a pas la force de caractère nécessaire pour jeter le défi à la tradition familiale qui dispose des femmes comme elle dispose des propriétés.

Le caractère de Renée est un mélange extraordinaire d'opiniâtreté et d'abnégation. Assez volontaire pour envoyer chercher Beauchamp après le mariage, sous un prétexte insignifiant, elle lui fait traverser la Manche au moment où il devrait être à Bevisham afin de s'occuper de sa candidature parlementaire — et c'est en partie pour cette raison qu'il manque son élection. Mais elle est en même temps capable de s'effacer à un point incroyable, et elle vit sans révolte pendant quelques années avec le marquis qu'elle déteste. La force et l'audace du caractère, la faiblesse et la timidité de la femme, l'individualisme et la crainte de l'opinion de son milieu, tous ces sentiments se confondent en elle. Respectueuse des convenances et de la volonté paternelle, elle épouse le marquis; plus tard, méprisant les bienséances, elle se réfugie à Londres auprès de Beauchamp. Et même ses capitulations devant la puissance de la tradition ont un cachet tout à fait personnel; — elle a ce qu'on pourrait appeler un esprit d'insubordination foncière qui ne l'empêche cependant pas d'obéir avec toute la douceur d'une jeune martyre.

Comment ces deux attitudes de la volonté peuvent-elles être comprises? J'ose dire que Renée est victime d'elle-même, qu'elle s'inspire trop facilement d'une sorte de fatalisme romantique qui se cache au fond de son cœur. Romantique, elle l'est certainement, et la sensibilité romantique est, pour ainsi dire, à la base de son amour pour Beauchamp. Elle se laisse dominer par

la suggestion puissante de cette ville pittoresque et lumineuse qu'est Venise, et elle en garde le souvenir nostalgique dans son cœur à côté de l'image de Beauchamp. Fataliste, elle ne l'est pas moins lorsqu'elle se plie, même en pleurant, le cœur serré, à la volonté égoïste de sa famille. Elle ne croit plus que très faiblement à la possibilité d'éviter son destin malheureux, parce qu'elle l'a déjà accepté au fond d'elle-même.

Mais avant tout elle est femme. Ce qui séduit en elle, c'est la vie intense qui émane d'elle, le génie avec lequel elle s'exprime en paroles, en actions, en regards, et même dans son repos. L'aspect extérieur de Renée est l'image absolument sincère de son caractère; il ne semble pas qu'elle ait comme Cecilia l'habitude de rester froidement à l'écart, de craindre un acte qui pourrait être mal interprété. En donnant au comte d'Henriel le gant qui a été l'enjeu d'un pari innocent et même enfantin, elle s'expose à se voir très mal jugée par tous, et par Beauchamp en particulier. A l'arrivée de Nevil, encore, elle se trahit franchement par ses larmes. Dès lors, il peut mesurer la différence qu'il y a entre ces deux femmes :

Il pouvait la comparer à Cecilia, qui n'aurait jamais risqué un gant ni laissé voir une larme. Cecilia était une dame avec plus de dignité et capable de tenir une conversation : mais combien moins vive dans sa physionomie et ses paroles! Le langage de Renée était doué d'un nombre infini de notes dont elle jouait avec une habileté dissimulée par la grâce — habileté perfectionnée par l'éducation du monde. Qui ne peut parler? — mais qui le peut? Découvrez les écrivains à une époque où tout le monde écrit. La bonne conversation est un art aussi rare que la poésie, et sur les lèvres des femmes elle est aussi séduisante, plus riche que leur chant [1].

Renée possède au degré suprême l'art de l'expression. Elle a le génie du langage, et elle s'exprime d'une façon subtile et féminime par « des éclairs chatoyants de signification » [2].

Les paroles coulaient harmonieusement de ses lèvres selon ces lois du plaisir qui forment ce qu'il y a de plus beau dans les arts supérieurs. Si on reconnaît dans la camaraderie un des bienfaits du ciel que nous souhaitons le plus de posséder, qui pouvait l'égaler? Qui pouvait rivaliser avec elle [3]?

1. *Beauchamp's Career*, ch. XXIV, p. 250.
2 et 3. *Ibid.*, p. 251.

Ici, c'est Meredith qui parle — Meredith qui se plaignait du triste ennui qui l'accablait lorsqu'il parlait aux jeunes filles anglaises incapables de répondre avec intelligence à ses saillies spirituelles. On se souvient du jugement qu'il porte sur une autre Française, Louise de Seilles, compagne de Nesta Radnor, dans *Un de nos conquérants :* « C'était, dit-il, une dame qui se comportait avec une grande courtoisie, qui regardait d'un œil placide et interrogateur les étrangers; la ligne de ses lèvres closes montrait çà et là une volubilité muette [1]. » Cela explique à quel point Meredith se rendait compte de la puissance d'expression du visage français, qui semble parler même quand les lèvres ne remuent pas. Une Anglaise silencieuse est une statue sans vie, tandis qu'une Française silencieuse ressemble plutôt à une de ces merveilleuses statues qu'on ne voit qu'en Espagne et qui semblent exprimer dans leur regard toute une vie intérieure.

Si Renée est, selon son créateur, la plus ravissante des femmes, une Française dans toute la pureté de la race, si elle peut rivaliser avec les femmes du monde entier, est-elle absolument sans défaut aux yeux de Beauchamp? Lui, prophète intransigeant d'une utopie politique, partisan fougueux de toutes les vertus humanitaires, qui méprise les faiblesses de toute sorte et croit qu'on ne doit jamais renier un idéal, fût-il irréalisable, que pense-t-il de Renée, victime de l'ordre social? Car elle a ses défauts; elle est coquette jusqu'à un certain point, elle manque d'une volonté ferme, et maîtrise insuffisamment ses impulsions soudaines. Beauchamp l'admire cependant, car elle est active, elle lutte, elle sait faire face à tout un monde de difficultés; elle est douée d'une grande puissance de réflexion qu'elle applique sans cesse à résoudre les problèmes que lui propose la vie. Elle est aux prises avec de grandes puissances sociales, et, trop faible pour les vaincre matériellement, elle remporte du moins une victoire spirituelle, et ne laisse jamais contaminer son âme pure et belle par la banale acceptation d'une idée morale qu'elle n'approuve pas :

Si Renée avait ses défauts, Beauchamp la voyait, en pensée, affron-

1. *One of our Conquerors*, ch. VIII, p. 76.

tant les tempêtes de la mer, tandis que Cecilia, comme un vaisseau à l'abri, restait en sûreté dans le port, n'ayant jamais, quelles que fussent ses possibilités de résistance, subi d'épreuve [1].

Encore une fois, on se rend compte que, aux yeux de Beauchamp et de Meredith, la valeur de Renée est toute dans son étonnante force vitale. Elle ne prétend pas, comme Cecilia, diriger la conscience de Nevil, et elle ne lui fait pas la morale. En effet, les sermons de Cecilia ne font qu'élargir l'abîme qui la sépare de Beauchamp, car il entrevoit dans ses récits « des côtes qu'il a quittées [2] ». Renée, franche et désintéressée, lui offre tout simplement par sa présence des heures délicieuses à Tourdestelle.

La vue de la photographie de Renée éveille en Cecilia des sentiments, pour elle, violents — surtout la jalousie et la désapprobation. Elle voit dans l'attitude et dans l'expression de la Française le signe de certaines qualités d'esprit qui lui manquent, à elle-même, à cause de sa race et de son éducation. Une vive personnalité n'est pas un trait caractéristique de la jeune femme anglaise — et c'est là une chose qu'il n'est pas possible d'acquérir ou de cultiver si elle n'est pas à un certain degré innée. Il faut dire tout de suite que, de nos jours, la fusion des races et des idées a, en grande partie, unifié les caractères, dont la différence reste toutefois perceptible, et les qualités nordiques contrastent encore avec les qualités françaises. Le charme de la jeune fille anglaise se trouve dans sa franchise, sa générosité, son mépris sain des ironies et des traits malicieux qui sont si naturels au caractère féminin. La jeune fille française est supérieure par sa personnalité, sa grâce, son entrain, et surtout par son charme. La faute de chacune est de négliger les qualités de l'autre.

Selon M. Livret, la femme française possède les qualités féminines au plus haut point, et l'éloge qu'il fait du type représenté par Renée peut être porté au compte de Meredith :

Nommez les deux pays qui seuls ont produit *La Femme*, la femme idéale, la femme de l'art, dont la beauté, la grâce et l'esprit la font

1. *Beauchamp's Career*, ch. XXIV, p. 252.
2. *Ibid.*, ch. XXIV, p. 252.

contempler dans une atmosphère au-dessus des conditions ordinaires du monde : ces deux pays sont la France et la Grèce! Nul autre ne vous donne la femme parfaite, la femme qui triomphe du temps, comme elle triomphe des hommes, à cause de la divinité qu'elle porte dans son cœur : aussi ne devrait-elle pas être jugée, pas plus que les héros illustres, selon les lois et les mesures des créatures inférieures. En la façonnant, la nature et l'art ont travaillé en commun : elle est la poésie personnifiée. La question du bien et du mal doit être entièrement mise de côté : c'est une impertinence de rustre, une vulgarité de bourgeois. Cette femme est prééminente, voilà tout. A-t-elle la grâce et la beauté? Alors, vous pouvez en être assuré, de tels dons certifient que son influence, en somme, doit être dirigée vers le bien [1].

Il ne faut pas oublier que M. Livret, dans la chaleur de la discussion, va toujours trop loin, et que Meredith ne prétend pas exposer là son opinion personnelle tout entière. Renée représente très nettement la femme par excellence dans *La Carrière de Beauchamp;* elle est l'idéal même de son sexe, elle fait pâlir l'auréole de la belle Cecilia, et à côté d'elle Jenny Denham paraît humble et ordinaire. Néanmoins Meredith n'accorde pas à Renée le droit de se placer volontairement au-dessus des lois de la société, des lois morales qui ont été instituées pour le bien du monde. Renée subit des épreuves très douloureuses parce qu'une femme, aussi charmante soit-elle, cesserait d'être aimable si elle était sans scrupules ni conscience — elle serait peut-être admirable, effrayante même, mais elle ne serait pas cette créature qui lutte en silence et remporte sa victoire avec une tristesse autrement plus belle que le triomphe de la mondaine. Une Renée avec les grâces félines de Diane de Poitiers nous laisserait froide si elle ne nous répugnait pas tout à fait.

Renée est le véritable exemple de la femme qui ne cesse de lutter. Il est profondément pathétique et d'un grand intérêt psychologique de suivre cette femme pleine de vie, sensible, au sang chaud des pays latins, engagée dans une lutte sans merci contre les lois d'un monde qui serait assez puissant pour la briser si sa force d'âme ne la plaçait au-dessus de la tyrannie du système social. On sait que Renée était pour

1. *Beauchamp's Career*, ch. xxv, pp. 269-270.

Meredith son personnage préféré; il dit à M. Photiadès qu'il était « encore un peu amoureux d'elle ». Il est évident que chaque trait de cette créature délicate est esquissé avec une grande tendresse, avec le soin du créateur qui aime à retrouver dans sa créature son idéal artistique et la pureté de son inspiration. Renée, c'est une enfant malheureuse dont la grâce infinie est encore plus lumineuse à travers le voile des larmes.

On pourrait ajouter pour conclure que les qualités de Renée se retrouvent dans toutes les grandes héroïnes des romans de Meredith. Diana Warwick est impulsive comme elle, et ce trait de caractère persiste en elle, en dépit d'une intelligence fine et cultivée. Clara Middleton ressemble à Renée par la rapidité de ses perceptions, par la grâce de ses mouvements, mais avec son tempérament d'Anglaise, elle ne saurait avoir l'esprit brillant et téméraire de la Française. C'est Vittoria, autrefois Emilia Alessandra Belloni, Italienne, qui pourrait être la plus proche cousine de notre Renée; en elle, Meredith perfectionne son étude de la femme latine. Renée possède en commun avec les autres héroïnes des romans, beaucoup de traits de caractère, et c'est la moins aimable de toutes, Rhoda Fleming, qui diffère d'elle le plus entièrement. Il semble donc que Meredith, tout en reconnaissant les qualités de la femme anglaise, lui conseille d'étudier sa voisine française, dont elle peut beaucoup apprendre. Veut-il dire par là que le type de la femme des pays « latins » soit parfait? Je ne le pense pas — il connaît trop l'imperfection inhérente à la race humaine. Mais il croit certainement que la femme française, quand elle a une éducation convenable, correspond beaucoup mieux que la femme nordique à l'idéal des artistes et des psychologues, des philosophes et même des maris. Le rôle de la femme, comme nous le prouve Vittoria, ne se borne pas aux soins du ménage, elle sait aider l'homme dans ses plus grandes luttes, et quand il s'agit de la liberté, c'est elle qui la comprend le mieux.

C'est sur ce point que Meredith se sépare des idées françaises — il accorde à la femme une importance politique, et ici redevient Anglais et Radical. Sans être féministe au sens le

plus extrême du mot, il se montre toujours partisan de l'émancipation complète de la femme, ce qui ne veut pas dire qu'il souhaite de renverser les lois sociales, mais seulement de leur donner plus d'équilibre. La femme anglaise jouit de plus de liberté que la femme française; d'autre part, selon Meredith, l'intelligence d'une Cecilia Halkett est inférieure à celle d'une Renée de Croisnel du fait que la froideur et la retenue excessive inclinent Cecilia à dissimuler les connaissances qu'elle peut avoir. Une Française intelligente et instruite, comme Renée, n'oublie pas que c'est par l'énergie et l'entrain qu'on fait valoir les idées. Renée s'incline devant ce qui est plus puissant qu'elle; néanmoins sa pensée est lucide et non pas, comme celle de Cecilia, arrêtée dans son cours. Cette dernière, sans être sotte, n'a que des idées vagues, traditionnelles; elle ne connaît pas la révolte, et il ne lui sert à rien d'être instruite.

Enfin, si la femme veut prendre part à la vie active, elle doit avoir la liberté et le prestige d'une Anglaise, la franchise et le courage d'une Française, ainsi qu'une intelligence supérieure pour régler sa volonté et son énergie. Avec le don de clairvoyance qui pourrait la libérer des entraves du sentimentalisme, elle cesserait d'être la proie de l'homme et commencerait à devenir vraiment son aide, son associée dans les grandes tâches sociales. Ainsi, l'esprit français s'unissant à la force nordique, la femme pourrait coopérer avec l'homme au lieu de vivre à ses côtés sur un plan inférieur; et c'est de cette façon que Meredith se figure la femme idéale.

*
* *

Avant de terminer l'étude de *La Carrière de Beauchamp*, il faut préciser dans quelle mesure Meredith a décrit la société française. N'oublions pas que cette peinture n'est pas l'objet du roman, il n'y tient qu'une place secondaire. Il ne faut pas non plus attendre de Meredith le réalisme d'un Flaubert. Ses effets sont produits plutôt par la suggestion puissante, par la force de l'imagination, que par l'accumulation des détails, et il semble bien que cette méthode, quand il s'agit d'un pays étranger, n'est pas tout à fait suffisante. En effet, elle évoque

seulement les idées déjà connues, celles qui existent à l'état latent dans l'esprit du lecteur. Meredith ne fait du paysage normand, par exemple, qu'une esquisse assez vague. A ce paysage il manque non seulement beaucoup de détails pittoresques — tels que l'architecture particulière des maisons de campagne — mais encore le tableau de cette vie essentiellement catholique dont témoigne l'usage de placer à tous les coins de route des crucifix de bois. La Normandie de Meredith est peuplée exclusivement d'aristocrates vivant dans leur château avec leurs domestiques et leurs hôtes. Il manque à ce pays la race normande elle-même, avec ses mœurs, ses qualités, son passé, tout ce qui aurait pu être évoqué en quelques mots sans interrompre le récit.

Et le château? Les habitants à part, diffère-t-il essentiellement d'un château anglais? Peut-on concevoir un château normand sans sa chapelle, sans son aumônier, sans cette atmosphère catholique qui existe presque partout dans la vie réelle? Même les domestiques ne nous apparaissent pas très différents des domestiques anglais — et c'est là une faute capitale parce que dans chaque pays c'est le menu peuple qui est toujours le plus imprégné des idées spécifiquement nationales. Ces détails semblent insignifiants, mais ils sont nécessaires pour rendre fidèlement la vie à l'étranger. De nos jours, où l'exactitude matérielle compte pour beaucoup, un auteur n'oserait pas négliger à ce point la mise en scène.

Meredith avait souvent l'occasion de bien observer la vie française; en outre, il était capable de saisir le détail caractéristique et suggestif, et avait la bonne volonté de l'artiste qui désire créer des tableaux vraiment frappants. Mais quand il était en France, il gardait, semble-t-il, une certaine arrogance d'esprit, un orgueil rationaliste, qui l'empêchait de bien comprendre un pays catholique. Pour tracer un tableau exact de la France sociale, il est absolument nécessaire d'étudier avec sympathie la foi catholique dans sa signification et ses conséquences morales. Pour bien exposer l'attitude des Français envers le mariage, peut-on la négliger? Et la question du mariage, ne compte-t-elle pas pour beaucoup dans *La Carrière de Beauchamp ?* On ne peut pas inventer impunément un mariage

de convenance et les circonstances qui en résultent. D'ailleurs, pour donner l'impression exacte de ce pays, il lui en aurait fallu mieux distinguer les classes sociales — et il ne connaissait que la classe supérieure qui subit toujours l'influence de l'instruction, des voyages, des contacts étrangers, et qui perd, pour ainsi dire, un peu de son cachet national.

Pour que la description de la vie française dans ce roman fût tout à fait fidèle, il aurait fallu lui donner plus de place — (il est vrai que c'est aux dépens de cette peinture de la France que Meredith avait abrégé son livre avant de le publier) —; même ainsi le roman était trop long. En retranchant quelques développements politiques, l'équilibre aurait pu être rétabli. Si l'auteur ne prétendait pas faire une étude sérieuse, et présenter ses arguments comme idées vraiment graves et philosophiques, la critique que j'ai faite serait inutile. Mais Meredith ne s'amusait pas à transporter Beauchamp en France seulement pour noter ses réactions spéciales en face de la vie française, il veut opposer cette société à la société anglaise, et comme il ne la dépeint qu'à moitié, la valeur de ses conclusions en est diminuée. Pour nous résumer : Meredith montre avec beaucoup de justesse la supériorité de la civilisation française, mais il ne fait aucun effort pour l'analyser et expliquer les raisons profondes qui la rendent supérieure. C'est peut-être à cause de ce manque de preuves que le public anglais a tenu si longtemps rigueur à Meredith, qui aurait dû, pour confirmer sa démonstration, appliquer les méthodes de la science à la psychologie du peuple français qu'il étudiait. Cette obligation était de première importance dans un roman du genre philosophique comme *La Carrière de Beauchamp*, et c'est pour avoir exposé incomplètement une philosophie que ce roman n'a pas la valeur de *L'Egoïste*, où l'étude est manifestement complète.

CHAPITRE II

LA VIE ET LE CARACTÈRE FRANÇAIS

Le Monsieur de cinquante ans et la Demoiselle de dix-neuf. — Personnages français dans les romans. — Le caractère français. — Meredith juge des Français.

L'étude du caractère de Renée de Croisnel nous amène inévitablement à songer à une autre Française, une Française que nous ne voyons même pas, mais qui éclaire, comme une étoile entr'aperçue dans les nuages en fuite, la plus tendre et la plus intime de toutes les nouvelles de Meredith. Dans *Le Monsieur de cinquante ans et la Demoiselle de dix-neuf*, il s'agit d'un riche propriétaire de bonne famille qui, après être resté pendant vingt ans fidèle au souvenir d'une Française qu'il a autrefois aimée mais qui en a épousé un autre, devient sur le retour amoureux d'une jeune Anglaise, et s'étonne de pouvoir éprouver à son âge toutes les joies et les angoisses de l'amour commençant. Évidemment, la jeune fille, qui a été élevée dans les idées traditionnelles à l'égard du mariage, s'étonne encore plus de trouver en elle une passion réciproque, et pour mieux voir clair dans son cœur, elle cherche à obtenir de la sœur de ce monsieur quelques détails sur la Française qu'il a aimée.

Tout d'abord, en arrivant au château de Dayton, où il habite, elle voit le portrait de cette femme :

— « *un crayon de Vidal, coloré légèrement au pastel, d'une dame étrangère — j'aurais pu jurer qu'elle était française — jeune et toute fraîche ; je doute qu'elle fût plus âgée que moi-même*[1] ».

Miss Pollingray lui dit que c'est le portrait de la marquise de Mazardouïn — née Louise de Riverolles, et qu'il y a

1. G. Meredith, *Short Stories* (Memorial Ed.), t. II, pp. 142-3.

dans la maison d'autres portraits d'elle. La jeune fille se souvient vaguement de les avoir vus, et le charme hallucinant de ce visage français est tel qu'elle a un désir ardent de tout savoir le plus tôt possible. Cette nuit-là même, alors qu'elle tâche de rappeler à sa mémoire ces traits adorables, elle pense tout d'un coup à Mr. Pollingray — le monsieur de cinquante ans qui est en même temps son parrain — et elle revoit dans son imagination, comme par sympathie, la physionomie si prenante de la Française :

Je la revoyais; mais d'une façon vivante, telle qu'elle avait dû apparaître à l'artiste pendant la pose. Elle avait les cheveux naturellement frisés, avec trois grandes ondulations sur le front; le reste était tiré sur les tempes avec beaucoup d'art pour laisser voir les petites oreilles, et attaché par derrière en un chignon lâche. Les sourcils étaient épais et noirs, mais non pas sévères; des sourcils allongés, plus beaux, à mon avis, que ceux qui ont la forme d'un arc dessiné au crayon. Les yeux étaient sombres et grands, pas à fleur de tête. Il me semble que des yeux à fleur de tête reflètent très peu les sentiments intimes. Au contraire, ils semblent avoir le regard fixe, comme celui des poissons, sur les objets extérieurs, et leur profondeur, s'ils en ont, suggère aussi les poissons. Exemple, moi-même j'ai les yeux un peu à fleur de tête et je ne suis que cette petite sotte qui... mais je parlais de la dame française. M^me^ la marquise, ce que j'aime dans vos yeux c'est plutôt leur douceur que leur expression céleste. Jamais je n'ai vu auparavant telle candeur, telle innocence prime-sautière dans un regard. Acceptez le compliment de la pauvre Anglaise. Avez-vous fait du mal avec ces yeux? Est-ce que l'esquisse délicate de Vidal vous fait justice? Vos lèvres, votre menton, votre gorge ont une ligne si gracieuse, convenant si bien à une jeune fille, que si j'ai la chance de vous voir un jour, vous ne serez pas, pour moi, une dame âgée [1].

Elle se demande continuellement quelle place Louise de Riverolles a pu occuper dans la vie de Mr. Pollingray, et cette curiosité est accrue par l'idée que son parrain a toujours montré une grande affection pour la France et tout ce qui est français; à vrai dire, selon sa sœur, il préfère la France à l'Angleterre :

Toutes ses relations, je puis dire toutes ses sympathies, sont en France. Récemment, il a donné l'impression d'avoir changé un peu

1. G. Meredith, *op. cit.*, pp. 143-4.

d'avis; mais entre la Normandie, la Touraine et le Dauphiné nous avons eu un domicile triangulaire. En effet, nous l'avons encore [1].

Mr. Pollingray garde encore à la maison un valet français, qui s'appelle François, avec lequel il parle français. Il a pris aussi l'habitude française de faire compliment à ses hôtes qui parlent français, encore que leur prononciation soit bien mauvaise, et il est devenu si courtois et si prévenant envers les autres que la jeune Anglaise conclut « que la résidence en France n'est pas nuisible à un Anglais [2] ». En somme, il a assimilé les meilleures qualités des deux pays.

Enfin elle arrive à comprendre ce qui se cache derrière cette « obsession » de Mr. Pollingray. Tout jeune, il avait rencontré Louise de Riverolles et était devenu amoureux d'elle. Elle avait répondu à son amour et sa mère aurait favorisé leur mariage si le jeune homme avait voulu consentir à devenir catholique. Il refusa, et le père de Louise la donna en mariage à un certain marquis de Mazardouïn, jeune, extrêmement riche, et de très mauvaise vie. Elle ne se plaignit pas, ce qui étonne l'Anglaise :

> Non, je ne peux pas comprendre les jeunes Françaises. Quoi que je fasse, je ne peux pas comprendre comment Louise, tout en aimant un autre homme, a pu supporter qu'on la pare magnifiquement des vêtements de mariée et aller à l'autel pour prononcer les vœux de mariage [3].

Mais Mr. Pollingray a pardonné à sa marquise — car elle se maria à l'âge incroyable de seize ans —, et il garde pour elle une tendre affection. D'autres personnes, de mauvaises langues, se permettent d'insinuer qu'il y avait eu entre eux une liaison coupable, mais la sœur de Mr. Pollingray affirme qu'il est innocent et peut mépriser l'accusation. Le mari de Louise, enfin, est sur le point de mourir, et Mr. Pollingray s'interroge sur ses propres sentiments à l'annonce de cette nouvelle. Certes, son amour pour Louise n'est pas diminué, mais après vingt ans d'adoration et de souffrances, il s'est

1. G. Meredith, *op. cit.*, p. 142.
2. *Ibid.*, p. 145.
3. *Ibid.*, p. 154.

transformé. Son cœur ne bat pas plus vite à la pensée qu'elle sera libre, mais il voudrait bien la voir, car l'ancienne passion pourrait le guérir de la nouvelle — c'est-à-dire de son amour naissant pour Alice Amble, la jeune Anglaise. Meredith ne nous dit pas, malheureusement, le dénouement, mais nous savons qu'Alice est destinée à Charles, neveu de Mr. Pollingray. Ce dernier restera donc évidemment fidèle à son premier amour.

Voilà toute l'histoire, et nous en savons assez pour placer Louise de Riverolles à côté de Renée parmi les héroïnes de Meredith. Avec un amour sans espoir, un mari indigne, et une attitude d'acceptation passive devant tout ce que la vie a préparé pour elle, Louise n'est qu'une ombre de Renée de Croisnel. Elle est, pour ainsi dire, une Renée plus distante et moins perceptible, une Renée qui reste cachée à l'arrière-plan, mais douée d'une grande puissance de séduction. L'animation de ses traits, le caractère distingué qui se devine dans sa physionomie, sa vie passionnée de femme pure et malheureuse — toutes ces qualités appartiennent à Renée et nous font songer que, pour être si souvent reproduit dans les œuvres de Meredith ce type de femme a dû être pris sur le vif. Qui était-elle? Ne représenterait-elle qu'une synthèse du caractère de la femme française telle que Meredith l'avait connue et comprise? Elle donne une impression beaucoup trop vive, trop frappante, pour permettre cette hypothèse — évidemment Renée n'est pas un type abstrait. Est-elle l'évocation de quelque femme française que Meredith aurait vue chez son beau-frère Edward Vulliamy, qui « fréquentait la bonne société de la région »? On pourrait s'épuiser en conjectures, mais tout ce qu'on ose conclure, c'est que Meredith, ayant autrefois rencontré une femme française dont il avait éprouvé le charme, peut-être sans en devenir amoureux, a créé dans les personnages de Renée de Croisnel et de Louise de Riverolles un type de femme que, à force de le peindre, il finit par aimer.

*
* *

Les autres personnages français des romans de Meredith sont tous d'une importance moindre, et ne valent guère la peine d'être étudiés en détail. Tous font preuve d'une grande indépendance d'esprit, comme s'ils voulaient s'affirmer enfants d'une république — d'un pays en tout cas qui a fait la Révolution et qui a donné à l'Europe l'exemple de la liberté revendiquée. Émile Grenat, originaire d'Orthez dans les Pyrénées, ville qui avait beaucoup souffert pendant les campagnes de Wellington, est là, dans *Lord Ormont et son Aminta*, pour faire comprendre aux petits écoliers anglais qu'il y a un peu d'inconséquence et d'égoïsme national dans le culte des héros si on se place à l'autre point de vue, celui des vaincus. Il montre que ces vaincus sont des êtres courageux qui croient à leur patrie aussi sincèrement que les Anglais à la leur, qui sont naturellement fiers du sol natal; enfin qu'ils sont aussi estimables, au point de vue de leur caractère guerrier, que les Anglais un peu trop orgueilleux. Il défend l'honneur de sa patrie d'une façon admirable en se battant avec un adversaire plus fort que lui et en refusant toujours de s'avouer vaincu. Matey Weyburn approuve, et les petits Anglais sont amenés à réfléchir.

Louise de Seilles, dans *Un de nos Conquérants*, ne joue qu'un rôle secondaire, mais ce qu'on peut deviner de sa personnalité rappelle les traits caractéristiques de Renée et de la marquise; nous avons déjà parlé de la « volubilité muette » de ses lèvres. La cuisinière française, Armandine, dépasse en mérite même le cuisinier de *L'Égoïste*, M. Dehors, qui, comme le dit Sir Willoughby Patterne, ne fait ses meilleurs plats que pour « les hommes d'esprit », et n'a pas tout le respect désirable pour l'aristocratie. Dans *Celte et Saxon*, il y a une certaine M^me^ Dugué, gouvernante de Caroline Adister; de cette dame nous ne savons qu'une seule chose, c'est qu'elle est catholique et donne à sa pupille, sans vouloir la convertir, l'exemple très digne d'une vie bien ordonnée. On pourrait aussi mentionner le porteur français qui s'empare de la valise de M. Skepsey

dans *Un de nos Conquérants* et dont le personnage semble avoir été dépeint un peu malicieusement par Meredith. Cette critique de la corporation des porteurs ne s'adresse pas seulement à la France : Meredith avait plus d'une fois été victime des exigences des porteurs britanniques, mais on retrouve dans le caractère du porteur attaché à rançonner M. Skepsey beaucoup de traits bien français, seulement un peu exagérés.

*
* *

Si on met de côté les grandes questions discutées dans *La Carrière de Beauchamp*, les *Odes* et l'*Essai sur la Comédie*, il reste encore dans les œuvres de Meredith un grand nombre d'idées concernant la France et les mœurs françaises. En réunissant les allusions détachées, les pensées de rencontre et les bons mots qu'on y trouve çà et là, il semble aisé de reconstruire, peu à peu, les réactions de Meredith à l'égard de la France. Impossible de dire, cependant, si ce sont bien les opinions vraies de Meredith qui se cachent derrière ces traits épars. Il serait dangereux de le supposer, car un auteur n'est pas responsable des propos de ses personnages. Il nous appartient seulement de présenter ces éléments tels qu'ils se présentent, et de laisser au lecteur le soin ou le divertissement d'en tirer les indications qui lui semblent justes, et qui ne sont pas les mêmes pour tout le monde.

Dans *Un de nos Conquérants* (chapitre XI) il y a une discussion fort intéressante sur le caractère français. Il s'agit de l'humiliation de la France lors de l'invasion allemande après Sedan. M^lle^ Louise de Seilles est une Française au sang breton, dont le cœur sensible partage douloureusement l'agonie de sa patrie; son âme est pleine d'indignation à l'idée de « l'injustice », et de joie farouche à celle de « la revanche ». Meredith intervient pour expliquer cette attitude :

> Dans l'esprit français de notre temps, la France apparaît comme une Gloire prématurément enterrée, qui soulève le poids de terre qui la suffoque et ne peut pas cesser de le soulever — qui se récrie à chaque heure, parfois vivement, pour qu'on la retire de la

douleur et de l'humiliation de cette sépulture pleine d'ordures et de pourriture [1].

Les Anglais, selon Colney Durance, un autre personnage du livre, sont incapables de comprendre le désir français de la revanche, parce que le tempérament saxon, qui ne ressemble aucunement au tempérament celte, n'est pas doué, comme ce dernier, de cette mémoire qui ne permet pas à l'Écossais, à l'Irlandais ou au Gaulois d'oublier les humiliations d'il y a cent ans : « L'histoire ancienne est morte pour les Anglais comme leur premier ancêtre [2]. »

Selon Alvan, héros des *Comédiens Tragiques*, l'esprit français a le génie spécial de l'action, et présente un contraste singulier avec l'esprit anglais, dont le trait caractéristique est plutôt la tenacité solide :

Son sujet était l'Action; les avantages politiques de l'Action. Il [3] illustra son opinion par des exemples historiques qui faisaient honneur à la race française et tort, pour le moment, aux races allemande et anglaise qui ont plutôt une tendance au compromis [4].

C'est aussi l'argument que fait valoir Matey Weyburn [5], sous une forme plus puérile et moins philosophique. Tout en prenant le parti du petit Émile Grenat contre les autres garçons qui idolâtrent leur Wellington, il dit qu'il aime les Français parce qu'ils sont « capables d'un enthousiasme si splendide ». De plus, il ne peut pas supporter qu'on dise du mal des Français; pour lui ce sont des hommes chevaleresques, « de braves gars », qui n'ont aucun supérieur au monde en certaines matières; son père s'est battu avec eux et a appris à les respecter [6].

Mrs Lovell, dans *Rhoda Fleming*, est une grande admiratrice des Français :

Elle aimait leur jeunesse splendide, leur dévouement sans pareil, leur intelligence impitoyable; l'unité de la nation quand l'épée nue semble indiquer les entreprises chevaleresques.

1. *One of our Conquerors*, ch. XI, p. 111.
2. *One of our Conquerors*, ch. XI, p. 112.
3. Alvan.
4. *The Tragic Comedians*, ch. III, pp. 22-3.
5. *Lord Ormont and his Aminta.*
6. *Ibid.*, ch. I, p. 13.

Elle aimait le fin vernis de leurs sentiments, qui se manifestent tellement à la surface que les Anglais ne leur attribuent aucune profondeur; comme si la couche extérieure devait nécessairement appauvrir le fond ou comme si ce qui est aux sources de notre être ne pouvait jamais se rendre visible.

Elle les voyait, dans son imagination, comme un drapeau flottant aux prises avec la tempête... des nuages neigeux au ciel et des éclairs dans les abîmes : image qu'on pourrait expliquer par le fait que, jeune fille, elle avait adoré Napoléon au point de vouloir lui baiser les pieds, lui, ce géant des derniers fantômes de l'histoire [1].

Le caractère français fait cependant l'objet, de temps en temps, de la censure des personnages de Meredith. Cecilia Halkett, en particulier, trouve difficile d'apprécier avec sympathie cette vanité extraordinaire qui existe côte à côte avec une belle énergie inspirée par le plus haut idéal et soutenue par une intelligence toujours en éveil. En même temps, elle avoue que c'est un orgueil qui provient d'une plus belle origine que le nôtre, lequel ne repose que sur des choses matérielles, sur les richesses nationales et la confiance qu'elles inspirent :

D'énormes richesses unies à la stupidité nationale nous défigurent en nous donnant cet aspect trop mûr, peut-être même monstrueux,

dit-elle, et avec une naïveté très anglaise elle ajoute :

La vanité française est jolie, elle est amusante. Je ne sais pas si elle est profonde parce que je mets en doute la profondeur du caractère français... mais je sais qu'elle existe dans son sang. Le premier mouvement d'un Français provient de la vanité [2].

Si la vanité française est à bon droit remarquée par Cecilia Halkett, il y a toutefois dans les romans de Meredith une femme intelligente pour soutenir que les Français, en revanche, ont la vertu d'être d'excellents causeurs, et pourraient bien en remontrer sur ce point à leurs voisins d'outre-Manche :

Faut-il introduire des Français, demande Mrs Mountstuart Jenkinson [3], pour leur servir d'exemple dans l'art de converser, comme

1. *Rhoda Fleming*, ch. XXII, p. 227.
2. *Beauchamp's Career*, ch. XLVI, p. 529.
3. *L'Égoïste*, ch. XXXV, p. 423.

leurs aïeux introduisirent des marquis pour leur apprendre à faire la salade?

Et la « grande dame » d'*Evan Harrington*, la comtesse de Saldar qui sait si bien diriger les affaires d'autrui, avoue avec un peu de rancune « qu'on ne peut pas avoir le dernier mot en discutant avec un Français — pas même une femme ». On se souvient aussi que, dans *Celte et Saxon*, Meredith accorde le don de la grâce dans la conversation à un jeune Irlandais élevé à Paris par les Jésuites; et même un Anglais fanatique comme M. Adister « pensait que les Jésuites s'étaient abstenus d'une façon admirable de faire du mal à ce jeune homme ».

Le tempérament nerveux des Français fait l'objet d'une intéressante remarque dans *Lord Ormont et son Aminta*. Il s'agit de l'équitation, et Lord Ormont déclare que, tout en produisant d'admirables officiers de cavalerie, les Français sont trop nerveux pour être maîtres, comme les Anglais, de la race chevaline. Lui-même, militaire et officier de cavalerie, en donne son explication :

> Les Français ont des nerfs; les chevaux ne sont que nerfs. Les Français s'exaltent trop dans l'excitation nerveuse. Quand ils se maîtrisent, ils n'ont pas de supérieurs [1].

Il en est de même pour l'escrime; Lord Ormont admire la virtuosité des Français mais trouve que leur défaut est leur excès de « finesse [2] ».

Le Français, selon George Meredith, est donc un personnage admirable et en même temps déconcertant. Ses mérites et ses défauts proviennent également de son abondance d'énergie, de l'intensité avec laquelle il vit et se sent vivre. En général, Meredith parle de lui comme étant de race « latine », mais vers la fin de sa vie, certains indices autorisent à penser que son point de vue a changé. Dans *Un de nos Conquérants*, Colney Durance fait la synthèse de la nature composite de la race française :

> Quant au peuple de France, il est de toutes les nations de l'Europe le plus mélangé; aussi les Français sont-ils pleins de contrastes;

1. *Lord Ormont and his Aminta*, ch. IV, p. 60.
2. *Ibid.*, ch. XII, p. 148.

très sentimentaux et strictement logiques; libre-penseurs et dévots; affectueux et féroces; frivoles et tenaces. Sur ces qualités les passions de la saison agissent comme le soleil ou la lune; et en plein sensualisme ils sont capables d'atteindre l'idéalisme. Ils sont au-dessous de votre niveau... et en même temps au-dessus : chez eux le paradoxe est naturel [1].

On ne saurait conclure ce chapitre sans citer encore une allusion au caractère français enveloppée sous la forme d'une anecdote — inventée à coup sûr — qui se trouve dans *La Maison de la Grève.* Purement comique et même donnant dans le burlesque, cet épisode n'a sûrement pas la valeur d'un témoignage sérieux, et ne pourrait aucunement servir à l'étude des opinions de Meredith :

La tradition rapporte qu'une dame et un monsieur français vinrent dans la ville (Crikswich : lisez Seaford) pour y vivre en pension pendant un mois, et que le lendemain ils s'embarquèrent dans un petit bateau sur la plage, disant en leur pauvre anglais à un matelot, ancien garde-côte qu'ils avaient consulté au sujet du temps : « It is better zis zan zat », alors qu'ils choisissaient avec des haussements d'épaules entre la mer houleuse et la terre semblable à un cadavre. On ne les revit jamais. Nul ne pouvait comprendre leur façon d'agir. Comme ils avaient payé leur note à la pension, on attribua leur conduite à une folie systématique. Les Anglais venaient à Crikswich pour l'air pur et salé de la mer, et ils ne s'attendaient pas à ce qu'on le leur servît tout cuit, préparé et garni. Si on traite ainsi la Nature, ce n'est plus la Nature qu'on a, mais quelque chose de francisé. Ces Français veulent toujours tailler la barbe de Neptune [2]!

Voilà l'anecdote! Elle appartient sûrement à la catégorie de celles que Meredith se plaisait à inventer tout simplement pour faire rire, sans aucune intention psychologique.

*
* *

Il semble que ces petites allusions à la vie française ont pour Meredith un irrésistible attrait. La société française est toujours décrite avantageusement dans ses romans, et Mr. Pollingray n'est pas le seul de ses personnages qui préfère habiter en

1. *One of our Conquerors,* ch. XI, p. 113.
2. *Short Stories (The House on the Beach)*, ch. I, p. 276.

France. Le jeune Patrick O'Donnell [1], félicité pour son talent à chanter des chansons françaises, répond qu'il croit que c'est en français qu'il chante le mieux, et que, s'il ne peut vivre tranquillement dans sa patrie, il a songé à s'établir en France. Consternation de la jeune fille anglaise à laquelle il s'adresse! Pense-t-il vraiment se faire français?

Pourquoi pas? dit-il. Je suis plus à mon aise parmi les Français; ils sont pour la plupart de ma croyance; ils sont aimables, bien qu'ils ne l'aient pas été tout à fait envers le pauvre Lally Tollendal. Je les trouve sympathiques. Oui, j'aime la France, et quand il me faudra m'établir, comme il le faudra sans doute un jour ou l'autre, je n'aurai pas là-bas les ennuis que je trouverais ici.

« N'êtes-vous donc pas fier d'être Anglais? » lui dit-elle d'un ton de reproches.

« Je suis Irlandais [2]. »

La spontanéité de la réponse est délicieuse et exprime parfaitement la dignité de Meredith en tant que Celte.

La plupart des Français qui figurent dans les romans de Meredith n'y sont introduits que pour faire contraste avec les Anglais. M. de Saint-Ombre, qui accorde à Gower Woodseer, philosophe pauvre et vagabond, le titre d'*homme d'esprit*, étonne la société anglaise par son attitude respectueuse envers un homme de basse origine; un groupe de dames aristocratiques ne peut s'empêcher de penser que les gentilshommes de France, depuis cette exécrable Révolution, ont perdu le sens de caste. A moins que le fait d'appeler homme d'esprit un vagabond poussiéreux et sans ressources ne soit encore un exemple du manque d'humour des Français [3]. Et c'est sûrement un souvenir de même nature qui agite le cœur de M. Dehors dans *L'Égoïste.*

Meredith connaissait un peu l'art et la musique français, et là encore il se rendait compte de la supériorité esthétique de la France. Parlant à M. Photiadès, il dit combien il a aimé les tableaux de Watteau et de Fragonard, et il exprime une admiration particulière pour ceux de Corot. Il aimait la musique

1. *Celt and Saxon*, p. 34.
2. *Celt and Saxon*, ch. V, p. 34.
3. *Le Mariage étonnant.*

française, mais la préférait pure et sans influence étrangère :

(Wagner) a lui aussi exercé une influence sur les Français; je retrouve sa manière dans le *Roméo et Juliette* de Gounod... et nous n'y gagnons rien. C'est une bien faible compensation pour la mélodie disparue; pensez aux sons du pipeau du petit berger dans *Mireille* [1].

Il est inutile de relever toutes les allusions à la vie française que Meredith a pu faire pendant sa carrière littéraire; ce serait en outre superflu, car il répète assez souvent ses observations. On s'est borné à signaler les plus importantes et à établir aussi exactement que possible quelles furent ses idées au sujet de la France. Il suffit de dire que ces allusions montrent que Meredith avait une prédilection pour la France, mais une prédilection d'une nature particulière dont, avant de conclure, il semble nécessaire de définir les limites. Si, en effet, il avait trouvé la vie française plus agréable que la vie anglaise, ne lui aurait-il pas été possible de s'établir, comme beaucoup de nos hommes de lettres, à l'étranger, en France? Browning ne s'est-il pas réfugié en Italie? Mais Meredith n'en fit rien, parce qu'il aimait de tout son cœur son sol natal, il aimait l'Angleterre pour elle-même. Son goût pour la France n'est donc qu'une prédilection tout intellectuelle qui ne s'adresse pas au pays en lui-même mais qui regarde plutôt les mœurs, la vie sociale. Comme camarades et comme amis, comme critiques et comme admirateurs, les Français lui étaient beaucoup plus sympathiques que les Anglais, parce que leur camaraderie, leur amitié, leur critique et leur admiration provenaient également d'une âme éveillée, généreuse, et surtout cultivée. Il y avait pour Meredith si peu d'Anglais, amis ou ennemis, dont il pouvait en dire autant! On l'admirait souvent par orgueil intellectuel, parce que c'était un auteur « difficile »; ou bien on l'aimait par sentimentalisme, parce qu'il avait été persécuté, ou bien on le soutenait par snobisme artistique, parce que Swinburne s'était fait son défenseur. Meredith voulait qu'on appréciât dans ses œuvres ce que, par exemple, M. Legouis a admiré dans *L'Égoïste*, et il voulait qu'on le critiquât avec intérêt et non, comme le faisaient beaucoup de critiques anglais, avec un

1. *One of our Conquerors*, ch. XIII, p. 139.

mépris systématique pour ce qui ne ressemblait pas à Dickens ou à George Éliot, ou ce qui exigeait trop de l'intelligence du bourgeois.

Par sympathie conjugale il se sentait attiré vers la France; son esprit lui faisait découvrir en France une vie mieux conduite et mieux organisée; son sens artistique lui faisait pressentir l'existence d'une plus parfaite harmonie sociale; en tant qu'écrivain, il y rencontrait des critiques beaucoup plus compréhensifs, car sa pensée est vraiment plus accessible au Français qu'à l'Anglais moyen. Telles sont les raisons qui justifient ce grand amour pour la France; le cœur de l'homme, sa générosité spontanée, expliquent le développement et la durée de cet amour.

LIVRE TROISIÈME

LA FRANCE POLITIQUE

CHAPITRE I

LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

Le germanisme et la Fortnightly Review. — *Les Lettres.* — *Meredith et la guerre.* — *L'opinion anglaise.*

Depuis la Révolution jusqu'au commencement de la guerre de 1870, la France et l'Angleterre avaient joué, l'une en face de l'autre, le rôle de deux rivales, l'une passionnée, l'autre froide et méfiante, surveillant leur développement réciproque avec malveillance. La tradition historique de l'Angleterre lui interdisait nettement de permettre un surcroît de puissance à cette enfant terrible de l'Europe, à cette France qui menaçait constamment par sa proximité les côtes du sud, et qui lui avait déjà disputé la suprématie coloniale. La France se méfiait de l'Angleterre à cause des interventions anglaises qui avaient de temps en temps entravé le jeu de ses combinaisons en Europe; car, si la plume de Wordsworth avait bien proclamé la Révolution comme l'aurore de la liberté européenne, il n'en reste pas moins vrai que la patrie du poète, révoltée par les violences de la Terreur, avait mis ses troupes à la disposition des ennemis de la France. L'épopée napoléonienne finit tristement pour la France, parce que l'Angleterre jugea politique d'écraser Bonaparte au moment où, las de la guerre et désormais résolu à se consacrer aux travaux de la paix dans une France tranquille et florissante, il n'avait plus le désir des conquêtes.

Les révolutions qui précédaient habituellement des changements dans la constitution française n'étaient pas non plus

bien vues en Angleterre, surtout par les Conservateurs, qui représentaient l'élément le plus nationaliste du pays. Tennyson, publiant en 1847 son poème *La Princesse*, prête à un des personnages quelques mots caractéristiques (c'est le fils aîné d'un député conservateur qui parle, tandis que les auditeurs regardent, au loin, la côte de France) :

> Mais là-bas — pouah! — naît une soudaine chaleur.
> Le plus sobre des citoyens semble perdre la raison,
> Le roi s'effare, le soldat refuse de se battre,
> Les gamins se mettent à fusiller et à poignarder,
> Un royaume s'effondre dans un cri
> Comme une vieille [1].

Il exècre « les révoltes, les républiques, les révolutions », et bénit la mer étroite qui sépare la France de l'Angleterre. Ces préjugés, cette tendance persistante des Anglais à traiter en fous et en criminels les Français qu'ils connaissaient si peu, se joignaient au souvenir glorieux de Nelson et de Wellington pour former l'opinion de la plupart des Anglais à l'égard de la France, et comme la reine Victoria se plaisait à introduire dans son royaume le culte de l'Allemagne, on suivait *ad nauseam* la mode allemande tandis qu'on méprisait la France.

L'alliance française pendant la guerre de Crimée n'avait pas réussi à dissiper la fumée du malentendu franco-anglais. L'Angleterre n'était pas entrée en guerre par sympathie pour la France; bien plutôt par crainte d'une Russie trop puissante en Orient, menace au pouvoir britannique dans l'Inde. Elle n'y était pas entrée non plus en agent libre cherchant à renforcer sa politique, mais contrainte par les démarches indépendantes d'un ambassadeur intrigant et volontaire, Sir Stratford de Redcliffe. La conduite même de la guerre, où deux actions furent livrées séparément par les alliés et où la coopération militaire était des plus restreintes, ne se prêta pas à un rapprochement mutuel des deux nations. Le commandant anglais n'avait-il pas encore l'habitude fâcheuse de dire « les Français » quand il voulait dire « l'ennemi [2] »?

1. *La Princesse* (conclusion).
2. *Encyclopaedia Britannica*, XIV[e] édit., 1929, t. IV, p. 707.

Il y avait cependant en Angleterre à cette époque un parti sympathique à la France — celui du Prince de Galles, qui exprimait si ouvertement ses vues politiques qu'il réussit à offenser, plus tard, sa sœur, la future impératrice Frédéric [1]. Déjà, aussi, l'Angleterre commençait à désapprouver la politique de Bismarck, et ce ne fut pas tout simplement par sympathie pour la Princesse de Galles, fille du roi de Danemark, que l'annexion des duchés de Schleswig et de Holstein fut si mal vue à Londres. Bismarck avait provoqué l'inimitié non seulement de la reine Victoria, mais du peuple anglais, et si l'Angleterre ne se déclara ni pour la Prusse ni pour la France, dans la guerre de 1870, on ne saurait attribuer sa neutralité qu'à son désir d'éviter les frais d'une campagne et de maintenir sa position d'isolement avantageux. L'Angleterre redoutait l'esprit guerrier européen; elle en voyait deux représentants dans les personnes de Napoléon III et de Bismarck, et plutôt que de s'allier à l'un ou à l'autre, elle aurait préféré qu'ils s'entre-détruisissent. Cela n'étant pas possible, en raison de la supériorité de Bismarck, elle se posait volontiers en arbitre, comme le prouva la fin de la guerre. Si donc la reine Victoria avait de vives sympathies allemandes, celles-ci dataient plutôt de l'époque du Prince Consort; c'étaient des sympathies d'ordre sentimental qui s'adressaient à une Allemagne paisible et romantique, laquelle, hélas! cessait déjà d'exister pour devenir l'Empire puissant et militariste de 1871.

Dans le monde littéraire, les tendances germanophiles étaient encore très prononcées. Depuis 1823, la presse édimbourgeoise présentait à la Grande-Bretagne les œuvres de Thomas Carlyle, qui devait révéler l'Allemagne aux Anglais comme M^me^ de Staël l'avait révélée autrefois aux Français. En 1823, sa *Vie de Schiller* commença à paraître dans le *London Magazine;* en 1824 parut sa traduction de *Wilhelm Meister*, et dès ce moment il publia dans la presse de nombreux articles relatifs à l'Allemagne. En 1827 il publia ses *Nouvelles Allemandes;* en 1828, *Sartor Resartus*. En 1837 parut son histoire monumentale de la *Révolution Française*, mais en dépit de sa passion pour son

1. Juillet 1870, *Lettres de l'impératrice Frédéric*, p. 70-71.

sujet, il n'en demeura pas moins germanophile jusqu'à la fin. Le peuple français ne lui plaisait pas; il le considérait comme frivole et peu stable, ainsi que l'indiquent ses lettres à Jane Welsh Carlyle pendant les séjours qu'il fit en France. En 1860 commença à paraître sa *Vie de Frédéric II*. Par Carlyle, l'Angleterre apprit à s'enorgueillir de ce que la race anglo-saxonne avait de teuton dans ses origines. Dans une lettre au *Times*, le fougueux philosophe fit l'éloge passionné de la force germanique, et proposa dans l'exemple de l'Allemagne l'idéal de la plus haute culture européenne :

Nous connaissions trop peu l'Allemagne, écrit M. G. M. Trevelyan, pour la considérer en rivale sérieuse. Il fallait des individus aussi excentriques que Matthew Arnold et George Meredith pour nous avertir qu'il y avait dans ces professeurs allemands et dans leur *Geist* quelque chose d'admirable mais en même temps de dangereux. La pensée typique de l'Angleterre, celle de la reine Victoria ou celle de Carlyle, préférait nettement la civilisation allemande à celle de la France. Le groupe de positivistes, peu nombreux mais alors très écoutés, qui avaient été nourris des idées du libéralisme intellectuel de la France, étaient presque les seuls à combattre les opinions allemandes [1].

*
* *

Meredith, observateur perspicace des événements européens, éprouvait déjà, à la veille de la guerre, des appréhensions pour la France. Il se rendait compte des erreurs continuelles de Napoléon III, et il n'avait pas manqué de noter l'imprudence de sa politique italienne. Car Napoléon, incapable d'avoir une conduite ferme à l'égard du Pape et des nationalistes italiens, venait d'offenser gravement Pie IX en lui conseillant de permettre l'union de l'Italie du nord et de la Sardaigne, et de renoncer aux Légations. Quand le Pape eut refusé d'adhérer à ces propositions, Napoléon se tourna vers le parti nationaliste de Cavour et autorisa le Piémont à annexer les États du centre. Cela lui valut la Savoie et Nice, mais n'empêcha pas les catholiques de tous les partis, orléanistes, légitimistes et même républicains, de s'indigner et de désapprouver d'un commun

1. G.-M. Trevelyan, *British History in the XIXth Century*, p. 363.

accord la politique impériale. La répercussion de cet événement se fit sentir en Angleterre, où vivaient beaucoup d'orléanistes réfugiés, et Meredith écrivit que, grâce à la brochure du duc d'Aumale, ils avaient visiblement plus d'espoir.

Les élections de mai et de juin 1861 consacrèrent le triomphe de l'opposition libérale. Napoléon, qui connaissait bien la puissance des catholiques et la méfiance de son peuple, sentait décliner son prestige et s'imagina qu'il pourrait remédier à cet état de choses par un Congrès des Grandes Puissances réuni à Paris au mois de novembre 1863. Les autres Puissances ne voyaient là qu'une manœuvre en vue d'obtenir l'aide de la Prusse contre l'Autriche, qui s'opposait à la politique italienne de l'empereur, et ne désiraient point y participer. L'Angleterre, surtout, se montra hostile au projet. Le 9 novembre on pouvait lire dans le *Times :*

> En effet, l'idée impériale d'un Congrès général n'est, en somme, qu'une proposition par laquelle on espère obtenir le résultat que produirait une guerre, sans dépenser préalablement ni sang ni argent.

On n'aimait guère non plus la façon dont Napoléon se proposait d'y jouer le rôle de dictateur, tandis qu'il accordait à l'Angleterre (impériale, elle aussi) un rôle insignifiant, ce qui blessait au cœur les bons Victoriens « constructeurs d'empire ».

Le Congrès ne se réunit pas, et ce fut la reine Victoria qui donna l'exemple aux autres puissances en annonçant le refus de l'Angleterre.

L'historien Kinglake, à qui le Prince Louis-Napoléon avait eu naguère le malheur de disputer l'affection de Miss Howard, devint alors d'autant plus ennemi de la France que son hostilité trouvait un aliment dans sa haine personnelle contre Napoléon. Meredith s'indigna de la sévérité injuste de Kinglake, qu'il avait sans doute rencontré chez les Duff-Gordon, où l'historien avait l'habitude d'aller très fréquemment :

> La façon dont Kinglake parle des Français, écrivait Meredith à Janet Duff-Gordon, est tout simplement mesquine. — Et il est mesquin aussi de la part de l'Angleterre de s'arroger partout le rôle de critique — et nulle part celui du parti actif, si elle peut s'en empê-

cher. Nous nous sommes certainement compromis dans ce Congrès et l'alliance française n'existe plus [1].

Il semble donc que Meredith n'approuvait point l'offense donnée à la France.

Pendant les années qui suivirent celle de son Congrès avorté, Napoléon regarda d'un œil jaloux l'unification de l'Allemagne sous l'impulsion de Bismarck. Ces deux grands personnages du drame européen se dressaient peu à peu l'un contre l'autre, mais, comme l'a dit M. Trevelyan, « Bismarck se distinguait de son adversaire en sachant ce qu'il désirait et en connaissant aussi le moyen qui le lui ferait obtenir [2] ». Les Hohenzollern régnaient maintenant sur vingt-deux états du nord de l'Allemagne, et la Prusse était à la tête de cette confédération. Peu de temps après, presque tout ce qui se trouvait entre le Mein, le Rhin et le Jutland lui appartenait, et elle s'arrogeait le droit d'exiger des autres états une contribution pécuniaire en temps de guerre. Il ne restait à Bismarck qu'une seule tâche importante à achever : l'unification de l'Allemagne du nord et des états du sud. En face de l'Allemagne tellement solide et puissante, on a peine à se figurer que Napoléon III ait pu établir avec Bismarck le contrat fatal de l'entrevue de Biarritz (1865). Même si l'Autriche avait été de force à tenir tête à la Prusse, il est difficile de croire que le roi Guillaume aurait tenu compte d'un pacte secret conclu par son ministre. Mais la Prusse triompha, et la question ne se posa plus.

L'idéal commun que devait proposer Bismarck à l'Allemagne du nord et aux états du sud pour les unifier, c'était l'entrée en guerre contre l'ennemi héréditaire de l'Allemagne. Quant à l'origine de la guerre de 1870, peu importe que le trône d'Espagne ait été offert à un Hohenzollern, qui l'avait tout de suite refusé. Peu importe même que Bismarck ait fait raccourcir la forme du télégramme d'Ems pour donner à la presse allemande l'impression que l'ambassadeur de France venait d'être outragé par le roi Guillaume; ces événements se déroulaient, pour ainsi dire, à la surface de la politique européenne. La

1. *Lettres*, p. 130.
2. G.-M. Trevelyan, *British History in the XIXth Century*.

déclaration de la guerre, de la part de la France, ne fut que le résultat logique d'un état de choses qui n'aurait pas pu durer longtemps. Bismarck cherchait la guerre pour unifier l'Allemagne, et la France n'était que son instrument; Napoléon était obligé de s'opposer à cette unification qui menaçait les parties faibles de sa frontière, et il entra sans regret en lutte parce qu'il n'avait point entrevu la possibilité d'une défaite. Les deux grands rivaux de l'Europe ne pouvaient, au moment de l'agrandissement de la Prusse, le souvenir persistant encore des gloires du grand Napoléon, faire autrement que se battre.

L'empereur des Français, malgré sa grande confiance en lui-même, était le plus faible des deux. Non seulement ses forces militaires étaient inférieures à ce qu'il les imaginait, mais elles l'étaient surtout à cette armée jeune et bien disciplinée que Bismarck avait à sa disposition, et dont Napoléon avait sous-estimé la puissance. La tête pleine des « idées napoléoniennes » dont il s'estimait l'héritier, fier des victoires remportées en Italie et au Mexique, il se croyait invincible, mais il avait compté néanmoins sur l'appui de l'Autriche, du Danemark et de l'Italie elle-même. Aucun de ces pays n'était capable de venir en aide à la France en temps de crise. Pour avoir si mal calculé les éléments dont il disposait, Napoléon se trouva à la fin tout seul contre la Prusse organisée, puissante, et exaltée par un nouvel enthousiasme nationaliste. Et la France du Second Empire avait déjà perdu la confiance en elle-même aussi bien qu'en son chef élu.

Meredith, dans son diagnostic de l'état européen, s'apercevait des dangers de cette guerre pour la France. Il s'exprima ainsi dans une lettre à son fils :

> Il y a eu récemment les symptômes d'une guerre entre la France et la Prusse, et il me semble, malheureusement, que cette guerre se fera; mais pas tout de suite, à mon avis. Quand le cerveau de l'homme est insuffisant pour satisfaire aux exigences des affaires, on se bat. Si la guerre éclate, j'en aurai du chagrin, car j'aime la France, tout en comprenant qu'il est nécessaire à l'Europe d'avoir au centre un état peuplé d'une race solide [1].

1. *Lettres*, pp. 207-8.

Il avertit son fils, qui devait faire visite à Mme Poussielque en Dauphiné, de ne pas s'attendre à rencontrer des sympathies allemandes chez le commandant Poussielque; mais lui conseilla de ne pas se laisser influencer à la légère par les opinions d'autrui. Évidemment, comme il connaissait bien les vagues tendances anti-allemandes de son fils, Meredith ne voulait pas qu'Arthur se laissât entraîner à une partialité trop favorable aux actes de la France.

Les *Lettres* de George Meredith renferment à vrai dire une sorte de cristallisation de ses opinions à l'égard de cette guerre. Son attitude est celle d'un homme à la fois raisonneur et poète, et si son intelligence lui ordonne de condamner la France impériale, sa sensibilité lui commande d'avoir pour elle une vive sympathie. C'est pour cette raison que, partisan de l'Allemagne, il s'exprime en prose logique, tandis que, partisan de la France, il s'exprime dans la langue poétique des *Odes*. La raison de Meredith s'était développée, il ne faut pas l'oublier, dans une école allemande, et il ne pouvait rester aveugle ni aux erreurs du bonapartisme ni aux qualités de solidité et de prudence dont faisait preuve la jeune Allemagne. Quand on se souvient aussi que l'affaire du télégramme d'Ems ne fut connue du public qu'après la chute de Bismarck (1890), il faut admettre que, selon toute apparence, la France seule était responsable. Meredith, comme Harrison, avait foi en la France, mais il se méfiait d'une France mal gouvernée, car il la comparait toujours à une femme noble et impulsive qui avait besoin d'un maître capable de la diriger. Il jugeait avec beaucoup de justesse de l'état et de l'avenir de l'Europe, et comme critique des deux grands pays dont la rivalité passionnait l'opinion, il s'est distingué — ainsi que Morley — par l'impartialité de ses vues.

Les *Lettres* de George Meredith présentent ici quelques incohérences de dates : dans une lettre du 21 juillet 1870, il est question de la mort de Prévost-Paradol qui venait de se tuer, le 20 juillet, à Washington. Dans la même lettre Meredith parle de la bataille de Forbach qui fut livrée le 4 août, et le ton de la lettre ne permet pas de douter que la guerre ne fût commencée. Or elle commença le 2 août. La lettre du 25 juillet paraît aussi

appartenir au mois d'août, puisqu'il y est question également des hostilités. L'éditeur des *Lettres* aura donc vraisemblablement mal daté quelques-unes de ces lettres. Cela est fort regrettable, mais ne change rien à la signification très évidente de la correspondance.

Meredith avait espéré être envoyé en France comme correspondant de guerre du *Morning Post*. Dans une lettre non datée, il dit : « Il est possible que je me mette en route pour la France, sous les ordres de Borthwick [1]. » (Borthwick était rédacteur du *Morning Post*.) Dans une autre lettre il ajoute : « Il est encore possible que j'y aille pour un mois [2] », et dans une autre : « Les correspondants sont exclus — donc plus d'espoir [3] ! » En tout cas, il lui restait la consolation de discuter avec John Morley les événements de l'Europe. Vers les premiers jours de la guerre il lui écrivit :

> L'instinct du peuple (français) qui saisit l'occasion pour disputer l'agrandissement de la Prusse est raisonnable; ce n'est pas ici une guerre de vanité, ni une guerre de rois, mais une guerre de peuples : la guerre des Allemands et des Français; c'est une épreuve de force véritable pour la suprématie; et il était absurde de penser à la remettre, mortel d'attendre [4].

Mais si Meredith au début était très ardent dans sa défense des intérêts français, il allait subir l'influence puissante de Morley, qui discernait des fautes des deux côtés. N'oublions pas non plus que, le 25 juillet, Bismarck avait joué un coup de maître en faisant paraître dans le *Times* le texte du traité, rédigé par Benedetti, qui sous certaines conditions laissait la liberté à la France de s'annexer la Belgique, traité demeuré en projet, qui datait de 1866, mais que Bismarck ne fit remonter qu'à 1867. L'opinion anglaise devint aussitôt moins sympathique à la France. Même Frederic Harrison se trompa aux apparences, et cela par suite de la lecture du *Times* [5]. Libéral acharné, il détestait d'ailleurs l'Empire de Napoléon, et ne

1. *Lettres*, p. 209.
2. *Ibid.*, p. 212.
3. *Ibid.*, p. 209.
4. *Ibid.*, p. 208.
5. F. Harrison, *Autobiographic Memoirs*, t. II, pp. 3-4.

comprit que plus tard la menace que constituait l'impérialisme allemand naissant. Dès qu'il se rendit compte de la volonté de suprématie et de la puissance militaire que représentait la Prusse, il ne vit dans cette guerre qu'un effort sans scrupules de Bismarck pour écraser à tout jamais la France, et il protesta en vrai républicain. Meredith, dans ses *Lettres*, semble suivre une évolution contraire. Sympathisant d'abord avec la France, berceau des idées libérales et chef autrefois de la civilisation européenne, il en vient de plus en plus à condamner cette même France dégénérée en empire bonapartiste et infidèle à la promesse de la Révolution.

Les réflexions de Meredith, chaque jour plus sérieuses, l'amenaient à s'apercevoir de la vanité guerrière de Napoléon III lui-même, et il commença à examiner la guerre dans ses origines. Il se souvenait du conflit de la Prusse et de l'Autriche en 1866, et il y trouvait l'explication de la querelle franco-allemande :

> La guerre est la conséquence directe de 66. Nous disions alors du mal des Prussiens tout à fait comme nous nous récrions actuellement contre les Français; mais les armements énormes de chaque parti étaient destinés à ce duel, et peu importait le prétexte de l'explosion. Sans doute, c'est ici un exemple d'*Arcades ambo*. Les Français se sentaient continuellement menacés par une Prusse plus puissante, ils s'irritaient de son attitude, ils s'effrayaient du bruit de certains projets redoutables dont l'existence semblait être garantie par sa réputation [1].

Meredith avait raison de dire que l'histoire avait appris à la France à se méfier de la Prusse; il refusa d'admettre l'importance du rôle de Napoléon III pour affirmer que l'offense, procédant de la Prusse, n'était que l'étincelle qui devait allumer la haine endormie :

> Quoi qu'il en soit, la lutte devait avoir lieu; et si nous sommes énergiques et prudents elle peut être le dernier grand conflit de l'Europe [2].

Mais si le rôle de Napoléon lui-même ne fut pas très important, le bonapartisme était, de l'avis de Meredith, funeste pour la

1. *Lettres*, p. 210.
2. *Ibid.*, p. 210.

France. Le bonapartisme, fruit de la légende, avait agi sur la France à la façon d'un narcotique au point de l'amener au désastre, et Meredith incline à reconnaître en Napoléon III l'instrument responsable de cet engouement. Quoiqu'il méprise de tout son cœur Napoléon III, Meredith ne voit en lui qu'un faible, un dégénéré qui vit de la réputation glorieuse de son oncle :

La faute de cette guerre retombe sur la France, écrit-il le 25 octobre 1870, et l'empereur est le coupable [1]. Deux générations de Français avaient été élevées dans la tradition du bonapartisme, qui les encouragea à infliger des injustices et des outrages aux autres nations pour la gloire et l'agrandissement de la leur. Ils choisirent comme chef un Napoléon, ces Français, à cause de son nom et malgré son caractère qui leur était connu. On dit que les paysans français ne voulaient pas la guerre; qu'ils élirent cet homme par ignorance; mais qui pourrait nier que le prestige napoléonien le fit monter sur la première marche du trône en lui donnant des votes innombrables? Cet homme était l'expression de leur ignorance ou de leur sottise ou de leur vanité; il fit appel à leur adoration de Napoléon, et eut une réponse immédiate [2].

Mais le mépris de Meredith à l'égard de Napoléon III n'est rien à côté de sa haine pour Adolphe Thiers, qu'il juge responsable de la manie bonapartiste à cause de ses écrits. Thiers avait publié, en 1845-62, son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, et si le livre n'était certainement pas seul responsable du coup d'état de 1851, il avait contribué largement à entretenir l'enthousiasme bonapartiste que la tradition militaire, les souvenirs des soldats, la poésie de Victor Hugo et d'autres poètes, et les malheurs de la deuxième République avaient créé. Thiers, ancien ministre orléaniste, était à ce moment-là monarchiste et partisan de la guerre, et Meredith le regardait comme le mauvais génie de la France. Il l'appelle « ce petit Français délétère, Thiers, qui empoisonne depuis un demi-siècle ses compatriotes », et il condamne comme un « livre de mensonges » *Le Consulat et l'Empire*. Quand Senior publia en 1877 sa bio-

1. Il faut se rappeler, toutefois, que cette lettre fut écrite à son fils Arthur, extrêmement gallophile, pour l'amener à voir l'autre côté de la question.
2. *Lettres*, p. 213.

graphie de Thiers, Meredith l'accueillit comme « description inoubliable..... du diablotin infernal du Diable lui-même », et il traça du caractère de Thiers une esquisse qui ne flattait pas du tout la victime :

Homme d'état — oui, engendré par Machiavel d'une vivandière de régiment. Si j'avais le temps j'en tracerais une esquisse dans le style de La Bruyère. — Né avec la bénédiction du diable, aussi. Ce sont ses timbales qui ont rythmé la marche de la France jusqu'à Sedan. Les siennes, plutôt que celles de Louis Napoléon. Les Français, nourris de Thiers, pensaient vraiment en entendant le clairon qu'un autre chapitre de l'histoire vaine allait être écrit [1].

Mais Meredith se laisse entraîner quelquefois par un excès de passion, et il exagère sûrement les fautes de Thiers, qui allait mériter mieux de la France.

En recherchant la cause de la guerre franco-allemande, Meredith a pris la résolution de ne jamais consulter ses sentiments, mais son intelligence, et la conclusion à laquelle il arrive est que la France induite en erreur par les impérialistes « aux cerveaux sans gouvernail [2] », n'est pourtant pas innocente. Il écrit à Hardman :

Oh, cette guerre! Je ne puis contenir la pitié que j'ai pour les Français, mais je ne peux pas dire qu'ils n'ont pas mérité la défaite [3].

A Maxse, il écrit sur un ton semblable :

Pouvez-vous faire semblant de croire que la France n'ait pas eu besoin de cette leçon, la plus amère de toutes? Ses philosophes avaient beau parler, la gloire militaire restait une des passions du peuple. Et beaucoup de ses philosophes se laissaient décevoir par l'idée que « la France devait être prépondérante » pour le bien de l'humanité, au lieu d'essayer de la rendre prépondérante par la vertu et par un exemple éclatant. Elle se fiait à son épée sans même en éprouver la trempe. Elle est tombée. Cela me fait de la peine; je déteste la façon cruelle dont on la traite. Mais je ne peux pas oublier qu'elle a fait appel au « droit du plus fort ». Je ne peux pas oublier

1. *Lettres*, pp. 284-5.
2. *Ibid.*, p. 224.
3. *Ibid.*, p. 215.

non plus qu'elle a toujours été l'élément perturbateur de l'Europe [1]. (Le 27 février 1871.)

Meredith estime que la France, trop confiante en elle-même comme mère de le civilisation, se croit trop facilement la première nation de l'Europe. D'après lui, un pays qui a eu l'honneur de conduire tous les autres, de créer la culture européenne, n'a pas le temps de se reposer et de laisser aller les choses à leur gré; un tel pays n'a pas non plus le droit de se considérer comme le chef de la civilisation s'il ne donne plus aucune preuve de ses capacités. Une fois infidèle à son idéal, la France est en proie à toute sorte de mauvais conseils, et la vanité nationale dont elle fait preuve n'est que l'orgueil qui précède toujours une chute. Comme nation combattante, Meredith l'admire; il la trouve noble et énergique, mais il voit autour de sa tête l'auréole des causes perdues. Car, si elle a eu vraiment intérêt à empêcher l'agrandissement de la Prusse, elle sait bien qu'elle ne peut pas lui tenir tête, à elle seule. L'adversaire est déjà trop puissant, et il faudrait, pour le combattre, une armée parfaitement organisée, un pays préparé à l'avance, et des alliances avec les autres puissances. Et cela même, pense Meredith, n'est pas suffisant, car les armées ne peuvent refouler le flot d'une grande nation qui avance comme une marée.

Encore sous l'influence de Morley, froid raisonneur et dialecticien équilibré, Meredith reconnaît à la race allemande des qualités particulièrement admirables; c'est un peuple naissant qui, à côté de la brutalité de la jeunesse, possède l'ardeur du bon travailleur. Les Allemands ont eu, dit-il, « une carrière civique toujours honorable et vertueuse [2] », et ils sont en marche vers les premières lignes de la civilisation. Il faut que la France défende la renommée que lui a faite l'histoire, si elle ne veut pas se laisser dépasser par sa rivale. Analysant les traits particuliers à chacun des deux pays, Meredith fait remarquer que l'esprit allemand a une tendance à devenir fade *(the German mind flattens)* [3] tandis que l'esprit français est aiguisé; que la race allemande l'emporte en force organisée et que la

1. *Lettres*, p. 223.
2. *Ibid.*, p. 213.
3. *Ibid.*, p. 222.

race française excelle à faire valoir des forces moindres par une intelligence plus affinée.

Au moment où la guerre éclata, la France avait abandonné l'esprit d'initiation qui faisait d'elle l'apôtre de la civilisation; elle était encore capable de soutenir sa réputation, mais elle en avait perdu la volonté. L'Allemagne avait, au contraire, un excès d'énergie, et travaillait à faire prévaloir l'idéal encore mal défini de la nouvelle « culture » en étalant devant un monde étonné des réserves de force qu'on était loin de soupçonner. L'admiration de Meredith devant cette Allemagne triomphante ne l'emportait pas cependant sur son amour pour la France. Il aimait la France et il ne perdit jamais la confiance qu'il avait en elle; il croyait que l'intelligence vive d'une race latine était aussi indispensable au monde qu'au temps de l'Empire romain, et si la France était capable de décevoir, de temps en temps, ses admirateurs les plus fervents, elle demeurait digne de conserver leur amour même aux heures les plus pénibles.

Surtout, dans ses *Lettres*, Meredith apparaît comme un vrai libéral. Le plus grand crime de la France, selon lui, c'est d'avoir renoncé aux victoires de la démocratie, d'avoir oublié les grands jours de la Révolution pour se laisser entraîner vers un régime autoritaire et militariste. Si ses sympathies intellectuelles le rangeaient aux côtés de l'Allemange, il dut en même temps, en lisant la *Pall Mall Gazette* de décembre 1870, avoir l'attention éveillée sur les opinions libérales de F. Harrison qui, ancien ennemi de la France repenti, réagissait contre la façon dont Carlyle, Freeman et d'autres hommes de lettres s'étaient mis à la suite des professeurs et des diplomates allemands pour soutenir des thèses militaristes et justifier ainsi le rôle de la Prusse. Il était nécessaire, selon ces hommes, de protéger l'Allemagne par une nouvelle frontière stratégique et de libérer leurs frères de race allemande en Alsace. Harrison, se rendant compte du danger de ces idées, sembla pressentir le futur impérialisme allemand. Il déclara que l'intérêt de l'Angleterre et de l'Europe exigeait que la France ne fût pas écrasée, et, finalement, il préconisa comme seul remède l'intervention de l'Angleterre [1]. Vers le milieu du mois de janvier 1871, l'opinion

1. F. Harrison : *Autobiographic Memoirs*, t. II, pp. 5-14.

anglaise, enfin révoltée par la sévérité des coups portés par la Prusse à la France, et inspirée sans doute aussi par la sentimentalité foncière qui fait de l'Angleterre le champion des causes perdues, changea et se prononça pour la France.

Meredith ne va jamais aussi loin que Harrison, lequel, une fois affranchi de ses premières sympathies pour l'Allemagne, perd de plus en plus le sentiment de la mesure, devient emphatique, déclamatoire et parfois violent jusqu'à la frénésie. Un tel manque d'équilibre, dont témoignent ses articles, dut entre tous frapper Meredith. Quoi qu'il en soit, Harrison a révélé à Meredith et à tout son siècle la menace pan-germaniste et le danger du militarisme prussien substitué à celui des Bonaparte. A vrai dire entre le bonapartisme et le prussianisme, il n'y avait pas, pour des libéraux positivistes, à choisir.

* * *

La guerre elle-même, dans ses aspects plus ou moins techniques, ne l'intéressait pas moins que les problèmes psychologiques et sociaux auxquels elle avait donné lieu. Il détestait surtout les armes nouvelles qui rendent la guerre moderne plus horrible que celle d'autrefois. Néanmoins, il accepte la guerre scientifique comme le résultat de l'avènement d'une société plus compliquée; à mesure que la civilisation matérielle progresse, la guerre devient plus mortelle, et la bataille n'est plus une épreuve de force, mais une « diablerie ».

Quant à l'empereur, écrivit Meredith à Morley, il paraît qu'il a jugé bon d'essayer les nouvelles pièces de campagne qui se chargent par la culasse, ainsi que la nouvelle mitrailleuse, de même que Bismarck avait intérêt à ne pas tarder d'essayer contre les Autrichiens son fusil à aiguille. L'empereur était prévenu de ce que ses Prussiens « vaincus » s'occupaient aussi à perfectionner des instruments mystérieux. Misérable diablerie! Car toute diablerie est misérable lorsqu'on l'examine. Mais elle est tout de même l'appareil le plus important de l'histoire [1].

1. *Lettres*, p. 211. — Cette lettre, datée du 25 juillet 1870, est très probablement du mois d'août.

La période impériale de la guerre fut vite terminée; car Napoléon, sans alliance et mal préparé, trahi par la mauvaise organisation du pays et de l'armée, ne pouvait que succomber. Ses désavantages étaient nombreux; il n'avait pas un seul général capable de rivaliser avec Moltke ou le Kronprinz; sa flotte splendide n'eut pas le temps de quitter Cherbourg avant que les côtes de Prusse ne fussent fortifiées; et parmi beaucoup d'autres malheurs, la France avait la suprême mauvaise chance de posséder un empereur qui, se croyant soldat, voulait à tout prix commander l'armée. En un seul mois, entre le 2 août et le 2 septembre 1870, l'armée française brûlait les étapes entre la désorganisation et le chaos; les défaites se multipliaient — Wissembourg, Wörth, Forbach — et l'ardeur des Français se changeait inévitablement en désespoir. Erreurs sur erreurs, désordres sur désordres, la fatigue, l'égarement, la misère — tout semblait calculé pour détruire la confiance des Français en leurs officiers. Suivirent les désastres de Rézonville, de Mars-la-Tour, de Gravelotte et de Saint-Privat, où l'armée, maintenant commandée par Bazaine, reculait peu à peu vers la catastrophe finale. Enfin ce fut l'épisode de l'armée de Châlons, prise dans le piège de Moltke et qui capitula à Sedan, tandis que l'empereur des Français était fait prisonnier. Le lendemain, 3 septembre, la nouvelle arrivait à Paris, et le 4, la République était proclamée par Gambetta, Jules Favre et Jules Ferry. Napoléon entra tristement dans sa nouvelle résidence, le château de Wilhelmshohe, que lui avait assigné Guillaume Ier.

Meredith ne pouvait pas assez exprimer la pitié qu'il éprouvait pour les pauvres paysans, victimes de la désolation qu'apportait la guerre à leurs régions autrefois fertiles :

> Les paysans français dans la région de Sedan ont le droit de nous demander tout ce que nous pouvons leur donner. Ils ont de la peine à vivre du pain que nous leur fournissons; et un tiers de la France demandera cet hiver du secours. C'est horrible; même d'y penser [1].

La période républicaine de la guerre ne fut que le dernier effort de la France, déjà vaincue, pour protéger la capitale. Comme Meredith l'avait fait remarquer à Arthur, il fallait que

1. *Lettres*, p. 213.

Paris fût pris avant que les Francais pussent même avoir l'idée de demander la paix [1]. Les armées françaises, après une résistance héroïque et vaine, succombèrent une à une; ce fut Bazaine qui céda la forteresse de Metz; ce fut l'armée de la Loire qui ne prit la ville d'Orléans que pour la perdre encore une fois; ce fut l'armée du Nord qui battit en retraite à Saint-Quentin, l'armée des Vosges qui subit la défaite sous Crémer, l'armée de l'Est qui se réfugia en Suisse où elle devait rester enfermée. Le 27 décembre, les Allemands commencèrent à bombarder Paris. Le nouveau gouvernement essaya vainement de faire intervenir diplomatiquement les gouvernements neutres et envoya Thiers à Florence, à Londres, à Pétersbourg et à Vienne. Entre le 13 et le 16 septembre Thiers eut trois entrevues avec Lord Granville, secrétaire des Affaires Étrangères auprès du gouvernement britannique, mais Granville, tout en faisant un accueil convenable à l'homme d'état français, lui dit que l'Angleterre ne pouvait intervenir sans que les deux puissances combattantes fussent prêtes à accepter mutuellement sa médiation. La France, selon Granville, mettait obstacle à la conclusion de la paix en refusant de céder ses forteresses et son territoire alors qu'elle était déjà battue; elle prolongeait inutilement la résistance. L'Angleterre, d'ailleurs, avait déjà exagéré son rôle de médiatrice en persuadant à l'Espagne de renoncer à un candidat qu'elle avait cependant le droit de choisir [2]. Malgré les protestations de Gladstone, qui prévoyait le danger naissant de la question du territoire, Granville tint ferme, et Thiers revint en France les mains vides. Meredith tourne en ridicule cette mission désespérée :

(Thiers) se précipite de cour en cour, d'un ministre à l'autre pour qu'on l'aide à défaire sa propre œuvre [3].

Selon Meredith, c'était un spectacle à faire rire les philosophes.

Existe-t-il une nation, écrivit-il à Hardman, qui ait été brisée à un tel point? Elle ne s'est jamais distinguée en rien, depuis que

1. *Lettres*, p. 214.
2. *Cambridge History of British Foreign Policy*, t. III, pp. 42-43.
3. 6 juillet 1870, *Lettres*, p. 214.

Napoléon fit signe à Gramont de faire son discours bruyant dans la Chambre [1].

Le reddition inévitable de Paris fut suivie d'un armistice dont les termes semblaient promettre à la France la ruine complète. Il lui fallait payer cinq milliards comme indemnité de guerre — somme fantastique qu'elle avait à acquitter en trois ans; et elle devait céder à l'Allemagne toute l'Alsace à l'exception de Belfort, et une partie de la Lorraine, y compris la ville de Metz. Elle devait en outre payer les frais de l'occupation allemande jusqu'au moment où serait acquittée la dette. Le gouvernement britannique ne protesta pas contre l'annexion, mais Gladstone, le 20 décembre 1870, dit à Lord Granville que « cette cession violente et déchirante doit nous amener de mal en pis, et doit inaugurer une nouvelle série de complications européennes ». Il protesta surtout contre la façon dont on avait refusé d'écouter la voix des populations alsaciennes et lorraines. En tout cas, l'Angleterre ne sortit pas de cette affaire sans avoir fait un faible effort pour aider la France, et ce fut en partie grâce à l'intervention britannique que l'indemnité fut réduite de six milliards à cinq.

Le 18 janvier, l'Empire Allemand fut proclamé à Versailles, et l'humiliation de la France devint complète. Là, où avait brillé le Roi Soleil, elle était obligée de voir sacrer le premier Empereur de la famille des Hohenzollern; et dans ce Paris où le grand Napoléon avait déposé les drapeaux des Prussiens vaincus, elle devait voir entrer les Prussiens vainqueurs.

*
* *

En Angleterre, l'opinion publique condamnait la France et la croyait justement châtiée. La *Fortnightly Review* du mois de janvier 1871 fit paraître un article de Karl Blind dans lequel on trouve des idées qui ne diffèrent pas beaucoup de celles de Meredith dans ses *Lettres*, sauf que l'auteur, un Allemand, est mieux renseigné et moins bienveillant que lui. L'article de Blind est plein de bon sens. Il condamne avec raison la France du Second Empire sans aucunement condamner la France de

1. *Lettres*, pp. 215-6.

toutes les époques. Voici quelque-uns de ses jugements extrêmement significatifs :

Un manque de respect pour les autres nations, un manque de connaissance des conditions dans lesquelles elles vivent, voilà la cause de cette impétuosité déplorable, et des malheurs qu'elle a provoqués [1].

...Tant qu'il y aura des nations qui possèdent des traits particuliers, une langue et une noble littérature bien à elles, qui auront un génie créateur et une force industrielle dont elles se font justement gloire, une telle prétention à l'hégémonie, de la part de n'importe qui, ne sera pas écoutée, et dès qu'on essaiera de la faire respecter par violence, elle se révèlera tout simplement responsable d'une ruine bien méritée [2].

Un autre Allemand, ce même Von Sybel dont Meredith cite l'exemple pour illustrer la manière dont l'esprit allemand s'émousse quelquefois, a moins de pitié :

La guerre de 1870 a montré, à son origine et à travers les événements, qu'il y a dans tous les cœurs français une conviction innée que la France n'est pas tout simplement le membre distingué d'une communauté d'états égaux, mais plutôt un pays supérieur et privilégié qui doit conduire et dominer le monde. Si cette vanité hautaine, si son adoration d'elle-même et son amour de l'enflure pouvaient être bannis de l'esprit de la France par cette guerre, l'art et la science français y gagneraient autant que la paix de l'Europe [3].

Ces articles ne ressemblent aucunement à ceux de quelques autres journaux où les auteurs ne ménageaient pas, au nom de la culture, le pays vaincu, mais comme la France était déjà tombée et comme elle souffrait des humiliations et de la misère, il aurait été trop cruel de la part d'une revue anglaise de ne témoigner pour elle aucune sympathie. Donc Morley avait fait publier, trente-trois pages après l'article de Blind, l'*Ode* de Meredith, *France* 1870. Morley lui-même, pendant la guerre, avait condamné l'impérialisme français; il avait toujours cru à la nécessité pour l'Europe de l'existence d'une France répu-

1. *Fortnightly Review*, jan. 1871, p. 54.
2. *Ibid.*, p. 59.
3. (*Fortnightly Review*, jan., 1871, p. 16). Meredith approuve Blind, mais condamne Von Sybel comme « sentant le cognac de la victoire » (*Lettres*, p. 222).

blicaine; après Sedan et la reddition de Metz, quand Harrison et Beesly imploraient l'Angleterre et la suppliaient d'intervenir, il avait combattu cette politique avec fermeté, parce qu'il croyait nécessaire la chute de l'Empire et l'établissement de la République, qui devait, selon lui, purger le gouvernement anglais de ses idées aristocratiques. Il n'était donc nullement ennemi de la France, mais parce qu'elle représentait pour lui le plus haut idéal de civilisation, il ne pouvait croire à son retour à la sagesse politique avant qu'elle eût subi l'expiation du malheur.

Meredith, lui aussi, témoignait dans ses lettres d'une opinion semblable :

> Que la France s'exerce à faire une démocratie honnête, et elle fera éclater en Allemagne une mine qui la vengera pleinement des Hohenzollern. Ses cris de vengeance, pour l'instant, ne ressemblent que trop — et cela choque! — à ceux du vieux Pistol : « Elle mange et même elle jure. »
>
> Il faut avouer que les Français se sont tout le temps comportés comme de véritables enfants. Cette épreuve peut hâter leur développement et leur faire pratiquer ce qu'ils prétendent être le meilleur. Les Allemands se sont conduits comme les hommes les plus sérieux; ils ont chéri leur pays natal plus que le bien-être des hommes en général. Je songe avec chagrin que les Allemands entrent ce jour même dans Paris! Mais la cité n'est pas pour moi une « Cité Sainte »! L'hallucination étonnante qui la fait ainsi considérer par les Français n'est qu'une preuve de « cerveaux sans gouvernail[1] ! »

Harrison allait beaucoup plus loin, mais dans une direction opposée. Lui, devenu ami de la France au dernier point, s'indigna des articles de Blind et de Von Sybel; leur pensée ne représentait pour lui que « les platitudes insipides de professeurs polis », et dans la *Fortnightly* de février 1871, il publia un article intitulé *L'effacement de l'Angleterre*, dans lequel il se récriait contre les humiliations infligées par les Prussiens aux Français pendant l'occupation. A vrai dire Harrison ne semble plus s'y intéresser dès qu'il quitte la question franco-allemande pour considérer son pays natal. La violence de son langage est extrême, et on ne saurait lire l'article, de nos jours, sans impatience. Il ne raisonne presque pas; il écrit sous le coup de son

1. *Lettres*, pp. 223-4.

émotion, provoquée par la lecture de rapports sans doute exagérés sur l'état des choses en France. Dans le numéro suivant, Edward Dicey lui répond par un article dans lequel il affirme que les rapports reçus en Angleterre ont été écrits par des personnes qui n'ont pas vu ce qu'elles décrivent, et que lui-même, il n'a pas constaté l'existence d'une aussi grande misère dans Paris, après la signature de la paix.

Grâce aux articles de Harrison, qui écrivait assez régulièrement pour la *Revue*, le ton de la *Fortnightly*, vers le milieu de l'année 1871, devint très nettement favorable à la France. Harrison prédit l'avènement d'une Allemagne trop puissante et excessivement dangereuse; et Meredith, lui aussi, n'allait pas rester insensible à l'idée du danger qu'elle présenterait pour l'Europe .Il jugeait que la France avait vraiment mérité sa punition, mais il comprenait aussi que le triomphe de la Prusse et la proclamation de l'Empire des Hohenzollern annonçaient le pan-germanisme, menace pour la liberté de l'Europe :

> Les Allemands leur ont rendu la monnaie de leur pièce. Eux aussi, ils auront de quoi se repentir [1].

Il voulait dire que les Allemands, en vengeant ainsi les humiliations qu'ils avaient souffertes sous Napoléon Ier, étaient en train de suivre le chemin qui conduisit Napoléon III à la défaite et à l'exil. Les Allemands étaient capables, eux aussi, de troubler la paix de l'Europe, et leur victoire allait mettre à l'épreuve leurs intentions, bonnes ou mauvaises. Pour le moment, cependant, Meredith se rassurait en songeant « qu'ils étaient, tout au moins, ce qu'ils prétendaient être [2] ».

1. *Lettres*, p. 222.
2. *Ibid.*, p. 223.

CHAPITRE II

FRANCE 1870

L'Ode à la France. — Swinburne et Meredith.

Ces idées, ces sympathies, et ces enthousiasmes sont révélés par les *Lettres*. Mais, si Meredith parlait ainsi de la France dans l'intimité, le poète pouvait dans son *Ode* témoigner de sentiments beaucoup plus généreux. S'adressant à la France elle-même, il allait, après de justes représentations, lui offrir l'hommage de l'Européen qui saluait en elle la mère de sa propre civilisation. Les *Lettres* ne sont que l'expression et comme le reflet en prose de la haute philosophie qui a inspiré l'*Ode*. Et c'est l'*Ode*, et non pas les *Lettres*, qui résume pour l'Angleterre en général l'attitude de George Meredith envers la France de 1870.

Elle fut composée, selon Mr. Trevelyan, au mois de décembre 1870, au moment le plus désespéré de l'agonie de la France, mais elle ne fut publiée qu'au mois de janvier 1871, dans la *Fortnightly Review*. Meredith tenait beaucoup à ce qu'elle fût répandue et appréciée, et dans ses lettres il suppliait ses amis de ne pas passer sous silence une œuvre qui exprimait des sentiments aussi intimes et aussi profondément sincères. Mais, parmi tous les amis à qui l'auteur l'avait recommandée, Morley était celui qu'il avait choisi comme parrain de cet enfant de son cerveau et de son cœur. Il lui écrivit :

J'ai une Ode grandiose à la France — qui s'appelle tout simplement *France* 1870 : écrite de mon point de vue sympathique et philosophique, qui nous est commun, n'est-ce pas? Récemment, je me suis senti affaibli, comme poète, par la réflexion philosophique, mais cela passe, et je ne m'en sens que plus fort; car je crois que je touche à l'ombre de la vérité, et puisqu'il est naturel de ma part de chanter, il se peut que je me distingue maintenant [1].

1. *Lettres*, p. 232.

Meredith exigeait constamment de Morley cette sympathie intelligente qui était pour lui l'équivalent de la renommée, et qui lui tenait lieu des applaudissements du monde littéraire et social. Morley, qui connaissait bien les choses de France, qui s'y intéressait en historien et en homme cultivé, était bien l'ami le plus digne d'une telle confiance, et c'était d'ailleurs le meilleur critique d'une œuvre de cette espèce.

L'auteur prélude sur la note que l'*Ode* va soutenir jusqu'à la fin, celle de la confiance et de l'admiration. La France, « orbe des nations », s'est placée jadis au premier rang de la civilisation, et le poète l'évoque telle qu'elle était autrefois, au temps de sa gloire. C'est une vision de pureté et de grandeur, mais l'Europe, qui a pris l'habitude de la regarder comme guide et qui a mis en elle sa confiance comme gardienne de la civilisation, la cherche en vain. La France est tombée; elle gît sous le talon de fer du Prussien. Elle qui, au plus beaux jours de la Révolution, avait accompli des prodiges pour la renaissance de l'Europe, qui avait fait tomber les fers que lui voulaient imposer des tyrans étrangers; elle qui avait combattu pour la liberté, mais qui, « ange et coquette », avait vu sa victoire souillée par la violence, — se peut-il que cette France ne soit plus près de nous?

Son astre est disparu, s'est éclipsé;
Un cri de folie sort de sa bouche;
Nous ne voyons d'elle que des lambeaux.
Il y a un étouffement horrible, un bruit sourd
Comme si quelqu'un essayait de se libérer d'un linceul[1].

Le poète compare la France à « un arbre fendu de la forêt »; il ne faut plus chercher à voir son feuillage qui s'étendait autrefois au-dessus de nos têtes. C'est un pays dont la terre s'est transformée en boue pleine de sang à la suite du désastre où elle a failli périr. Mais cette terre désolée, cette France déchirée par la guerre, n'a rien perdu de sa sensibilité; elle ressent douloureusement la confusion causée par une chute si soudaine et pareille à celle des Anges maudits; elle « tremble encore comme une lyre ». Pourtant, au yeux du reste de l'Eu-

1. *The Poetical Works of George Meredith* (1912), p. 497.

rope, elle n'a pas perdu son charme, et, semblable à une femme bien-aimée, elle reste dans la mémoire avec la douceur d'une personnalité qui inspire et qui fascine.

Elle a appelé le feu du ciel, et ce feu s'est emparé d'elle; néanmoins, elle ne peut pas se consumer, bien qu'elle soit capable d'une souffrance extrême. Comme tous les êtres d'une sensibilité extraordinaire, elle souffre plus que les autres et d'une façon différente. Son orgueil est devenu honte, sa délicatesse est outragée, elle est dépouillée de ses richesses, ses héros sont devenus esclaves, ses jeunes soldats ont été fauchés comme l'herbe, son honneur a été avili et sa gloire s'est obscurcie, tandis qu'elle chante par contrainte la louange du vainqueur — mais ces maux ne sont rien auprès d'un autre, plus rigoureux encore. Elle, mère de la Raison, elle sait qu'elle ne doit en vouloir qu'à elle-même. Et le monde regarde avec ébahissement le spectacle de cette France déchirée par le vautour; ses enfants réclament du pain et elle ne peut leur en donner; ses fils les plus nobles tombent sans qu'elle puisse les en empêcher :

> Elle-même, elle est mère de la Raison; triplement maudite,
> Pouvant voir, pouvant sentir, pouvant justifier le désastre[1].

L'intelligence logique de la France répond à la protestation de son orgueil outragé; celle qui sème dans le sang doit récolter dans le sang. En dépit des troubles du moment, elle a l'esprit assez clair pour savoir que dans son histoire immédiate se trouve la cause du désastre. Absoute par elle-même, sa faute est encore à réparer, et il lui faut payer la dette de ses conquêtes d'autrefois.

Le poète se tourne vers le passé; il a une vision. Napoléon et ses légions, semeurs de grains mortels, s'en vont conquérir les nations; pour la France ils tressent cette couronne parsemée d'étoiles qui est devenue un fardeau affreux. Ils boivent, sans en être jamais rassasiés, tels des gloutons à un banquet, la joie des victoires, et s'ouvrent un chemin à travers les obstacles énormes de la nature. Ils finissent par être semblables à des demi-dieux qui portent à la main l'éclair et la destruction :

1. *Poetical Works*, p. 498.

...Ils ressemblaient à la pluie du déluge,
A l'incendie effroyable; ils représentaient la violence sans frein.
La mort, en traçant sur la neige une ligne en zig-zag,
Marque sous les brumes glaciales le chemin de ceux
Qui provoquèrent l'inimitié des hommes, des éléments,
Et des Dieux; ils étaient à la fois des Dieux et des bêtes,
Odieux à tous [1].

Malgré ses souffrances, la terre a oublié leurs crimes et la passion qui leur faisait répandre la mort et la destruction; car elle trouve du réconfort à la vue de sa fécondité éternelle, de sa nouvelle génération et de l'abondance de la récolte. Mais les Dieux n'ont pas oublié. Leur justice inexorable, leurs coups impitoyables, sont à vrai dire les symboles de leur divinité, car « c'est à leur mémoire durable que les Dieux se font connaître [2] ».

En effet, ce sont les dieux qui ont fait tomber la France; ils veulent que, par cette chute, elle puisse acquérir une plus grande puissance. Ce sont eux qui lui infligent les douleurs qu'elle endure; ils déchirent, ils séparent ses membres comme si elle était déjà morte et ne pouvait plus se rendre compte du tourment et de l'ignominie, comme si elle n'était plus capable d'avouer la justice de son sort. Si les Dieux pouvaient pleurer pour augmenter la faiblesse de la victime et engourdir sa conscience, alors il n'y a pas de doute qu'ils l'auraient fait au spectacle de la France, contrainte,

Pour que son âme survive, à vider sans pitié la coupe affolante
Pleine du sang de ses propres enfants [3].

Cette douce terre, qui porte à la fois des fruits périssables et impérissables, mère de la vigne et des grains, mère de l'esprit, de la grâce et de l'ardeur, ressemble à une mer ravagée par un cyclone.

Oui, mais les Dieux sont avec elle; car une âme abandonnée d'eux ne souffre plus, une telle âme est contente à la façon des bêtes qui ne s'examinent pas; une telle âme se repose en sou-

1. *Poetical Works*, p. 499.
2. *Ibid.*, p. 500.
3. *Ibid.*, p. 500.

riant, satisfaite et prête à s'éteindre. La France, encore vivante et persécutée, n'appartient pas à cet ordre d'esprits inférieurs. D'ailleurs, tout en implorant la pitié des Dieux, elle se rend compte avec une patience stoïque que la pitié, pas plus que la joie, ne fait partie des dons qu'ils dispensent. Elle désire ardemment la force, cette force même qu'elle a perdue pour en avoir abusé. Mais la force est une qualité qui s'acquiert par la pratique des simples vertus et par un long apprentissage, qui se prouve par sa résistance au mépris et par sa ténacité, et enfin qui se développe par l'application constante de celui qui la cherche. Elle provient de l'humilité et se transmet de père en fils par ordonnance divine. La France demande, par l'entremise de ses prêtres, que la justice ne suive pas son cours, mais cette intercession n'est-elle pas une violation aux lois mêmes du ciel? Se peut-il que la France, mère de la Raison, berceau de l'Esprit Comique, ne s'aperçoive pas de l'absurdité de la situation? Sûrement, elle doit comprendre que cette prière est contraire à ses véritables intérêts, vu que le désastre s'explique tout simplement par un abus de sa puissance guerrière. En se servant mal de son glaive, elle l'a brisé.

Son glaive! Elle l'a brandi pendant des siècles. Soudain, il s'est échappé de sa main. Dépouillée de la gloire militaire qu'elle avait possédée si longtemps, elle a recours à une sorte de folie, une sorte de frénésie d'homme ivre, dont elle espère tirer une force renouvelée. Pendant la période de silence et de tranquillité sans gloire qui suivit l'éclipse de son premier Napoléon, elle ne craignait pas la vengeance des Dieux, elle avait confiance en elle-même, en sa réputation de nation victorieuse. Avide de nouvelles conquêtes, elle accepta comme maître celui qui devait être son déshonneur, et sous ses ordres elle se précipita à la conquête de la Prusse. Mais elle comprend maintenant que c'est à son propre besoin de dominer et au désir de son élu de « raccommoder un trône » qu'elle doit ce malheur.

A cet endroit, il y a dans la première version de l'*Ode*, celle qui parut dans la *Fortnightly*, une strophe assez longue qui, après une première révision en 1887, a disparu complètement

dans l'édition définitive de 1898. Elle est suivie de quatre autres qui sont, à vrai dire, peu flatteuses pour la France. La première qui ne reparaît pas en 1898 n'a d'autre objet que de mieux insister sur l'idée — déjà exprimée — que la France souffre non pas pour avoir perdu la raison mais bien pour l'avoir trouvée. Cette raison « qui surgit puissamment dans l'orage » a trois faces, et peut regarder le passé, le présent et l'avenir, qui tous lui dictent son devoir envers ses enfants. Cette même raison accuse la France et lui ordonne de faire réparation. Cette strophe a pu être à bon droit supprimée comme superflue, mais les autres offrent un vif intérêt; car le poète n'hésite pas à les rendre aussi franches que possible, et même un peu brutales. Il parle tout d'abord de la France comme étant sous les griffes du vautour de la Puissance, et fait remarquer comment les critiques « à la plume pointilleuse » dressent la liste de ses péchés, et comptent la valeur

> Des dons précieux qui ornaient le marécage stagnant
> Où se cachait une libertine vorace [1]...

Le dernier vers n'est pas en vérité flatteur pour la France. On peut en dire autant de celui où dans la strophe suivante Meredith l'appelle « la sœur prostituée de l'Homme sublime » (Prométhée) et où il dresse contre elle d'effrayantes accusations :

Elle offensa le Ciel en se vautrant dans la fange;
Elle offensa l'Homme en ayant des ambitions au delà de son temps.
Elle offensa la Terre, car son orgueil se dressait comme une Tour [2].

Un peu plus loin, il la condamne comme « désastreusement précoce, imparfaite, variable, pleine de fautes ». Il serait intéressant de savoir pour quelle raison ces strophes ont été supprimées. Peut-être parce que leur valeur poétique a paru inférieure. Ou bien, loin de l'influence de Morley et un peu oublieux de la France Impériale, Meredith ne s'est-il pas rendu compte qu'il était trop sévère? Telle qu'elle est, dans la *Fort-*

1. A wanton greedy to devour, *Fortnightly Review*, jan. 1871, p. 92.
2. *Ibid.*, p. 92.

nightly, l'*Ode* n'est pas un pur hommage; elle est un mélange de louanges et de reproches.

Après ces strophes supprimées, le poète continue; les Dieux se sont révélés à la France; elle les connaît et accepte sa punition. Les hommes la blâment à mesure que les coups descendent, et ses amis mêmes ne répondent qu'avec froideur à ses cris de douleur. Elle a essayé de saisir le feu divin, et comme Prométhée, dont elle n'est qu'une sœur fragile, elle est forcée de subir les tourments. Mais les Dieux n'ont pas cessé de l'aimer, parce que ses erreurs proviennent d'un idéal des plus nobles. La France, à cause de son martyre, sera à l'avenir plus digne de la race humaine; sa douleur n'est que sa victoire, et dans la mort de ses fils dort le secret de sa propre vie. C'est de leur sacrifice qu'elle apprend la grande leçon de la patience, cette leçon qui chasse les dernières bassesses animales de l'âme humaine :

> Que, jusqu'à l'expulsion de son dernier vice,
> La chair n'est faite que pour être sacrifiée [1]...

Les reproches terminés, l'*Ode* s'achève magnifiquement sur un ton de confiance et d'espoir. La France, mère d'une légion mortelle, est elle-même immortelle; ses blessures terribles ne lui ôteront pas la vie. Le poète s'adresse à elle; il la croit capable de profiter de l'expérience; il lui conseille d'écouter le cri d'arrogance de ses ennemis triomphants et, en haine de toute jactance, de rejeter loin d'elle son propre orgueil, aussi bien que sa honte. Là se trouve le secret de son crime et de son supplice. Elle porte encore la parure de l'impérialisme, mais il faut qu'elle se débarrasse de ces bijoux honteux et en même temps de la réputation qu'ils lui ont value.

La France est la mère d'une légion infortunée, enfants de ses jours coupables, nés pour les souffrances de l'esprit et pour être orgueilleux et dédaigneux. Meredith veut dire par là que l'idée du militarisme, conçue par la France sous le règne du premier Napoléon, l'a entraînée sur cette pente fatale. Maintenant il faut qu'elle se plie à la justice divine, et en

1. *Poetical Works*, p. 503.

s'inclinant sur le tombeau de ses fils, qu'elle apprenne de leur épreuve la sagesse. Il faut aussi qu'elle renie les choses qui ont défiguré son âme :

Meurs à ta vanité et retiens ton orgueil,
Dépouille-toi du luxe afin de vivre,
Meurs à toi-même, disent-ils, comme nous sommes morts
A la douce existence, et pardonnons à l'ennemi,
Nous qui ne désirons, dans notre petit espace,
Que réchauffer le bon grain qui saluera le visage
De la belle terre [1].

Elle est généreuse, l'exhortation de Meredith. Il n'y a ici ni rancune ni suffisance anglaise, mais tout simplement le salut d'un grand cœur à une grande race.

...O France sublime,
En toi, à ce moment, on fait l'essai de la race humaine :
Maintenant tu peux réclamer l'hommage des hommes;
Prouve, dès lors, que la raison est éternelle;
Fais de la calamité ton auréole,
Et, toi-même sanglante, conduis-nous à travers la mer agitée [2].

* * *

Il semble très probable que George Meredith, pour écrire *France* 1870, s'est inspiré à un certain degré de *L'Ode sur la Proclamation de la République Française* de son ancien ami Swinburne. Cette Ode fut écrite entre le 4 et le 7 septembre 1870, alors que les deux poètes s'étaient déjà brouillés, mais il est à peu près certain que Meredith la lut, parce qu'on retrouve dans *France* 1870 des phrases et des images qui ne peuvent être que des échos de certaines expressions de Swinburne [3]. On a déjà vu à quel point Swinburne était ami de la France, féru de la politique républicaine, admirateur de Mazzini, et ennemi du Second Empire français. Sa haine de Napoléon III avait éclaté, sous une forme violente et peu poétique, dans les sonnets

1. *Poetical Works*, p. 504.
2. *Ibid.*
3. V. Appendice.

Intercession, *La Descente en Enfer* et *Le Sauveur de la Société* (1869).

Le 4 septembre 1870, la République fut proclamée à Paris, et Swinburne sentit s'échauffer en lui tout son enthousiasme républicain. Le 7 septembre il écrivit à W. M. Rossetti :

> J'ai envie de sortir pour embrasser tous ceux que je rencontre... Depuis que la nouvelle est parvenue lundi après-midi, je suis dans un état de décharge lyrique intermittente... Une Ode a littéralement jailli de moi... Pensez donc, à ce que cela signifie pour moi... de voir la France pour la première fois [1].

La similitude de ces deux odes est faite de la sympathie dont témoignent les poètes pour la France meurtrie :

« Qui est-ce qui surgit, splendide, rouge de blessures, la poitrine et le front embellis par les balafres [2]? » s'écrie Swinburne. Et Meredith répète cette pensée dans la première partie de *France* 1870. Mais, au fond, les deux poètes ne parlent pas tout à fait le même langage. Swinburne s'occupe exclusivement de la restauration de la liberté en France, et ne voit dans la défaite de 1870 qu'une victoire secrète de la politique révolutionnaire. Il se figure une France « enfin purifiée et parfaite, sans tache ni souillure », parce qu'elle « renaît républicaine [3] ». L'humanitarisme s'identifie avec le républicanisme,

> Tu fus la lumière par qui l'homme vit le jour, tu fus la trompette de la loi proclamant la virilité aux hommes [4].

George Meredith apparaît moins occupé du républicanisme, bien qu'il n'y soit pas indifférent; il songe plutôt à la valeur civilisatrice de la France comme mère de la culture occidentale.

Les poètes sont d'accord, cependant, au sujet de la responsabilité de la France; ils la condamnent tous deux pour avoir péché contre son âme, seulement pour Swinburne c'est l'âme républicaine, pour Meredith l'âme civilisatrice. L'époux élu de la France, selon Swinburne, est « l'Esprit de l'humanité », et ce personnage allégorique a certainement servi de modèle

1. G. Lafourcade, *Swinburne. A literary Biography*, p. 179.
2. Swinburne, *Collected Poetical Works* (1924), t. I, p. 941.
3. Swinburne, *op. cit.*, t. I, p. 942.
4. *Id.*, *ibid.*

à l'Amant Céleste qui jouera un rôle important dans les trois dernières Odes historiques de Meredith — *La Révolution*, *Napoléon* et *Alsace-Lorraine*. Encore une fois, on trouve à la fin des deux odes un sentiment commun à Swinburne et à Meredith — que la France, malgré ses blessures, poursuivra sa destinée et demeurera, pour la postérité, glorieuse d'avoir, par l'épreuve et dans l'honneur, gagné sa liberté.

Le style de Meredith diffère de celui de Swinburne par une plus grande vigueur; il trahit moins d'inspiration, moins de passion, mais un esprit plus philosophique et dialecticien. Swinburne a moins de connaissances politiques que de verve poétique. Son Ode a moins de portée que celle de Meredith, mais comme œuvre lyrique elle est d'une tout autre valeur : Swinburne est moins intellectuel, plus purement musicien et poète, entravé seulement par son excès de sensibilité; Meredith est tout intelligence, raisonne même en faisant œuvre de poète et se trouve entravé plutôt par un excès de pensée.

On ne saurait mettre en doute la spontanéité de cette *Ode* de Meredith. Elle respire la conviction et l'enthousiasme. Si on la compare aux trois Odes qui furent écrites plus tard — *La Révolution*, *Napoléon*, *Alsace-Lorraine* — on la trouve beaucoup plus intelligible; à part quelques phrases obscures, on n'y découvre pas la densité excessive d'un style visionnaire, les passages elliptiques, la désobéissance audacieuse aux lois de la grammaire, et les vers métriques surchargés au delà des limites raisonnables. A vrai dire, ces traits caractéristiques existent dans l'*Ode*, mais sous une forme primitive; ils ne se développeront complètement que dans la poésie des dernières années de l'auteur. Il est vrai aussi que pour bien apprécier ce poème, il est nécessaire de connaître les faits historiques qui se cachent sous les allusions. Le cerveau du lecteur doit être aussi rapide dans ses mouvements que celui de Meredith lui-même s'il veut saisir, sans s'arrêter aux difficultés, le sens général de l'Ode, et c'est pour cette raison que le poème trouve sa place dans la catégorie des « pièces difficiles ». Meredith est, et sera toujours, un peu au-dessus du commun, même dans ses Odes historiques.

Le grand mérite de l'*Ode*, et celui qui étonne le plus, c'est que, pour être un poème de circonstance, elle demeure un poème vivant. L'histoire moderne, considérée au point de vue politique, offre peu de sujets à la poésie, mais le génie de Meredith, évocateur d'images en même temps que lourd de sagesse, était bien adapté à une œuvre de cette espèce; car, si elle n'est pas traitée d'une façon elliptique, l'histoire ne s'accommode point d'un cadre poétique, et le génie de Meredith est avant tout le génie de l'ellipse. Il sait évoquer dans un seul vers toute une époque, tout un caractère, tout un événement grand et important. C'est grâce à cette qualité qu'il évite l'écueil de la narration gênante et la tendance prosaïque de Wordsworth, qui était moins audacieux et plus scrupuleux à l'égard de l'expression. Grand lecteur d'histoire, critique des événements de l'Europe, Meredith est peu soucieux de son « Moi »; il évite ainsi les puérilités d'un Byron, incapable de s'intéresser à un pays étranger si ce pays ne s'accorde à son humeur de poète romantique. Psychologue ardent comme Browning, Meredith est en même temps idéaliste presque autant que Shelley, et il ajoute à ces mérites un sens des proportions historiques que Tennyson n'a jamais soupçonné, une universalité et comme un éclectisme des ympathies que le Victorien des Victoriens n'approuverait point et trouverait peu digne d'un Anglais. C'est donc sans faire outrage à la poésie que Meredith traite un sujet contemporain qui a inspiré si peu de poèmes dans la littérature anglaise. Sous sa décadence d'un moment, il montre la France éternelle; il lui prête la lumière de son intelligence, et il la dépeint sous des couleurs tantôt vives, tantôt sombres, selon qu'elle se montre digne ou indigne de ce qu'il croit être son destin. Surtout il veut que l'Angleterre se rende compte de la gravité de cette question franco-allemande, et de l'importance souveraine de la France dans la civilisation.

L'Ode à la France fournit un excellent exemple du jugement de Meredith, de l'exactitude avec laquelle il mesurait les forces existant en Europe à cette époque. L'histoire, vue de trop près, est difficile à interpréter; on peut se tromper, comme le fait presque continuellement la presse, en se laissant

séduire par l'apparence des événements et en prenant le sentiment ou l'émotion pour guide. On peut faire erreur aussi par défaut de clairvoyance en présence des complications immédiates et énigmatiques — car les causes premières de l'action, les origines réelles d'une guerre et les grandes lignes de l'évolution des faits se cachent, en général, derrière bien des détails auxquels on attribue pour un instant une importance qu'ils n'ont pas. Meredith, quoique vivant au milieu des troubles, des émotions et des fausses alertes de cette guerre, semble la contempler, comme nous-mêmes, d'assez loin. Il est assez subtil pour saisir tout de suite les causes véritables, et tandis que ses amis sont encore en proie à l'émotion provoquée par la vue des batailles, des défaites et des misères, il est déjà en train de former un jugement objectif et de contempler la situation avec détachement. Sans cette qualité il n'aurait pas pu composer, en pleine guerre, cette *Ode*.

Ce n'est pas seulement pour cette raison que l'*Ode*, en tant que poésie, obtint un si grand succès. Quand on la compare aux poèmes politiques de second rang — c'est le cas de presque tous — on trouve que ce succès est encore dû pour une large part à la façon dont l'auteur méprise certains détails. Dans ce nombre infini des personnages de l'histoire, comment ne pas trouver une occasion nouvelle de constater la petitesse de l'homme, même au milieu de sa grandeur terrestre — petitesse incompatible avec l'idée d'une œuvre épique. Plus on avance dans les temps modernes, plus on oublie les Roland, les Charlemagne, les Siegfried et les héros qui conviennent à ce genre de poésie. Les défauts du caractère humain, nos faiblesses, notre absence d'idéal, nos ambitions déçues, nos névroses d'hommes du siècle, n'ont pas de place dans une « Ode grandiose », ni à vrai dire dans un poème épique. Quand on ne voit dans l'histoire que les mouvements de la fourmilière humaine, on produit une œuvre telle que *Les Dynastes* de Thomas Hardy, où la poésie lutte péniblement contre la prose, et où l'auteur, traitant, comme Meredith le fera plus tard, la question napoléonienne, s'efforce d'introduire dans un cadre poétique toute la matière d'un manuel historique à l'usage des classes, aussi bien que les thèmes de plusieurs

romans. Meredith évite de prendre, comme héros de son Ode, un personnage actuel. L'Europe ne lui présentait pas à cette époque de caractère assez magnanime, et Napoléon III, bien qu'il fût l'acteur le plus en vue sur la scène européenne, n'était aux yeux de Meredith que le principal fantoche entre beaucoup d'autres. Il n'apparaît d'ailleurs que sous la forme voilée des allusions; une fois il reçoit le titre de « son Déshonneur »; mais si le poète méprisait Napoléon III, son attitude envers le fondateur de cette dynastie éphémère était tout autre, et il reconnaissait dans les traits du premier Napoléon le caractère d'une grandeur qu'il ne trouvait pas chez son successeur impérial. De tous les géants de l'histoire moderne, il choisit Napoléon Ier comme étant le plus digne de dominer la scène d'un poème grandiose — car lui seul avait su se faire le maître de l'Europe.

CHAPITRE III

ARRIÈRE-PENSÉES

Les Dialogues du Graphic. — *La Troisième République.* — *Hilda de Longueil.*

Entre la publication de l'*Ode* à la France (janv. 1871) et celle des dialogues du *Graphic* (déc. 1872) Meredith dut voir, avec toute l'inquiétude d'un libéral et l'impatiente nervosité de sa nature, les commencements de la Troisième République qui s'établissait dans le trouble et la confusion. La France, enfin délivrée de l'Empire, ne montra pas pour le régime républicain une ferveur unanime, et pendant la guerre civile qui suivit la signature de la paix, les radicaux anglais, F. Harrison en tête, guettaient le triomphe du parti populaire. Harrison, désirant écrire une histoire de la Commune, est en communication avec tous les positivistes français restés à Paris; il reçoit tous les journaux parisiens; il protège les réfugiés communards, dont C. Barrère, La Cecilia et autres, et leur offre l'hospitalité. Plus tard, il déplore la violence de la lutte, mais ne cesse de la croire nécessaire à la survivance de la République. Meredith ne se prononce pas; ayant horreur du sang répandu, n'a-t-il pas vu dans la Commune un massacre inutile plutôt que le prélude du régime républicain? Moins emporté que Harrison, moins ami de la plèbe carnassière, il est fort probable que Meredith eût désiré pour la Troisième République des commencements plus dignes.

Thiers, devenu en 1871 chef du nouveau gouvernement français, s'en montra, somme toute, assez digne, et Meredith, toujours prêt à réviser ses jugements et ennemi du parti pris, lui accorda très volontiers le crédit que méritaient ses efforts. Néanmoins, il n'admira jamais le caractère de Thiers, et ne lui

pardonna ni son *Histoire du Consulat et de l'Empire* ni ses changements d'opinion politique; mais il voulait être juste envers tout le monde, bien qu'il n'y parvînt pas toujours. Les premières années, les années difficiles de la République, offrirent l'image d'un intervalle chaotique durant lequel les historiens de la guerre purent à loisir reconstruire les situations et former de nouvelles opinions. Meredith ne tarda pas à dévoiler l'arrière-fond de sa pensée, et, en décembre 1872 et en janvier 1873, date de la mort de Napoléon III, on pouvait lire dans le *Graphic*, journal hebdomadaire, une série de dialogues qui ont été réimprimés sous le titre de *Jusqu'à Minuit*[1]. Les interlocuteurs ne sont pas nombreux : Sir John Saxon, représentant l'Angleterre; Sir Patrick, incarnant l'Irlande ou l'opinion celtique en général; Mr. Brighton, optimiste et Mr. Finistare, pessimiste; Mr. Mc Nimbus, et le Dr Anthony. Ces dialogues renferment beaucoup de réflexions philosophiques au sujet de la guerre, de ses origines en particulier, car c'était alors le moment où l'opinion publique commençait à rechercher les causes des tristes événements de 1870. Tous les personnages sont d'accord pour penser que la France s'est remise d'une façon merveilleuse; elle vient de faire « un emprunt miraculeux », et si, proteste Mr. Finistare, elle n'a pas les moyens d'en payer l'intérêt, les optimistes sont d'avis qu'elle ne manquera pas de surmonter aussi cet obstacle. Thiers, selon Mr. Helion, s'est conduit, en général, extrêmement bien, car sa tâche comportait l'édification d'une solide politique nationale aussi bien que le rapiècement d'un tissu déchiré par la guerre. Il a cessé d'être monarchiste et comprend maintenant qu'un roi ou un empereur ne saurait éviter de remettre en question la possession de l'Alsace-Lorraine, et de recommencer la lutte épique de l'histoire de France. Meredith connaît le rôle important de cette question pour la paix de l'Europe; il se rend compte qu'il n'y aura jamais de paix durable tant que l'Allemagne occupera cette région frontière, surtout si la France obéit au gouvernement d'un seul :

La République peut choisir son moment. Nul souverain ne pour-

1. *Up to Midnight.*

rait en faire autant. Aussitôt que sa réputation, sa popularité, ou ce que vous voudrez, commencerait à décliner, l'Alsace-Lorraine lui soufflerait à l'oreille pendant la nuit, jusqu'à ce qu'il puisse voir, aussi nettement que Macbeth voyait son poignard, le choix à faire entre l'avance vers l'Est et la chute personnelle. Souvenez-vous de ceci, qu'il reste à la France le désir ardent de porter un coup, quand ce ne serait que pour revendiquer l'honneur national[1].

Il reste aussi en France, selon Mr. Brighton, assez de bon sens pour empêcher que soit adoptée une politique monarchiste dangereuse; mais, Sir Patrick le fait remarquer, le bon sens français, bien qu'on puisse en découvrir les symptômes, a l'habitude fâcheuse de subir une sorte d'éclipse au moment où il serait le plus nécessaire.

La discussion ramène inévitablement à la question de la personne de l'Empereur, que Sir John recommande à Mr. Helion comme sujet d'une ode ou d'une élégie. Mr. Helion lui répond avec dignité qu'il suppose que beaucoup d'odes et d'élégies pourraient être écrites, mais non par des poètes. (On trouve dans cette réponse la raison même qui empêchait Meredith d'accorder à Napoléon III un rôle important dans son ode.) Mr. Helion explique sa phrase ironique en citant deux vrais poèmes où il s'agit de héros modernes — ce sont des vers de Byron au sujet de Napoléon Ier et le poème *Le Cinq Mai* de Manzoni — et les commente ainsi :

> Vous trouverez dans ces deux poèmes justement ce qui manquera dans un poème sur Napoléon III, parce que le dernier Napoléonide ne fournit pas la matière [2].

La matière? C'est-à-dire la vraie grandeur. Il n'a pas les qualités qu'il faut avoir pour être chanté dans une élégie. Napoléon III est un personnage uniquement destiné à la prose, car ses qualités ne sont que bonnes et solides — elles manquent de génie; quant aux défauts, « la poésie n'en veut pas ». Ses succès fortuits, ses ambitions de grenouille politique qui veut se gonfler en taureau militaire, son imitation trop consciente d'un grand modèle, ne font pas de lui un héros : « Il n'était qu'un

1. *Up to Midnight*, p. 43.
2. *Ibid.*, p. 77.

étudiant d'artillerie et un lecteur de la vie de son oncle [1]. »

La campagne d'Italie, selon Mr. Helion, fut son dernier bonheur; elle lui valut l'enthousiasme des Italiens. Pendant cette période de sa vie, on ne s'étonne pas qu'une « dame poète [2] », dont « l'exaltation lyrique est extrêmement marquée », l'ait choisi comme objet de ses chants. Cette expédition fut « son action publique la plus noble »; elle prouve que, malgré ses détracteurs, il n'était pas absolument dépourvu de vertus :

> Un Juvénal réel mais non vagabond pourrait dégager une leçon morale très sévère de la carrière de cet homme, qui fut loyal envers ses amis personnels, aimable en tant qu'individu, capable de nobles aspirations et de risquer beaucoup pour atteindre un but suprême, et qui, néanmoins, après vingt ans d'un règne éprouvé, ne gagna dans son propre pays que la reconnaissance des marchands [3].

Évidemment, de l'avis de Meredith, Napoléon était vraiment petit, trop petit pour être l'Empereur d'un grand état d'Europe. C'était une médiocrité impériale; peu nuisible en lui-même, il était cependant l'homme le plus dangereux que la France pût choisir comme souverain. Un Empereur moins honnête dans la gestion de l'État, mais plus intelligent et plus logique, l'aurait mieux gouvernée. Ses réformes matérielles et civiques ne suffisaient pas à établir et à défendre la sûreté nationale, et son gouvernement, par ailleurs juste et bien intentionné, ne pouvait survivre ni à une série de graves étourderies diplomatiques, ni aux conséquences de l'orgueil outrecuidant d'un Bonaparte sans génie.

Sir John Saxon, brave *squire* du Warwickshire et patriote anglais, pense qu'on devrait excuser Napoléon III à cause de son amitié pour l'Angleterre, mais Mr. Finistare n'est pas d'accord avec lui. Les révélations faites par Bismark au sujet de la Belgique ont montré à l'Angleterre que son alliée diplomatique était capable de la trahir quand les exigences de la dynastie lui dictaient une politique différente. Sir Patrick

1. *Up to Midnignt*,p. 77.
2. Elizabeth Barrett Browning.
3. *Up to Midnight*, p. 78.

condamne en Bismarck l'homme qui n'existe que pour trouver des fautes; mais Mr. McNimbus s'empare de l'idée centrale de Mr. Finistare et la développe. Une dynastie, selon lui, ne devrait pas avoir des exigences comme un escamoteur; un empereur ne doit pas jongler avec la fortune de ses sujets :

Pour perpétuer une dynastie il faut avoir une main nette, ou bien une main forte, non pas la main étonnamment habile d'un prestidigitateur, sachant faire éclore un œuf dans un mouchoir ou faire sortir un aigle d'un marron [1].

En tout cas, continue-t-il, une dynastie n'est pas à sa place en France, car c'est un pays qui s'adapte mal à un gouvernement monarchique. Avec un tel chef que Louis-Napoléon, surtout, la France ne pouvait pas être heureuse :

C'était un rêveur qui n'avait rien d'un chef pas plus que d'un travailleur. Il aurait dû être le plus vigilant de tous les hommes, car au moment où il gagna son trône il promit de jouer auprès des Français le rôle de la Providence, de travailler pour eux, de penser pour eux, et de leur donner la gloire à bon marché [2].

Tout au moins, fait remarquer le Dr Anthony, on peut dire en sa faveur qu'il subit avec courage son expiation; toutes les formes de l'adversité — la défaite, l'exil, l'emprisonnement et la maladie — furent également incapables d'ébranler sa mâle dignité.

Sir John Saxon ne refuse pas à Napoléon III quelques qualités, mais il les attribue, d'une façon amusante et paradoxale, à l'influence anglaise :

Tout ce qui a rendu les Français reconnaissants envers lui, il l'avait reçu de nous. Tout ce qu'ils n'aiment pas en lui provenait d'eux-mêmes [1].

Mr. Brighton, tout en apportant un correctif à ce jugement, avoue que les Français étaient entièrement disposés à accepter l'avènement de Napoléon et la course folle vers la guerre :

1. *Up to Midnight*, p. 79.
2 et 3. *Ibid.*, p. 80.

Ils avaient le bonapartisme dans le sang. Seulement ils protestent qu'en se précipitant à sa ruine, qui était aussi la leur, l'empereur n'était pas prêt, et en cela ils furent trompés [1].

Puis vient la condamnation de Thiers; cette fois, cependant, Thiers ne se trouve pas seul, mais en compagnie de plusieurs autres apologistes de l'Empire :

Le monarchiste Thiers, le républicain Béranger, et tous les chansonniers français, dit M. Finistare, contribuèrent à créer la légende napoléonienne. Grâce à eux, les Français se sont nourris d'une histoire falsifiée pendant cinquante ans. Cela leur plaisait, on leur infusait toutes sortes de valeurs, jusqu'au point où une insigne vanité devint un organe monstrueux dans leur constitution affaiblie [2].

Et comme résultat de leur maladie politique, ils ont perdu Strasbourg.

Mais cette conversation devient trop dure pour les Français. M. Helion, toujours prêt à être généreux, toujours conscient des mille imperfections britanniques, fait allusion à l'effort honnête des Français pour tirer une leçon de leurs souffrances. M. Finistare, cependant, reste ferme :

Napoléon Ier fut le fléau de l'Europe; l'adoration servile et inutile que les Français lui accordèrent fit de Napoélon III le fléau de la France[3].

Cela est vrai, mais seulement parce qu'il ne fut pas un bon général, dit Mr. Mc Nimbus, autrement « il y aurait eu le danger de voir renaître le premier Napoléon [4] ». Sir Patrick, plein d'une belle ardeur irlandaise, se récrie contre la sévérité des diffamateurs; car, après la bataille, n'est-il pas facile de couvrir de mépris les vaincus? Napoléon, aux Tuileries, avait été un bon hôte, « un très brave garçon », et il ne faut pas négliger ses vertus sociales. Il semble que dans ce discours de Sir Patrick, Meredith nous rappelle l'attitude de certains Anglais au cœur tendre après la chute de l'empereur — attitude miséricordieuse qui devait être plus manifeste encore après la mort du Prince

1. *Up to Midnight*, p. 81.
2. *Id., ibid.*
3. *Ibid.*, pp. 81-82.
4. *Ibid.*, p. 82.

Impérial dans la guerre contre les Zoulous. Sir Patrick admire de tout son cœur l'héroïsme de Napoléon à Sedan, où, malgré sa maladie, il resta pendant cinq heures à cheval, et le monde ne saura jamais « si c'était son âme ou son corps qui souffrait le plus ». L'Irlandais disculpe Napoléon de la responsabilité de cette bataille, car le maréchal Mac-Mahon vient d'avouer que l'empereur lui avait conseillé de se retirer à Paris pour défendre la capitale, au lieu d'entreprendre la marche funeste pour secourir Bazaine enfermé dans Metz.

Encore quelques discours peu importants, et le dialogue se termine sur une notre de pardon.

* * *

Mais pendant que l'Europe réfléchissait aux événements du passé, la jeune République s'efforçait de rendre à la France ce qu'elle avait perdu — une place parmi les grandes nations. Ses débuts furent laborieux. L'opinion anglaise, en général, ne faisait aucun fonds sur la solidité du régime nouveau, et Meredith lui-même, bien qu'il eût vu avec joie la fin de l'Empire, avait des inquiétudes. C'est surtout en 1876, quand Mac-Mahon devint Président, qu'il craignit pour la France. Depuis les erreurs fatales de Mac-Mahon en 1870, il n'avait plus confiance en lui, et le traitait sans ménagements. En novembre 1870 il écrit à Morley :

> La France s'est séparée d'un coquin pour tomber aux mains d'un sot! Mais non, dans l'intervalle elle a gagné quelque chose de précieux. Elle a acquis plus de connaissance d'elle-même et plus de courage raisonnable.
>
> Si l'on juge ce que Mac-Mahon peut faire d'après ses antécédents, je suis enclin à penser que l'homme capable d'hésiter dans son devoir souverain et manifeste envers sa patrie, quand le simple bon sens lui conseillait de ménager l'armée unique de la France pour défendre la capitale, et quand d'autre part un télégramme du ministère impérial le jetait vers Metz tandis que l'ennemi était devant lui et en flanc... cet âne de Maréchal est capable de n'importe quoi [1].

Meredith s'inquiète des dangers que présente le ministère de

1. *Lettres*, pp. 282-3.

Broglie. L'armée est prête à se diviser en républicains et monarchistes et à s'engager dans la guerre civile. Il y a le risque de voir triompher ces derniers, risque que Meredith croit accompagné de tous les malheurs qu'amènerait l'avènement d'un gouvernement personnel, qui ne durerait qu'une dizaine d'années. En même temps, à son avis, les royalistes n'y gagneraient rien, parce que leur succès serait inévitablement suivi d'une réaction, et « un gouvernement honnête doit enfin, récompenser un peuple si maître de lui et si intelligent [1] ». Cette tendance légitimiste que favorise Mac-Mahon est donc sans conséquence, parce que, déjà, la vraie France républicaine est prête à se déclarer, et déjà les discours passionnés de Gambetta éveillent chez les Français d'autres idées, de nouvelles ambitions plus pures que celles d'hier.

Meredith a une bonne opinion de Gambetta. Il voit en lui l'homme que le destin a choisi pour rendre à la France sa liberté et son équilibre politique. Morley n'est pas aussi favorable au tribun et s'en prend au grand orateur de ce qu'il appelle une tendance à « se fier à l'éloquence [2] ». Meredith, au contraire, comprend bien la tentation de faire preuve d'éloquence en présence d'un journaliste — lui-même n'y manquera pas, plus tard — et préfère juger Gambetta sur les actions qui ont été à son honneur. Il aurait pu ajouter, que l'éloquence est beaucoup plus nécessaire à un député ou à un ministre français qu'à son confrère anglais, et que les grands hommes d'état de la France ont été presque toujours de grands orateurs. Plus tard, il écrit à M^lle^ de Longueil [3] :

> Je ne peux pas nier que Gambetta ait raison en croyant la France capable de surgir invincible quand on lui fait appel. Les historiens français, enivrés par les guerres napoléoniennes, donnèrent naissance à cette idée exagérée. Gambetta en fut une victime. Il accomplit, au prix d'efforts extraordinaires, je l'avoue, une œuvre à l'honneur de la France. Ne l'exécrez pas. C'était un sensualiste bouffi d'orgueil, mais il avait en lui le feu divin [4].

1. *Lettres.*, p. 283.
2. *Id., ibid.*
3. Voir à la page 188.
4. *The Nineteenth Century* (fév. 1928), p. 157.

La jeune République hésitait à définir ses croyances politiques; elle comprenait trop d'éléments contradictoires, trop de survivants des gouvernements d'hier qui ne pouvaient se rallier au nouvel idéal. Peut-être aussi la France, vaincue et méprisée, se sentait-elle en quelque sorte devenue l'Ismaël de l'Europe; en tout cas le gouvernement nouveau ne s'affirma que lentement. Meredith voulait voir dans cette hésitation un trait celtique demeuré à l'état latent dans le caractère français — admettons qu'il allait quelquefois un peu loin dans son entrain à découvrir des affinités entre lui-même, « tout Celte », et les Français. Toutefois il faut savoir que, lorsque Meredith disait « Celte », neuf fois sur dix il voulait dire tout simplement « non saxon, pas du tout *anglais* », et il faut reconnaître en faveur de sa thèse qu'il y a vraiment plus d'affinité entre les Français et les peuples celtiques qu'entre les Français et les Anglais. Voilà comment Meredith développe cette idée :

Le manque de courage est sans doute très souvent une lacune visible dans le caractère celtique. Si le Celte n'avance pas, il recule. Les mouvements essentiellement impulsifs avancent à l'attaque, sinon ils ont une tendance à se contracter et à se retirer. Les Français sont suffisamment gaulois pour nous fournir la preuve de cela. Néanmoins je vois que leur cerveau logique s'harmonise avec leur sang vif et le rend plus calme [1].

Dans l'intervalle, en France, les sympathies légitimistes renaissaient dans un peuple qui cherchait, avant tout, l'ordre et l'autorité. Mac-Mahon avait pour lui la force militaire, et cela le rendait plus redoutable. Meredith comprenait que, si le Maréchal venait à tomber sous les balles républicaines, l'armée était tout de même capable de se lever en masse pour défendre l'idéal légitimiste; le parti conservateur et la peur se réuniraient pour lui faire un triomphe momentané, mais seulement momentané, car la République n'était « qu'une marée descendante ». En attendant qu'elle remontât, il fallait, selon Meredith, persuader à ce « grand idiot armé d'autorité », semblable à un fou sur la toiture, de se détruire pour le bien de la communauté. Morley protesta, avec sa gravité habituelle de puritain, gravité

1. *Lettres*, p. 283.

quelquefois trop consciente, en disant que la France aurait dû produire, pour défendre la cause républicaine, des hommes tels que ceux qui avaient siégé auprès de Pym et de Hampden après la guerre civile de l'Angleterre. A cette suggestion, Meredith répondit avec finesse que l'Angleterre elle-même ne savait plus les créer, et que, par conséquent, elle n'avait plus le droit de vanter leur mémoire pour provoquer l'émulation des Français.

L'idée du droit divin de la Répiblique était aussi chère à Meredith qu'elle l'était à Swinburne; nous ne sommes donc pas étonnés de le voir s'indigner contre les atteintes portées à la République par la plume de son ami, James Cotter Morison. Ce dernier avait écrit en 1874 contre le nouveau régime de la France une diatribe intitulée *La République Impossible des Français*. Meredith l'avait alors approuvée, écrivant qu'elle « donnait l'impression d'être excessivement vraie aussi bien que très puissamment écrite[1] ». Mais Morison ne cessant pas de critiquer sévèrement la République, Meredith à la fin s'exaspéra :

> C'est sur un ton frénétique et lamentable qu'il parle de la France. Et il le fait alors que l'attitude du peuple (y compris l'attitude militaire) envers la République est telle qu'un complot pour la ruiner ne pourrait pas réussir pendant plus de cinq ans, et ne ferait que la déplacer pendant cette période pour la rendre encore plus chère, en prouvant sa valeur à la patrie. Ce grand Idiot[2] entre les mains du duc vacillant[3] et du clergé pourra faire du mal pendant quelque temps. Mais il a beaucoup obtenu, évidemment, grâce à son examen de l'esprit de l'armée. Tout dépend des républicains, qui ne doivent pas faire le faux pas. De la patience! comme dit l'homme de Mauprat. La capacité d'avaler une injure sans la faire payer par le sang sera un exemple merveilleux en France[4].

Voilà enfin la plus grande leçon de la guerre de 1870 — elle enseigna la patience. Une nation qui se lève armée pour venger une offense est, selon Meredith, une nation encore dans l'enfance, obsédée par l'idée de ses propres droits, de ses propres privilèges,

1. *Lettres*, p. 244.
2. Mac-Mahon.
3. Broglie.
4. *Lettres*, p. 286.

au point d'être infiniment susceptible quand elle se croit blessée. La vertu, dans une telle nation, serait de recevoir l'affront et de rester calme. Quant à la vengeance, elle en est capable, et c'est l'essentiel : « Si je voulais, je pourrais me venger », se dirait-elle, « mais puisque je le sais et que les autres le savent, à quoi bon faire couler le sang pour le prouver? » La France, sûre de triompher dans la guerre de 1870, avait voulu prouver sa vaillance non seulement à elle-même mais encore au reste de l'Europe; elle aurait réussi si cette confiance avait été bien placée. Mais elle avait pour chef Louis-Napoléon.

Quant au bonapartisme anglais — cette espèce de manie napoléonisante qui éprouvait une pitié inutile et sentimentale pour la famille déchue — Meredith le condamne avec toutes les autres expressions du sentimentalisme, et il le juge peu digne de l'Angleterre de même que peu logique. En 1879 le prince Eugène-Louis-Napoléon, fils de Napoléon III, se fit tuer dans l'Afrique du Sud; tout le monde sait qu'il tomba avec le lieutenant Carey dans une embuscade, et bien que leur situation ne fût pas extrêmement dangereuse, puisqu'ils avaient des revolvers tandis que les Zoulous n'avaient que des armes primitives, Carey ne garda pas son sang-froid, et tous deux périrent. L'événement avait sans doute un côté romanesque, car n'était-ce pas ce même prince, alors héritier de l'Empire, qui avait reçu le baptême du feu en 1870? La presse, surtout, vit là des possibilités de faire couler les larmes, et saisit l'occasion pour donner beaucoup de publicité à cet événement. Les journalistes s'en prirent aux généraux anglais, leur reprochant d'avoir laissé combattre le Prince; Meredith avoua qu'il y avait un peu de négligence de leur part à ne pas avoir surveillé de plus près un jeune homme « un peu enivré par son premier commandement ». Mais la mort du Prince n'était, pour lui, qu'une nouvelle exigence de l'esprit de la dynastie; forcé de maintenir cette tradition militaire qui venait de ruiner sa famille, le Prince n'était qu'une victime de plus sur l'autel du premier Napoléon :

> Le Prince représentait pour la France un héritage de sang. Comme prétendant expérimenté et comme jeune homme courageux, il chercha à se distinguer; par conséquent, il se lança au premier rang : s'il était revenu sans avoir acquis une haute distinction, il aurait

été ridicule aux yeux des Français, car il n'aurait rien fait pour redorer le nom d'un Bonaparte vaincu à Sedan [1].

En d'autres termes, Napoléon Ier, fondateur d'une dynastie militariste, devait répondre du sang de son petit-neveu aussi bien que de celui que fit couler Napoléon III — celui de ces milliers de Français immolés pendant la guerre franco-allemande. La tradition funeste des Bonaparte s'était prolongée jusqu'à la période de la Troisième République, et ne devait disparaître qu'avec le bonapartisme lui-même. Meredith ne veut pas étouffer l'admiration naturelle que provoque le génie de Napoléon, mais il insiste pour que, si on l'admire, on ne se réjouisse pas du spectacle de la Guerre — même s'il s'agit de la guerre plus ou moins chevaleresque du XIXe siècle et non pas de la guerre hideuse de nos jours. L'admiration de la force est un sentiment d'enfants, et il convient aux hommes mûrs de se servir de leur bon sens pour juger si le bonapartisme fut profitable à la France ou à l'Europe.

Et voilà que germe une des idées maîtresses de l'Ode *Napoléon;* Meredith va encore développer, dans les années qui suivent, une autre conception, celle de la France « féminine », d'une France qui ressemble si puissamment à une noble femme prompte aux élans de sensibilité, que l'auteur la reconnaît, sans le dire expressément, sous les traits d'une jeune amie.

*
* *

Entre les mois de décembre 1886 et de novembre 1887, alors qu'il avait déjà plus de cinquante-huit ans, Meredith écrivit à une certaine Mlle Hilda de Longueil une série de lettres qui sont d'un intérêt particulier pour cette étude. Nous ne savons, à vrai dire, que très peu de chose sur cette demoiselle, que Meredith avait rencontrée chez son ami Grant Allen. Elle appartenait à une vieille famille française qui, après avoir vécu pendant quelque temps au Canada, revint s'établir dans le Béarn, à Pau. Mlle de Longueil avait eu, semble-t-il, un amour malheureux, et trouvant en Meredith un conseiller

1. *Lettres*, p. 302.

prudent et bienveillant, attirée aussi par le génie du grand homme, elle lui confia l'histoire ou plutôt une partie de l'histoire de ses malheurs. Meredith n'en connaissait pas tous les détails, car, dans une de ses lettres, il lui demande expressément de plus amples renseignements. Quoi qu'il en soit, il en savait assez pour s'intéresser à Mlle de Longueil et lui donner de bons conseils.

Les lettres de Meredith sont le seul témoignage qui permette d'imaginer ou d'entrevoir le caractère de Mlle de Longueil. Meredith lui trouvait une personnalité très intéressante, mais bien que sa sympathie pour elle s'exprimât en délicats compliments, son affection n'était pas aveugle. Il mêlait toujours à ses petites louanges des reproches de bon grand'père. Il la flattait pour sa grâce; elle était cultivée et ne manquait pas de sensibilité naturelle; elle avait beaucoup d'esprit, et en même temps était capable de réfléchir sérieusement. Mais elle était femme; elle avait une légère tendance à se laisser guider, à certains moments, par ses émotions, et la grande crise amoureuse qu'elle avait traversée l'avait laissée faible, incapable pour quelque temps de regarder la vie sans mélancolie. Pour la distraire, Meredith crut utile d'encourager en elle les goûts littéraires, et il exerça à son égard le rôle de précepteur et de directeur de conscience.

Meredith ne pouvait s'empêcher de trouver fort intéressante l'étude de ce cas psychologique. N'était-ce pas ici une bonne occasion d'étudier encore une fois le conflit du cœur et de l'intelligence, où les forces redoutables de l'émotion, de l'égoïsme, de la sensibilité outragée, luttent silencieusement avec celles de la raison, de l'altruisme, de la générosité et de l'oubli de soi-même? Encore une fois, il pouvait méditer le problème qu'il avait si souvent proposé aux héros et aux héroïnes de ses fictions; il pouvait, d'ailleurs, aider à le résoudre dans la vie, comme il avait essayé de le résoudre dans ses romans. Toujours artiste, toujours créateur, Meredith ne se bornait pas au rôle de confident et de conseiller, mais il en tirait occasion pour augmenter le trésor de son expérience du cœur et mettait à profit littéraire cette œuvre de direction spirituelle. Car le grand psychologue ne se croyait jamais trop vieux ou trop

savant pour apprendre; il amassait constamment de nouvelles idées, formait de nouveaux jugements.

Quand elle revint en France, Meredith ne se désintéressa pas de sa pupille. Dans une lettre, il évoque sur le ton le plus amical, l'image de la voyageuse :

> A 2 heures de l'après-midi une brise du Sud-Ouest rida la surface de la Manche. Vous avez débarqué à Calais, le visage couleur d'olive, même un peu plus que votre manteau. Vers le moment où vous passiez devant Chantilly, je rentrais dans mon ermitage. Pour le reste, je ne pouvais que prier avec confiance pour votre sûreté. Les journaux donnent de mauvais rapports sur le temps qu'il fait à Paris, et cela m'inquiète [1].

Non seulement il se préoccupa de son confort pendant son voyage, mais il lui donna des conseils prudents sur le régime qu'elle devait suivre en France. Il la prévint contre les dangers que présente l'usage de l'eau non bouillie et ceux moins évidents du café au lait! Cela autorise à penser que, si elle avait déjà vécu en France, M^lle^ de Longueil avait oublié ces détails.

Il y a dans la troisième lettre de cette série un poème que Meredith écrivit exprès pour son amie, et qui résume d'une façon admirable — quoique le poème ne soit pas sans défauts — les conseils qu'il lui donne. L'œuvre, en elle-même, est obscure et ne devient un peu intelligible que si on l'explique par la correspondance. En revanche, la correspondance s'éclaire si on en commente les données à l'aide de quelques citations choisies dans le poème.

La première lettre, écrite tandis que la jeune femme est encore en Angleterre, nous fait connaître que Meredith vient d'analyser son état d'esprit. Elle a parlé avec tristesse, même avec découragement, et témoigne le désir, peut-être imaginaire, de faire bon accueil au sommeil et à la mort. Elle lui est apparue lasse de souffrir, mais il la félicite d'avoir du moins commencé à s'examiner et trouvé « le chemin de l'investigation ». Il lui souhaite du courage pour continuer. Le monde humain, peu semblable au monde de la nature, n'a pas encore compris le secret de l'harmonie qui peut exister entre le désir et le pouvoir

1. *The Nineteenth Century*, fév. 1928, p. 151.

de le réaliser. Les hommes n'ont pas encore franchi l'étape émotive; les sens n'abandonnent pas l'idéal sensible qu'ils se sont créé, bien que ce soit nécessaire pour que l'homme soit heureux. Pendant notre jeunesse nous traversons la phase sentimentale et nous ne voyons que les attraits physiques qui sont après tout trompeurs :

> Ah, ce premier amour qui vient montrer
> La façon d'aimer des créatures sensuelles;
> Avant que l'intelligence ait pu les guider
> Vers l'amour spirituel [1].

Voilà l'étape égoïste, où l'être humain, ne pensant qu'à lui-même, las de se voir continuellement refuser un bonheur qui n'est que chimérique, aspire à l'oubli qu'offre le sommeil. Voilà la première étape de Mlle de Longueil, qui n'a pas encore compris profondément les lois de la vie, mais qui est capable de les comprendre.

Ces lois se résument dans une seule idée — celle de *donner*. Chez les créatures inférieures, les simples animaux, la vie se passe d'une façon joyeuse, indifférente et saine qu'ignorent les hommes. La mort même dans ce milieu est généreuse, car le sacrifice d'un organisme amène la naissance d'un autre. La nature est éternellement en mouvement; elle ne se repose que pour changer; elle est continue, elle est harmonieuse, et elle n'est pas préoccupée d'elle-même. On pardonne ici à Meredith, j'en suis sûre, l'excès de la généralisation, car, si la nature a aussi ses luttes et ses cruautés, elle est presque toujours d'une régularité, d'une tranquillité étonnantes. Pour cette raison, dit Meredith, l'homme devrait régler sur elle les mouvements de son cœur et de sa volonté. La nature lui inspire l'idée de se donner-lui même :

> Donnez la Vie à la Vie. Car elle donne à son tour.
> Croyez que votre cœur est vivant, et il l'est en effet [2].

1. *The Nineteenth Century*, fév. 1928, p. 153.
2. *Ibid.*, p. 153.

Mais pour réaliser cet idéal, de quelle carapace d'égoïsme faut-il se dépouiller! « Il faut sortir de nous-mêmes avant de pouvoir réfléchir en quelque façon à une matière si vaste. » Si nous arrachons d'émotions égoïstes et peu naturelles cette idée de l'amour, si nous la séparons nettement de tout ce qui est impur et indigne, nous nous approcherons de cette nature joyeuse et active. Cet amour n'est plus celui qu'inspirent les sens, mais celui qui se fonde sur la réalité et que guide l'intelligence d'un homme mûr; c'est cet amour qui dure :

Si nous connaissons l'amour plus sublime qu'il ne s'est révélé autrefois, l'amour ne sera pas froid [1].

Une fois cette idée expliquée, Meredith exhorte son élève à libérer son intelligence de toutes les entraves de l'émotion, et à se rendre compte de l'urgence de la vie. Plus de tristes rêveries évocatrices du passé, plus de langueur sentimentale :

Le passé n'est que cendre; votre cœur est plein de sang
Et porte dans ce sang votre destin.
Aspirez à la noblesse, et bientôt
Un amour plus noble viendra saluer
Votre bonheur épanoui[2].

Il faut donc croire dès le commencement que l'amour est la joie, mais il faut interpréter ce mot dans le sens spirituel — c'est-à-dire qu'on peut partager la joie et non pas la réclamer.

Mais ces exhortations ne suffisaient pas à distraire l'esprit actif de M^lle^ de Longueil, et notre auteur fit le projet de lui écrire une série de lettres sur l'art du roman. Il lui semblait que M^lle^ de Longueil n'avait pas un goût littéraire tout à fait sûr, qu'elle avait besoin d'être guidée par quelqu'un en qui elle eût confiance, et Meredith, homme de lettres et critique lui-même, ne se croyait pas indigne de cet office. Malheureusement, il tomba malade juste avant de commencer, car il lui écrit plus tard :

1. *The Nineteenth Century*, fév. 1928, p. 153.
2. *Id.*, *Ibid.*

Je vais mieux. Si cela continue, vous aurez bientôt la première lettre de la série [1].

Mais nous ne retrouvons rien de ces lettres, et comme Meredith luttait déjà contre la maladie qui devait le rendre plus tard si faible, comme il devait déjà tenir à jour une énorme correspondance, il est fort probable qu'il ne les écrivit pas du tout. D'ailleurs, dans une lettre plus tardive, il ne les mentionne pas, mais, occupé de politique française, il reproche à Mlle de Longueil d'avoir une sympathie trop vive pour les monarchistes! Il ne se laisse pas émouvoir, en cette occasion, par les opinions de son élève.

Son plus grand désir était de lui persuader qu'avec une sensibilité profonde et une intelligence raffinée, elle avait les qualités nécessaires pour mener une vie des plus nobles. En se proposant un idéal élevé de détachement, elle vivrait d'après les meilleurs principes. Elle ne voit pas le danger de permettre à ses émotions de lui dicter sa conduite. Meredith la met en garde contre les conséquences funestes d'une pareille erreur :

> Une femme non mariée qui a le sang plutôt chaud devrait suivre avec assiduité l'idéal le plus haut, sinon elle deviendra probablement la victime de ses mauvais penchants et... tra-la, tra-la! elle se précipitera follement vers le mal [2].

Voilà ce qui était, selon Meredith, le plus grand danger qui menaçait les femmes de son siècle, et il ne cessa d'exhorter celles qu'il connaissait et respectait à s'en garantir au moyen du courage et de la réflexion sérieuse. Il voyait en Mlle de Longueil l'expression féminine du tempérament français; il admirait sa grâce mais il redoutait sa trop grande émotivité, et lui souhaitait plus de retenue ainsi que le pouvoir de s'examiner. Il voyait en elle de grandes possibilités que pourraient compromettre ses impulsions trop fortes, et il croyait qu'elle avait besoin d'être bien guidée par une personne connaissant mieux le monde. Sa leçon pour la France est la même. C'est justement à cause de la chaleur du tempérament français que Meredith se représentait la France comme une femme noble et intelli-

1. *The Nineteenth Century*, fév. 1928, p. 156.
2. *Ibid.*, p. 156.

gente, mais exposée par nature à tous les égarements de la sensibilité. Dans les Odes qui suivirent la première, cette conception de la France personnifiée devait aller s'affirmant, car elle était sans cesse plus présente à son esprit, et fut la source de toute une série d'autres vues qu'on ne peut pas comprendre sans saisir la signification de la première.

La France, selon George Meredith, est femme comme Mlle de Longueil. Elle est passionnée, mais sa passion n'est pas réglée par une force dominatrice et elle n'a pas suffisamment le sens de la justice et de la proportion. Elle est donc capable de perdre la raison et de provoquer un désastre. Le tempérament français, pour lui, est le tempérament latin — en quoi il exagère d'une façon surprenante. Le tempérament « latin » ne se trouve à vrai dire qu'en Italie — si en effet l'on peut admettre que l'esprit médiocre et égalitaire des anciens Romains existe encore aujourd'hui. Mais le monde change et les races se transforment sous les influences nouvelles. La race française se compose de nombreux éléments divers parmi lesquels, nous dit-on, se trouve une proportion de sang nordique qui n'est pas sans importance! Mais Meredith croit avoir raison en attribuant aux Français beaucoup moins de diversité qu'ils n'en possèdent en réalité. A son avis ils sont tous exubérants (les Bretons le sont-ils en général?). Pour lui, ils sont tous spirituels, tous logiques, tous intelligents; or, il y a en France, comme dans tous les pays, des lymphatiques, des mélancoliques, des extravagants, des sots et de mauvaises têtes. Mais il s'applique à faire ressortir ce trait caractéristique qui existe, on ne pourrait le nier, beaucoup plus en France qu'en Angleterre — l'enthousiasme. Cette qualité, qui fonde la dignité de l'homme, est justement celle qui, non dirigée et non retenue, cause beaucoup de malheurs. Si elle s'exerce, cependant, en faveur d'un idéal élevé, elle « nous porte au-dessus de tout le genre humain »; et c'est grâce à elle que la France a pu si longtemps rester à la tête de la civilisation.

CHAPITRE IV

LES ODES

Les intentions de Meredith. — La Révolution. — Napoléon. — *Meredith et Hugo.* — Alsace-Lorraine. — *Critique des Odes.*

C'est en 1896 que Meredith poète se remet à l'histoire de France. Il écrit alors à Mrs Seymour Trower :

> Je travaille à une série de trois Odes. La première — *La Révolution française* — est terminée. Je suis au milieu de celle qui s'intitule *Napoléon.* La troisième sera *Alsace-Lorraine.* Vous remarquerez l'idée qu'exprime cet ordre. C'est l'Histoire... mon point de vue; et je fais chanter l'Histoire — je révèle Clio en Calliope. — Vous verrez par vous-même[1].

Il est évident que Meredith, en écrivant cette nouvelle série d'Odes, n'avait aucune intention d'y introduire l'Ode de 1870, et bien que, pour des raisons chronologiques, celle-ci se trouve placée dans l'édition complète des poèmes entre *Napoléon* et *Alsace-Lorraine*, elle s'en distingue très nettement. L'Ode de 1870 est une œuvre absolument spontanée, enthousiaste; elle fut inspirée par des événements contemporains qui éveillèrent dans l'âme du poète des émotions profondes. Les trois autres Odes sont plutôt l'application d'un système par lequel Meredith traduisait une certaine interprétation de l'histoire. Cela ne veut pas dire, naturellement, que les trois Odes manquent de chaleur — il y a dans *Napoléon* des passages d'un lyrisme vraiment magnifique. Mais ces poèmes renferment aussi beaucoup de verbiage, et bien des passages à peu près inintelligibles. *Dormitat Homerus.* Le poète n'exprime plus des sentiments, mais s'évertue à débrouiller péniblement l'écheveau de l'histoire moderne. Il est donc excessivement difficile de « faire chanter

1. *Lettres*, p. 486.

l'histoire ». Qu'il y ait ainsi réussi, et en particulier sur un sujet si peu propre à la poésie que la question politique de l'Alsace, nous paraît étonnant.

Les trois Odes postérieures se distinguent encore de la première par l'introduction d'un personnage symbolique qui ne se trouve pas dans *France* 1870. Ce personnage est l'Amant Céleste, appelé quelquefois le Jeune Angélique, à qui la France est alternativement fidèle et infidèle. Cet Amant Céleste représente le véritable idéal républicain et révolutionnaire. Il est la vraie Liberté, la vraie Égalité, la vraie Fraternité pour lesquelles les héros de 1789 à 1793 moururent. Meredith, fidèle à sa croyance que la République est le gouvernement choisi d'en-Haut pour la France, rassemble dans cette personnification toutes les vertus civiques et politiques, toute la force morale, tous les bienfaits spirituels et matériels qui pourraient résulter en France d'une République non corrompue. Et c'est la présence de ce nouveau personnage qui donne au rôle féminin de la France des proportions vraiment considérables. Ce rôle idéal de la femme, elle le remplit par sa nature même de libératrice de l'Europe, mais elle en est indigne quand elle ne cherche que sa propre gloire.

* * *

Dans l'ode *La Révolution*[1], la France apparaît humiliée, écrasée sous le poids des chaînes dont l'a chargée une monarchie corrompue. Les rois et les courtisans, comme des mouches étincelantes, absorbent la richesse du pays; le monde croit que, dans sa misère, la France a perdu toutes les énergies de la passion. Le commencement brusque de la Révolution et le renversement de la monarchie sont présentées sous une forme symbolique — comme la naissance et la carrière miraculeuses d'une « ménade splendide » au corps de flamme et à couronne de fumée, surgissant de la terre suppliciée pour libérer et pour ensorceler les hommes. Le choix du mot « ménade » suffit pour expliquer l'attitude de Meredith envers l'esprit de la Révolution. Il lui apparaît plus semblable à une de ces belles et

1. Pour les sources probables, voir p. 276.

dangereuses bacchantes, prêtresses des rites de Dionysos, qu'à une nymphe moins redoutable et plus grave.

La ménade ne tarde pas à inspirer la révolte; elle semble enivrer ses partisans par le sortilège de son chant. La France se redresse, elle brise le pouvoir royal, disperse la foule de courtisans et pour un moment, satisfaite de cette exécution, elle murmure le mot « Liberté ». Son Amant Céleste descend, et pendant une journée elle est à lui seul. Mais tout en brûlant du désir de la Liberté elle veut boire le sang de ses ennemis, de ses tyrans. Là est le danger. Son amour coexiste avec une haine frénétique. Mais bien que cette haine soit réelle, elle ne la laisse pas éclater tout de suite. La proclamation de la liberté lui a rendu l'honneur, elle n'est plus assujettie à ses tyrans, elle a vaincu l'Erreur. L'Amant Céleste trouve en elle une compagne pleine de courage et de noblesse, car elle n'est pas encore souillée. Ignorante des feux sauvages de l'excès de violence, elle ressemble à « ce jet de cristal par lequel la Terre veut toucher au Ciel ».

Sa captivité finie, la France puissante et noble comprend son devoir envers la race humaine; elle doit se mettre à la tête de la civilisation et du progrès. Car elle a vécu si longtemps auprès de la Terre maternelle qu'elle en a adopté les chansons et les desseins. Mais soudain, se retournant pour regarder les plaines où ses enfants victorieux viennent d'abattre les partisans de la tyrannie, elle voit que la scène a changé. Partout des êtres accablés de malheurs plient « comme des joncs en hiver[1] »; les campagnes sont ravagées, les vignobles sans vignes, la famine règne. Ce sont là ses enfants, misérables et esclaves, écrasés sous la domination des nouveaux tyrans révolutionnaires qui nourrissent leur cupidité hideuse sous prétexte de libérer la France. Leur adoration impie s'élève sous la forme d'une prière remerciant le ciel de tous les plaisirs que le pays affamé leur fournit. Mais la France, initiée aux secrets de la Terre, comprend l'injustice; elle reconnaît le poison dans ses veines, et bien qu'elle soit encore une fois prostrée comme un être inanimé, sa sensibilité reste frémissante et son intelligence juge et condamne les rebelles qui la dominent.

1. *Poetical Works*, p. 471.

Elle revoit les premières journées de sa liberté; il lui semble que ces conditions paisibles ne sont plus possibles, car le monde est malade et malheureux — elle aussi. Autrefois, elles avaient donné le bonheur, mais un pays qui a subi le tort et l'injustice a besoin d'un remède cruel. Il lui semble que c'est son devoir de « boire au ruisseau chaud de la vie » — c'est ainsi qu'elle commence à faire couler le sang :

> Elle but ce qui rend fou.
> Le ciel devint tout noir et menaçant;
> Son Amant s'enfuit;
> Tout le monde frissonna d'horreur,
> Son Amant céleste l'abandonna et elle rit,
> Car le rire fut alors l'arme de son esprit [1].

La France boit le sang de ses propres enfants, car elle est persuadée que ce rite assure leur salut. Il ne faut pas la condamner tout à fait parce que, dans sa conduite, il y a une certaine honnêteté qui peut passer inaperçue. Même au moment le plus horrible, elle justifie son action par la Raison; elle a un but bien déterminé, et si elle s'est égarée au point de se livrer à des excès (la Terreur), elle l'a fait parce qu'elle l'a cru utile. Elle n'aime pas le crime, mais elle n'a pas pu concevoir un autre moyen de se débarrasser de ses ennemis.

Ce n'est pas le manque, mais l'excès d'amour qui conduit la France au péché, aussi elle ne connaît pas le remords. Elle a d'ailleurs une plus grande préoccupation à ce moment, car les ennemis extérieurs sont en train de violer sa frontière. Le poète atteint les plus hauts sommets du lyrisme dans l'éloge de la France dressée en armes contre l'invasion. Cette guerre défensive est un véritable chant d'épopée. Ne sont-ils pas, ces soldats de France, de simples hommes, des campagnards qui ont l'habitude de manier la bêche plutôt que le fusil? Mais voilà que la *Marseillaise* se fait entendre, et ils s'en vont, ces pauvres gens, défendre ces mêmes champs où ils ont travaillé et trouvé leur pain; ils partent, les paisibles et les inexpérimentés, pour revendiquer contre les armées disciplinées de l'étranger l'honneur de la France. Les strophes consacrées à exalter leur sacri-

1. *Ibid.*, *Poetical Works*, p. 472.

fice dépassent en grandeur poétique tout le reste de l'Ode. — Noble hommage d'un Anglais au courage des Français et à l'amour qu'ils ont pour leur patrie :

...Bien des rangs vacillants formés par ceux
Qui ont été arrachés du sol riche et chéri
Des campagnes qu'ils cultivèrent avec confiance;
Ils ne verront plus le bol confortant ni la cuillère de ménage;
Ils s'en vont se moquer de la famine, manier
Une faux peu connue, et tenir ferme
Sur les champs de bataille; se coucher entre les sillons,
N'ayant pour tente que les nuages pleins de pluie;
Se raidir contre l'artillerie sanglante;
Réprimer le frisson que provoque la vue
Des camarades étendus çà et là;
Feindre la gaieté et la satisfaction
Quand les assiettes sont vides;
Mourir, si les dangers multiples exigent la mort [1].

L'invasion est arrêtée, et dans une admirable strophe le poète exprime son étonnement en voyant fuir les ennemis, hier triomphants, aujourd'hui humiliés. Les héros de l'armée française reviennent vainqueurs, rapportant les drapeaux des vaincus, « des faisceaux de pâles drapeaux troués et déguenillés ». Ils réapparaissent couverts de gloire, et la terre maternelle les reçoit avec des actions de grâce; mais la victoire a eu sur elle un mauvais effet, car, énivrée de l'idée de conquête, elle ne conçoit plus d'autre idéal que celui de la guerre victorieuse. L'idée de la liberté disparaît et se trouve remplacée par celle de la guerre, par laquelle la France croit reconquérir sa force.

Mais elle va devenir une seconde fois infidèle envers l'Amant Céleste, parce que cet idéal guerrier exige absolument un chef, un homme vaillant et dominateur, pour lequel il faut qu'elle construise un trône. Asservie à ce faux idéal, son Amant Céleste cessera d'être son guide, et elle en cherchera un autre. Ce sera Bonaparte. Le poète brûle les étapes de l'histoire et voit la fin de la première République; il fait surgir la personne du jeune soldat qui se fait Premier Consul et à qui cette élévation ne suffit pas. La France, en aspirant à un grand prince militaire, ne fait que lui préparer un chemin, mais elle n'est pas mûre

1. *Poetical Works*, p. 473.

pour la servitude, car c'est elle-même qui s'impose ce nouvel esclavage, comme mesure d'expiation. Les natures nobles ont besoin du rachat par la pénitence, et se soumettent volontiers à une discipline en laquelle elles ont foi. Mais elle a renié son Dieu, elle a proclamé le Juste; et pour avoir cru définir la Justice Divine, que l'homme n'ose pas critiquer et ne peut comprendre, elle va encore souffrir. Le maître à venir sera pour elle une sorte de protecteur et en même temps un geôlier; son armée sera à la fois son salut et sa chaîne. L'Anarchie lui a enseigné une seule chose, c'est qu'elle vient « d'enfanter un Homme ».

*
* *

L'Ode *Napoléon* est la suite naturelle de *La Révolution :*

La chute du Second Empire et la disparition des Bonaparte en tant que princes de l'Europe fit surgir dans le monde littéraire un grand intérêt critique, historique, biographique — et romantique — pour la fortune de cette famille qui, d'un seul essor, avait atteint le faîte du pouvoir. A vrai dire, la littérature française était déjà, après la mort de Napoléon Ier, assez riche en œuvres propres à servir la propagande bonapartiste, et beaucoup de mémoires personnels, écrits par des officiers de la Grande Armée, avaient paru entre 1820 et 1870; nombre d'autres, écrits pendant cette période, ne parurent que beaucoup plus tard — les mémoires célèbres de Marbot, par exemple, furent écrits vers 1844 et publiés cinquante ans après. Même si ces documents portaient atteinte au prestige impérial, les Bonaparte étant désormais définitivement déchus, il était sans danger de les publier. Ces ouvrages devaient fournir aux romanciers et aux historiens, aux biographes et aux poètes, des renseignements importants. Meredith possédait plusieurs de ceux qui furent publiés avant qu'il n'eût commencé l'Ode *Napoléon.* Dans le catalogue de la collection Altschul de ses livres — et ce n'est qu'une partie de sa bibliothèque — on trouve les mémoires suivants : ceux de Chaptal (publiés en 1893), du colonel Combe (1896), du général Fantin des Odoards (1895), de Ph. Gille (1892), du général Paulin (1895), du duc de Fezensac (1870), du général de Saint-Chamans (1896), et du

comte de Ségur (1894); il possédait aussi les mémoires de Talleyrand (t. I-III, 1891), maintenant discrédités pour avoir été édités peu scrupuleusement. Ajoutons à ces livres quelques autres relatifs à l'époque de Napoléon et au caractère de l'Empereur : P. Lanfrey : *Histoire de Napoléon Ier* (1869-75). — Arthur Lévy : *Napoléon Intime* (1893). — F. Masson : *Napoléon chez lui* (1894). — Marquis de Sassenay : *Napoléon Ier et la Fondation de la République Argentine* (1894). Meredith possédait encore les *Lettres inédites* de Napoléon, qui parurent en 1896. Cependant, quelques problèmes restent encore à résoudre : lesquels de ces livres étaient déjà dans sa bibliothèque avant qu'il ne commençât à écrire l'Ode? Et quels autres, anglais ou français, non mentionnés dans le catalogue Altschul, possédait-il? Et quels autres avait-il lus, sans les avoir jamais possédés?

Mais s'il est en effet difficile de répondre avec exactitude à ces questions, on peut toutefois affirmer que l'Ode *Napoléon* ne fut écrite qu'après une longue et sérieuse enquête sur la vie et l'époque de l'Empereur, et que les renseignements de Meredith ne proviennent aucunement de la « Légende ». Meredith connaissait bien les origines de la Légende, et méprisait en général tous ceux qui y ajoutaient des chapitres. Elle pénétra en Angleterre, et là il la trouva plus ridicule qu'en France. Quelles que soient les sources de l'Ode, on peut affirmer que les détails historiques sont pris du réel et n'ont rien d'une fiction romantique, qu'ils sont exacts sans pédantisme. Meredith aurait été bien mal avisé d'écrire, dans l'Europe de 1896, un poème moins scrupuleusement exact au point de vue de l'histoire, car le sujet était trop bien connu. Victor Hugo, en 1852 [1], avait plus de liberté que George Meredith en 1896, car l'histoire imposait à ce dernier le devoir de juger Napoléon d'après les conséquences désastreuses de son règne, y compris les malheurs de la France sous Napoléon III. Meredith fut donc obligé de dénoncer ouvertement ce qu'il appela plus tard « l'antithèse absolue entre le génie de Napoléon et celui de la France [2] ».

Il s'agit donc dans cette Ode de définir ces deux génies;

1. *L'Expiation (Les Châtiments).*
2. C. Photiadès, *G. Meredith*, p. 21.

mais pour garder l'unité du poème, qui ne s'intitule pas *Napoléon et la France* mais tout simplement *Napoléon*, le rôle de la France ne sera que secondaire. Elle n'apparaîtra qu'à travers Napoléon. Dès le commencement, celui-ci atteint les proportions colossales d'un héros épique, terrible, fatal comme la voix des grands canons — « le canon est sa voix », « le canon est son nom ». A cause de sa volonté d'acier, à cause de ses exploits foudroyants, à cause de la sombre grandeur que donne à sa personnalité militaire son passage victorieux à travers l'Europe, son nom ressemble à un tremblement de montagnes, quand la terre, rendue docile par le pied du dominateur, se soulève encore en spasmes d'épouvante. Voilà la personnalité réelle du héros, mais il en a une autre — celle qu'encadre la splendeur de la cour impériale, en l'honneur de laquelle la Renommée sonne avec sa trompette d'airain des notes vibrantes et prolongées.

Le poète explique l'existence de ce phénomène : Napoléon est nécessaire à la France; sa mission est de lui rendre la force et la dignité d'une nation, d'éloigner des blessures de la France déchirée par l'anarchie ces « mouches carnivores » qui se nourrissent de son sang. Pour de si grands desseins, la terreur du nom de Napoléon est indispensable.

D'un seul bond, il franchit les bornes de la Loi, le carillon incessant de ses victoires dicte sa volonté, et ses ennemis disparaissent, faibles et effrayés. Il se fait Empereur; il veut être un véritable Charlemagne, mais un Charlemagne plus puissant et plus résolu, qui saura rattacher les nations à son Empire par la force de son génie unificateur. Sa renommée croît, et les genoux fléchissent; on accepte ses décrets comme on se résigne à un ciel orageux dans l'espoir de voir renaître plus tard le calme et le temps serein. Il sait lire dans l'esprit des hommes, mais il reste impénétrable aux autres. Ses succès semblent inéluctables, ses constructions restent inébranlables, et le vulgaire, l'imagination en feu, l'imagine comme un Dieu, sorte de Vulcain-Jupiter qui se sert de l'Europe comme d'une forge, où il travaille incessamment : on entend

A toutes les heures de grands coups retentissants de marteau,
Et nos cieux reflètent la lueur de ses forges [1].

1. *Poetical Works*, p. 479.

Tel est l'homme sur qui la France fixe les yeux — la France dont le tempérament vif et clair contraste si étrangement avec la volonté sombre et impénétrable de ce nouveau maître. Déjà infidèle à son Amant Céleste, elle a été en proie aux tyrans affamés de la fin de la Révolution; elle est pitoyable, et non méprisable, en s'imposant cette discipline de fer. A travers des larmes de folie, elle voit un Napoléon plus grand qu'il ne l'est, et se persuade que lui seul est capable d'être son maître et de la sauver. Voilà que soudain il devient l'élu de la France, « le parvenu choisi, couronné, sans égal sur la Terre. » Car ne semble-t-il pas invincible? N'est-il pas « l'arbitre des circonstances? » La France se cherche dans les pages de l'histoire de cette romantique épopée, et s'y trouve exaltée, glorifiée, plus grande et plus puissante, grâce à lui et à ses exploits.

L'histoire nous affirme que les soldats de Napoléon, pièces humaines de l'immense partie qu'il engagea sur la table de jeu de l'Europe, restèrent jusqu'à la fin fidèles à la cause impériale, qu'ils considéraient comme celle de la patrie elle-même. Meredith nous les présente, ces « grognards » loyaux, saluant leur champ de bataille :

> ...mais ceux-là,
> Enivrés de son dessein infaillible,
> Le saluent; c'est le bois de lauriers luisants de leur héros,
> C'est la fleur, c'est le fruit des Hespérides fraîches;
> Leurs hourras retentissent, vigoureux comme leur sang chaud[1].

La France est à lui, mais non pas entièrement. Elle n'est à lui qu'à cause de la crainte respectueuse qu'il lui impose, mais son cœur tout entier ne lui appartient pas. Une fierté plus noble et moins féminine aurait refusé de s'abaisser devant une vaine gloire, mais la France, quand elle se sent transportée de cette joie folle, quand cet aigle semble l'emporter dans ses griffes, se justifie en l'appelant « le Destin ». Elle délire, et accepte aveuglément les chaînes, supporte que les lois soient violées. Elle ne se souvient guère de ce jour glorieux de passé, où elle se dressa pour rencontrer son Amant Céleste. Maintenant, les événements se précipitent, et se souvenir ne serait qu'une

1. *Poetical Works*, p. 479.

évasion hors de la réalité. Elle a choisi la tâche de servir le Fait Impérial, et le tyran, abusant de sa confiance, l'emporte vers l'abîme. Ses batailles la saignent, mais elle refuse de s'en apercevoir; elle verse du sang comme une Bacchante, avant de boire, verse du vin en brandissant son verre. Elle ordonne à l'Histoire de suivre laborieusement les traces de son Dominateur, car « chaque pas qu'il fait est un volume ». Mais quel maître! D'un seul mot, il peut déchaîner les forces destructives, faire gronder l'artillerie mortelle — ou ramener le soleil paisible de la prospérité pastorale.

Tout de même elle ne peut pas ne pas entendre une faible musique qui lui chante une chanson vaguement, curieusement familière. Elle ressemble tantôt au cri d'un enfant malade, tantôt à celui des oiseaux migrateurs loin de leur domicile; tantôt elle ressemble au cri d'un oiseau de mer qui plane tout seul, ou à celui d'un captif sous les griffes d'une bête de proie :

> C'est ainsi que, pendant ses jours d'éclipse,
> Sa foi avait chanté à son cœur [1].

C'est le chant de la vraie Liberté, don de Dieu, qui avait été pendant les jours de misère son magnifique idéal; et même maintenant l'écho de sa mélodie interrompue est rafraîchissant. Le chant promet à la France plus de bonheur, mais en même temps l'accuse d'infidélité, et après un moment de frayeur elle se refuse à l'entendre. Pour en détourner l'obsession, il faut à sa ferveur un grand aliment qu'elle trouve dans les visions de conquête que lui offre son nouveau maître. La description que Meredith fait de l'état chaotique de l'Europe vaincue défie la traduction; si elle était traduite, ce ne serait plus de la poésie, mais de la prose. C'est une pièce de vers absolument magnifique, où le poète entasse les mots comme un joueur téméraire au fort du jeu, les pièces de monnaie. L'Europe épouvantée subit le choc des victoires de Napoléon; elle n'est plus qu'une vaste plaine couverte d'armées, de vainqueurs et de vaincus, couverte aussi de victimes. La France fait de Napoléon son élu, parce qu'il est invincible, mais, tout en croyant à

1. *Poetical Works*, p. 481.

son droit de dominer l'Europe, elle persiste à écouter la voix de la Liberté — pauvre chanson à moitié étouffée comme le chant d'un oiseau captif. Et plus encore que la chanson, il y a pour la troubler une nouvelle vision qui vient d'être révélée par l'Amérique de Washington; là, elle peut voir un peuple conduit à la vraie Liberté par un chef qui ne prétend, pour lui-même, à aucune dignité impériale. Pour un moment son Amant Céleste lui apparaît, et une fois de plus elle fait effort pour s'élever jusqu'à lui.

Peu de temps après, elle reçoit une autre leçon. Il semble qu'après tout la conquête à l'étranger ne puisse être l'intention d'un vrai libérateur, et que, si Napoléon s'y engage, il n'y soit pas toujours heureux. La victoire d'Eylau, qui mérite à peine le nom de victoire, lui a coûté une grande quantité d'hommes, et lui donne à penser. A l'Empereur aussi, car il forme la résolution de mettre fin par un traité à cette campagne indécise. Il veut laisser tomber le « cornet à dés de la guerre », et la France, désirant la paix, attend avec impatience sa volonté. Mais il reste encore un sérieux obstacle — l'Angleterre. La puissance maritime de ce pays menace la politique impériale, et tant que l'Angleterre reste prépondérante et jalouse, il n'y aura pas de sûreté pour la France.

Napoléon, qui a rêvé la conquête de l'Inde, aborde directement la question de l'Angleterre. Elle vient de subventionner les pays « morts » pour qu'ils se révoltent contre leur nouveau dominateur, et l'Empereur s'indigne de cette intervention perfide. Le caprice de la Fortune l'a empêché de traverser la Manche, mais la lutte continue, car la Russie, rendue forte par l'argent anglais, séduit Napoléon jusqu'à l'amener à entreprendre la campagne malheureuse qui se terminera par la retraite de Moscou. Il rencontre partout, derrière la résistance européenne, l'inimitié anglaise, et il s'efforce maintenant d'humilier l'Angleterre une fois pour toutes. Le sang de l'Europe coule; le Rhin et le Danube en deviennent rouges; mais pour encourager le continent défaillant, Napoléon distribue à l'Europe d'une main dédaigneuse des dons qui lui font penser qu'elle est une martyre recevant la récompense de ses souffrances. Elle se tait, et l'esprit critique, qui regarde avec hor-

reur la carrière de ce monstre, est pour un moment subjugué. Il suffit, cependant, que cet esprit existe.

C'est alors que le poète essaie de définir l'antithèse qui existe entre le caractère de Napoléon et celui de la France. Quand on met Napoléon en parallèle avec une France raisonnable, on peut lire dans le cœur du pays, et tandis que, jusqu'alors, nous n'avons vu que la réaction de ses sens devant la gloire éblouissante d'un héros militaire, nous allons voir la réaction de son intelligence critique devant ses erreurs. La machine compliquée du gouvernement de Napoléon demande une critique habile, mais la France est capable de la juger. Elle se demande si Napoléon l'aime. Oui, mais l'amour de l'Empereur pour elle n'est que celui d'un bon soldat pour une lame fine et de bonne trempe. Elle lui a servi d'instrument pour construire, pour affermir sa propre fortune, et dans son obéissance il a trouvé sa force. Il lui a accordé la faveur d'être sa compagne; il l'a couverte de bijoux comme sa femme — mais le prix a été élevé, car ses faveurs ne s'achètent qu'avec le sang. Il l'aime « plus qu'un peu, moins que beaucoup [1] », car, tout en l'estimant la plus belle conquête de toutes, il ne l'aime cependant pas assez pour renoncer aux bienfaits qu'il espère obtenir par elle. Aimer vraiment sa patrie, c'est avoir pour elle le dévouement généreux d'un Washington — dévouement pur de fins personnelles.

La France, pour Napoléon, a une importance qui ne l'empêche pas de placer au-dessus d'elle la famille Bonaparte; et s'il la considère comme d'un intérêt plus haut que ses besoins et ses appétits personnels, il ne l'estime qu'à la condition d'être obéi par elle. « L'amour qui chérit, l'amour qui aspire » lui sont également inconnus. Il ne peut pas supporter qu'il y ait, même dans l'amour, du gaspillage, et l'idée d'aimer la France pour elle seule et non pas pour lui-même, lui semble folle et extravagante. Donc, il n'aime pas d'une façon absolument noble. Cependant, on ne peut pas dire que son amour soit cynique. Il n'a pas l'esprit fait pour aimer à la façon des créatures inférieures qui ne désirent que la satisfaction d'un appétit; il sait que cette forme d'amour est une perte de temps.

1. *Poetical Works*, p. 486.

Si donc il n'aime pas la France, qu'est-ce qu'il aime? — Sa politique, « ce long zig-zag qui disparaît au loin ». Il l'aime véritablement, et la couve d'un œil jaloux; c'est par elle qu'il explique ses erreurs et ses cruautés; elle est, pour lui, une loi. Il pense pour les hommes, qu'il considère tous comme serviteurs appartenant légalement à l'état — c'est-à-dire à lui-même. Ils ne pourraient être heureux qu'à la condition de répondre instantanément à ses ordres. Mais la guerre, bien qu'elle fasse partie de sa politique, ne lui apporte aucun plaisir, car son tempérament d'homme sensible a le carnage en horreur. Sa politique l'oblige à abattre des rivaux sur la scène de l'Europe, mais il n'est pas porté par sa nature à se chercher des ennemis.

Donc ce n'est pas tout à fait un tyran vulgaire. Il ne connaît pas les émotions indignes, la malice puérile. Il est tyran parce qu'il ignore les droits de la race humaine. (Il nous semble entendre parler ici Hugo ou Swinburne.) Est-il donc sans générosité, sans justice? Non. Il se montre toujours généreux envers ceux qui l'ont servi; quant aux autres, il en dispose selon sa politique, qui est la source de beaucoup d'actions préméditées, et aussi selon son appréciation du tempérament des hommes, de leurs besoins et de leurs capacités. Il est psychologue, il est penseur, et son cerveau puissant uni à une volonté ferme ont donné naissance au Fait Impérial. Son cerveau ne se fatigue pas, et c'est là le secret de son génie, le secret aussi de la politique européenne qui en dépend. Et si l'intelligence ne résout pas toujours les problèmes? Il y porte remède en lâchant le feu des canons contre l'ennemi qui, une fois vaincu, est jugé coupable. Sa conscience active dispense la justice; tandis que sa conscience passive s'exprime par le travail incessant qu'on attend d'un administrateur, et ce travail, pour lui, c'est la préoccupation dont il a besoin pour être tranquille. Il n'est inhumain que par la froideur de son tempérament, froideur qui lui a permis le meurtre du duc d'Enghien, acte nécessaire à sa politique. Il n'est pas criminel, car de telles actions ne proviennent pas d'un désir de tuer, mais d'un désir d'empêcher le désordre.

Sa conception de la vie se fonde essentiellement sur l'idée

de l'Ordre. Napoléon, soldat par son éducation, reconnaît la valeur de l'autorité, et son esprit géométrique juge les hommes selon leur faculté d'être adaptés à sa politique; les uns ont besoin d'une amorce, les autres d'un aiguillon. Le meilleur instrument de l'ordre, c'est l'armée, et c'est donc l'homme qui compte le plus dans cette société qu'il voudrait instituer. La femme aussi a sa place, mais elle n'est, comme son mari, qu'un instrument. Lui, il appartient à l'État, et elle n'a d'autre tâche que celle de mettre au monde d'autres êtres humains qui serviront ce même État. Le maître approuve donc l'amour des jeunes, qui promet plus de force dans le pays, et il a la sagesse de reconnaître comme mère de toute puissance la bonne terre elle-même avec ses lois naturelles.

Si la vie c'est l'Ordre, quel est donc le rôle de l'homme? Il répond que l'homme est né pour obéir à une autorité suffisante — c'est-à-dire à lui-même, à Napoléon. Un seul regard, un seul geste, impose le silence aux rebelles et à ceux qui veulent faire entendre leurs opinions; pour ceux qui le contredisent, il n'y a qu'une réponse — le grondement du canon. L'homme n'est pas né pour s'engager dans un parti politique; Napoléon méprise les partis parce que les disputes qu'ils provoquent ne sont qu'une perte de temps et la source de ce vice intolérable qu'est l'oisiveté. Les hommes, à son avis, sont des créatures adaptables, qui peuvent être utiles, mais il serait dangereux d'avoir trop de confiance en eux, et il faut se méfier de tous. Ils sont faibles et paisibles; ils préfèrent la mort tranquille à la mort violente; il les conduit donc aux champs de bataille pour qu'ils apprennent à aimer la mort glorieuse. Il sait que l'homme a quelquefois besoin d'être ensorcelé, et il joue le rôle d'un magicien; car il comprend que la machine humaine, quand elle est suffisamment émerveillée par les artifices du diable sous la forme d'un homme, veut bien le servir comme son chef reconnu. L'idéaliste, dans son système social, n'a pas de place, et il est même considéré comme très dangereux; c'est une luciole que Napoléon a pris l'habitude de détruire sans perdre de temps.

La France, encore éblouie par l'éclat de la carrière de son maître, est pourtant curieusement vide : qui plus est, elle en

a conscience. Soudain, en un moment de panique, elle se voit esclave, et lutte éperdument pour se libérer de ses chaînes. Elle se rend compte que son tyran, lui aussi, est un esclave; il ne fait que servir sa politique. Il est en proie à une idée monstrueuse, sa propre création, à laquelle il obéit comme à un maître; il cherche avec acharnement la gloire terrestre et le poète le condamne comme étant le lévrier de Satan. Le Maître de la France n'est pas vraiment grand, car, même s'il paraît extraordinaire par son caractère, il n'est pas entouré de cette atmosphère infinie qui semble envelopper le véritable génie. Même l'esprit de la Poésie le renie, et on ne chante ses louanges que sur un ton discordant.

La France elle-même nous révèle l'antithèse qui existe entre son propre génie et celui de Napoléon. Critique maintenant et juge, elle voit que son Maître n'est qu'un « homme très borné ». Il ne fut créé que pour être la force motrice de quelque grande entreprise; il est énergique, mais son esprit est terrestre, vulgaire. Il trône comme un dieu au milieu des princes de l'Europe, mais, en matière de haute philosophie, il n'est qu'un enfant; il est « sans politesse », « sans grâce », « incapable de rire », en toute chose différent de la France. Pourquoi donc ne proteste-t-elle pas? Parce que, femme et faible, elle n'ose. Elle a besoin de lui pour sa défense, car les armées de l'Empereur répondent à ceux qui l'attaquent. D'ailleurs, elle ne peut pas s'empêcher d'admirer les hauts faits de celui qu'exaltent ses soldats. Il lui a donné la meilleure armée de l'Europe, sans laquelle elle n'aurait pas pu prendre une place honorable parmi les puissances.

Elle ne refuse donc pas d'approuver son suprême projet — la campagne de Russie. Après cette campagne, il doit récolter les bienfaits de sa conquête, et on l'appellera « le Bon ». — Mais il a oublié l'Angleterre qui, irritée de voir les ports du continent fermés à ses vaisseaux, vient à l'aide de la Russie. L'Europe regarde marcher vers le nord la puissance entière de l'armée française et reconnaît la force redoutable de Napoléon, que le sort, jusqu'ici,semble favoriser. La Grande Armée, glorieuse comme un soleil couchant, dépasse en grandeur même les hordes barbares qui envahirent jadis l'Europe;

cet énorme appareil de guerre fait des progrès miraculeux qui étonnent tellement les nations qu'elles entrevoient avec horreur une vision de servitude. Toute cette merveilleuse parade militaire n'est que le prélude d'une tragédie; et, plus tard, la France regarde tristement le retour de ses fils — pauvres fantômes qui représentent tout ce qui reste de la Grande Armée.

Pourquoi cette défaite honteuse? Le poète l'attribue à la manière dont Napoléon confondait deux idées totalement différentes l'une de l'autre : le Fait Impérial — c'est-à-dire l'existence d'un Empire qui ne prétend que fournir aux hommes une autorité suprême qu'ils doivent respecter pour être heureux; et le Fait Impérieux — l'existence d'un Empire capable de satisfaire aux besoins d'un chef qui aime à commander. La France comprend que cette perte qu'elle ressent si douloureusement a été causée par ses erreurs, que c'est la réponse du Ciel outragé. Ce Napoléon, est-il un magicien fourni par le Ciel pour montrer toute sa puissance, ou bien est-il un Titan dont Dieu a supporté l'audace jusqu'au moment où le monstre est tombé victime de ses « vils appétits »? L'Europe chante, libérée et reconnaissante. La France, esclave flétrie de son sombre maître, est en proie au doute et à la haine, et elle le supplie, mais sans la confiance d'autrefois, de renouveler ses miracles.

Le jeu recommence. Fidèle à sa politique, Napoléon n'écoute pas les conseils de la prudence, il refuse de se retirer. L'enjeu, c'est tout ce qui reste de la puissance de la France, et le joueur opiniâtre se fie à son étoile. Dès lors, il est semblable à l'homme qui va se tuer, en sorte que les Dieux vengeurs n'ont pas besoin d'intervenir[1]. Opiniâtre, il l'est; chevaleresque, il ne l'est pas, car le noble et fier courage dont il a besoin pour ce dernier effort, il l'emprunte à la France. Seulement, au milieu de tous ses malheurs, il reste le prince des guerriers. La France, tout en priant qu'il puisse être anéanti, ne peut pas s'empêcher de jeter un cri de joie tandis qu'il lutte désespérément contre des forces supérieures.

Il est vaincu par le nombre de ses ennemis, et disparaît quelque temps. Mais son éclat n'est pas éteint. Il revient,

1. Cf., p. 86.

et pendant cent jours les canons grondent encore. On le revoit, mais il n'est plus le même; sa vigueur n'est plus que « la flamme d'une lampe usée ». Son apparition ressemble à l'action du soleil sur les brumes des Tropiques; il en résulte une lueur presque surnaturelle qui, vers la nuit tombante, ressemble au feu d'une forge. La terre épouvantée se demande si ce prodige pourra s'éteindre ou non.

Mais la fin approche. Il part, et c'est comme si on avait coupé brusquement une corde résonnante. La France, plongée dans la faiblesse la plus humiliante, est livrée à la risée des autres nations, mais elle a appris la leçon qui se préparait pour elle — que la force tyrannique engendre toujours une nouvelle force qui la détruira. Est-ce qu'elle a donc la liberté, maintenant que son tyran n'est plus? Non, car la liberté que lui accorde la Sainte Alliance n'est pas celle qui a été son idéal depuis la Révolution. Elle ne retrouve pas tout de suite son Amant Céleste, mais à mesure que les idées de liberté et de fraternité reprennent de la force en elle, elle se rapproche de lui. Et, chose curieuse, le nom de Napoléon, perdant sa signification funeste avec le temps, commence à devenir le symbole de ces aspirations à la paix et à la prospérité qu'il n'a pas connues pendant sa vie. La France entrevoit son Amant Céleste — le rêve napoléonien s'évanouit au loin, et il ne lui apparaît plus que sous la forme d'un lointain galion chargé de trésors sur un fond de soleil couchant.

* * *

On ne trouve dans la poésie anglaise aucun poème politique digne d'être comparé à l'Ode *Napoléon*. Comme évocation poétique d'un des géants de l'histoire, comme examen critique d'une des plus merveilleuses machines de guerre des temps modernes, elle est unique, et nul poète anglais n'a traité le sujet de Napoléon avec plus de souci de la vérité.

Les défauts de l'Ode sont cependant manifestes : elle offre des longueurs qui engendrent la fatigue; la composition en

apparaît assez décousue; la forme, emphatique ou elliptique plus encore que celle de *France* 1870 et de *La Révolution*, est peu intelligible. L'auteur condense parfois en une phrase de quelques mots la substance de tout un paragraphe.

Et le Napoléon de Meredith, peut-on dire qu'il soit absolument vrai, absolument exact? Non, mais ce n'est pas le rôle du poète de nous fournir des images d'une ressemblance absolue : c'est là plutôt l'œuvre du prosateur. Du poète on exige un portrait avant tout dramatique. Sans aucun doute, Meredith exagère les défauts de Napoléon, car, s'il ne l'avait pas fait, l'Empereur n'aurait pas été un sujet de poésie. Le poète veut créer l'impression non seulement d'un homme de génie, mais d'un surhomme; cependant, les historiens modernes se sont évertués à prouver que Napoléon n'en était pas un. On ne devrait donc pas juger l'Ode comme on juge une véritable œuvre d'histoire.

Il ne faut pas oublier que le but de la poésie est purement esthétique; l'histoire n'y joue qu'un rôle secondaire. Avouons cependant, que cette peinture de Napoléon nous choque un peu, de nos jours, et que Meredith se montre beaucoup trop sévère.

Il est sévère comme le poète qui, ayant créé un monstre, ne veut pas que ce monstre perde sa force pour devenir semblable à un simple épouvantail à la fin de l'Ode. Il l'est aussi parce qu'il ne lui a pas été donné de lire sur Napoléon les meilleurs livres, qui sont indubitablement des œuvres récentes. C'est de nos jours seulement qu'on commence à pouvoir porter sur l'époque napoléonienne un jugement équitable. Meredith est sévère peut-être aussi par réaction contre les admirateurs fanatiques de Napoléon, et parce que, malgré lui, il garde encore, sans vouloir l'avouer, des préjugés d'Anglais, de petit garçon qui a frissonné d'horreur au nom de Napoléon et qui a eu autrefois le culte de Wellington — des préjugés aussi de jeune Libéral hostile au régime autoritaire. Ajoutons à cela ses souvenirs de Carlyle, qui avait placé Napoléon au-dessous de Cromwell dans le rang des grands hommes. Enfin, Meredith aime la France, et à son avis Napoléon l'a ruinée, non seulement par ses guerres coûteuses, mais par l'exemple néfaste de sa gloire qu'il laissa à ses successeurs.

Tout en le condamnant, Meredith l'admire. Napoléon représente à ses yeux le génie de l'action. Son admiration est celle qu'on éprouve pour un grand criminel dont l'intelligence est étonnante, et qui a joui d'une longue impunité. C'est en effet son génie indomptable qui perd le Napoléon de l'Ode; c'est une force impatiente de s'exprimer, de dominer, qui veut voir le monde entier aux pieds du seul maître capable de le gouverner, et qui, enfin, n'est qu'un autre aspect de l'égoïsme éternel dont Meredith combat toutes les incarnations.

Il est fort probable que Meredith, dans quelques-unes de ses descriptions, s'est inspiré un peu de Victor Hugo, dont il avait sans doute lu *Les Châtiments*. Mais, à part le ton épique de certains passages de *Napoléon*, et la façon vraiment hugolesque dont Meredith accumule quelquefois les épithètes, il y a très peu de rapport entre le style de ce poème et celui de *L'Expiation*, et certainement l'intellectualisme du poète anglais contraste étrangement avec l'émotivité déclamatoire de Victor Hugo. Ce qui fait la valeur de *Napoléon*, c'est qu'il n'exprime aucune manie égoïste du poète, aucune plainte contre le monde et la société. Par là, Meredith est plus grand que Victor Hugo, bien qu'il lui manque l'expression musicale du grand romantique. *L'Expiation* de Victor Hugo, fragment d'épopée admirable, est gâtée par les longues doléances républicaines du poète, où la haine des Bonaparte, haine personnelle de l'auteur chassé par Napoléon III, introduit un élément de petitesse humaine qui empêche ce poème d'être vraiment une pure œuvre d'art. Les descriptions de Victor Hugo sont plus vives, plus colorées, son poème est plus lyrique et moins compliqué, plus intelligible et moins chargé de pensées, que celui de Meredith. Mais au point de vue philosophique *L'Expiation* n'offre pas le caractère d'une œuvre de valeur universelle, car Hugo condamne Napoléon, non seulement à cause du 18 brumaire qui offensait les âmes républicaines, et à cause des malheurs de la France impériale, mais parce que lui, Victor Hugo, a été exilé par un Bonaparte. Il ne tire de la chute de Napoléon aucune leçon assez vaste pour être appliquée à la race humaine. George Meredith, au contraire, en chantant l'épopée de Napoléon, y trouve l'occasion magnifique de montrer

la vraie signification humaine de cette histoire, et, en même temps, de proclamer son amour pour la France.

*
* *

Si l'Ode *Napoléon* a un caractère épique et lyrique, *Alsace-Lorraine* est plutôt didactique et lyrique, et fait une large part à la réflexion philosophique. Dans cette dernière Ode, plus de grand personnage qui domine le poème; la France n'y est même pas nettement personnifiée. C'est que le sujet de cette œuvre, de moindre valeur que les Odes précédentes, ne semble pas se prêter si bien au lyrisme. Il s'agit du passé, du présent, et de l'avenir de l'Alsace-Lorraine et de la France entière.

La France, après 1870, est dépouillée de l'Alsace et de la Lorraine. La Troisième République, jeune, endettée, et troublée par des réactions politiques intérieures, brave l'avenir avec un courage admirable. George Meredith s'intéresse vivement à ce problème de l'Alsace, et ses réflexions l'amènent à accorder à la France ce qu'on pourrait appeler le vote de confiance d'un poète, et à prononcer une prophétie à son égard. Il pressent, comme le montrent ses lettres, le danger qu'est pour l'Europe la faiblesse de la frontière à l'est de Paris; il prédit au XIX^e^ siècle comment cette situation sera encore une fois la cause d'une guerre. Il sait bien que la paix de l'Europe, tant que l'Allemagne possèdera l'Alsace, est précaire, et que la France sans l'Alsace se croira toujours une mère à qui l'on a ravi son enfant.

Mais la douleur et la honte de cette perte ne fournissent pas, à elles seules, toute la matière d'une Ode — particulièrement lorsque cette humiliation est, comme le pense Meredith, l'effet du châtiment infligé par la Justice Immanente à une nation pécheresse. C'était là l'objet d'une élégie et nullement d'un poème d'inspiration intellectuelle. Le vrai sujet, c'est la résurrection merveilleuse de la France, son effort courageux pour élaborer une constitution solide; son optimisme constant et chaleureux malgré la douleur de la frontière orientale perdue. L'Ode *Alsace-Lorraine* est écrite sur le même ton de confiance que *France* 1870, mais le poète, au lieu d'apparaître

profondément ému par un grand événement, s'y montre plutôt philosophe que passionné. Aussi le poème est d'allure moins spontanée et plus calme que celui de 1870.

L'Ode commence par une image allégorique de la fuite du Temps; les Heures, collaboratrices des êtres humains, s'écoulent avec rapidité, vivifiant sans cesse la semence des actions de l'homme. Rien des œuvres humaines ne meurt, ni ne demeure inutile, car le temps qui passe mûrit toute chose et finit toujours par amener un résultat, quel qu'il soit, fruit, fleur ou mauvaise herbe. La vie nous est prêtée, et il faut la rendre, mais le grain que nous avons semé est immortel. Claires et belles pendant notre enfance, les Heures prennent une couleur plus vive et plus marquée quand notre personnalité croissante commence à se manifester, et c'est dans le livre des Heures que nous pouvons lire l'histoire de notre vie. Nous voyons les erreurs que nous avons commises; le cœur, qui en a été presque toujours la cause, les renie en les évoquant, et en accuse le Destin. Les Heures ont la responsabilité de châtier, d'humilier l'homme pour son bien éternel, mais elles sont néanmoins capables de l'aider dans ses efforts journellement renouvelés.

Les Heures ont bien puni la France. Elles l'ont à peu près détruite, mais leurs voix murmurent des paroles d'espoir à son oreille. Ce sont des mots que seuls entendent les enfants que la Terre aime le plus, quand ils se trouvent tout près de la mort. Ce que les Heures chantent à la France, ce n'est pas une chanson sentimentale propre à susciter l'émoi des sensibilités, ni une complainte énervante qui paralyserait l'action; c'est le chant de la nature humble et intime, le chant de la Terre qui demeure et fleurit, indifférente aux convulsions humaines. C'est un hymne exaltant la beauté de cette première intention créatrice qui inspire l'activité des animaux et des oiseaux. Il fait passer devant les yeux de la France une vision de la vie journalière de la Nature, de « ces processions sous les voûtes de verdure, sous les longues colonnades [1] ». C'est le chant qui est capable de rendre à la France sa sérénité naturelle

1. *Poetical Works*, p. 506.

d'âme, car c'est ici le baume offert par le cœur intime de la bonne Terre.

La France, pour être libre et saine, a dû secouer la tyrannie de ce tempérament vif et impulsif qui a failli causer sa perte, et elle peut s'en affranchir en écoutant la voix de la Terre, qui ne connaît pas l'égoïsme humain. Les humbles manifestations de la Nature ont la sagesse du détachement; les animaux sont sages parce qu'ils ne sont pas soumis à l'empire de la vanité; incapables d'interroger, incapables de méditer la vengeance ou de regretter le malheur, ils ont le bon sens de reconnaître le danger et de l'éviter. D'ailleurs ils ont une confiance suprême en leur Mère universelle, la Terre. Et comme les animaux ne sont que l'ébauche du dessein de la Nature, comme ils sont les martyrs de la civilisation, qui préparent le chemin de l'homme et lui sont sacrifiés, pourquoi l'homme refuse-t-il d'apprendre, en les regardant, la douce communion qu'ils ont avec la Terre? La France, en se rapprochant de la Nature, comprendra sûrement que l'honneur peut se retrouver après la honte, parce que l'esprit se cache dans la matière. Quel qu'ait été le désastre, l'homme, à cause de Dieu qui est en lui et autour de lui, peut toujours se régénérer et recommencer son travail. La France doit reprendre courage, car Dieu ne veut pas laisser mourir une créature aussi noble qu'elle.

A l'est de Paris, la France ne voit que ténèbres, car c'est là que l'aigle impérial allemand guette la frontière. La France, couverte de honte, seule dans son malheur, considère les événements récents comme une erreur criminelle, mais malgré son humiliation elle ne se tient pas pour vaincue. Elle voit ses fils et ses filles qui travaillent patiemment à la maison, dans les champs ou à l'usine. Ces êtres-là, qui vont payer la dette de la Patrie et libérer son territoire des troupes allemandes, n'ont pas le temps de pleurer ou de se plaindre. Il est vrai qu'elle a d'autres enfants, ses soldats, qui désirent furieusement la revanche, mais ce ne sont pas là ses meilleurs; les vrais travailleurs, ceux qui l'aident et la réconfortent le plus, ce sont les humbles qui saluent le jour par la besogne et la nuit par le repos. Grâce à leur ardeur, elle retrouvera ses trésors, et par leur honnêteté des miracles pourront s'ac-

complir. Mais voilà que, tout en songeant à son humiliation, la France revient à l'idée de la monarchie; un de ses rois prétendants s'est montré vraiment admirable pendant les heures de cet enthousiasme réactionnaire, et elle croit un moment trouver auprès d'une dynastie la revendication de ses droits nationaux. A-t-elle oublié ce que les rois lui ont valu? Est-ce qu'elle ne les revoit pas, semblables à des guêpes qui creusent un beau fruit? Elle se rend compte aussi de leurs intentions. Il lui faudrait renier l'effort splendide des premiers jours de la Révolution; il lui faudrait revenir en arrière, se prosterner devant les faux dieux du luxe, se renier elle-même. Telles sont ses pensées, aussi elle les répudie, ces rois, car « elle est la France ». Son Amant Céleste va-t-il alors l'approuver? Non. Car elle n'a pas fini d'être une rebelle, elle veut encore désobéir, et quand le Ciel lui refuse sa bénédiction, elle se révolte encore davantage.

Elle se rappelle les jours glorieux de son Napoléon, honore son tyran d'autrefois comme un Saint, et ne veut songer qu'à la riche dépouille de ses conquêtes. Oublieuse de l'amour plus digne que lui témoigna jadis la Pucelle d'Orléans, elle salue Napoléon, et renie dédaigneusement celle qui conduisit autrefois sa patrie à l'unité et à la liberté en la délivrant du joug détesté des étrangers; ce patriotisme pur et ardent ne touche pas la France tandis qu'elle regarde en imagination la figure de Napoléon. Jeanne mérite bien d'être une sainte, car elle est capable d'indiquer aux Français le chemin difficile et inévitable par lequel la France peut arriver à la paix. C'est elle seule qui pourrait sauver la France, détourner ses yeux de tous ces feux follets qui l'ont égarée depuis le commencement de ce pèlerinage pénible vers les sanctuaires de la Liberté. Jeanne « ne connaissait en elle-même que la France »; Napoléon « ne connaissait en la France que lui-même ». Néanmoins c'est lui que la France honore, que ses guerriers saluent, que ses poètes chantent, que ses jeunes gens prennent pour héros. La France, cette noble France qui a connu la joie de posséder la vraie liberté, revient exprès au souvenir de son esclavage.

Selon la loi de la nature, un pas fait en arrière doit être payé.

La France s'est déjà fait de pareilles illusions, et en conséquence elle s'est heurtée au roc de la réalité. Le désastre fut naturel, et le nom de Bonaparte est allé rejoindre celui de Sedan. Voilà comment elle a perdu l'Alsace-Lorraine, et elle doit reconnaître là une punition juste aussi bien que sévère. Son nouveau Saint ne lui a été d'aucun secours.

Le poète évoque maintenant le champ de bataille de Sedan (ici assurément il se souvient de Victor Hugo) au moment de la défaite des Français. Le fantôme du premier Napoléon, qu'il appelle très curieusement un « Saint du Purgatoire », se dresse sur la colline où se tiennent les vainqueurs, et, avec le fier dédain d'un favori de la Victoire, regarde l'armée prise au piège, qui agonise, là-bas. Est-ce possible? Se peut-il que les Prussiens aient triomphé, que les Français succombent? — Oui, les Prussiens, ses élèves, de qui le cerveau bien ordonné a marqué d'avance l'endroit aussi bien que le moment de cette victoire, l'ont emporté sur les Français qui se tiennent là sous le feu impitoyable de l'artillerie prussienne. Toute valeur, cependant, n'est pas abolie chez les vaincus; une charge de cuirassiers se précipite furieusement contre les rangs serrés des Prussiens, et quoique ce soit le suicide, ils meurent en héros. Mais ce qui étonne le plus ce spectateur fantôme, c'est que lui-même, il se sent responsable de cette défaite. Il a enseigné aux Prussiens l'art de faire la guerre, et voilà que l'arme que lui seul a forgée va abattre l'arbre des Bonaparte.

Napoléon, irrité de voir succomber la France, amène sur la colline

> ...un écuyer nain
> A tête d'épervier, qui a une plume
> Accrochée insolemment à l'oreille [1].

Ce personnage, c'est Thiers (Meredith n'a pas encore fini de le haïr) auquel Napoléon explique l'origine de ce désastre. La France a été empoisonnée, selon lui, par la légende que Thiers a contribué à répandre. Ces deux spectres, dit le poète, apparaîtront à Sedan à chaque anniversaire de la bataille pour contempler la ruine de la France et la fin de la « Légende ».

1. *Poetical Works*, p. 514.

La France, vaincue, est tourmentée par le désir de la revanche, mais comme une mère qui a déjà trop perdu de ses enfants, elle refrène avec prudence un désir qui ne pourrait que provoquer une nouvelle saignée. L'honneur, pour lequel elle souhaiterait de tenter une deuxième fois la Fortune, est moins fort que l'amour maternel. Elle patiente. Et avec le temps, se calmant peu à peu, elle devient capable même de regarder impartialement son vainqueur, et malgré la difficulté de réprimer les émotions qui s'insurgent, elle adopte définitivement les conseils de la Raison. Elle se redresse, rajeunie, entre les nations, elle redevient la belle France d'autrefois, le séjour préféré de l'Esprit Comique, le pays qui représente pour les nations du Nord tout ce qu'il y a de gracieux, de fervent et d'admirable dans l'Europe méridionale.

Si on veut agir d'une façon sûre et saine, il faut être fidèle à ce qui est rationnel. « Rationnel », c'est-à-dire, pour Meredith, « naturel », « conforme aux lois générales de la nature »; c'est là une explication bien anglaise et qui manque peut-être de précision — car la nature ne se compose-t-elle pas en partie d'instincts? Et comment un instinct peut-il être rationnel? Le poète entend que les vrais instincts de la nature sont innocents, et que les instincts de l'homme civilisé ne leur ressemblent pas. L'homme est gâté par la civilisation qu'il a édifiée, ou plutôt, malgré sa civilisation, il garde des instincts qui, innocents chez les brutes qui ne raisonnent pas, sont coupables chez l'homme qui raisonne. Meredith conseille à la France d'obéir aux lois de la Terre, et prédit que cette obéissance amènera le bonheur et ajoutera aux grâces naturelles d'un pays où travailleur et penseur s'entr'aident dans une étroite collaboration.

Quand elle veut bien raisonner, la France regarde avec plus de sympathie l'Allemagne; elle peut même admirer certaines qualités du peuple allemand qui, comme « l'enfant des forêts », est puissant et en même temps persévérant. Les Allemands ont la main forte, ils ont le cerveau patient, ils sont sceptiques et dévots tout à la fois, ils sont bons soldats, capables aussi de donner leur obole à la caisse de la civilisation — incontestablement les maîtres en l'art de la musique. Le devoir de la

France, c'est d'être patiente tandis que l'Alsace reste allemande; celui de l'Allemagne, d'user et de ne pas abuser du pouvoir qui lui a été donné.

La France, épouse de la vraie liberté et mère de Jeanne, peut encore prouver à l'Europe qu'elle est capable de maîtriser cet excès d'amour-propre national. Elle peut montrer que sa conscience de nation européenne a été formée, à la fin, par ces épreuves. Elle se montrera puissante à se dominer, et le poète a confiance en elle. Cette confiance est justifiée par le fait que le cœur de la France s'harmonise avec les vérités les plus profondes de la vie. Elle est riche de tous les meilleurs dons du ciel, elle est mère de l'esprit, et bien qu'elle ait adoré la Gloire trompeuse, elle obtiendra sans doute plus tard cette gloire qui est la vraie gloire — celle de l'esprit qui ne peut porter ombrage à personne. Seulement, quand le nom d'Alsace-Lorraine se fait entendre, « le Malin » a toujours l'espoir de triompher. Son ange gardien observe alors la France avec inquiétude, et l'Europe la regarde comme un berger examine le ciel du matin qui l'avertit d'aller protéger son troupeau. Si elle fait un faux-pas, c'est la destruction — mais le fera-t-elle? Voilà une occasion parfaite de montrer son vrai caractère en tâchant d'oublier ses rancunes pour ne pas compromettre la paix et l'harmonie européennes.

Il semble que Meredith regrette un peu d'avoir jugé si sévèrement la France dans son *Napoléon*. Il affirme que la France bonapartiste était fausse, que cette France bouffie d'orgueil n'était pas la vraie France, et que la vraie France n'a jamais été vaincue :

> ...la vraie France, cette France bienveillante,
> Chevaleresque, ayant beaucoup de cordes à sa lyre,
> Sublime quelquefois, et souvent très harmonieuse [1].

Meredith est un critique excessivement prudent et qui ne dit jamais une chose qu'il pourrait plus tard regretter ou qu'il ne pourrait pas justifier. En jugeant la France, il trouve constamment que le danger qui la menace plus que tout autre provient de son propre tempérament national. Elle se sent fatalement

1. *Poetical Works*, p. 518.

attirée par le maître qu'elle veut se donner s'il resplendit comme un dieu; elle hésite sans cesse entre l'intelligence et le cœur. Il lui faut apprendre à se maîtriser et à être reconnaissante envers la Terre. Maîtresse d'elle-même, elle pourrait se rendre compte que c'est le propre d'une « pauvre âme » que de s'inventer un ennemi, et, reconnaissante envers la Terre, elle ne pourrait plus faire le malheur de la Race Humaine qui en est la progéniture. Si elle permet que l'Alsace joue le rôle d'une nouvelle Hélène de Troie, l'Europe verra un désastre épouvantable, dans lequel la France souffrira encore plus.

Le danger n'est pas encore disparu, car la « Légende » napoléonienne existe toujours; ce fantôme est puissant et redoutable, et la France n'en sera libérée que le jour où elle aura renoncé à penser à lui. La magnanimité d'un peuple crée des sentiments semblables chez les autres nations, et l'homme, faisant abnégation de lui-même, trouve le secret des astres, qui donnent éternellement. Les nations ont besoin de s'entr'aider pour la cause commune de la civilisation, et en Europe chaque nation a une dette incalculable envers les autres. L'Europe s'attend à ce que la France lui donne l'exemple de cette abnégation, et si elle le fait, elle gagnera plus qu'elle n'a perdu, — peut-être même les provinces annexées elles-mêmes (prophétie qui s'est réalisée). Les nations européennes, unies par l'idéal du progrès, suivront son exemple, et l'Europe, comme un noble vaisseau, s'approchera rapidement du port tant désiré. Idéalisme, hélas! d'avant-guerre!

*
* *

Les Odes françaises de Meredith se distinguent surtout par le profond sens historique dont l'auteur fait preuve. Elles révèlent un esprit beaucoup plus fidèle à l'histoire que celui de Milton ou de Wordsworth, dans les sonnets desquels on trouve le lyrisme patriotique plutôt que l'analyse des événements contemporains, et beaucoup plus raisonneur que celui de Coleridge, de qui l'*Ode à la France* témoigne d'un idéalisme purement romantique qui voile les vrais contours de l'histoire. L'esprit de l'histoire et celui de la poésie se rencontrent rare-

ment réunis, car l'un a une tendance à détruire l'autre. Meredith cependant a su les combiner d'une façon assez remarquable dans l'Ode *La Révolution;* en la lisant, on a l'impression que la partie historique est, somme toute, assez exacte, et c'est tout ce qu'on peut exiger d'un poète. Dans cette union assez rare, c'est la poésie qui souffre le plus; elle est obligée constamment de céder le pas à l'histoire, que ses traditions inviolables rendent exigeante. Meredith s'est fait historien et s'efforce, avec un succès incomplet, d'assumer la responsabilité d'une enquête sincère pour la vérité. Il n'est pas cependant historien impartial; il reste Libéral par son antagonisme envers tout régime autoritaire, et la solution qu'il propose au problème de la France est une solution positiviste. Mais Meredith, en croyant à la France, en se réjouissant de sa grandeur, ne porte nul ombrage aux historiens, qui se rendent compte de la dette de l'Europe vis-à-vis d'elle et qui n'ignorent pas la valeur de l'intelligence française. Et tout en proclamant sa confiance en elle, Meredith « nous révèle chaque phase de l'âme de la France depuis les dernières années de la vieille monarchie jusqu'à la catastrophe de 1870[1] ».

Les Odes offrent-elles pour un historien une valeur quelconque? Je ne le pense pas. Meredith a apprécié assez mal le caractère de Napoléon — concession à l'esprit poétique. Il trahit aussi une ignorance complète du fait que l'amour de la patrie, en France, est une religion, qu'on est « Catholique et Français toujours »; il est aussi naturel au prêtre de prier pour la patrie en danger qu'au soldat de la défendre — et l'expression « les fables de ses prêtres »[2] sonne mal à l'oreille du Catholique. Voilà une concession à la religion de Neuwied. Meredith s'obstine aussi à croire que la République est le seul gouvernement qui soit en possession de plaire aux Français, et il y a des milliers de Français qui sont loin de partager cet avis; il n'est donc pas toujours bien renseigné. Mais ce qu'il voit clairement et met en relief avec assurance, c'est la leçon que propose l'histoire de la France impériale. Il ne se lasse pas de répéter que l'impérialisme bonapartiste était fatal à un pays où un militarisme trop manifeste ne pouvait manquer de provoquer

1. John Bailey dans *The Fortnightly Review*, juillet 1909.
2. *France*, 1870.

la réaction d'un autre pays aussi puissant; les années l'ont prouvé, et elles ont prouvé aussi que la France, si elle sait garder son calme devant la moindre offense, si elle se consacre avec patience à l'œuvre de nourrir et d'enseigner ses enfants, finit par triompher. C'est ainsi que l'histoire, dans ses plus larges perspectives, a été respectée dans l'Ode. Meredith ne connaissait que peu la vie ordinaire des Français; il ne comprenait pas du tout la religion inspiratrice de cette vie; mais il admirait, dans son enthousiasme de poète, la France telle qu'elle s'était montrée à travers les siècles, noble, intelligente, et généreuse; et il lui pardonne, à cause de ce caractère reconnu, les défauts qui sont la rançon d'une trop grande vitalité.

La critique littéraire reproche aux Odes un excès d'originalité, et pour cette raison refuse de les admettre au premier rang de la poésie anglaise. Tantôt c'est l'audace des images qui dépasse les bornes de la raison; tantôt les phrases surchargées dont la densité semble paralyser le cerveau du lecteur; tantôt l'éloquence qui parfois dégénère en rhétorique déclamatoire. Ces défauts ne tardèrent pas à apparaître à tous, et le *Morning Post* fit paraître une parodie du style de Meredith[1] qui compromit le succès des poèmes. Aujourd'hui on a oublié la parodie et on se souvient toujours des Odes. La force dynamique des phrases de Meredith, l'enthousiasme qui illumine l'obscurité de son verbe, ont vaincu les critiques, qui admirent maintenant les Odes avec moins de réserve qu'autrefois. Néanmoins, nul critique ne peut s'empêcher de déplorer la difficulté que présente l'interprétation de ces poèmes; le lecteur se lasse des grands efforts qu'il est obligé de faire pour comprendre, il s'impatiente d'être forcé de subir une leçon d'histoire, tandis qu'il demande à la seule poésie de lui dispenser ses brillants prestiges. Mais la poésie est-elle nécessairement brillante? Elle se trouve sous tant de formes diverses! elle se reconnaît à une certaine pénétration de la vérité, au don de sentir et d'exprimer l'extase secrète de la vie journalière, à la réponse claire qu'elle donne à l'inspiration du passé. Meredith a une vision politique qui pénètre la vérité de l'histoire française; il a l'âme capable d'apprécier l'extase secrète de la vie d'une nation,

1. Owen Seaman, *In Cap and Bells* (N. Y., 1900).

il est prêt à affirmer sa foi dans la destinée d'une civilisation tous les jours en progrès. Mrs Meynell, jugeant les Odes, reproche à Meredith « une négligence de la Beauté [1] », mais cela n'est pas exact; il vaudrait mieux dire qu'il veut, tout impulsif et impatient qu'il est, arriver à créer la beauté sans renoncer à la rapidité d'expression — et la beauté s'accorde mal avec la brusquerie de l'ellipse. Il ne veut pas non plus sacrifier à des scrupules de beauté sa maîtresse-idée, c'est-à-dire que lui-même doit se borner à interpréter le chant profond, mystérieux, souvent compliqué et difficile à saisir qui monte naturellement de l'histoire de France.

Les Odes ne sont pas écrites pour la France seule, mais pour l'Europe. L'idée de l'Europe, particulièrement dans *Alsace-Lorraine*, est celle d'une grande famille dont chaque membre doit aider les autres et dans laquelle les petites blessures d'amour propre doivent être négligées pour le bonheur de tout le monde. L'Allemagne, dans cette famille, joue le rôle d'un robuste cadet qui a trop de force et trop peu de culture; la France est la fille aînée très cultivée, très spirituelle et raisonnable (quand elle le veut) mais quelque peu irritable et coquette. L'Angleterre, y joue-t-elle un rôle? Oui, et un rôle assez peu brillant, car elle, la plus puissante de toutes les nations à cause de son isolement (nous sommes au XIX^e^ siècle), paraît être l'enfant égoïste qui se mêle des affaires des autres et ne perd jamais de vue ses propres intérêts. L'Europe, mère de cette famille, joue à peu près le rôle de la nature, la bonne Terre qui enseigne toujours la même leçon, et c'est pour elle que Meredith exhorte la France à reprendre sa tâche de conductrice des nations vers une civilisation plus parfaite. Ces Odes ne sont donc pas des œuvres purement esthétiques; elles sont didactiques, mais le ton dogmatique ou prétentieux en est toujours absent. La leçon morale qu'elles donnent en exemple n'a pas son origine dans le désir arrogant du Nord de corriger le Sud, mais dans le désir sincère d'un Anglais de rendre hommage à un grand pays pour ses mérites réels et reconnus.

Meredith aime la France, et comme toutes les choses qu'il aime, elle subit sa critique. On nous raconte à quel point le

1. *The Bookman*, déc. 1898, p. 78.

grand homme se montrait chez lui de caractère difficile, à quel point il était exigeant, et comment ceux qu'il aimait avaient à souffrir quelquefois de ses remarques ironiques, même blessantes, lesquelles n'avaient comme but que de corriger les personnes qui lui étaient si chères. Il en est ainsi avec la France, mais paraît-elle, à la fin des Odes, plus grande ou moins grande que dans le reste de la poésie anglaise? Plus grande assurément. Aucun poète anglais n'a eu cette confiance en elle, aucun autre n'a su l'aimer comme lui, au point de mettre sa patrie au second rang, et j'ose dire qu'aucun autre ne l'a si bien comprise en tant que nation. D'autres Anglais ont peut-être mieux compris les Français, mais personne avant Meredith n'a indiqué avec autant de générosité et en même temps de justesse, le rôle de la France dans le drame de la civilisation. Honneur à celui qui a su braver, à une telle époque, l'opinion hostile de plusieurs milliers d'Anglais qui ne croyaient qu'à l'Angleterre. Honneur à celui qui a su reconnaître une dette historique, et qui n'a pas e uhonte de contribuer à son paiement.

LIVRE QUATRIÈME

GEORGE MEREDITH

ET

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

CHAPITRE I

LES LECTURES FRANÇAISES DE MEREDITH

Histoire. — Philosophie. — Poésie. — Romans et Contes. — Drame. — Critique et Belles-Lettres. — Quelques jugements.

Il n'est pas facile de déterminer avec précision quels livres français Meredith avait lus, et jusqu'où s'étendaient ses connaissances en fait de littérature française. Les sources qui nous sont accessibles sont :

1. Les Lettres.
2. Le catalogue de la Collection Altschul.
3. Les allusions contenues dans les romans, les articles, et l'*Essai sur la Comédie.*
4. Les souvenirs de conversations.

Les Lettres nous disent bien ce qu'il lut, mais ne précisent pas toujours les dates; et on y trouve assez peu de renseignements, parce que, dans ses lettres intimes, Meredith ne faisait pas habituellement parade de science littéraire. La Collection Altschul est incomplète, et Meredith pouvait d'ailleurs avoir dans sa bibliothèque des livres qu'il n'avait jamais lus; certains étaient sans doute des exemplaires offerts par leurs auteurs en

hommage à un grand homme de lettres ou tout simplement à un ami respecté. On peut également avoir occasion de lire des livres sans les posséder en propre, et Meredith, « lecteur » pour Chapman and Hall, dut lire un bon nombre de livres français qu'on lui envoyait en vue d'une traduction possible. Les romans et les essais, etc., contiennent, pour la plupart, des allusions générales plutôt que particulières, et les souvenirs de conversations, en petit nombre, ne révèlent pas grand'chose que nous ne sachions déjà par les *Lettres*. Les sources donc sont assez incertaines.

L'histoire forme la toile de fond nécessaire de la littérature française, et il importe, avant de commencer notre enquête, de nous demander ce que Meredith en connaissait. Il possédait l'*Histoire de France* d'Anquetil, dans la nouvelle édition de 1838-1839, continuée de 1789 jusqu'à 1830 par Th. Burette. Ce livre est bien vieux aujourd'hui. Si Meredith ne connaissait pas l'histoire de France dans toute l'étendue de son développement chronologique, il en connaissait des périodes importantes, sinon dans le détail tout au moins dans l'ensemble, et voyait avec netteté les lignes générales et comme les contours de ces glorieuses époques.

Bien qu'il ne semble pas s'être beaucoup intéressé aux temps de la Renaissance — il parle de Rabelais et de Montaigne mais jamais de Ronsard ni de Du Bellay — il trouva fort à son goût *La Renaissance* du comte de Gobineau :

> Il y a longtemps que je n'ai rien lu de si bon. La Renaissance, il la fait vivre dans la personne de son plus grand prince et dans les idées et le caractère de l'époque. L'auteur m'a fait une si grande impression que j'ai envoyé chercher son *Histoire des Perses* et l'exposé de ses idées politiques [1].

A Morley il écrivit :

> Si vous n'avez pas lu *La Renaissance* du comte de Gobineau, vous y trouverez un agréable divertissement. Les idées des personnages de l'époque sont exposées avec une netteté consommée, dans un style français très charmant [2].

1. *Lettres*, p. 577.
2. *Ibid.*, p. 576.

Nous avons là un des livres qui fit sur lui la plus grande impression; il eut plus tard l'occasion d'en parler avec M. Constantin Photiadès et le déclara un chef-d'œuvre.

Le règne de Louis XIV, qui l'intéressait beaucoup plus que le XVI^e siècle, lui semblait d'une extrême importance pour avoir vu naître la vraie comédie. Il pensait souvent au Grand Siècle, dont l'élégante magnificence lui a fourni plusieurs images. Il compare Sir Willoughby Patterne à un « seigneur de la cour de France », à « un courtisan français de n'importe quelle époque depuis le règne de Louis XIII jusqu'à celui de Louis XV ». Dans *Diane de la Croisée des Chemins*, Diane dit à son amie Lady Dunstane : « Elle aurait pu être admise à l'hôtel de Rambouillet — sans être en aucune façon une précieuse. » Au début de l'*Essai sur la Comédie*, il fait une brève description de la cour du Roi Soleil :

> Politiquement, on estime malheureux pour la France que la noblesse ait afflué à la cour de Louis XIV. Pour le poète comique ce fut un bonheur.-Il eut sous les yeux, en pleine activité, ce monde vif comme le vif-argent, aux passions microscopiques, aux prétentions démesurées, aux absurdités sereines; charlatans vociférants et dupes avides, hypocrites, imposteurs, extravagants, pédants, précieuses à l'eau de rose et grammairiens toqués, marquis à sonnets, ambitieuses maîtresses et servantes sensées, tous et toutes l'intéressaient comme des fils sur un métier, bruyants comme à la foire [1].

Meredith devait la connaissance de ce règne à Molière, à ses biographes et à ses critiques, notamment Grimarest et Sainte-Beuve. Avait-il lu, chez T.-L. Peacock, le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire? Il n'ignorait certainement pas les *Mémoires* de Saint-Simon qu'il cite dans l'*Essai sur la Comédie* [2]. On trouve aussi dans la liste de ses livres la *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV* de Barbier, qui lui fournit d'autres détails très intimes sur l'époque qui suivit immédiatement celle de Louis XIV.

Il avait sans doute étudié la Révolution entre 1846 et 1848,

1. *Miscellaneous Prose*, p. 12. Je dois cette traduction à l'obligeance de M. René Galland.
2. *Miscellaneous Prose*, p. 10.

au temps de sa première admiration pour Carlyle. Plus tard il en suggéra l'étude à Morley comme pouvant fournir le sujet d'un beau livre. L'intérêt qu'y prit Morley lui fit écrire son *Edmund Burke* et son *Robespierre*. La Révolution elle-même n'intéressa pas autant Meredith que son résultat, l'époque napoléonienne, mais si elle n'est représentée dans le catalogue Altschul que par un seul livre — *L'Histoire de la Révolution Française* de Louis Blanc, on peut être sûr que Meredith avait lu, outre Carlyle, des quantités de livres à ce sujet. Il lut la littérature napoléonienne non seulement avant d'écrire son *Napoléon*[1], mais beaucoup plus tard. Après la composition de l'Ode, les livres se rapportant à Napoléon Ier ne cessèrent pas d'enrichir sa bibliothèque, et on pourrait en mentionner deux qui n'ont pu s'y trouver qu'après la publication de cette œuvre — *Bonaparte en Italie* de F. Bouvier, qui porte la date de 1899, et *L'Espagne de Napoléon* de Geoffroy de Grandmaison (1908). En 1902 Meredith écrit à Morley une lettre dans laquelle il critique *L'Avènement de Bonaparte* de Vandal, livre qu'il condamne d'ailleurs comme « réitération ennuyeuse mais nécessaire des malheurs du Directoire, qui fait que B. paraît pour le moment un ange qui s'interpose[2] ». Sur le Second Empire, Meredith possédait *Louis Napoléon*, pamphlet de Mazzini, et les *Mémoires du Second Empire* de Maupas.

Ce qui l'intéressait dans l'histoire, c'était sans doute moins le récit d'événements passés et de changements politiques que le côté psychologique et social, donc aux livres de critique historique, il préférait les mémoires[3]. Il complétait ses connaissances en se renseignant constamment sur l'âme du peuple français; il possédait les mémoires du général d'Andigné, du sergent Bourgogne (période de 1812 à 1813), de F. Billon (*Souvenirs d'un Vélite de la garde sous Napoléon Ier*), du marquis de Castellane (1804-1862), de Mme de Chastenay (1771-1815), du général du Barail (1829-1879), du baron Hyde de Neuville, de H. d'Ideville (*Journal d'un Diplomate en Italie*,

1. Cf., *supra*, Liv. III, chap. IV, la liste de quelques-uns des livres qu'il avait lus sur Napoléon.
2. *Lettres*, p. 545.
3. Lady Butcher, *Memories of G. Meredith*, p. 97.

1859-1862), du général Jarras, de E. Laboulaye, du général baron de Marbot, du baron de Ménéval (*Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon Ier*, 1802 à 1815), de P. de Molènes (*Mémoires d'un Gentilhomme du siècle dernier*, publiés en 1858), d'Oudinot, de la comtesse Potocka, d'Ida de Saint-Elme (*Mémoires d'une contemporaine ou Souvenirs de la République, du Consulat et de l'Empire*), du général baron Thiébault. Ajoutons à ces livres de Mémoires ceux qui ont déjà été mentionnés à propos des Odes, et d'autres encore qui ont pu disparaître avec ce qui fut perdu de la bibliothèque de Meredith [1].

Non seulement les mémoires mais aussi les recueils de lettres avaient pour lui un vif intérêt, et il les admirait beaucoup comme genre littéraire. Le plus grand éloge qu'il pouvait faire des épistoliers anglais était de dire qu'ils égalaient à peu près les français.

* * *

Quant aux moralistes, ils attiraient Meredith par leur franchise, leur précision, et leur logique, et après avoir lu, un jour, une composition nouvelle de Tennyson, idylle sentimentale et sans pensée profonde, il déclara que c'était avec plaisir qu'il reprenait Rabelais et Montaigne. Il signale ce dernier comme étant le génie philosophique le plus caractéristique de la France [2], et trouve sans doute dans sa probité intellectuelle une qualité sœur de la sienne. Les moralistes du XVIIe et du XVIIIe siècles sont représentés dans sa bibliothèque par les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Pensées Diverses* de Montesquieu et les *Romans* de Voltaire. C'est peu de chose, mais on peut expliquer la présence de ces livres par leur mérite spécial. La Rochefoucauld, qui analysait si minutieusement l'âme humaine, ne pouvait pas ne pas intéresser l'auteur de *L'Égoïste*, et Meredith, en poursuivant inexorablement les défauts de cette pauvre âme desséchée de Sir Willoughby Patterne, ne nous rappelle-t-il pas le La

1. V. aussi p. 201.
2. *Lettres*, p. 501.

Rochefoucauld qui a dit que « les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer[1] »?

Montesquieu, critique pénétrant et sans défaillance de la société, habile à retenir d'imparfaites idéologies politiques ce qu'elles renfermaient de meilleur et à comparer et à suggérer les idées dans des tableaux bien peu révolutionnaires du monde de son temps, Montesquieu était bien le réformateur pacifique qui voulait que tout s'accomplît par l'intelligence sans qu'on ait recours à la violence. Évidemment, Meredith trouvait chez lui des tendances qui rejoignaient assez bien les siennes; n'était-il pas en effet le Radical du type intellectuel qui ne voyait pas d'issue aux méthodes turbulentes de Maxse et qui disait qu'elles n'étaient qu'une « pure perte de temps »?

L'intérêt que Meredith porte à Voltaire remonte probablement à ses années de jeunesse[2]. Voltaire devait lui plaire par la clarté de l'expression et du style et à cause de son mépris pour ce que notre romancier lui-même qualifie de « hum-bug ».

En dehors de ces trois auteurs qu'il possédait dans sa bibliothèque, nous savons que Meredith connaissait La Bruyère, car il le cite comme un exemple caractéristique du goût de la France pour « l'observation de la vie et l'expression concise[3] ». La méthode de La Bruyère, qui consiste à choisir les détails révélateurs à l'exclusion de ceux qui ne sont que « pittoresques » peut se comparer dans l'ensemble à celle de Meredith, avec cette différence que ce dernier choisit le cadre plus large du roman, et ne se borne pas aux « portraits ». Le caractère, dans ses romans, est dépeint d'après la méthode classique beaucoup plus que d'après la méthode romantique; le personnage est composé de traits essentiels et si ces traits sont beaucoup plus nombreux que dans les « Portraits », c'est que Meredith puise ses matériaux dans la vie moderne, qui a de plus vastes horizons et une activité plus variée que la vie du temps de La Bruyère. Pour avoir été un peintre de caractère à la manière des Français et pour s'être écarté de la méthode de Dickens,

1. Cf. *Rhoda Fleming*, ch. XXVIII, p. 293, où Edward Blancove cite La Rochefoucauld : « On est quelquefois un sot avec de l'esprit; mais on ne l'est jamais avec du jugement. »
2. Cf. Liv. I, ch. I.
3. *Lettres*, p. 501.

Meredith souffrit en Angleterre d'être considéré comme un peu froid, sinon « précieux ».

A l'égard de Rousseau, il éprouvait un certain mépris qui n'allait pas cependant sans une admiration pour l'audace de ses écrits. Morley écrivit en 1873 son *Rousseau*, et Meredith, toujours humble devant une œuvre d'érudition, avoua qu'il ne connaissait pas à fond « cette époque où l'esprit, la Science et le Sentiment se disputaient, et où ce dernier, qui devait disparaître devant les deux autres, semblait à un siècle dépravé sonner la note de la Vérité finale[1] », mais en même temps il connaissait assez bien le sujet pour apprécier les mérites du livre. *La Vie de Rousseau* lui fit « une plus grande impression que la plupart des livres[2] », et il félicita Morley d'avoir réussi à critiquer avec une si grande pénétration et avec une telle sympathie une personnalité aussi difficile à saisir. Savoir interpréter l'âme vacillante de Rousseau, choisir entre ses opinions, distinguer ce qui était nouveau de ce qui n'était que monstrueux, présenter impartialement à une race étrangère ce personnage qui se contredisait lui-même — c'était accomplir un tour de force. « Nul ne connaît l'épreuve que vous avez subie », écrit Meredith, « mieux que celui qui, comme moi, sait pénétrer jusqu'à l'âme de cet homme, qui le hait pour ceci, l'aime pour cela, alternativement et incessamment[3]. »

Selon Meredith, Rousseau est un des problèmes « les plus curieux et les plus considérables de la race humaine ». Le livre de Morley, à son avis, avait su indiquer toutes les humeurs de ce « cœur évasif[4] », avait su montrer ce « lâche héros dans toutes ses contradictions[5] ». Meredith voulait dire par là que Rousseau, héros capable de rétablir dans ses droits la dignité oubliée de l'âme humaine, était néanmoins pusillanime dans sa vie privée; c'était une espèce d'Ismaël qui se croyait mal traité par tout le monde. Une telle union des qualités lui fit prononcer « les notes les plus profondes et les plus exaltées dans la gamme de la philosophie, et en même temps les plus basses[6] ». Enfin, c'était une créature « vacillante et merveilleuse[7] ». Meredith était bien loin de condamner Rousseau

1. *Lettres*, p. 258.
2, 3, 4, 5, 6, 7. *Ibid.*, p. 259.

comme philosophe pour ses puérilités; il avait donc lu avec attention et intelligence certaines de ses œuvres.

Il possédait aussi les *Bijoux Indiscrets* de Diderot, et un volume des *Œuvres Choisies* de Vauvenargues; mais de ces deux auteurs il ne nous a pas laissé son opinion.

Les hommes du XIX^e^ siècle l'intéressaient beaucoup plus vivement. Il connaissait Sainte-Beuve, Comte, Jules Simon, Taine, Saint-Marc Girardin, Montégut et surtout Ernest Renan. Comme il lisait *La Revue des Deux Mondes* et *Le Journal des Débats*, il est fort probable qu'il en connaissait d'autres, dont il ne parle pas. Il n'approuvait cependant pas tout à fait la méthode philosophique de Taine. L'analyse scientifique des facultés de l'esprit ne pouvait pas, à son avis, expliquer toute l'âme humaine, car il y a certaines impulsions dont l'origine n'est pas encore connue. D'ailleurs, pour un romancier, la méthode n'était pas admissible; elle compromettait trop le libre jeu de l'imagination. De tous les livres de Taine, sa liste ne nous indique qu'un seul — *L'Idéalisme Anglais* — qui l'intéressait sans doute au point de vue de la critique faite de l'Angleterre par les étrangers. Lui-même, il pensait à l'Angleterre en Français beaucoup plus qu'en Anglais.

Son opinion sur Jules Simon se trouve dans une lettre qu'il écrivit à Frederick Chapman en 1891. Il semble que ce dernier voulait acheter un certain livre de Jules Simon (sans doute pour en publier la traduction) et Meredith répondit que ce n'était pas une bonne idée — que le livre avait été écrit pour des Français plutôt que pour des Anglais, qu'il intéressait surtout des personnes cultivées qui préféraient le lire en français, et qu'il était au point de vue politique très impartial et ne pouvait donc éveiller un très grand enthousiasme. Le style ne lui en déplaisait pas pourtant. Il juge l'ouvrage « délicat et inoffensif », d'ailleurs plein de bon sens, bien que l'auteur ne traite pas avec assez de largeur d'esprit la question des femmes dans la société :

> Je ne trouve pas que Jules Simon juge impartialement les femmes d'une époque qui progresse. Il ne parle pas des capacités dont elles pourraient témoigner si elles étaient mieux instruites; il ne dit pas

à quel point l'élargissement de leur esprit doit modifier cette grande question; il ne parle pas non plus de la restriction de leur intelligence qui est le résultat de leur dévouement exclusif à la maternité et à la domesticité, ni de la grande importance de tout cela pour les progrès de la race [1].

Il admirait la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan, et dit à Hardman :

J'apporte une *Vie de Jésus* de Renan, une des plus belles œuvres de cette génération [2].

Ce qu'il admirait dans les œuvres de Renan, c'est « cette ironie délicate qui se distingue à peine de la tendresse »; à ce point de vue, déclara-t-il, Renan était caractéristique du génie français [3].

* * *

Meredith connaissait la poésie romantique française surtout par les œuvres de Victor Hugo, qu'il admire, comme Swinburne admire Byron, pour « la manière dont il néglige les détails idylliques pour arriver aux purs éléments ». Il trouve cependant que la puissance lyrique de Victor Hugo est fort compromise par un patriotisme exagéré. Il n'admire la prose de Victor Hugo que pour son lyrisme; il refuse de reconnaître en l'homme un philosophe. En 1886 il discute dans une lettre à Maxse *Les Travailleurs de la Mer*, et se plaint de ce que Morley, en faisant la critique de ce livre, a manqué de rendre justice au génie descriptif vraiment merveilleux du maître :

La Tempête est étonnante. Je n'ai jamais rien lu de pareil. Hugo fait gronder la mer, il balaie les cieux; les éléments lui sont subordonnés. De nos jours, c'est le plus grand fils de notre Mère terrestre. Sa puissance de conception est magnifique, il nous dépasse tous infiniment dans l'exécution. Mais il n'est pas (nur Schade!) philosophe. C'est dommage. Doué d'un cerveau philosophique en même temps que de cette merveilleuse énergie poétique, il pourrait prendre sa place à tout jamais au premier rang des hommes glorieux [4].

1. *Lettres*, pp. 441-2.
2. *Ibid.*, p. 121.
3. *Ibid.*, p. 501.
4. *Ibid.*, p. 177.

Pour cette raison, pour ce manque regrettable d'esprit philosophique, Meredith ne loue dans les œuvres de Hugo que les grands effets lyriques, beaux certainement, mais qui ne remplacent pas la pensée. Des *Misérables*, il dit :

...Cette œuvre est conçue comme un dessin en noir et en blanc. Elle est néanmoins le chef-d'œuvre de tous les romans de ce siècle... jusqu'à présent. Il y en a elle des choses tout à fait merveilleuses [1].

L'éloge, on peut voir, est ambigu; les mots « néanmoins », « jusqu'à présent », « tout à fait », ont une signification quelque peu malicieuse.

En dépit de ses grands défauts, Hugo ne pouvait que faire une profonde impression sur l'imagination de Meredith. Ce dernier trouvait sans doute dans sa sublimité des éléments grotesques, mais il admirait son audace au milieu d'un siècle pusillanime, surtout l'audace dont Hugo faisait preuve en introduisant dans ses livres des mots quelquefois choquants par leur brutalité — « son langage parfois sale [2] ». Initiative pleine de conséquences pour la littérature de l'avenir et qui donna aux jeunes auteurs de l'Europe le signal de l'affranchissement et leur fit rejeter les lois trop sévères qui réglaient l'usage. Les mots, de l'avis de Meredith, ne devraient pas être choisis d'après le bon usage, mais selon leur aptitude à exprimer la pensée.

Meredith avait lu les poèmes de Musset. Il dit une fois à une amie : « J'adore tout ce que Musset a écrit »; il possédait aussi les *Grotesques*, les *Émaux et Camées* et *L'Avatar* de Théophile Gautier. Malheureusement il ne nous a laissé aucun moyen de savoir ce qu'il en pensait. Quant aux poètes du Parnasse, il possédait les somptueux *Poèmes Barbares* de Leconte de Lisle et les *Trophées* d'Hérédia.

*
* *

Henry James trouve difficile de croire que le grand romancier ait bien connu le roman français [3]. Cela est inévitable,

1. *Lettres*, p. 76.
2. *Ibid.*, p. 177.
3. *Lettres de Henry James*, p. 263.

car James, lecteur beaucoup plus attentif que Meredith, et disciple lui-même des romanciers français, n'admet pas qu'on puisse lire le français sans s'y appliquer, pour se divertir et non pas nécessairement pour se renseigner. Il se plaint surtout que le nom de Balzac ne soit jamais prononcé dans les *Lettres*. Il est vrai que le nom de Balzac ne s'y trouve pas, mais des recherches plus récentes prouvent incontestablement que Meredith avait lu Balzac. Dans le *Commonplace Book* de George Meredith et Mary Ellen Nicolls, il y a certainement des morceaux pris dans Balzac, si on en croit le catalogue Altschul. Meredith continua de lire après son premier mariage, car Lady Butcher écrit à ce sujet :

> Un jour nous parlions de Balzac. J'arrivais pleine d'admiration après une lecture des *Illusions Perdues*, et je fus contente de trouver qu'il partageait mon enthousiasme pour ce livre [1].

Le catalogue Altschul mentionne trois autres livres de Balzac que Meredith possédait — *Le Lys dans la Vallée*, *Modeste Mignon*, et *Une Ténébreuse Affaire* — et d'autres ont pu disparaître. Aussi semble-t-il que Henry James se soit trompé. Il serait dangereux de supposer, pourtant, que Meredith fut un grand admirateur de Balzac. Ce qu'il dit à Lady Butcher a pu être dit par pure obligeance. Était-il capable d'apprécier dans Balzac l'écrivain réactionnaire et catholique? Aurait-il apprécié son réalisme parfois cru à côté d'un sentimentalisme larmoyant qui fait penser à Dickens? Pouvait-il découvrir chez Balzac des traces de l'Esprit Comique, ou y trouvait-il plutôt une comédie ébauchée et puérile?

Il avait lu Stendhal de bonne heure, avant son séjour en France avec Hardman, car en 1861 il écrit à Maxse :

> Comment trouvez-vous Stendhal? *L'Amour* ne devrait pas être disséqué, et en effet ne peut pas l'être. Car, lorsqu'on l'a tué en ce faisant, l'esprit s'envole, et alors où est *L'Amour?* Néanmoins je pense que Stendhal est très subtil et bon observateur. Il résume des choses que je connais [2].

Il admirait le génie de psychologue de Stendhal, mais il

1. Lady Butcher, *Memories of G. M.*, p. 99.
2. *Lettres*, p. 57.

lui trouvait une tendance à analyser avec trop de minutie l'âme humaine, au point même de la dépouiller de toute vie. Il approuvait sa méthode, car il la recommanda plus tard à un jeune écrivain en disant que « les meilleurs romans sont le fruit d'une intelligence bien exercée [1] ». Dans sa bibliothèque il avait *L'Abbesse de Castro* et *Le Rouge et le Noir.*

Il avait lu quelques œuvres de George Sand et de Jules Sandeau. Son admiration pour George Sand n'allait pas sans réserve. Il lui reproche de demeurer trop poète, de choisir avec une prédilection trop exclusive et de mettre trop en évidence les aspects les plus séduisants de la vie. C'est-à-dire que, ne la considérant pas comme réaliste, il la place définitivement au second rang. Il possédait certaines œuvres d'Alexandre Dumas — alors très à la mode en Angleterre —, d'Octave Feuillet, et d'Erckmann-Chatrian. Dans la *Fortnightly Review* de janvier 1867 il donna un compte rendu de *La Maison Forestière,* dans lequel il dit :

> Les esquisses champêtres sont faites d'après la méthode minutieuse rendue populaire dans la littérature française par Jean-Jacques et adoptée plus tard par Saint-Pierre et Mme Sand après qu'ils eurent débarrassé leur prose de l'apostrophe [2].

De Souvestre il dit qu'il le connaissait assez bien mais qu'il trouvait rebutantes quelques-unes de ses *Esquisses Bretonnes.* Daudet, qu'il affectionnait comme ami, lui plaisait peu comme romancier, sauf dans *Numa Roumestan :*

> Je viens de poser *Numa Roumestan,* œuvre admirable. Les descriptions de la Provence, et des hommes et des femmes du sang méridional, sont étonnamment vives. Ses *Contes Choisis* sont exquis. Il a un vrai don poétique [3].

Dans une lettre à Daudet il le félicita de ces mêmes contes qui avaient, dit-il, « le parfum de rosée de la Provence ». Il possédait d'ailleurs *Les Rois en Exil, Mœurs Parisiennes,* et *L'Immortel.*

Il ne semble pas avoir admiré le roman français moderne.

1. *Lettres,* p. 163.
2. *Miscellaneous Prose,* pp. 80-81.
3. *Lettres,* p. 331.

Il dit dans ses *Lettres* : « Je viens de lire quelques romans français, malicieusement sales [1]. » Il avait lu du Zola, qu'il semble avoir peu goûté. Au sujet de Catulle Mendès, il dit :

J'ai parcouru le livre horrible de Mendès avec la sensation de passer par le ventre de Paris et de sortir par l'anus pour entrer dans les égouts infestés de rats, pour être jeté dans un tourbillon écumant d'ordures, dans l'odeur exécrable, la puanteur et les vociférations des damnés. Cloacina trône sur de telles productions; Dementia, née de l'Innombrable, les dissèque. Quand je suis arrivé près de la fin, Zola me semblait un véritable asile, Maupassant un jardin. Celui qui lit doit garder une odeur putride pour un mois. ...C'est d'un « Zolaisme » monstrueux. O quelle troupe noire et dégoûtante a été le résultat quand le soleil de l'esprit s'est appliqué aux vérités de la vie inférieure, au réalisme cru qui ne peut donner naissance à rien de meilleur qu'à la mouche des fumiers. Ce réalisme cependant a corrigé ce goût du vaporeux qui cachait les allusions sensuelles et corruptrices. Tout compte fait, il sera peut-être l'engrais qui fécondera la terre stérile pour qu'elle produise de meilleures choses [2].

On trouve aussi dans la liste un livre de Maurice Barrès, *L'Ennemi des Lois*, et un roman d'Henri de Régnier — *Le Passé Vivant*. Meredith avait lu aussi *Jacqou le Croquant* d'Eugène Le Roy, dont il dit : « Il présente la vie provinciale française d'une façon qui contraste avec la méthode poétique de George Sand [3]. »

Meredith admirait sincèrement les prosateurs français, surtout les auteurs de contes et de nouvelles, qu'il trouve infiniment plus habiles que les Anglais. (Il ne faut pas oublier cependant, qu'il n'admirait pas *exclusivement* les conteurs français. On le voit recommander une fois à une jeune femme auteur de lire les nouvelles de Zchokke pour en étudier la bonne technique, et il goûtait aussi Heyse et Storm).

Il croyait, écrit Lady Butcher, qu'il y avait dans la langue anglaise peu de nouvelles bien faites, et que, pour en trouver une exécution vraiment artistique, il fallait avoir recours aux Français [4].

1. *Lettres*, p. 533.
2. *Ibid.*, p. 401.
3. *Ibid.*, p. 551.
4. Lady Butcher, *op. cit.*, p. 98.

Il y avait dans sa bibliothèque une dizaine de recueils de nouvelles françaises, dont les plus importants étaient *Clair de Lune* et *Monsieur Parent* de Maupassant, et les *Contes en Prose* de F. Coppée.

*
* *

Nous consacrerons à Molière un chapitre à part. Parlons ici du théâtre en général. Meredith avait naturellement dans sa bibliothèque des drames de Victor Hugo — *Hernani*, *Marion de l'Orme*, *Le Roi s'amuse*, *La Esmeralda*, *Ruy Blas* et *Les Burgraves*. Mais en matière de drame romantique, il est fort probable que Musset lui plut beaucoup plus que Hugo, bien que le catalogue ne nous donne pas d'indications sur les pièces de Musset qu'il a pu posséder. Ce dernier devait lui agréer non seulement comme grand psychologue, mais aussi comme dramatiste plein de l'Esprit Comique — ce que Victor Hugo n'était pas — et Meredith a certainement trouvé à son goût le scepticisme, la délicatesse, et l'imagination fantaisiste de Musset. Il avait vu jouer des pièces françaises à Londres. Lady Butcher nous renseigne ainsi :

> Il aimait beaucoup les drames français et nous le reçûmes plusieurs fois chez nous, à Londres, afin qu'il pût prendre son plaisir à voir jouer Judec, Réjanne *(sic)*, Chaumont et d'autres grandes actrices... Il admirait avec enthousiasme *L'Enfant Prodigue*, drame sans paroles [1].

Cependant, il savait aussi exprimer sa déconvenue quand les pièces ou les acteurs ne répondaient pas à son attente; au mois de juin 1883, il eut une déception de cette sorte, et écrivit à Maxse :

> J'ai été à Londres... pour entendre un mauvais drame français, *Roman Parisien*. Rien ne pourrait être pire; et les acteurs, sauf Saint-Germain, jouèrent mal [2].

1. Lady Butcher, *op. cit.*, p. 78.
2. *Lettres*, p. 341.

Au mois de juillet de la même année :

Vendredi, ma fée bienfaisante m'amena voir la sinueuse [1] Sarah Bernhardt dans *Fedora*, pièce détestable écrite exprès pour mettre en valeur certains aspects de son génie ; elle était admirable par comparaison, naturellement, mais bien monotone [2].

Il semble donc que le drame français moderne ne lui plaise pas autant que Lady Butcher veut nous le faire croire. Voici ce qu'il écrit au sujet du *Cyrano de Bergerac* de Rostand :

J'ai fini *Cyrano*, et j'admire l'ingéniosité de Rostand, qui a su m'intéresser presque jusqu'à la fin avec un pareil groupe de fantoches. Près de la fin, j'en avais assez, et je ne lisais plus que pour satisfaire à ma conscience [3].

Que pensa-t-il du drame à la scène? Nous savons seulement qu'il s'en promettait peu de plaisir :

Riette a obtenu une loge pour *Cyrano*. Je doute si ma patience supportera les quatre actes de ce jeu de marionnettes, et j'ai bien envie de les y envoyer tous deux, elle et Will, à ma place [4].

Quel reproche Meredith faisait-il, lui qui admirait pourtant l'esprit, à un drame si spirituellement conçu? L'estimait-il trop frivole? L'aurait-il préféré plus sérieux? aurait-il souhaité des caractères plus vraisemblables, l'étude d'un cas psychologique d'une portée plus grande? Mais alors ce ne serait plus *Cyrano :* la pièce de Rostand ne veut être qu'une *comédie héroïque*, la poétique exaltation d'un haut idéal de noblesse, de courage, de désintéressement, dans le cadre prestigieux d'une fiction d'amour, de mélancolie et de rêve.

Meredith ne condamne pourtant pas entièrement la comédie française moderne, qu'il déclare, dans l'*Essai sur la Comédie*, « recommandable par son étude franche de la vie réelle », mais il insiste sur le fait que cette étude ne suffit pas à elle seule à former une bonne comédie. Le réalisme des auteurs

1. Tortuous.
2. *Lettres*, p. 343.
3. *Letters from G. Meredith to Alice Meynell*, p. 57.
4. *Ibid.*, p. 59.

comiques contemporains aboutit, à son avis, à une grande ressemblance de sujets et de caractères. « La Muse de la plupart d'eux est une *Aventurière* » qui s'évertue à retrouver une place dans la bonne société; si parfois elle y réussit, elle garde une « nostalgie de la boue »[1] qui la fait enfin retourner au demi-monde; en d'autres cas, elle est démasquée avant d'avoir atteint son but. Le héros d'une telle comédie est à l'ordinaire un jeune homme intelligent et clairvoyant, qui, connaissant le demi-monde, est donc capable d'en préserver la bonne société; il n'est ni bon ni vicieux; seulement il est ferme et perspicace, et l'auteur laisse aux spectateurs le divertissement de le juger par eux-mêmes. Émile Augier, que Meredith cite dans ce passage, était représenté dans la bibliothèque du romancier par plusieurs pièces : *Philiberte*, *Les Effrontés*, *Les Lionnes Pauvres* et *Un beau Mariage*.

Il possédait aussi *Pour la Couronne*, de François Coppée; *Louise de Lignerolles*, *Par Droit de Conquête* et *Adrienne Lecouvreur* de Legouvé; le premier volume du *Théâtre complet* de E. Labiche — *Un chapeau de paille d'Italie*. *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, etc. — et le *Théâtre d'Amour* de Georges de Porto-Riche. La liste mentionne encore *Annals of the French Stage* de Hawkins, livre dont il a pu se servir comme d'introduction à l'étude du théâtre français. Il avait d'ailleurs un ouvrage de critique dramatique en français, le volume de Jules Janin qui traite de la Comédie.

*
* *

Les questions de critique et de belles lettres françaises n'intéressaient pas moins Meredith sous la forme d'articles que sous la forme d'ouvrages. Dans une lettre à Morley il mentionne deux articles, sur Machiavel et les Borgia, et un article de Michel Bréal, qu'il vient de lire dans la *Revue des Deux Mondes*. Une autre fois, il envoie à Lady Ulrica Duncombe un numéro du *Journal des Débats* pour lui faire lire un article de Leroy-Beaulieu. Il accorde une attention particulière aux articles français qui traitent de l'antiquité, et il

1. *Miscellaneous Prose*, pp. 53-4.

semble avoir surtout fait cas de Bréal. Un nombre tout à fait considérable d'ouvrages d'érudition se trouvaient dans sa bibliothèque; il possédait *Ilios et Iliade* de Sortais, *Topographie et Plan Stratégique de l'Iliade* de Nicolaïdes, *Nouvelles Promenades Archéologiques* et *Horace et Virgile* de Boissier, *Ménandre* de Guizot, et *Catulle et ses Modèles* de Lafaye.

Vers la fin de sa vie, Meredith sut gré à la critique française d'avoir fait bon accueil à ses propres œuvres. Il trouvait dans les périodiques français les comptes rendus les plus intelligents et les plus sympathiques de ses romans, dont la valeur esthétique avait été si souvent méconnue par la critique anglaise. Il écrivit ainsi à M. Émile Legouis, qui avait donné dans *La Revue Germanique* en 1905 une étude très fouillée de *L'Égoïste* :

La Revue qui contient votre article sur mon roman *L'Égoïste* ne m'est pas parvenue, et je le regrette parce que j'estime beaucoup la critique française, soit favorable soit défavorable. Quand elle est défavorable elle est faite (par les maîtres de cet art) avec une ironie si fine qu'elle instruit sans blesser personne sauf les vaniteux; ce sont des lauriers verdoyants et non dorés que prodiguent ses éloges. Le sens critique de l'Angleterre ne dépasse pas l'expression des préférences et des aversions, la revendication avide d'un conservatisme vieillot en matière de goût. J'ai vu beaucoup de compte-rendus et pas une seule critique de mes livres en prose ou en vers [1].

Après avoir lu l'article de M. Legouis il ajoute :

Votre article et le reste de la *Revue*, qui arrivèrent ensemble, me touchent dans ma gratitude jusqu'à me donner des remords, quand je songe à ce qu'il pourrait y avoir d'impatience dans l'expression que je donnais au désir de vous lire. Je craignais que la *Revue* ne se soit égarée.

Eh bien, un auteur qui ne se trouverait pas satisfait d'une critique qui interprète si bien son œuvre serait aussi insatiable que Gargantua. Je me sens lié à vous par les liens d'une chaleureuse collaboration littéraire pour avoir présenté avec tant de perspicacité mon livre au public français [2].

1. *Lettres*, p. 569.
2. *Ibid.*, pp. 570-571.

*
* *

Telles sont dans l'ensemble les idées de Meredith sur la littérature française; on voit quelle était l'étendue de ses connaissances en la matière. L'opinion d'un Anglais cultivé de l'époque victorienne n'était pas toujours aussi favorable à la France, et Meredith se faisait gloire de se séparer sur ce point de la plupart de ses contemporains, qui préféraient la littérature allemande. Il fit voir au monde lettré qu'il n'ignorait pas ce que beaucoup d'Anglais pensaient de la littérature française. Sir Willoughby Patterne, type du gentilhomme demeuré fidèle à l'esprit féodal en plein XIX^e^ siècle, homme cultivé mais d'une suffisance insupportable, et qui ne voit dans le reste du monde civilisé que les « grotesques » du Créateur, ne veut pas admettre que les Français soient un peuple sérieux. Dans sa prédilection pour tout ce qui est anglais, Sir Willoughby ne comprend pas la passion des Français pour leurs « hommes d'esprit », et quand son cuisinier français prépare un dîner spécial pour de tels hommes, il lui reproche de manquer du sens des valeurs. Il croit qu'un gentilhomme est toujours supérieur à un auteur, et déclare avec une gravité comique que les Français, ayant détruit leur noblesse pendant la Révolution, ont été obligés de remplacer leurs seigneurs par des lettrés, d'adorer « la fausse grandeur » au lieu de la vraie[1].

Mais si Meredith fait ici la critique d'une certaine partie de l'opinion anglaise, il a créé tout au moins un personnage anglais capable de comparer les mérites des deux littératures. Selon Mr Barrett[2], le défaut de la langue anglaise est de ne pas se prêter facilement à l'expression des subtilités de la prose, tandis que son mérite est de fournir à la poésie de riches et souples matériaux. Les poètes anglais, pour combler les lacunes, ont créé des mots qui, peu à peu, se sont introduits dans la prose ordinaire qui se trouve ainsi « plus apparentée à la poésie ». La poésie française par comparaison, est moins riche :

1. *L'Egoïste*, ch. x, p. 113.
2. *Sandra Belloni*, ch. VIII.

Lisez la poésie française, dit M. Barrett. Dès le premier couplet les voiles sont déployées, et vous avez laissé loin derrière vous les côtes de la prose. Mr. Runningbrook [1] invente des mots et se sert d'expressions hasardeuses, parce qu'un Anglais imaginatif, la plume à la main, est, comme le cadet vagabond de la famille, un explorateur aventureux; tandis qu'à un Français tout cela vient par héritage comme une bourse bien garnie. L'audace de l'esprit français et l'habitude des conversations animées a enrichi l'héritage des Français en tant que nation, en matière d'expression. Permettez-moi d'ajouter qu'individuellement ils n'en sont que plus pauvres. Lisez leurs descriptions fades. Tous disent la même chose. Ils ont une seule grande trompette gauloise. Éloquents... ils le sont à merveille; nous nous rendons compte de cela; mais l'individu ne parle pas [2].

Ces paroles de Mr Barrett représentent, à n'en pas douter, les opinions de l'auteur lui-même [3]. Meredith considère la littérature française comme le produit naturel de la langue française, merveilleusement apte à l'expression des idées générales dans leurs nuances métaphysiques les plus délicates et au développement oratoire du raisonnement dialectique. La littérature anglaise, au contraire, excelle à peindre le côté le plus simple et le plus matériel des choses, parce que ses mots les plus simples sont à la fois les plus poétiques. La langue anglaise est gênée pour rendre les nuances; les abstractions lui sont difficiles à exprimer; elle est riche en poésie simple et lyrique, en prose vigoureuse et peu analytique. La littérature française n'offre pas cette puissante simplicité; elle triomphe dans le drame, la haute poésie et l'éloquence comme dans la prose fine et spirituelle ou la spéculation philosophique.

1. Poète anglais de ce livre. Portrait de Swinburne.
2. *Sandra Belloni*, ch. VIII, p. 64.
3. Voir p. 85 *(1)*.

CHAPITRE II

MEREDITH ET MOLIÈRE

*L'initiation. — Le milieu historique. — Molière et Congreve. — Le secret de Molière. — Le caractère dans la comédie. — Les sources. — Critique de l'*Essai sur la Comédie.

Meredith, pendant son premier mariage, puisait régulièrement dans la bibliothèque de T.-L. Peacock, et il est probable que celui-ci n'oubliait pas de lui recommander Molière comme antidote à ses tendances par trop romantiques et sentimentales. Peacock, qui s'intéressait, comme nous l'avons vu, à la comédie française, Mary Nicolls elle-même qui lisait et écrivait le français, et Lady Duff-Gordon, qui encourageait la controverse sur des sujets empruntés à la littérature française dans ses réunions amicales, durent contribuer à fortifier chez le jeune poète les goûts qui, peu à peu, se développaient en lui. On trouve dans les *Lettres* de Meredith un témoignage important qui semble indiquer que sa première ferveur pour les comédies de Molière remonte à cette époque. Dans une lettre au Dr H. Anders, qui lui avait demandé de lui parler des lectures qui avaient le plus contribué à sa formation, Meredith écrit :

> Tout d'abord les *Mille et une Nuits*, ensuite Gibbon, Niebuhr, Walter Scott; puis Molière, puis le noble Gœthe, que j'ai lu le plus longtemps [1].

L'ordre de ces lectures est visiblement chronologique, et puisque Meredith lut Gœthe avec le plus d'application un peu avant la création du *Monthly Observer*, la période de Molière doit être placée avant 1848.

1. *Lettres*, p. 578.

Dans une lettre à William Hardman en 1862, on lit :

Pendant la soirée, Jessopp, sa femme, une jolie nièce et moi faisons de la musique; nous lisons Molière et nous sommes vraiment contents [1].

On se rend compte aisément, en lisant ce que Meredith dit de Molière, que la connaissance qu'il en a n'était nullement superficielle. Il fait à Molière une place des plus honorables parmi les hommes de lettres français; il le choisit comme le représentant le plus caractéristique du génie français « par son appréciation comique de la société [2] », et il le compte parmi les hommes devant lesquels « il incline la tête [3] ». Dans l'*Essai sur la Comédie*, il fait de Molière l'idéal de tous les auteurs comiques. Cela n'étonne pas un lecteur assidu de Meredith; car on ne peut manquer de se rendre compte à mesure qu'on est plus familier avec l'un et avec l'autre, que si Molière représente l'intelligence pure dans la comédie, Meredith la représente dans le roman.

* * *

En pensant au règne de Louis XIV, Meredith avait la vision d'une France agrandie et glorifiée, qui se trouvait pour la première fois en possession de toute sa puissance territoriale, d'une France qui n'eut jamais mieux qu'à cette époque conscience des traits de son caractère national, et qui acquit sous ce règne la notion spontanée de son importance. A la cour de Louis XIV, représentant et symbole de ce peuple éveillé à la vie, se croisaient tous les courants politiques et littéraires, et c'est là que prit son origine, dans une atmosphère de loisir et de culture, la mode qui permit à Molière de persévérer dans l'expression de son génie naturel et qui l'encouragea dans sa poursuite de l'idéal classique. Car, selon Meredith, si la cour n'avait pas approuvé la « comédie des idées », il aurait fallu que Molière s'écartât de sa voie propre pour écrire des comédies

1. *Lettres*, p. 85.
2. *Ibid.*, p. 501.
3. *Ibid.*, p. 157.

d'un tout autre genre. Un auteur comique est soumis à l'obligation de gagner sa vie, et pour cela patrons et spectateurs lui sont nécessaires. La cour dicte la mode; la mode commande la pièce; et l'auteur dramatique qui sait répondre au goût du public remplit son théâtre et fait sa fortune. Dans l'ordre de la vie pratique, toutes ces raisons ne sont pas sans valeur.

Mais quoiqu'il reconnût les nécessités auxquelles était soumis un auteur comique et un chef de troupe, Meredith s'intéressait plutôt aux aspects plus spécialement littéraires du problème. Le cercle bourgeois, à son avis, n'est pas suffisant pour inspirer une comédie ou diriger un auteur dramatique; car il faut à la bourgeoisie, comme stimulant, le modèle de « l'aristocratie brillante, frivole et indépendante ». Sans ce stimulant et ce modèle, la comédie risque de devenir « ennuyeuse par son manque de substance bien que correcte par ses apparences ». En même temps, Meredith reconnaît l'importance de la bourgeoisie de cette époque — classe qui avait l'avantage d'une instruction assez large et qui était capable de faire l'accueil qu'elle méritait à la comédie de la raison. Et c'est ainsi que *Le Tartufe*, « tentative hasardeuse », fut reçu sans éveiller de plus grave opposition que celle des bigots, dont l'hostilité s'expliquait par leur manque absolu de sens critique plutôt encore que par leur vertu ombrageuse.

Dans la comédie de Molière, Meredith trouve l'expression parfaite de cet Esprit Comique auquel il fait si souvent allusion dans ses œuvres — cet Esprit Comique, personnifié en femme, souriait en regardant Vernon Whitford et Clara Middleton, et, inversement, comprimait ses lèvres à la vue de Sir Willoughby Patterne et du reste « de cette dernière troupe d'acteurs ». C'est l'Esprit Comique qui pardonne les péchés de Diana Warwick et ne trouve pas Percy Dacier à l'abri du reproche[1]. C'est lui qui, paraissant à son avantage dans *Sandra Belloni*, persécute les sœurs Pole, si habiles dans l'art de reconnaître les Nuances Fines et les Sentiments Convenables, tandis qu'il est doux et respectueux envers la petite Italienne si sincère et spontanée. Pour comprendre l'Esprit Comique tel que Meredith l'interprète, il faut analyser l'*Essai sur la Comédie*, dans

1. *Diana of the Crossways.*

lequel il résume ses idées au sujet de la comédie en général et de celle de Molière en particulier.

* * *

La comédie anglaise, selon Meredith, se sépare nettement de la comédie française; son but essentiel et ses procédés sont tout a fait différents. Par suite d'une période de décadence morale et esthétique sous la Restauration, les auteurs comiques anglais ont continué de produire des pièces qui font appel aux instincts les plus grossiers de la nature humaine et qui, pour amuser le spectateur, ne lui offrent qu'une série de bouffonneries absolument dépourvues d'idée comique. Les spectateurs qui pouvaient rester jusqu'à la fin de la comédie de Wycherley, *The Country Wife*, n'avaient plus, dit-il, la faculté de rougir; et ce sont des comédies de cette espèce qui forment, malheureusement, la plus grande partie de la littérature comique de l'Angleterre pendant la période de sa plus grande fécondité dramatique. C'était l'époque des plaisanteries graveleuses, des épisodes équivoques, des niaiseries d'un goût douteux débitées par des hobereaux rustres et ignorants qui sentaient le vin; d'une immoralité qui n'était là que pour provoquer le rire. Toutes ces « ficelles » de la Muse comique des Anglo-Saxons devaient être naturellement antipathiques à l'esprit de George Meredith, qui ne pouvait pas rester aveugle à l'excellence du théâtre comique de l'étranger et qui n'hésita pas à recommander aux auteurs anglais l'exemple salutaire de la culture française. Pour les Victoriens, qui entretenaient avec les pays étrangers des relations fondées uniquement sur l'idée de la supériorité britannique, le conseil ne manquait pas d'audace.

Meredith prend, comme le modèle idéal de l'auteur comique anglais, Congreve, qu'il compare à Molière. Pour le style, dit-il, Congreve est digne d'être comparé à Molière[1], mais pour l'esprit, il y a une grande différence entre eux. L'esprit, chez Congreve,

ressemble à une lame de Tolède, acérée, d'un acier merveilleusement souple; forgée pour le duel, remuant en son fourreau, étant si

1. G. Meredith, *Miscellaneous Prose*, p. 20.

jolie une fois dégainée. L'esprit de Molière est un ruisseau d'eau vive, éclairé d'innombrables lueurs nouvelles à chaque détour du bois où il doit se frayer un chemin. Il n'est pas en quête d'obstacles pour en triompher bruyamment, mais si, dans sa course, il rencontre des feuilles mortes ou des substances plus viles, son chant naturel se hausse d'un ton. Cet esprit est sans effort; il ne nous éblouit pas de triomphes intellectuels, mais, plein d'une vertu curative, c'est l'esprit des honnêtes gens, l'esprit de la sagesse [1].

Évidemment, Molière possédait un secret que Congreve n'avait pas découvert, un secret qui déjoua l'habilité de ceux-là même qui en soupçonnaient la valeur et qui s'efforcèrent de l'accaparer pour vivifier la comédie anglaise. On fit entrer Molière dans la littérature anglaise — mais quel Molière! quel travestissement! Cette importation de la comédie moliéresque eut des conséquences vraiment désastreuses pour Wycherley et pour ses collègues, car, impuissants à laisser au *Misanthrope* sa forme parfaite, ils s'évertuèrent à ajouter à cette comédie purement intellectuelle les grossières bouffonneries sans lesquelles ils ne considéraient aucune comédie comme complète. Ainsi fut écrit *The Plain Dealer* de Wycherley. C'est « Molière travesti, au pied fourchu, le bout de son oreille pointue couronné d'une touffe de cheveux [2] » — c'est « un noble spectacle avili pour s'adapter au goût misérable d'une période dépravée [3] ».

*
* *

Quel était donc ce secret? Comment Meredith s'explique-t-il une telle lacune dans la comédie anglaise?

Meredith trouve l'explication de cette médiocrité du théâtre comique en Angleterre dans la société anglaise elle-même, peu sympathique à la vraie comédie parce que celle-ci ne respecte ni les idoles, ni les jugements, ni les lois ni les formules, en bref, ne respecte point l'*Ego* des nations; elle est indifférente. Les personnes respectables ne sauraient apprécier beaucoup un genre « qui les confond avec la canaille [4] »! La comédie

1. Miscellaneous Prose, p. 18.
2. *Ibid.*, p. 15.
3. *Ibid.*, p. 16.
4. *Ibid.*, p. 13.

fouille d'une main révélatrice les cœurs les plus hautains; elle méprise le pathétique en même temps que la satire, et prend comme but l'étude du monde actuel avec toutes ses fautes et ses bassesses. Dans la société anglaise se trouvent, selon Meredith, deux groupes importants, celui des Puritains et celui des Libertins. Les Puritains se tiennent dédaigneusement à l'écart; ils trouvent que la comédie est un genre dégénéré qui ne vaut pas la peine qu'on en parle. Les Libertins, à l'autre pôle de la critique, faussent complètement l'esprit de la comédie et tombent dans le burlesque. Mais ce qui déconcerte et rebute l'Anglais qui n'appartient ni à l'un de ces groupes ni à l'autre, c'est que la comédie moliéresque menace son amour-propre; elle dirige sur lui un rayon de lumière éblouissante qui risque d'éclairer et de faire apparaître à tous les traits les moins admirables de son caractère. Car la vraie comédie ne se montre miséricordieuse ni envers les grands ni envers les humbles; elle fait ressortir à la fois les vices dorés et ceux qui ne le sont pas.

Le vrai but de la comédie, dit Meredith, est de donner au monde, malade à cause de ses erreurs, l'intelligence de sa maladie. Elle cherche, naturellement, à provoquer le rire; c'est le moyen par lequel elle espère réussir; mais le vrai but est profondément sérieux et provient d'un esprit nécessairement grave. Dans ces circonstances, il faut que la comédie s'occupe des idées, non pas des épisodes drôlatiques, de ces petits événements divertissants par l'effet de surprise qu'ils provoquent, volte-faces diverses des personnages, renversements de situation; tout cela amuse pour un moment, mais l'impression passe, et il ne reste rien. La principale idée qui préside à la création de toute comédie est celle de l'absurdité de l'homme, absurdité qui se refuse à voir des défauts qui apparaissent cependant aux autres en lettres de feu. Chaque comédie se propose ainsi d'exposer des ridicules notoires. C'est ainsi que sont conçues les comédies de Molière, et pour cette raison Meredith le préfère à tous autres comme étant le « poète de ces hommes et de ces femmes cultivées qui se font les observateurs pénétrants et bien équilibrés de la vie [1] ». Comparable à Ménandre à cet égard, Molière est le poète comique « des senti-

1. G. Meredith, *op. cit.*, p. 13.

ments et de l'idée [1] »; ses œuvres s'adressent à un public réfléchi, non point assurément privé de sensibilité mais qui sait garder le contrôle de ses émotions.

Tout en provoquant chez les spectateurs un rire salutaire, Molière s'occupe surtout des questions morales. Sa comédie s'attaque aux défauts risibles, et s'efforce de convaincre l'homme que ses défauts, parce qu'ils sont risibles, font offense à la Raison, c'est-à-dire à la Nature. Ses pièces ne sont pas celles d'un détracteur, pessimiste par principe, qui critique la vie humaine et la trouve tout à fait méprisable, mais celles d'un ami des hommes, qui, les voyant victimes de quelques vices destructeurs, ne peut s'empêcher de faire un effort pour les ramener au bon sens. C'est pour cette raison que Meredith dit que la comédie de Molière « n'est pas une critique calomnieuse de la vie [2] »; il trouve que la sincérité et la bienveillance de Molière justifient pleinement l'inflexibilité de son jugement final.

Une telle conception de la comédie est sans doute idéaliste, mais au bénéfice du dramaturge dont le champ d'action s'élargit tout en laissant peu d'occasions à son audace de se manifester. Cette audace, chez Molière, devient quelquefois incroyable, et sans la puissance de l'illusion comique, le spectateur pourrait éprouver le désir de protester. Il nous semble tout d'abord qu'Orgon, si incapable de s'apercevoir de la vérité, n'est qu'un sot digne de notre mépris; mais par une sorte de sympathie comique nous sommes entraînés par le courant de son entrain, nous écoutons sans ressentir rien d'autre qu'un « petit tremblement des muscles du rire [3] » sa louange des vertus simulées. Meredith a bien choisi son exemple; car, dans aucune autre pièce de Molière, on n'a l'impression que l'exagération artistique ait été poussée à un tel degré d'audace et d'habileté.

Cette exagération dans le comique doit être traitée avec le plus grand soin et la plus grande délicatesse. Si l'on franchit tant soit peu les bornes, alors le rapport entre la comédie et la vie n'existe plus. Il en était ainsi dans les comédies de l'époque

1. G. Meredith, *op. cit.*, p. 27.
2. *Ibid.*, p. 17.
3. *Ibid.*, p. 28.

de la reine Elizabeth, comédies où rien ne dépasse pour le mauvais goût le cliquetis arrogant des épées, si ce n'est celui du dialogue invraisemblable des cavaliers et des dames dans leurs imaginations précieuses ou extravagantes.

« Les Français », dit Meredith, « mettent l'accent sur l'idée de la mesure et du goût, et ils avouent leur dette envers Molière qui les a conduits dans le chemin de la simple justesse et du goût [1] ». Meredith ne veut pas dire que les Français n'ont pas eu non plus leurs comédies fanfaronnes — les comédies violentes de l'époque qui précéda celle de Corneille sont dignes d'être comparées aux exemples anglais du même genre — mais tout simplement que, depuis l'époque de Molière, la comédie française a fait un effort sérieux pour rester dans la pure tradition classique, et que Molière est le modèle immuable que devra se proposer tout nouvel écrivain.

Avec une telle tradition le rire ne procède plus des suggestions d'une vulgarité bruyante et ordurière; il devient quelque chose d'éthéré, « comme la lumière répandue sur notre âme, la couleur infusée à nos pensées [2] ». Ce n'est plus le rire éclatant, mais plutôt un chatouillement délicieux de l'imagination qui fait frémir les muscles bien que nul son ne se fasse entendre; en un mot, c'est « le rire de l'esprit [3] », excitation rare et ingénieuse des tendances comiques de l'intelligence. Meredith a déjà dit que cette comédie reste essentiellement le fruit du XVII^e^ siècle, qui lui fournit un public capable de l'apprécier. On pourrait illustrer davantage cette idée en ajoutant que l'esprit du théâtre de l'époque était le même qui fit rejeter par le public les *Contes* de La Fontaine alors que les *Fables* furent reçues avec tant d'enthousiasme. Le grossier n'était plus à la mode; le spirituel et le raffiné allaient avoir leur tour. « C'est une étrange entreprise », nous dit Molière, « que de faire rire les honnêtes gens ». Meredith se rendait bien compte que Molière avait été exceptionnellement heureux de trouver ce public « d'honnêtes gens ».

1. G. Meredith, *op. cit.*, p. 44.
2. *Ibid.*, p. 50.
3. *Ibid.*, p. 50.

*
* *

En ce qui regarde le caractère dans la comédie, Meredith a formulé quelques principes extrêmement solides, et cette fois encore, c'est Molière qui les dicte. En même temps, c'est à Horace que Meredith fait remonter l'idée d'observer les mœurs contemporaines et de donner aux personnages la couleur de leur temps. Pour qu'on ne confonde pas ce procédé avec celui du réalisme pur, il ajoute que Molière réalisait nettement tout d'abord dans ses personnages l'idée dominatrice de la pièce, les imprégnait de cette idée, puis mettait en relief ou, au contraire, adoucissait un peu les contours de l'objet de son étude — généralisant ainsi cet objet pour le rendre éternellement humain. L'erreur de la comédie anglaise, selon Meredith, est de ne pas se conformer à ce principe; les auteurs comiques anglais n'ont pas « la vision claire de la société ». Congreve et ses émules ont dépeint des groupes isolés d'hommes et de femmes, mais ils ne les ont pas choisis, comme les Français, pour éclairer les vérités permanentes de la race humaine. En lisant Congreve, on peut enrichir sa connaissance d'une foule de traits sociaux, de notions qui appartiennent à l'histoire, mais Molière, qui ne nous donne peut-être pas autant de renseignements de ce genre, nous présente des idées philosophiques. Bref, les pièces de Congreve n'ont plus qu'un intérêt esthétique et documentaire, tandis que celles de Molière ont un but moral, sont d'une haute valeur pour l'humanité qui pense. En nous présentant des personnages dont les traits individuels sont subordonnés à leur signification morale, Molière invite l'individu à s'apercevoir de l'existence de la société et à s'associer à l'esprit qui la gouverne.

Pour nous expliquer le fait que les comédies de Congreve ne sont pas de signification universelle, Meredith compare la Célimène de Molière et la Millamant[1] de Congreve. Assurément comme le pense Meredith, si l'on ne tient compte que de la vigueur du relief, Millamant est une incarnation vivante et sans rivale des idées de la haute société féminine de son

1. *The Way of the World*.

temps. Chaque parole qu'elle prononce est pleine de vie; sa personnalité seule est une page d'histoire sociale. Mais, ajoute-t-il, Millamant n'est que le type de ces femmes de la haute société *qui ne pensent pas* [1]. Célimène, au contraire, bien qu'elle ne soit pas aussi minutieusement calquée sur la femme contemporaine, sait penser et sait exprimer ce qu'elle pense. Elle incarne pour nous « le cerveau féminin en mouvement, armé d'un esprit indomptable; elle a les yeux clairs et perspicaces pour tout le monde; elle sait qu'elle appartient à ce monde, et que c'est là qu'elle se trouve le plus à son aise [2] ». Les réactions de Millamant en présence de Mirabel ne sont après tout que les réactions d'une coquette qui vise le mariage mais qui veut s'amuser des désespoirs de son amant. Mais Célimène, « âme de vingt ans » assez clairvoyante pour reconnaître qu'Alceste n'est pas fait pour être son mari, ne consulte que sa raison et, tout en gardant son estime pour la probité naturelle de son amant, elle ne saurait associer sa destinée à celle d'un homme incapable de s'accommoder au train ordinaire du monde.

Et nous voilà en face d'un autre problème — celui de la place de la femme dans la comédie. Évidemment, Meredith lui assigne une place égale à celle de l'homme, et le mérite de chaque personnage, masculin ou féminin, dépend exclusivement du respect qu'il montre à l'endroit de la raison. Célimène, qui possède à un haut degré cette qualité, occupe dans *Le Misanthrope* une place plus honorable qu'Alceste, qui ne la possède pas; Molière trouve Célimène plus naturelle que lui, et il n'hésite pas à donner à la femme dans la comédie une place de premier plan, bien que son rôle, jusqu'alors, ait été moins prépondérant. Dans *Les Précieuses Ridicules*, il en va tout au contraire; à l'exception de Mascarille et de Jodelet, les personnages masculins, plus fidèles aux prescriptions de la raison, parlent le langage de la raison. Meredith déclare que c'est ici la meilleure conception de la pièce de caractère, et que cette règle devrait être adoptée dans toutes les comédies. Mais il y a, dans la société anglaise, beaucoup de femmes qui protestent, qui réclament pour leur sexe un rôle purement secondaire

1. G. Meredith, *op. cit.*, p. 21.
2. *Ibid.*, p. 21.

dans la comédie; cette objection, dit Meredith, est déraisonnable de la part des femmes « qui, quand on leur demande s'il leur plaît d'être présentées sur le même niveau intellectuel que les hommes, répondent que oui [1] ».

La comédie, dit-il, élève la femme à une position où elle peut pleinement se servir de son esprit, et elle s'en sert généralement, quand elle en a, pour faire prévaloir le bon sens. Plus la comédie est relevée, plus important est son rôle [2].

Il déplore que les Anglaises de son époque aient été élevées dans ce déplorable esprit qui leur faisait préférer dans la comédie « la belle imbécile », « la belle passive », ou « l'adorable paquet de caprices [3] », et l'on est obligé d'admettre que ce jugement est exact.

Les personnages de la comédie, selon Meredith, ne doivent pas être présentés d'une façon absolument réaliste. Il est nécessaire qu'il y ait, entre le personnage fictif et l'homme vivant, ce contraste indispensable qui est le cœur même de la leçon comique. La conception et la présentation d'Alceste et de Tartufe, de Célimène et de Philaminte, sont essentiellement comiques, s'adressant à l'intelligence; ces êtres, par la distance même qui les sépare du monde réel dans lequel nous vivons, nous permettent d'entrevoir un autre monde — monde de possibilités qui n'existe pas, mais qui pourrait exister si nous tenions obstinément à nos erreurs et à nos caprices. C'est un monde où se trouvent nos folies dans toutes leurs conséquences logiques, récompensées ou punies par la Muse Comique avec un sens de la justice bien plus grand que celui du monde ordinaire.

Parce qu'il ne comprend pas cette distinction, Rousseau est incapable de juger avec impartialité les comédies de Molière. La critique que Meredith fait de la *Lettre à D'Alembert* — ou plutôt de la partie de la *Lettre* qui condamne *Le Misanthrope* — est une des preuves les plus frappantes de la sûreté de son jugement littéraire, sûreté qui ne lui fait jamais défaut quand il s'agit de la comédie française. Lui, qui connaissait si bien le

1. G. Meredith, *op. cit.*, p. 14.
2. *Ibid.*, p. 14.
3. *Id., ibid.*

caractère de Rousseau, ne tarda point à s'apercevoir de la vérité — qu'il était inévitable que l'âme complètement préoccupée d'elle-même se brisât sur l'écueil de la condamnation d'Alceste. Ce n'est pas que Rousseau trouvât injuste la condamnation d'un personnage fictif, mais Alceste, pour lui, n'était pas tout à fait fictif; cet homme qui ne trouvait dans le monde que des vices, des imperfections, des erreurs, c'était Rousseau lui-même; la chute du Misanthrope implique la chute de Jean-Jacques. Bien que Meredith n'insiste pas sur cette rancune personnelle de Rousseau, il s'en rend compte, et la résume dans cette phrase significative : « (Alceste) est un Jean-Jacques de la Cour[1]. »

L'erreur de Rousseau, dit-il, est de ne pas comprendre qu'Alceste, bien loin d'être un exemple absolu de la misanthropie, ne représente qu'une misanthropie relative, celle du milieu social des salons à l'époque de Molière. En refusant d'accepter le statut de bon sens qui régnait en ce milieu, statut imparfait certes mais raisonnable quant au fond, Alceste est définitivement insociable, et si sa nature honnête et peu mondaine excite l'admiration, elle ne provoque point la sympathie. La pitié que nous pourrions éprouver pour lui nous est défendue par l'égoïsme complet de son attitude; « c'est lui cette personne mélancolique, sensible aux défauts d'autrui et choqué par ces défauts; amoureux de sa propre probité indubitable et de son idéal d'une vie simple qui convient à son humeur[2] ». Un tel homme ne pourrait être considéré comme l'exemple parfait de la vertu désintéressée, et sa condamnation n'est donc en aucune façon un défi au monde moral. Molière ne se moque pas de la vertu en général, mais de cette forme raffinée de l'égoïsme qui voit en elle-même la cristallisation du mérite social, et qui voudrait imposer aux autres, sans égard pour les différences de tempérament et de circonstances, un système de vie inventé et approuvé par elle. Et qui était mieux préparé à soutenir ce défi que George Meredith? Lui qui désapprouvait les systèmes au point qu'il en fit le sujet de *Richard Feverel;* lui qui fit une critique foudroyante

1. G. Meredith, *op. cit.*, p. 23.
2. *Id., ibid.*

de l'égoïsme qui ne se reconnaît pas, nous a légué pour notre édification cette synthèse de tous les égoïstes, Sir Willoughby Patterne.

Pour résumer la différence qui sépare Alceste de Célimène, l'*Essai* offre deux observations excellentes; la première, qu'Alceste est un être d'une admirable vertu sans doute, mais intraitable, la seconde, que Célimène « ne peut pas s'empêcher d'avoir une âme de vingt ans ». La jeunesse enjouée de Célimène, l'intransigeance absurde et inhumaine d'Alceste — voilà les deux éléments opposés qui forment la comédie du *Misanthrope*, et jamais Molière n'a prétendu se livrer à cette attaque dédaigneuse de la vertu que Rousseau lui a reprochée. La prudence de Célimène lui ouvre les yeux sur les impossibilités psychologiques, telles que son mariage avec Alceste; la folie d'Alceste consiste à méconnaître systématiquement la puissance de la loi du libre arbitre qui permet aux uns de vivre tranquillement à la campagne, aux autres de se trouver plus à l'aise à la ville; il ne se rend pas compte que nul ne doit essayer d'imposer à autrui ses propres préférences ou ses propres aversions. Ce sont là sentiments de nature essentiellement personnelle et qui varient à l'infini avec les individus.

*
* *

Nous avons déjà signalé l'origine de l'*Essai sur la Comédie* dans la bibliothèque de T.-L. Peacock. Il est vrai que l'Esprit Comique, qui joue dans les romans de Meredith un rôle très important avant même que l'*Essai* ait été ébauché, fait sa première apparition, sous une forme encore peu distincte, dans *Shagpat Rasé*. Là, le jeune Shibli Bagarag, figé sur place, des oreilles d'âne sur la tête, n'est libéré que lorsqu'il sait rire de lui-même. Or, *Shagpat Rasé* fut écrit au moment où l'influence de Peacock dut être la plus forte. L'Esprit Comique peut très bien être le développement de certaine idée de Peacock (prise d'ailleurs dans la mythologie européenne) de faire écouter à des voyageurs, lorsqu'ils se prennent trop au sérieux, le rire cristallin d'un elfe invisible, Numbernip. Comme cet elfe ne paraît que dans un manuscrit inédit, on peut se demander si Meredith

n'avait pas entendu répéter en Allemagne des contes de fée où apparaissaient ces êtres élusifs et moqueurs qu'on appelle en Alsace des *Erdmannle*, et qui sont connus dans différents pays sous différents noms.

Il est cependant certain que Meredith puisa dans les écrits de son beau-père certaines idées sur la nature de la comédie elle-même; de même que Peacock, il se la figure essentiellement comme une étude de la vérité. Mais serait-il étonnant que Meredith, esprit curieux et vérificateur, soit allé chercher dans les livres de la bibliothèque l'origine même des idées de Peacock, qu'il soit enfin parvenu à trouver dans certaines pages de Voltaire les endroits où le doigt du vieil homme de lettres s'était déjà posé?

Or, Voltaire a produit un essai *Sur la Comédie*[1] qui semble littéralement une ébauche de l'*Essai* de Meredith. Il commence par établir une comparaison entre les Anglais de la Restauration et les Français du XVII[e] siècle, puis commente, comme le fera Meredith, l'imitation de Molière par les Anglais, et la condamne :

« Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gâté la plupart des pièces de Molière[2]. »

Ne serait-ce pas là le germe de l'idée de Meredith : « Molière travesti, au pied fourchu », etc.?

Voltaire discute *Le Misanthrope* et *Le Tartufe* — remarquons que ce sont aussi les deux pièces que choisira Meredith. Voltaire estime cependant que Wycherley s'il a par ailleurs gâté *Le Misanthrope*, en a toutefois corrigé le seul défaut — « le manque d'intrigue et d'intérêt[3] ». Meredith est beaucoup moins indulgent à l'égard de Wycherley, et il penche plutôt à accepter un autre jugement de Voltaire : la pièce « est trop hardie sans doute pour nos mœurs[4] ». De là, Voltaire passe à l'examen de la comédie anglaise et loue celle de Congreve, « qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique ». Celui-ci mérite la gloire parce qu'il a observé les règles, parce que ses

1. Voltaire, *Œuvres Complètes* (Garnier, Paris, 1877-85), t. XXII, p. 156, etc.
2. *Op. cit.*, p. 158.
3. *Op. cit.*, p. 156.
4. *Op. cit.*, p. 156.

caractères sont « nuancés avec une extrême finesse [1] », parce qu'il n'a pas fait de mauvaises plaisanteries. Remarquons encore une fois que le choix de Meredith correspond ici encore à celui de Voltaire.

Cet essai mis à part, Voltaire a plusieurs fois défini son idéal de la comédie, lequel ne diffère pas beaucoup de celui de Meredith. La comédie, dit-il, « est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances en action et en dialogues ». Meredith lui aussi se figure la comédie comme remède aux maladies du siècle, art moralisateur utile à la société, tout à fait comme l'entend Voltaire :

> « Mieux qu'un sermon, l'aimable comédie
> Instruit les gens, les rapproche, les lie [2]. »

Ce que Voltaire exige de la comédie, c'est

> « de la simple nature,
> Un ridicule fin, les portraits délicats,
> De la noblesse sans enflure ;
> Point de moralités ; une morale pure
> Qui naisse du sujet et ne se montre pas.
> Je veux qu'on soit plaisant sans vouloir faire rire [3]. »

Ce qu'il veut dire par le dernier vers, il l'explique en parlant de *L'Écossaise :*

> « Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'âme, préférable au rire de la bouche [4]. »

Ce n'est rien d'autre que le *rire de l'esprit* (laughter of the mind) dont parle Meredith dans l'*Essai.*

C'est encore chez Voltaire que Meredith a pu trouver l'idée de l'importance de la femme dans la comédie. Voltaire, en parlant de l'influence du puritanisme en Angleterre, le condamne pour avoir privé les Anglais de la « douceur de la société »,

1. Voltaire, *op. cit.*, p. 160.
2. *Op. cit.*, t. IX, p. 547.
3. *Op. cit.*, t. III, pp. 254-5.
4. *Op. cit.*, t. V, p. 411.

c'est-à-dire de la collaboration des femmes dans les arts, car « la société dépend des femmes[1] ». Cette idée, Meredith l'a développée et enrichie.

Chez Voltaire aussi, il a pu trouver que « la bonne comédie fut ignorée jusqu'à Molière » et, partant de là, il a construit sa thèse en faveur du règne de Louis XIV, ère de la société brillante et des contacts sociaux favorables à la naissance et au développement de la comédie.

Il est donc vraisemblable que Meredith, avant d'écrire son *Essai*, aura dû, en relisant Voltaire, trouver dans la pensée de l'écrivain français le principe de sa propre doctrine littéraire.

*
* *

On pourrait avec quelque justice reprocher à Meredith d'avoir négligé, dans son étude de l'Esprit Comique chez les Français, la question importante de l'esprit gaulois (qu'il avait discutée, il est vrai, dans *La Carrière de Beauchamp*, mais non pas d'une façon très approfondie). Le caractère particulièrement méridional des fabliaux et de leur nombreuse postérité littéraire méritait sans doute d'être étudié, n'eût-ce été que pour montrer les origines de l'Esprit Comique en France. Meredith n'ignorait certes pas cet élément plus grossier, qu'il définit d'ailleurs assez exactement comme le « gros rire gaulois ». Il aurait pu montrer la façon dont le véritable esprit comique, toujours présent sous cette grossièreté et cette absurdité, s'en dégage peu à peu, se développe, s'épure, jusqu'à atteindre les hauteurs de la raison et de la décence. En pensant à l'esprit gaulois, on se demande aussi s'il est parfaitement juste d'attribuer à la littérature française tous les meilleurs fruits du génie comique, et de reprocher aux seuls auteurs anglais et allemands toutes les manifestations qui en sont indignes. Mais il faut remarquer que Meredith, bien qu'il n'ignorât point les vulgarités de la littérature jadis populaire en France, n'a pas, dans sa comparaison de la comédie anglaise à l'époque de Congreve et de la comédie française à l'époque de Molière, tenu suffisamment compte de la différence des

1. *Op. cit.*, t. II, p. 551.

temps. Congreve vécut presque un demi-siècle après Molière, mais pour la maturité de conception, Molière le dépasse de beaucoup. Si on veut être parfaitement juste, il ne faut pas critiquer du même point de vue et selon les mêmes règles deux types de comédie émanés de deux milieux aussi essentiellement différents que le règne de Louis XIV et la Restauration anglaise. Il semble que la difficulté pour Meredith ait été de découvrir l'auteur comique qui représentait ce qu'il y avait de meilleur dans la comédie anglaise. Il a dû exclure Shakespeare à cause de ses tendances poétiques, qui le placent en dehors du domaine propre de la comédie, et, Shakespeare mis à part, notre littérature ne nous fournit aucun génie comique digne d'être comparé à Molière.

En même temps, Meredith savait bien qu'il y a eu en France des périodes où le génie de Molière n'a pas été unanimement reconnu par le public français, des périodes pendant lesquelles la littérature comique a dégénéré au point de paraître avoir oublié le noble idéal que Molière lui avait proposé, la période, par exemple, du drame révolutionnaire. Mais, si la comédie a souffert de ces erreurs, ce n'est que pour revenir avec plus d'assurance aux modèles classiques; elle recule pour s'élever plus haut; et le retour à la vraie comédie est inévitablement le retour à Molière. A ces réflexions de Meredith on pourrait ajouter d'autres arguments qu'il semble avoir négligés; on pourrait faire remarquer que le type parfait de la comédie anglaise n'a pas encore été découvert — Congreve appartient au passé, on ne le joue plus au théâtre, et on ne le lit que dans les Universités; Sheridan tient encore la scène, mais on ne l'imite pas; Shakespeare seul garde toute sa gloire, mais devant un tel artiste qui d'ailleurs semble planer au-dessus des théories et des règles, la postérité reste sans esprit d'émulation. A l'école et à l'université, on trouve toujours Shakespeare dans les programmes, mais le caractère original et proprement unique de son génie lui assure cette place privilégiée, tandis que Molière dans les universités françaises représente par excellence la comédie française. C'est ainsi que le génie comique de la France demeure « fonction » des idées classiques. La base est sûre; le goût peut changer et s'égarer, les nouveaux genres connaître

parfois un succès éphémère ou durable, mais l'esprit comique en France trouve son expression parfaite dans les pièces de Molière, et sa conception de la comédie reste incontestablement la conception française et classique, la conception la plus élevée de la comédie en Europe.

Pour apprécier justement l'*Essai sur la Comédie*, il faut se rappeler que Meredith s'y adresse à ses compatriotes, et qu'en s'adressant à eux il a toujours une légère tendance à insister sur les mérites qu'ils n'ont pas — tendance bonne et salutaire, d'ailleurs, dans un siècle tel que le XIX^e^. En même temps, il conviendrait de faire quelques réserves et de rétablir l'équilibre que Meredith s'est cru dans l'obligation de fausser tant soit peu. Nous sommes dans un siècle où l'on commence à mieux se connaître et à mieux se comprendre. Même dans une conférence publique, Meredith aurait pu donner un aperçu plus général de la littérature comique, ou tout au moins il aurait pu dire que ses jugements ne prétendaient pas à être universels. De la comédie vraiment moderne, par exemple, il ne dit presque rien — des origines de la comédie non plus. Il perd tantôt l'idée du milieu social. Il néglige presque totalement la question du tempérament des races, et voudrait imposer à une race nordique ce qui peut-être ne lui convient pas, c'est-à-dire une doctrine littéraire qui appartient exclusivement à la race française. Cette doctrine serait-elle excellente et raisonnable en soi, il ne faut pas condamner sans appel une race qui ne l'a pas encore adoptée, parce que, tout simplement, cette doctrine n'appartient pas à sa tradition nationale, n'est pas née sur son sol, et reste éminemment le fruit d'un esprit autrement formé et autrement développé que le sien.

Quelle est donc la valeur de l'*Essai sur la Comédie?* C'est une valeur d'enseignement et de suggestion dont voici l'essentiel : Meredith en étudiant ce genre littéraire, énonce quelques principes à l'usage des jeunes auteurs comiques de son époque et de l'avenir; ces principes, fruits de l'expérience de l'auteur comique le plus subtil du XIX^e^ siècle, nous paraissent justes, et sont en réalité excellents. La définition de la comédie telle que la comprend Meredith peut être déduite des idées-mères que l'on trouve dans l'*Essai*. Il croit que la vraie comédie

consiste dans l'exploitation sous forme dramatique d'une idée comique; l'idée comique, selon lui, naît de quelque insuffisance plus ou moins marquée de l'être humain dans son effort pour se conformer aux exigences raisonnables d'un système social. L'idée comique qui anime le personnage du *Misanthrope* est l'horreur des vices de l'homme, exagérée au point de détruire en Alceste tout sentiment de pitié et de compréhension, et de l'empêcher de sympathiser avec les inconséquences humaines. Il est inutile de dire que, poussée à un tel excès, c'est là une passion anti-sociale. Pareillement, l'idée comique qui anime l'Avare est celle d'une sordide avarice qui rend Harpagon incapable de regarder la vie telle qu'elle est, qui l'amène à s'imaginer le monde comme uniquement peuplé de fourbes et d'aigrefins. Une telle définition de la comédie implique, jusqu'à un certain point, l'incarnation d'une idée dans un personnage, et pour cette raison l'étude du caractère se borne à l'examen de l'âme sous des conditions spéciales — celles de l'avarice, de la misanthropie, de l'hypocrisie, etc. — et par suite le personnage est ramené à une simplicité schématique qui se rencontre rarement dans la vie réelle. L'auteur élargit et généralise l'ensemble du caractère en même temps qu'il le réduit à un certain trait, et c'est ainsi que le personnage de la comédie classique s'élève au-dessus de l'humanité ordinaire, car en se dépouillant de notre immense variété de nuances de sentiments et d'idées, il perd aussi notre inconséquence et nos futiles contradictions.

Est-ce à dire que, pour qui adopte la conception moliéresque, la comédie réaliste n'ait pas de place parmi les grands genres? Le réaliste peut nous montrer des hommes tels qu'ils sont à la maison, dans la rue, dans les affaires, mais il est obligé de les montrer en proie à cette inconséquence fatale, et aucune impression nette, aucune grande idée salutaire, ne nous restera, la représentation finie. Molière nous représente des personnages qui agissent selon la loi de leur type universel dégagé de tous autres éléments contingents. Si cette réduction à l'universel les fait apparaître fort différents de ce qu'ils seraient dans la complexité de la vie réelle, elle n'en montre que mieux les conséquences du défaut majeur par où ils pèchent contre l'esprit

social. La comédie réaliste est trop près de la vie pour être vraiment amusante; la comédie, pour être un divertissement, ne doit pas s'attaquer à des travers particuliers, mais elle doit s'appliquer plutôt à la peinture des défauts les plus reconnus, les plus universels, dont nous sommes trop bien instruits pour être humiliés quand on les condamne. Les sensibilités qui se trouvent blessées jusqu'à l'humiliation par la comédie de Molière indiquent, de l'avis de Meredith, un tempérament malsain et égoïste qui recule et se dérobe devant le diagnostic et la guérison qui s'ensuivrait. La comédie, selon Meredith, est une médecine bienfaisante pour l'esprit; ses effets veulent être salutaires sans être violents, et l'âme qui ne supporte pas qu'on lui administre un tel remède est une âme qui ignore ses maladies, qui craint d'entreprendre une cure nécessaire.

Avec ce grand principe unificateur qu'est une grande idée comique, la comédie ne peut plus être épisodique; avant que le théâtre de Molière fût venu apporter le modèle idéal d'un art comique supérieur, les auteurs comiques demandaient l'intérêt dramatique à la complexité de l'intrigue. En multipliant scènes et épisodes, ils fatiguaient à la fois spectateurs et acteurs. Une représentation du *Menteur*, — bien que la pièce de Corneille ne soit pas une des plus typiques du genre, — demande un effort considérable, une tension prolongée de l'esprit du spectateur, et provoque une impression de lassitude. Meredith voit dans ce genre de pièce, fortement influencé par le théâtre espagnol, quelque chose qui rappelle les mouvements machinaux et saccadés des marionnettes, mais il refuse d'y reconnaître la vraie comédie; rien n'y procède de l'idéal classique, où l'unité de la pièce est fonction de l'unité de l'idée.

Par la nature même de l'idée comique, qui provient d'une haute conception du caractère humain, la comédie classique ne peut plus s'accommoder des éléments de la farce. Le rire qu'elle provoque n'est plus le rire des sens, mais celui de l'esprit. Enfin, c'est dans l'art du théâtre classique que Meredith trouve la meilleure expression de l'Esprit Comique et la définition de la comédie. Mais il faut admettre que, de nos jours, cette définition ne répondrait plus aux besoins de l'art moderne. Elle ne comprend que certains aspects d'un grand genre dont les

règles se sont fort assouplies et dont les possibilités se sont multipliées. Elle exclut par sa rigueur beaucoup de nos meilleures comédies modernes, et prise dans son sens absolu, elle risquerait de s'opposer au développement de l'art. Elle considère l'art et la philosophie comme inséparables, et refuse à l'art la liberté de s'affranchir par moments d'une tutelle parfois trop autoritaire et importune. La comédie, selon Meredith, doit être, au fond, essentiellement grave; mais ne peut-on pas admettre plusieurs autres types de vraie comédie dont le fond ne comporte pas cette gravité, types qui, bien qu'ils ne puissent pas se comparer à la comédie de Molière, ne sont pas pour cela de simples farces. Ils sont l'expression d'une disposition différente de l'esprit, disposition qui a incontestablement le droit de s'exprimer par l'art.

Pour conclure, les conseils de Meredith s'adressent aux jeunes auteurs. Il invite ses compatriotes à étudier pour ses mérites intrinsèques la comédie classique de la France, afin de combler par ce moyen les lacunes de leur littérature. Trop longtemps, s'écrie-t-il, on a traité la Muse Comique en créature méprisable, « la moins vénérable des neuf [1] ». Le moment est venu de réviser nos jugements, d'apprécier les nobles qualités de la vraie comédie, et de comprendre que la plus digne expression de l'esprit comique est la comédie de Molière. Il faut nous débarrasser de l'idée que ce type de comédie est purement français et qu'il ne peut pas être acclimaté dans les pays du nord. Il peut être imité dans n'importe quel pays s'il y trouve un auditoire suffisamment cultivé, suffisamment instruit, pour le comprendre. Ce serait faire insulte à l'intelligence anglaise que de supposer que la comédie moliéresque ne puisse pas rencontrer le succès sur notre scène. C'est ainsi que Meredith, s'adressant aux classes instruites, défend dans notre pays la théorie de la comédie classique, et il ne manque ni de courage ni d'idéalisme en s'évertuant à introduire chez nous les méthodes de cette noble comédie. Non content de conseiller aux jeunes écrivains l'étude et l'imitation de la comédie française classique, il a joint l'exemple au précepte en écrivant *L'Égoïste*.

1. G. Meredith, *op. cit.*, p. 5.

CHAPITRE III

L'ÉGOÏSTE : COMÉDIE CLASSIQUE EN PROSE ANGLAISE

L'Égoïste *et la scène. — Le comique et le pathétique. —* L'Égoïste, *œuvre d'un Anglais.*

George Meredith appelle son chef-d'œuvre *L'Égoïste*, « comédie sous forme de récit ». L'allure du livre justifie pleinement cette définition. Ce roman ne ressemble en rien aux romans ordinaires, dont l'action se déroule de chapitre en chapitre d'une façon assez régulière; nous n'avons plus ici, comme dans les romans de Dickens, une « histoire », une série d'aventures ou de scènes qui se suivent sous forme de récit; ce n'est plus seulement un enchaînement de faits déterminés par les émotions des personnages et par le hasard, c'est avant tout une étude psychologique conduite d'après les méthodes du théâtre classique. Mais, si l'auteur croyait profondément aux méthodes de Molière, pourquoi n'a-t-il pas écrit une comédie? Pourquoi s'être soumis aux lois de l'art du roman pour réaliser son idée de la comédie? Ne peut-on croire aussi que *L'Égoïste*, écrit sous forme de roman antérieurement à l'*Essai*, ne saurait être considéré comme une tentative d'application des doctrines littéraires de l'*Essai?*

Si Meredith n'a pas écrit une comédie c'est parce qu'il savait bien qu'il n'était pas un auteur dramatique. Un bon romancier ne l'est presque jamais, un poète lyrique non plus. Il ne possédait pas la tournure d'esprit spéciale qui caractérise l'auteur dramatique : il n'avait aucune expérience du théâtre et il était ignorant des petites habiletés du métier. Néanmoins, vers la fin de sa carrière, il consentit à ce qu'on arrangeât *L'Égoïste* pour la scène, adaptation qui fut exécutée par Alfred Sutro

avec la collaboration et sous la direction de l'auteur. On en vint à bout, mais Meredith n'en fut jamais satisfait, et la pièce finie fut abandonnée comme impossible à jouer. En la lisant on reconnaît aisément que ni Alfred Sutro ni Meredith ne possédaient de talent dramatique, et que les mérites de *L'Égoïste* ne sont pas faits pour la scène. Ce qui manque le plus à cette comédie avortée, c'est une intrigue; ni l'histoire légèrement esquissée de la fuite sans succès de Clara Middleton, ni la défaite de Sir Willoughby Patterne, ne suffiraient à provoquer et à retenir l'intérêt d'un spectateur éventuel. Il faut à une comédie, avant tout, une parfaite unité d'action, une intrigue qui progresse par étapes avec un nœud et un dénouement. Rien de tout cela dans *L'Égoïste!*

Nouvelle preuve que les bons romans ne réussissent que rarement au théâtre, et que *L'Égoïste*, bien qu'il procède des mêmes principes comiques que le théâtre de Molière, est surtout une œuvre de prose. Il ne reste pas moins vrai, cependant, que Meredith, avant de présenter ses idées sur l'art du comique dans l'*Essai sur la Comédie*, en avait déjà pris conscience et les avait mises en pratique dans ce roman. C'est que la comédie, écrite en prose et sans la technique du drame, n'en reste pas moins pour cela une comédie; qu'il y a une comédie jouable, comme *Le Misanthrope*, et une comédie injouable comme *L'Égoïste*. Au fond, les deux techniques différentes se concilient dans la peinture des imperfections humaines; mais tandis que l'une vise à l'effet dramatique et s'adresse aux yeux en même temps qu'aux oreilles et à l'esprit, l'autre vise à l'effet littéraire, et s'adresse exclusivement à l'intelligence et à l'imagination. Ce que l'on voit avec les yeux chez Molière, on le voit avec les yeux de l'esprit chez Meredith.

L'Égoïste est une comédie tout d'abord par ses idées fondamentales. Le style non plus n'est pas tout à fait le style du roman mais offre le caractère synthétique du style dramatique. Dans un roman, à l'ordinaire, l'auteur introduit des épisodes qui ne se rattachent pas nécessairement à l'intrigue principale, et dont la présence ne se justifie que par la liberté de l'artiste et par l'intérêt particulier qu'ils présentent. Dans *L'Égoïste*, chaque incident et chaque accident même est choisi

spécialement pour mettre en valeur une face de l'égoïsme de Sir Willoughby Patterne, dans ses causes, dans ses éléments, dans ses conséquences. De là une unité d'action plus étroitement marquée que dans la plupart des romans. C'est une étude approfondie, logiquement menée, d'un seul vice humain — sujet d'une comédie ou d'une tragédie plutôt que d'un roman. Le caractère du style est d'ailleurs tout dramatique et doit être étudié de ce point de vue : l'auteur, tout à fait à la façon d'un auteur dramatique, divise son texte en scènes; l'intrigue se développe surtout au moyen de dialogues coupés de lacunes que le lecteur est obligé de combler à l'aide de son imagination. Cela n'appartient pas du tout au roman proprement dit; c'est un expédient dramatique pour économiser le temps. A vrai dire, si l'on néglige quelques épisodes écrits à la manière d'un romancier, on pourrait appeler *L'Égoïste* « une comédie ornée de quelques longues discussions philosophiques et quelques descriptions de la nature ». Ces discussions qui occupent quelquefois les trois quarts d'un chapitre (et le premier tout entier) trouvent dans le texte de *L'Égoïste* une place qui leur serait refusée, naturellement, dans un drame. Leur vraie place, cependant, est dans la critique, qui n'intéresse que les penseurs et qui ne s'impose pas au lecteur ordinaire qui doit former ses conclusions d'après la plus ou moins grande habileté de l'écrivain.

C'est ainsi que *L'Égoïste*, bien qu'il ait l'apparence d'un roman, peut être assimilé à une œuvre dramatique, et soutenir la comparaison.

*
* *

Si maintenant on considère *L'Égoïste* au point de vue philosophique, il convient de rechercher d'abord dans l'idée centrale et génératrice du roman des éléments propres à illustrer les théories que Meredith développera plus tard dans *L'Essai*, et de déterminer ensuite en quoi le roman peut servir à compléter et à mieux faire comprendre les doctrines de *L'Essai*.

Tout d'abord, Meredith choisit comme sujet un homme qui incarne en lui un vice, ou, tout au moins, un grand défaut :

Sir Willoughby Patterne est égoïste parce qu'il a été élevé dans un milieu social qui lui a donné toute raison de croire qu'il est unique, qu'il est en quelque sorte un petit prince qui va posséder des terres et gouverner ses vassaux. Or, il n'est rien de plus qu'un riche propriétaire anglais. Avec le plus grand soin, l'arbre familial a été débarrassé de ses branches mortes; il fallait que toute la sève affluât à son faîte, qu'il n'y eût rien qui pût appauvrir le chef de la famille. Ses actes de générosité, par conséquent, demeurent assez rares; ils ne seront qu'un moyen pour lui d'attirer la sympathie du « monde ». Pour qu'il n'en souffre pas, sa mère ne s'est jamais remariée; pour l'assurer de leur affection, ses deux tantes Isabel et Eleanor restent au manoir et acceptent son hospitalité, qu'elles reconnaissent par leurs louanges excessives et leur amour idolâtre.

La première remarque critique dans *L'Égoïste* est donc celle qui vise la société anglaise, patronne de ce jeune tyran dont la haute naissance justifie seule l'arrogance :

> Les petits princes sont nombreux sur une terre où les richesses se sont accumulées. Quand ils ne sont pas obligés de faire le service militaire sous les ordres d'un maître impérial, ils ont nécessairement une enfance quelquefois délicate; quelquefois ils sont indomptables; et puisqu'ils ne sont pas sous l'obligation d'un devoir personnel envers l'État, chacun ne vit que pour lui-même. Pour pratiquer son devoir envers lui-même, chacun possède beaucoup de loisir dans le présent, et sait qu'il va posséder un loisir même plus délicieux dans l'avenir [1].

Tout cela n'a rien de comique encore. Ces réflexions ne sont là que pour donner plus de portée au roman. Dans ses rapports avec la société, l'égoïsme de Sir Willoughby a des conséquences sérieuses. Il fait souffrir tout son entourage, et cette souffrance, si nous considérons qu'il existe un nombre infini de Willoughby dans le pays, constitue un grand fléau social. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher l'idée comique, mais dans les réactions de l'égoïste lui-même quand il rencontre une force con-

1. *The Egoist*, ch. II, pp. 14-15.

traire, faible d'abord et plus puissant à mesure que l'action se développe, représentée par Clara Middleton.

Ce qu'il y a de comique chez Sir Willoughby, c'est qu'il n'a jamais reconnu l'égalité des hommes et qu'il apparaît déconcerté et ridicule quand il se trouve en face de quelques éléments adverses que surmonterait facilement un homme ordinaire mais exempt de ce grand défaut aveuglant et stérilisant de l'égoïsme. Mais, se demande-t-on, est-il juste de se moquer d'un homme aussi infirme moralement, d'un homme qui est placé dans une position aussi désavantageuse? Meredith répond que l'étude de l'égoïsme de Sir Willoughby est à un certain degré l'étude de l'égoïsme universel; à un jeune homme qui lui faisait grief d'avoir été clairement dépeint sous les traits de Sir Willoughby, Meredith répondit : *He is all of us.* Le travers possède donc cet aspect universel qu'il lui faut pour fournir l'idée inspiratrice d'une comédie classique; le sujet aurait pu convenir parfaitement à Molière.

Le comique, nous venons de le voir, naît tout particulièrement des formes individuelles de l'égoïsme. L'auteur ne se borne pas à poursuivre l'égoïsme de ses traits ironiques et pénétrants; il fait que l'égoïsme se châtie lui-même. La raison nous dit qu'il faut nous attendre à être traités comme le commun de nos semblables; Sir Willoughby est incapable d'admettre cela; il veut qu'on le traite en idole, qu'on trouve en lui la marque de toutes les perfections, et qu'on lui rende l'hommage qui lui est dû. Il combat inconsciemment la loi de la raison, et dans ce combat non seulement il apparaît ridicule, mais il s'y blesse comme un homme qui essaierait d'enfoncer une porte avec sa tête. A la fin, la raison triomphe par son humiliation. Mais nous avons l'impression que cette issue finale aurait pu ne pas se produire, et il y a dans cette incertitude du dénouement un élément tragique — voilà encore un trait qui rattache *L'Égoïste* au théâtre de Molière. Ici, comme chez Molière, le cours des événements, s'il ne se trouvait dévié, nous conduirait au drame. Chez Molière, pour n'en citer qu'un seul exemple, si l'avarice d'Harpagon ne devenait pas monstrueuse, au point de ne pouvoir passer inaperçue, la vie de ses enfants, de Marianne et de Valère serait ruinée. Chez Meredith, si

l'égoïsme de Sir Willoughby n'atteignait pas des proportions trop évidentes et pouvait échapper aux personnes les plus clairvoyantes comme Clara Middleton, plusieurs existences seraient ravagées.

Ce qui est puissamment contraire aux intérêts d'une société fondée sur des principes raisonnables n'est pas vraiment comique; mais ce qui est contraire à ces intérêts et en même temps arrêté par une force supérieure, est la substance même de la comédie. Tout au commencement de *L'Égoïste*, le grand danger est écarté au moment où, par hasard, Clara Middleton est amenée à soupçonner pour la première fois l'égoïsme monstrueux de son fiancé. Après quoi, le dénouement nous paraît inévitable, et les éléments en sont déjà devant nos yeux. Nous nous sentons rassurés et prêts à nous égayer aux dépens de Sir Willoughby, que la Muse Comique vient ainsi de rendre inoffensif. Le comique apparaît chez Willoughby dans la façon dont il voit les choses, à travers le voile que l'égoïsme a jeté devant ses yeux. Il s'arrête à l'endroit où cet égoïsme va le faire manquer à ses devoirs envers l'humanité et compromettre le bonheur des autres. Un exemple du comique dans le roman apparaît dans la scène où Willoughby demande sa main à Laetitia Dale et qu'elle la lui refuse parce que, aussi bien que Clara, elle s'est aperçue de son égoïsme :

WILLOUGHBY. — Je vous demande votre main... votre main... en mariage.
LAETITIA. — Je ne puis vous la donner.
WILLOUGYBY. — Je vous demande d'être ma femme.
LAETITIA. — C'est un honneur : je dois le refuser.
WILLOUGHBY. — Êtes-vous en parfaite santé, Laetitia [1]?...

C'est là une scène absolument classique; l'égoïste découvre son point de vue, montre comment il se figure la vie, et le rire que cela provoque est d'autant plus salutaire que nous ne saurions nous dissimuler que nous voyons, nous aussi, la vie à travers notre égoïsme.

Pour citer pareillement un exemple de ce qui n'est pas comique dans le roman, on pourrait indiquer la scène où Sir

1. *The Egoist*, p. 487.

Willoughby refuse de recevoir son parent, le lieutenant Crossjay Patterne, à cause de son aspect humble et pauvre, ou mieux encore, la scène où le fils du lieutenant raconte ce fait à Clara; il y a très peu de « pathétique » proprement dit dans le roman, mais ce qu'il y en a est vraiment copié sur le modèle de la vie, avec toujours un soupçon d'ironie :

CLARA. — Êtes-vous sûr que Mr Whitford paie votre pension?
CROSSJAY. — Mon père m'a dit que c'était Mr Whitford et que je devais lui obéir. Il a appris que mon père était pauvre, chargé de famille. Il est allé voir mon père. Papa était déjà venu ici, mais Sir Willoughby n'avait pas voulu le recevoir. C'est Mr. Whitford, je le sais. Miss Dale me l'a dit d'ailleurs. Ma mère prétend qu'il veut nous dédommager de la longue marche que mon père a dû faire sous la pluie, et du rhume qu'il a pris en venant à Patterne.

Le pathétique, dans un roman comique, est là pour donner l'impression de la gravité du sujet qui va être traité sous une forme plaisante. Chez Molière, on trouve le même procédé, mais jamais aussi marqué. C'est plutôt, chez Molière, une suggestion de ce qui *pourrait* se produire qu'un récit de ce qui s'est déjà produit, mais il ne faut pas oublier que, dans une comédie faite pour être représentée, il est nécessaire de ne pas altérer l'élément divertissant par une évocation trop saisissante du sérieux de la vie. Un romancier peut s'arroger le droit de combiner les deux éléments; un roman est plus long qu'une comédie, et ses effets ne se produisent pas aussi spontanément. Ainsi, en introduisant dans son œuvre un pathétique un peu plus prononcé que dans les comédies classiques, Meredith ne s'éloigne pas trop de son modèle. C'est plutôt une concession, tout à fait naturelle d'ailleurs, qu'il fait au genre qu'il a choisi.

*
* *

D'où nous sommes amenés à rechercher, dans *L'Égoïste*, quels éléments étrangers à la comédie classique, justifient son titre de « roman »?

Ce qui n'est pas spécialement « classique » dans *L'Égoïste* est uniquement une concession de la part de l'auteur au genre

du roman, qui exige la suppression de certains éléments dramatiques et l'introduction d'autres éléments narratifs. Naturellement, un roman demande un certain décor, une certaine abondance d'incidents, et surtout une certaine manière de traiter les caractères, qui ne peuvent pas être ceux du drame.

Il n'est donc pas surprenant de trouver dans *L'Égoïste* certaines descriptions de paysages. Voici celui que découvre Clara de la fenêtre où elle est assise à Patterne Hall :

> Elle regarda le merle qui rejetait la tête en arrière d'un coup sec, et picorait à droite et à gauche tandis que le ver restait suspendu de chaque côté de son bec d'orange. Des grives à la poitrine tachetée s'affairaient, puis survint une bergeronnette qui courait à la même allure que les petits pas de Clara. La grive et le merle s'envolèrent vers leur nid. Ils avaient des ailes. Le matin délicieux entrait par la fenêtre ouverte et disait la douceur de la terre. Avec ces mille gazouillements, ces cris joyeux, ces ramages, la chanson de l'air, on ne résistait pas sans souffrance à l'innocente ivresse [1].

Voilà qui est purement anglais et en même temps purement meredithien; voilà quelque chose qui n'a rien de l'universalité de l'idée classique, mais qui est particularisé, localisé même, qui ne suggère rien d'autre que le sentiment de fraîcheur et de verdure propre à un jardin anglais. Meredith aimait la terre; il aimait surtout la bonne terre du sud de l'Angleterre, et il ne pouvait résister à la tentation d'en faire le décor de son roman; rien de Molière dans tout cela. Mais il faut remarquer que dans *L'Égoïste* il y a bien moins de ces descriptions rafraîchissantes que dans les autres romans; tout est subordonné à la grande idée dominatrice, et le décor, après tout, n'est que d'importance secondaire. Quand on joue Molière, on le place dans un décor essentiellement français; sans ce décor ses pièces manqueraient un peu de vraisemblance — surtout *Les Précieuses Ridicules* et *Les Femmes Savantes*, où le décor du salon est presque obligatoire. De même, Meredith donne à son *Égoïste* un décor qui lui convient spécialement et rend ainsi plus aisément intelligible à l'Angleterre une leçon morale qui vaut également pour l'humanité tout entière.

La liste des épisodes dans *L'Égoïste* cependant assez courte,

1. *The Egoist*, ch. XXI, p. 244.

dépasse toutefois celle d'un drame. Malgré cela il n'en est aucun qui ne reflète quelque chose d'important, qui ne révèle une autre face de l'égoïsme de Sir Willoughby ou des sensations des autres personnages. L'incident du vase de porcelaine, qui pourrait paraître superflu, présente un intérêt à la fois réel et symbolique. L'auteur introduit pour la deuxième fois le personnage de Flitch, victime de Sir Willoughby pour avoir quitté Patterne Hall et ainsi humilié le chef de famille, et par le vase lui-même, il symbolise la nature de Willoughby, si semblable à cette porcelaine façonnée avec soin, précieuse, et sans résistance; faite, comme lui, pour être admirée, non pour être utile. Beaucoup de critiques trouvent qu'il y a trop peu d'incidents dans *L'Égoïste;* si le roman doit être jugé selon les mêmes règles que les romans ordinaires, cela est vrai. *Vittoria*, où les incidents foisonnent, est plus proche de cet idéal. Mais *L'Égoïste* ne prétend pas à être un roman ordinaire; il ne prétend même pas à être un roman. Meredith aurait justement pu dire qu'il avait inventé un nouveau genre — *La comédie sous forme de récit* — et c'est comme tel que le livre doit être jugé.

Ce qui s'éloigne le plus de l'idéal classique dans *L'Égoïste*, c'est la manière de traiter l'étude des caractères. Il est vrai que le personnage principal incarne un défaut universel, qu'il est, à cet égard, fait à l'image de l'homme de tous les temps et de tous les pays civilisés. Il est vrai aussi que les autres personnages réagissent surtout et même presque toujours à son égoïsme ainsi que des révélateurs. Mais on ne peut pas dire que Sir Willoughby soit une étude *généralisée;* on ne peut pas dire qu'on le trouverait facilement, tel qu'il est, dans tous les pays et à toutes les époques. Il est très nettement un gentilhomme anglais du XIX^e^ siècle, et son caractère possède tous les détails d'une étude particularisée; il a son manoir, ses vassaux, ses chevaux, ses chiens, son laboratoire (ce qui n'est cependant pas caractéristique de son type); il fait le Grand Tour et se conforme aux autres lois sociales de son époque et de sa classe, à l'exception, bien entendu, de la loi qui lui impose un séjour à Londres, où il trouve que sa personnalité, perdue parmi tant d'autres, ne reçoit pas l'hommage auquel il est habitué. Il est anglais par sa naissance, par son éduca-

tion, par son entourage, et surtout par la tournure de son esprit; il appartient à une race *insulaire* — à une race chez qui l'égoïsme se perd dans la mer de ce vice national qui au XIX^e^ siècle a été érigé en vertu, l'*insularisme*. Nulle part, si ce n'est dans une autre île (riche comme l'Angleterre), ne pourrait-on trouver un arrière-plan aussi délicieusement adapté au portrait d'un égoïste. On pourrait même dire sans exagération que l'égoïsme de l'Anglais de haute naissance au XIX^e^ siècle fut le plus sublime, le plus inconscient, et le plus comique qu'ait jamais encore produit le monde civilisé.

Mais Meredith, pour avoir si bien choisi son époque et son arrière-plan, s'éloigne un peu plus de l'idéal classique. En gagnant ainsi les confins du réalisme, sa leçon perd de sa portée générale; en visant spécialement l'Angleterre, il a frappé moins sûrement le monde entier. On est tenté de dire, en lisant le livre : « Oh, cela ne regarde que les Anglais! Cela ne me touche donc pas. » Grave erreur, car sous la peinture de la vie anglaise, la leçon reste aussi entière et universelle pour qui sait la comprendre. Il en va tout de même des personnages secondaires. Flitch est un cocher anglais beaucoup plus que La Flèche n'est un valet spécifiquement français; Flitch est inspiré par des idées anglaises, il a les vices et les vertus nationaux, et il ne pourrait s'acclimater sur le continent. La Flèche possède les qualités spéciales d'un valet malicieux dans tout pays et à toute époque. En même temps, n'oublions pas que sur la scène on n'insiste pas sur la place des personnages dans le temps; on n'insiste que sur leurs qualités bien définies. Dans un roman, ou dans n'importe quelle œuvre en prose, on exige plus d'exactitude parce que l'attention du lecteur, dans ce progrès lent et méditatif qu'est la lecture d'un roman, doit être soutenue par l'intérêt du détail réaliste. Un romancier est obligé de particulariser parce que le lecteur a tout loisir de s'arrêter et de se demander si l'histoire est vraisemblable ou bien si elle n'est pas le fait d'une invention arbitraire.

La tâche que Meredith s'est imposée, d'écrire une comédie d'après les principes de Molière et de l'écrire en forme de récit, est vraiment d'une réalisation difficile. Obligé de conserver l'unité de l'idée, ou de se séparer complètement de son modèle

français, il l'a conservée. Il est obligé, comme romancier, de donner une impression d'exactitude, de créer des personnages réels, particularisés, vivants, et de les faire agir d'une façon intéressante, variée et naturelle. Il est obligé aussi de présenter une série d'incidents qui n'offre d'intérêt que pour l'agrément du récit, et c'est là qu'il échoue. Aux critiques qui ont condamné *L'Égoïste* comme roman, on peut répondre que Meredith s'est montré plus fidèle à ses devoirs comme disciple de Molière que comme successeur des autres romanciers anglais.

L'Égoïste est unique. Il n'a pas été adopté comme le modèle idéal des romans anglais après Meredith — peut-être parce qu'il n'est pas vraiment un roman. C'est un nouveau genre, tout de même, qui valait la peine d'être pratiqué, et qu'on espère voir provoquer l'émulation de nos jeunes auteurs. C'est ici que l'art français entre définitivement pour une part dans la technique d'un écrivain anglais, qui en a tiré un chef-d'œuvre. Les idées littéraires de la France peuvent encore s'acclimater en Angleterre si nous avons, comme Meredith, le courage de supprimer nos idiosyncrasies les plus prononcées, et de répudier sans pitié ce qui est sans valeur dans nos traditions littéraires. Ainsi disparaîtraient la littérature « jingoist », la littérature pimpante et suffisante, la littérature égarée qui ne sait plus où se diriger, la littérature sentimentale qui épuise nos ressources morales, et toutes ces mauvaises expressions outrées du caractère national dont il serait si profitable de nous débarrasser. En Angleterre, Dickens a ruiné la valeur morale du roman; chez lui, le sentimentalisme devenu tout puissant, lui a dérobé la vue de grandes vérités qui méritaient une meilleure attention; chez lui, les hommes sont des créatures de l'émotion, honnêtes, si l'émotion a été bonne; scélérats, si l'émotion a été mauvaise. Les femmes dans l'œuvre de Dickens ne se distinguent pas par l'intelligence, elles y assistent à la façon de poupées animées. Meredith, à l'aide de la pensée française, dont les manifestations ne cessèrent jusqu'à la fin d'exciter son intérêt et de solliciter son émulation, a essayé de ramener le roman anglais dans le chemin de la raison et de la vérité. L'œuvre n'est pas complète, mais elle est, tout au moins, bien commencée.

CONCLUSION

L'influence de la France sur George Meredith s'est exercée à la fois dans le domaine philosophique, politique et littéraire. Une longue familiarité avec la France et les Français, ses amitiés, ses expériences, ses lectures, ses émotions l'ont amené à vouloir comprendre la France. Sa jeunesse, toute allemande et romantique, s'est écoulée pendant une période d'hostilité entre la France et l'Angleterre (1817-1853), alors que ce dernier pays ne semblait attendre qu'un prétexte pour reprendre la lutte impérialiste de Wellington contre Napoléon. Mais des influences qu'il subissait alors, Meredith se libère peu à peu, abandonnant la métaphysique pour la science et les philosophes germaniques pour les positivistes français et anglais, les Comte et les Darwin dont les idées domineront le développement du XIX^e siècle.

En matière de philosophie, Meredith hésite visiblement devant l'audace des athées, même des agnostiques. Il garde sa religion — assez vague mais apparentée à celle d'un Darwin qui déclarait que les découvertes évolutionnistes ne nuisaient pas à la foi — une religion accommodante, sans excessive rigueur doctrinale, mais assez stricte en ce qui regarde la morale — enfin la religion de Neuwied. L'église positiviste ne semble pas avoir eu d'attraits pour Meredith comme elle en eut pour Harrison; on se demande même si cette imagination fougueuse, ce reste de mysticisme celte, auraient pu s'accommoder d'une religion de l'humanité, inventée par les hommes, êtres faillibles en proie aux traits implacables de l'Esprit Comique. Meredith était par tempérament incapable de se prendre au sérieux au même degré que Harrison. Sa philosophie, portant l'empreinte de l'esprit français, n'accepte pas la doctrine positiviste

dans ses extrêmes conséquences. Ce qui lui reste de la religion de l'humanité, c'est la préoccupation majeure du caractère humain en tant que valeur sociale perfectible. Mais, s'il n'accepte pas entièrement l'apport positif du nouveau système, il en accepte toutes les négations ; il nie avec son siècle l'autorité religieuse établie, il nie l'orthodoxie, les idées traditionnelles et tout ce qui lui semble porter atteinte à la raison et à l'intelligence humaine.

Sa conception du caractère nous révèle « l'âme partagée [1] » de cet homme. Ses héros, conçus selon les principes du rationalisme, sont pourtant doués d'une imagination ardente, fébrile, quelquefois même incohérente. Fervents apôtres de la cause sociale, Radicaux attachés à remplacer l'ordre existant par le nouvel ordre de choses, ils sont presque tous des sensibles à la mode romantique. Ce qu'il importe, cependant, de noter, c'est qu'il y a, dans cette conception du caractère, un progrès. Dickens avait offert, comme type de l'homme supérieur, un héros dominé par les principes étroits de la moralité victorienne ; la discipline de ce caractère lui est imposée par des forces extérieures — la tradition, l'éducation, l'enseignement des parents et des pasteurs. Meredith présente un nouveau type — celui qui se discipline intérieurement, celui dont les principes se forment selon la raison, et qui sacrifie la tradition à l'énergie de la pensée individuelle. L'imagination, la sensibilité dont il est doué, doivent se soumettre à la dictature suprême de la raison — sinon il n'avance pas dans sa marche vers l'avenir et le progrès.

Ce que Meredith a formulé comme la loi du bon caractère, il l'a proposé aussi comme doctrine politique. La raison, l'intelligence, doivent être mises au premier plan des affaires nationales et internationales. Républicain par choix, il est pourtant trop équilibré pour partager les haines et les exubérances d'un Swinburne, mais en même temps il prend comme type d'une nation modèle la France républicaine, si souvent déshonorée par les fureurs « autoritaires » et revenue à la longue à la sagesse. Moins inococlaste qu'un Harrison, moins sèchement raisonneur qu'un Morley, mais plus humanitaire,

1. Le mot est de M. Cazamian.

plus intelligent qu'un Hardman, George Maredith s'indigne contre une Angleterre lente à développer les idées libérales; il se méfie également d'une France en proie aux fureurs révolutionnaires, « ivre du sang de ses propres enfants », obstinée, en dépit de la nature et de la raison, à réaliser un trop rapide avènement de son idéal social.

La raison devrait aussi contrôler les affaires internationales. Meredith voit dans les émotions publiques une source inépuisable de disputes, de guerres, de catastrophes. De même qu'il en veut à l'Angleterre à cause des crises belliqueuses et anti-françaises qu'elle traversa au temps de sa propre jeunesse, il en veut aussi à la France impériale à cause de 1870. La sensibilité, en politique, est un leurre; l'intelligence y est un don céleste. L'ambition impérialiste, issue de l'émotion nationale elle-même fruit de la vanité, a bouleversé l'Europe du temps de Meredith. Véritable Cassandre, il prédit avec Arnold et Harrison les malheurs qu'amèneraient l'impérialisme allemand et le régime militariste. En tant que prophète, il n'eut pas tort. Mais le premier devoir du prophète, c'est de savoir se faire écouter, et comment Meredith aurait-il pu, avec son style précieux, maniéré, incohérent par endroits, obscur et même incorrect, agir sur un siècle qui cherchait dans le roman la simplicité de Dickens? Le malheur de ce pionnier des doctrines humanitaires, des idées libérales et libératrices, ce fut de se montrer incapable d'appliquer à son style les lois de l'intelligence et de la raison. Là, l'imagination triompha de la mesure.

Le style de Meredith révèle en lui le poète romantique contempteur des règles, avide de couleurs, d'images frappantes, soucieux de faire apprécier sa personnalité. C'est ce qui reste de sa jeunesse. Mais le style mis à part, son apport à la littérature de son temps est d'essence néo-classique. De la subjectivité des premiers poèmes et des premiers romans, il évolue vers l'objectivité des *Odes* et de *L'Égoïste*. Du lyrisme simple et pur de *Love in the Valley* il s'achemine vers la matière « technique », difficile et intellectuelle des poèmes de sa maturité. En cela il se montre de son époque, avide d'incorporer à la poésie les questions d'histoire, d'ordre social, enfin les choses

de la science. Classique par son culte de la raison, par ses goûts d'unité et de sélection, il veut ramener l'Angleterre à la *vérité*. Vérité psychologique, vérité de situations, tout cela lui vient de Molière, et pour lui les méthodes de la science en matière de littérature remontent à l'époque de Louis XIV. C'est là qu'il semble trouver la meilleure application qui ait jamais été faite de ces méthodes, application juste et efficace qui voit et dit tout le vrai sans plonger jusqu'aux bas-fonds sordides de la nature humaine. Le naturalisme, pour lui, n'est pas la méthode scientifique. Il s'en méfie, s'en indigne en bon Victorien père de famille. C'est là que s'arrête pour nous le progrès « francisant » de Meredith en littérature.

N'exigeons d'un homme que ce dont l'ont rendu capable son siècle, son éducation, son milieu. Et reconnaissons que, depuis les débuts difficiles et si peu applaudis de George Meredith, un immense progrès s'est accompli et que ce progrès est dû, pour une large part, à des idées d'origine française.

APPENDICE

SWINBURNE *(Ode sur la Proclamation de la République Française).*	MEREDITH *(France 1870).*
...the hand of time, that gathers hosts like flowers...	...they pass, Are spectres in her sight, are mown like grass.
Ill ministers of morning, bondmen born of night.	...a fated fleeting host Conceived in past days of sin.
O deathless, O my France, O many-wounded mother...	Thou suffering of the wounds that will not slay.
Thou wast the light whereby men saw Light, thou the trumpet of the law, Proclaiming manhood to mankind.	O she that made the brave appeal For manhood when our time was dark.
..the fire whence light rebounded From kingdom on rekindling kingdom thrown.	...and from our fetters drove the spark Which was as lightning to reveal New seasons...

Vu : Bon à imprimer.

Le Président,
R. Galland.

Vu :

Le Doyen,
G. Cirot.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 25 juillet 1935,

Le Recteur,
A. Terracher.

Questions proposées par la faculté :

I. — *Les premiers critiques français de Meredith.*

II. — *Mallarmé et ses amis anglais.*

III. — *Leconte de Lisle paysagiste dans les Poèmes Barbares.*

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres.

The Works of George Meredith : Memorial Edition (Constable, Londres), 1909-11.

Bibliographies

A Bibliography of the Writings in prose and verse of George Meredith : Maurice Buxton Forman (Dunedin Press, Edinburgh), 1922.
Meredithiana : M. B. Forman (Dunedin Press, Edinburgh), 1924.

Traductions et Adaptations

Sandra Belloni : E.-D. Forgues (Revue des Deux Mondes, Paris), 1864 [1].
L'Épreuve de Richard Feverel : E.-D. Forgues (Revue des Deux Mondes, Paris), 1865.
Essai sur la Comédie : Henry-D. Davray (Mercure de France, Paris), 1897.
L'Égoïste : Maurice Strauss (Charles Carrington, Paris), 1904.
L'Histoire de Chloé ; Marguerite Yersin (Mercure de France, Paris), 1908.
Hymn to Colour : (dans *Poésie*, Castres, Tarn), André Fontainas, 1909.
L'Amour dans la Vallée : André Fontainas (Nouvelle Revue Française, Paris), 1910.
L'Amour Moderne : André Fontainas (Edit. La Phalange, Paris), 1910.
Une Tragi-comédie d'amour : J. G. Ritt, 1911.
Le Cas du général Ople et de Lady Camper (anonyme. La Grande Revue, Paris), 1913.

1. Réimprimé en 1866 dans le volume : *Sandra Belloni, L'Anneau d'Amasis, etc., Imitations de l'Anglais*, par E.-D. Forgues (Hachette, Paris).

L'Ode à la France (France, 1870): Maurice Pierrotet (La Nouvelle Revue française, Paris), 1916.
Shagpat Rasé: H. Boussinesq et René Galland (N. R. F., Paris), 1921.
L'Égoïste: Yvonne Canque (N. R. F., Paris), 1924.
Florilège de George Meredith: G. M. Garnier (Claude Aveline, Paris), 1925.
Les Comédiens Tragiques: Philippe Neel (N. R. F., Paris), 1926.
La Carrière de Beauchamp: Auguste Monod (N. R. F., Paris), 1928-29.
La Maison de la Grève: Mme Georges Connes (N. R. F., Paris), 1929.
Le Conte de Chloé et *Le Cas du général Ople et de Lady Camper:* D. Dourgnon (N. R. F., Paris), 1931.
Diane de la Croisée des Chemins: Lucien Wolff (N. R. F., Paris), 1931.
Evan Harrington: Mme Le Corbeiller et René Galland (N. R. F., Paris), 1934.
Un de nos Conquérants: René Galland et Mme Lalou (N. R. F., Paris) 1934.

Critique et Biographie.

Les Romanciers Anglais Contemporains: Y. Blaze de Bury (Didier, Perrin et Cie, Paris), 1900.
Nouvelles Études Anglaises: André Chevrillon (Hachette, Paris), 1910.
Le Roman Anglais Contemporain: Firmin Roz (Hachette, Paris), 1912.
Le Roman Anglais de notre Temps: Abel Chevalley (Humphrey Milford, London), 1921.
The Poetry and Philosophy of George Meredith: G. M. Trevelyan (Constable et Co, London), 1906.
George Meredith in Anecdote and Criticism: J. A. Hammerton (Richards, London), 1909.
George Meredith, sa vie, son imagination, son art, sa doctrine: Constantin Photiadès (Armand Colin, Paris), 1910.
George Meredith: His Life and Friends in Relation to his Work: S. M. Ellis (Richards, London), 1919.
Memories of George Meredith: Lady Butcher (Constable, London), 1919.
George Meredith and British Criticism: René Galland (Les Presses Françaises, Paris), 1923.
George Meredith, les cinquante premières années: René Galland (Les Presses Françaises, Paris), 1923.

George Meredith, poète et romancier : Lucien Wolff (Payot, Paris), 1924.
The Writings and Life of George Meredith : M. S. Gretton (Oxford, University Press), 1926.
The Life of George Meredith : R. E. Sencourt (Chapman and Hall, London), 1929.

Articles.

dans *Spicilège :* Marcel Schwob (Société du Mercure de France, Paris), 1896.
The Poetry of George Meredith : John Bailey (Fortnightly Review, July), 1909.
dans *Messages :* Ramon Fernandez (N. R. F., Paris), 1926.
Unpublished Letters of George Meredith : R. E. Sencourt (The Nineteenth Century, London), 1928.

INTRODUCTION.

Histoire Politique, de 1804 à 1926 : Gabriel Hanotaux (Société de l'Histoire Nationale, Paris), 1939.
Histoire de Trois Générations : Jacques Bainville (Nouvelle Librairie Nationale, Paris), 1918.
*British History in the XIX*th *Century :* G. M. Trevelyan (Longmans, London), 1922.
Histoire de la Littérature Anglaise : E. Legouis et L. Cazamian (Hachette, Paris), 1924.
Histoire de la Littérature Anglaise : Augustin Filon (Hachette, Paris), 2e édit., 1896.
L'Évolution Psychologique et la Littérature en Angleterre (1669-1914), L. Cazamian (F. Alcan, Paris), 1920.
Chez nos Contemporains d'Angleterre : Charles Legras (Librairie Paul Ollendorff, Paris). 1901.
Le roman et les Idées en Angleterre : Madeleine Cazamian (Libr. Istra, Paris), 1923.
Victorian Literature : Clement K. Shorter (Bowden, London), 1897.
The Literature of the Victorian Age : Hugh Walker (Univ. Press, Cambridge), 1910.
Mainly Victorian : S. M. Ellis (Hutchinson, London), 1925.

LIVRE I.

George Meredith and the Monthly Observer : M. B. Forman (Privately Printed, London), 1911.

Thomas Love Peacock: J. B. Priestley (Macmillan, London), 1927.
Three Generations of Englishwomen: Janet A. Ross (Unwin, London), 1888.
Early Days Recalled: J. A. Ross (Chapman, London), 1891.
The French Press and Ireland: F. A. Maxse (W. Ridgway, London), 1888.
The Irish Question and Victor Hugo: F. A. Maxse (W. Ridgway, London), 1881.
William Bonaparte Wyse: J. Charles-Roux (Lemerre, Paris), 1917.
Un Félibre Irlandais: P. Mariéton (Imprimerie Pitrat aîné, Lyon), 1883.
Early Life and Letters of John Morley: F. W. Hirst (Macmillan, London), 1927.
Six Oxford Thinkers: Algernon Cecil (Murray, London), 1909.
John Morley: John L. Morison (Kingston, Ontario), 1920.
Recollections: John Morley (Macmillan, London), 1917
In Memoriam, J. C. Morison: Frederic Harrison (Reeves and Turner, London), 1888.
Frederic Harrison: Austin Harrison (Heinemann, London), 1926.
Autobiographic Memoirs: Frederic Harrison (Macmillan, London), 1911.
Grant Allen, a Memoir: Edward Clodd (Richards, London), 1900.
A Mid-Victorian Pepys (ed.) S. M. Ellis (Cecil Palmer, London), 1923-5.
The Hardman Papers (ed.) S. M. Ellis (Constable and C°, London), 1930.
Souvenirs Littéraires: Léon Daudet (Crès et C^ie^, Paris), 1926.
Souvenirs d'un Homme de Lettres: Alpbonse Daudet (C. Marpon et E. Flammarion, Paris), 1889.
Entretiens avec Paul Valéry: F. Lefèvre (Le Livre, Paris), 1926.

Livre III.

Histoire de la France Contemporaine: G. Hanotaux (Combet, Paris), 2^e^ édit., 1903-8.
Bibliographie Générale de la Guerre de 1870: B. E. Palat (Berger-Levrault et C^ie^, Paris), 1896.
Remarks on the Present Political Situation: M. E. Grant Duff (Edmonston et Douglas, Edinburgh), 1870.
Notes From a Diary (1851-1888) : M. E. Grant Duff (Murray, London), 1898.
Some Brief Comments on Passing Events, etc: M. E. Grant-Duff (Government Press, Madras), 1884.
La France et la Prusse avant la Guerre: Duc de Gramont (Dentu, Paris), 1872.

Les Origines de la Guerre de 1870*:* B.-E. Palat (Berger-Levrault, Paris), 1912.
La Guerre de 1870. *Causes et responsabilités:* Henri Welschinger (Plon, Paris), 1910.
Bismarck et son Temps: Paul Matter (Bibliothèque d'histoire contemporaine, Paris), 1905.
Bismarck: C. Grant Robertson (Constable, London), 1918.
Bismarck, the story of a fighter: Emil Ludwig (Allen and Unwin, London), 1927.
Bismarck, the man and the Statesman (mémoires) (Smith and Elder, London), 1899.
New Chapters of Bismarck's Autobiography (tr. Bernard Miall) (Hodder and Stoughton, London), 1921.
Essais diplomatiques: comte Vincent Benedetti (Plon, Paris), 1895.
Louis-Napoléon Bonaparte: Frederick Greenwood (Partridge, London), 1855.
The Life of Napoléon III: Blanchard Jerrold (Longmans, London), 1874-82.
L'Empire Libéral: Emile Ollivier (Garnier, Paris), 1894-1905.
Histoire du Second Empire: Pierre de La Gorce (Plon, Paris), 1894-1905.
Histoire Diplomatique de la guerre franco-allemande: A. Sorel (Plon, Paris), 1875.
The Franco-German War: J. H. Anderson (Hugh Rees, London), 1909.
British Policy and Opinion during the Franco-Prussian War: D.-N. Raymond (New-York), 1921.
Thiers and the French Monarchy: J. M. S. Allison (Constable, London), 1926.
Thiers: Henri Malo (Payot, Paris), 1932.
La Troisième République: R. Recouly (éditions de France, Paris), 1930.
La Révolution Française et les Poètes anglais: Ch. Cestre (Revue Bourguignonne, Dijon), 1906.
Napoléon Ier: A. Fournier (Longmans, London), 1911.
Napoléon: Jacques Bainville (Fayard, Paris), 1932.
Napoleonic Studies: J. Holland Rose (Bell and Sons, London), 1904.
The Contemporary English View of Napoleon: F. J. Mac Cunn (Bell and Sons, London), 1914.
Sur la Légende de Napoléon: Jules Dechamps (Bibl. de la Revue de Littérature comparée, Paris), 1931).
L'Épopée napoléonienne dans la poésie française: M. Allem (Libr. des Annales, Paris), 1912.
Bonapartism: H. A. L. Fisher (Clarendon Press, Oxford), 1908.
The Continuity of Letters (Napoleon in Poetry), J. Bailey (Clarendon Press, Oxford), 1932.

Reflections on the Napoleonic Legend: A. Guérard (T. Fisher Unwin, London), 1924.
Histoire d'Alsace: R. Reuss (Boivin et C^ie^, Paris), 1912-16.
La France de l'Est: P. Vidal Lablache (Colin, Paris), 1917.
Swinburne's Collected Poetical Works (Heinemann, London), 1924.
The Cambridge History of British Foreign Policy: A. W. Ward and G. P. Gooch (University Press, Cambridge, 1922-23).
The Times (London), 1863 (9 nov.-17 déc.).
The Fortnightly Review (London), 1871.

Livre IV.

Catalogue of the Altschul Collection of George Meredith in the Yale University Library (The Merrymount Press, Boston), 1931.
The Comic Spirit in Restoration Drama: H. T. E. Perry (Oxford Univ. Press, London), 1925.
Restoration Comedy (1660-1720) Bonamy Dobree (Clarendon Press, Oxford), 1924.
The Comedy of Manners: John Palmer (Bell and Sons, London), 1913.
Life of Congreve: Edmund Gosse (Walter Scott, London), 1887.
The Complete Works of William Congreve (Nonesuch Press, London), 1923.
William Congreve: D. Crane Taylor (Oxford Univ. Press, London), 1931.
Un classique Moderne (William Congreve): Dragos Protopopescu (Edit. La vie Universitaire, Paris, 1924).
La Littérature Comparée (Molière en Angleterre, 1586-1600 et 1795), L.-P. Betz (Trubner, Strasbourg), 1900.
The Influence of Molière on Restoration Comedy: D. H. Miles (Columbia University Press, New-York), 1910.

INDEX DES NOMS CITÉS

Alexandra (Princesse de Galles), 145.
Allen (Grant), 188.
Alsace-Lorraine, 46, 160, 178.
Alsace-Lorraine, 195, 214-221.
Amour Moderne (L'), 68.
Anquetil, 228.
Aubanel (T.), 34.
Augier (E.), 242.
Aumale (Duc d'), 147.

Bailey (John), 222.
Balzac (Honoré de), 27, 237.
Barail (Général de), 280.
Barbier (E.-J.-F.), 229.
Barrès (Maurice), 239.
Baudelaire (Charles), 41, 75.
Bazaine (Maréchal), 158, 183.
Bazin (René), 94.
Beesly (E. S.), 43, 162.
Benedetti (Comte), 151.
Béranger (P.-J. de), 182.
Bernhardt (Sarah), 241.
Billon (F.), 230.
Bismarck (Comte Otto von), 145, 148-9, 150, 151, 152, 157, 180.
Blind (Karl), 160.
Boissier (Gaston), 94, 243.
Bonaparte-Wyse (W. C.), 33-39.
Borthwick (P.), 151.
Bourget (Paul), 94.
Bourgogne (Sergent), 230.
Bouvier (F.), 230.
Broglie (Duc de), 186 (note).
Brown (Ford Madox), 42.
Browning (E. B.), 180 (note).
Browning (Robert), 140, 174.
Brownlow (Lady), 76-79.
Butcher (Lady), 68, 92-93, 230 (note), 240, 288.
Byron (Lord), 174, 179.

Carey (Lieutenant), 187.
Carrière de Beauchamp (la), 63, 95-127, 136.
Carlyle (Thomas), 80, 81, 145-6, 230.
Castillane (Marquis de), 230.
Cavour (Comte), 146.
Celte et Saxon, 133, 137, 139.
Chaptal, 200.
Charnock (R. S.), 13, 15.
Chastenay (M^me^ de), 230.
Chaumont (M.-C.), 240.
Chevrillon (André), 85.
Clarendon (Lord), 100.
Clémenceau (Georges), 94.
Coleridge (S. T.), 221.
Combe (Colonel), 200.
Comédiens Tragiques (les), 59-60, 116-7, 135, 142-3, 165.
Commonplace Book of Extracts, 27, 237.
Comte (Auguste), 42, 43, 234.
Congreve (D^r^), 43.
Congreve (William), 249-250, 254, 259, 261, 262.
Coppée (François), 240, 242.
Crémer (Général), 159.

D'Andigné (Général), 230.
Daudet (les), 88-92.
Daudet (Alphonse), 238.
Daudet (Léon), 88-92.

Daudet (Mme), 90-91, 92.
Diane de la Croisée des Chemins, 73, 229, 248.
Dicey (Edward), 163.
Dickens (Charles), 277, 279, 280.
Diderot (D.), 48, 234.
D'Ideville (H.), 230.
Duff-Gordon (les), 29-30.
Duff-Gordon (Janet), 33, 67.
Duff-Gordon (Lady), 37, 246.
Du Laurens, 23.
Dumas (Alexandre), 27, 42, 75.
Duncombe (Lady Ulrica), 242.

Édouard (Prince de Galles, Édouard VII), 145.
Égoïste (L'), 28, 90, 133, 136-7, 140, 229, 231, 243, 244, 266, 267-277.
Erckmann-Chatrian, 238.
Essai sur la Comédie, 275, 295-316, 241.
Eugène-Louis-Napoléon (Prince Impérial), 182-3, 187-8.
Evan Harrington, 137.

Fantin des Odoards (Général), 200.
Favre (Jules), 158.
Ferry (Jules), 158.
Fezensac (Duc de), 200.
Flaubert (Gustave), 75, 109-110.
Fortnightly Review, 44, 45, 79, 160-163.
France (Anatole), 94.
France, 1870, 164, 176, 211.

Galland (René), 15 (note), 16 (note), 91, 107 (note), 229 (note).
Gambetta (Léon), 44, 158, 184.
Garibaldi (Giuseppe), 42.
Gautier (Théophile), 236.
Gay (Delphine), 79.
Gibbon (E.), 246.
Gille (Ph.), 200.
Girardin (Saint-Marc), 30, 234.
Gladstone (W. E.), 160.
Gobineau (Comte de), 228-9.
Gœthe (Johann Wolfgang), 246.
Gramont (Duc de), 160.
Grandmaison (Geoffroy de), 230.
Granville (Lord), 159.
Graphic (The), 177-183.
Grimarest (Sieur de), 229.
Guillaume Ier (roi de Prusse), 148.
Guizot (Maurice-Guillaume), 243.
Gurney (E.), 61.

Hardman (William), 51-58, 65, 67.
Hardman (Mrs.), 53.
Hardy (Thomas), 175.
Harrison (Frederic), 43-4, 48, 150, 151, 177.
Hawkins (242).
Heredia (José-Maria de), 236.
Hervieu (Paul), 94.
Heyse (Paul), 239.
Horne (R. H.), 14.
Hugo (Victor), 41, 45, 75, 201, 213, 235-236, 240.

Impératrice Frédéric, 145.

James (Henry), 88, 236-7.
Janin (Jules), 242.
Jarras (Général), 231.
Jessopp (Canon Augustus), 64, 67, 247.
Journal des Débats, 234, 242.
Judec, 240.

Kinglake (A. W.), 147.
Kock (Paul de), 23.

Labiche (E.), 242.
Laboulaye (E.), 231.
La Bruyère, 75, 232.
Lafaye [G.), 243.
Lafitte (Pierre), 43, 47.
Lanfrey (P.), 201.
La Rochefoucauld, 231-2.
Le Brun (Pigault), 23.
Leconte de Lisle, 236.
Legouis (Émile), 85, 140, 243.
Legouvé (G. M. J. B.), 242.
Legras (Charles), 85.
Lemaitre (Jules), 94.
Le Roy (E.), 239.
Leroy-Beaulieu (A.), 242.
Lévy (A.), 201.

Longueil (Hilda de), 188-194.
Lord Ormont et son Aminta, 133, 135, 139.
Louis-Blanc, 280.

Mac-Mahon (Maréchal de), 183, 184, 185, 186.
Maison de la Grève (La), 20, 138.
Manzoni, 179.
Marbot (Général baron de), 231.
Mariage Étonnant (Le), 63-4, 139.
Masson (F.), 201.
Mathieu (A.), 34.
Maupas (M. de), 230.
Maupassant (Guy de), 240.
Maxse (Frederick), 20, 30-33, 67, 68, 88, 90.
Mazzini, 42, 230.
Mendès (Catulle), 239.
Ménéval (Baron de), 231.
Meredith (Arthur), 19, 37, 64, 82, 84-5.
Meredith (Marie, Mrs Sturgis), 83, 241.
Meredith (William Maxse), 83.
Meynell (Alice), 224.
Mézières (Alfred), 94.
Mill (John Stuart), 43, 46.
Mille et une Nuits (les), 25, 246.
Mistral (F.), 34, 35, 37, 89, 90, 93.
Molènes (P. de), 231.
Molière, 30, 75, 229, 246-266, 268, 271, 273, 274, 276.
Moltke (Comte von), 158.
Monsieur de Cinquante Ans et la demoiselle de Dix-neuf (Le), 129-132.
Montaigne, 25, 75, 228, 231.
Montégut (E.), 234.
Montesquieu (baron de), 231-2.
Monthly Observer (The), 14, 15, 16.
Morison (James Cotter), 45, 46, 47, 48-49, 61, 186.
Morley (John), 44-8, 150, 155, 157, 161, 164-5, 230, 233.
Musset (Alfred de), 30, 41, 75, 236, 240.

Neuville (Baron Hyde de), 230.
Nicolaïdes (G.), 243.
Nicolls (Bessie), 92-3.
Nicolls (Mary Ellen), 15-19, 237, 246.
Niebuhr (B.-G.), 246.
Napoléon, 188, 195, 200-214, 220, 230.
Napoléon Ier, 39, 176, 182, 187-8, 201, 212.
Napoléon III, 16-17, 32, 33, 40, 41, 46, 56, 80, 97, 98, 145, 146-149, 151-153, 157-8, 171, 176, 178, 179-183.

Ode sur la Proclamation de la République française (Swinburne), 171-3, 282.
Oudinot (Maréchal), 231.
Oxford Movement, 24.

Paulin (Général), 200.
Peacock (Edward G.), 15.
Peacock (T. L.), 15, 16, 19-24, 27, 28, 246.
Photiadès (Constantin), 93-4, 125.
Pie IX, 146.
Pollock (Frederick), 61.
Porto-Riche (Georges de), 242.
Positivisme, 42-3.
Potocka (Comtesse), 231.
Poussielque (Commandant), 67, 150.
Prévost-Paradol, 150.
Rabelais, 228, 231.
Racine, 30, 75.
Régnier (Henri de), 239.
Réjane, 240.
Renan (Ernest), 54, 235.
Révolution (la), 195, 196-200, 222.
Révolution Française, 143, 229-230.
Revue des Deux Mondes, 234, 242.
Revue Germanique, 85, 243.
Rhoda Fleming, 68, 135, 136.
Ribot (A.), 94.
Richard Feverel, 90, 257.
Robertson (Croom), 61.
Robinson (Lionel), 60-63, 65, 67, 84.
Rossetti (les), 39.
Rossetti (Dante G.), 41-2.

Rossetti (W. M.), 42, 172.
Rostand (Edmond), 241.
Roumanille (J.), 34.
Rousseau (J.-J.), 47, 233-4, 238, 256-258.

Saint-Chamans (Gén.), 200.
Sainte-Beuve (C.-A. de), 30, 229, 234.
Saint-Elme (Ida de), 231.
Saint-Germain, 240.
Saint-Pierre, 238.
Saint-Simon, 229.
Sand (George), 27, 75, 238.
Sandeau (Jules), 238.
Sandra Belloni, 36, 42, 64, 90, 244-5, 248.
Sandys (Frederick), 40.
Sassenay (marquis de), 201.
Schwob (Marcel), 86-88.
Scott (Sir W.), 246.
Ségur (comte de), 201.
Shagpat Rasé, 25-26.
Shakespeare, 10, 262.
Shelley (P. B.), 174.
Simon (Jules), 234-5.
Sortais (G.), 243.
Soulié (F.), 27.
Souvestre (E.), 238.
Spencer (Herbert), 43.
Stendhal, 33, 75, 237-8.
Stephen (Fitz-James), 61.
Stevenson (R. L.), 61.
Storm (Theodor), 239.
Swinburne (A. C.), 39-41, 171-173.

Taine (Hippolyte), 50, 234.
Talleyrand, 201.
Tennyson (Lord), 144, 174, 231.
Thiébault (Général Baron), 231.
Thiers (Adolphe), 153-4, 159, 177-8, 182.
Trevelyan (G. M.), 146, 164.
Troisième République, 177-188.
Turgot, 46.

Un de nos Conquérants, 57-8, 116-117, 134-5, 137-8, 140.

Valéry (Paul), 86.
Vandal (A.), 280.
Vauvenargues (Marquis de), 234.
Villon (François), 41.
Victoria (Reine), 80, 145, 147.
Vittoria, 125.
Voltaire, 25, 467, 229, 231-2, 258, 261.
Von Sybel (H. C. L.), 161.
Vulliamy (les), 65, 68.
Vulliamy (Justin-Théodore), 65-66.
Vulliamy (Betty), 67, 72.
Vulliamy (Edward), 83, 182.
Vuilliamy (Marie), 65-71, 73-6.
Vuilliamy (Sarah, Mme Poussielque), 66-7.
Vuilliamy (Théodore), 82.

Wallis (Henry), 33.
Washington (George), 205.
Wellington (Duc de), 10, 97, 100, 102-3, 135, 144.
Whistler (James Mac Neill), 42.
Wycherley (William), 249, 250, 259.

Zchokke, 239.
Zola (Émile), 239.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE 5

LIVRE PREMIER

AU COURS DE LA VIE

CHAPITRE I

LA JEUNESSE DE MEREDITH 9

Enfance et jeunesse. — Influence de l'Allemagne. — Mary Ellen Nicolls et Thomas Love Peacock. — Influence de Peacock. — Les Lectures.

CHAPITRE II

LES AMITIÉS 29

Les Duff-Gordon. — Frederick Maxse. — Bonaparte-Wyse. — Swinburne et les Rossetti. — Frederic Harrison. — John Morley. — J. C. Morison.

CHAPITRE III

MEREDITH EN FRANCE 51

William Hardman. — Paris. — Cuisine française. — Meredith et Paris. — Lionel Robinson.

CHAPITRE IV

LES VULLIAMY 65

Second Mariage. — Marie Vulliamy. — La Normandie. — Meredith et sa femme. — Les idées françaises.

CHAPITRE V

RELATIONS FRANÇAISES 82

Séjours en France. — Arthur Meredith. — Les Français chez Meredith. — Dernières Années.

Pages.

LIVRE DEUXIÈME

MEREDITH ET LES MŒURS FRANÇAISES

CHAPITRE I

La carrière de Beauchamp..... 95

L'Angleterre, la France et la Guerre de Crimée. — Nevil Beauchamp. — Tourdestelle. — La Vie Provinciale. — Renée de Croisnel. — Meredith et la Civilisation française.

CHAPITRE II

La vie et le caractère français..... 129

Le Monsieur de Cinquante ans et la demoiselle de dix-neuf. — Personnages français dans les Romans. — Le caractère français. — Meredith juge des français.

LIVRE TROISIÈME

LA FRANCE POLITIQUE.

CHAPITRE I

La guerre franco-allemande..... 143

Le germanisme et la *Fortnightly Review*. — Les *Lettres*. — Meredith et la Guerre. — L'Opinion Anglaise.

CHAPITRE II

France 1870..... 164

L'Ode à la France. — Swinburne et Meredith.

CHAPITRE III

Arrière-pensées..... 177

Les dialogues du *Graphic*. — La Troisième République. — Hilda de Longueil.

CHAPITRE IV

Les odes..... 195

Les intentions de Meredith. — *La Révolution*. — *Napoléon*. — Meredith et Hugo. — *Alsace-Lorraine*. — Critique des Odes.

Pages.

LIVRE QUATRIÈME

GEORGE MEREDITH ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

CHAPITRE I

LES LECTURES FRANÇAISES DE MEREDITH 227

Histoire. — Philosophie. — Poésie. — Romans et Contes. — Drame. — Critique et Belles-Lettres. — Quelques jugements.

CHAPITRE II

MEREDITH ET MOLIÈRE 246

L'initiation. — Le milieu historique. — Molière et Congreve. — Le secret de Molière. — Le caractère dans la Comédie. — Les sources. — Critique de l'*Essai sur la Comédie.*

CHAPITRE III

L'EGOISTE, COMÉDIE CLASSIQUE EN PROSE ANGLAISE 267

L'Egoïste et la Scène. — Le comique et le pathétique. — *L'Egoïste*, œuvre d'un Anglais.

CONCLUSION 278

APPENDICE 283

BIBLIOGRAPHIE 285

INDEX DES NOMS CITÉS 291

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — MESNIL (EURE). — 1937.

Imprimé en France
TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie
MESNIL - 1937